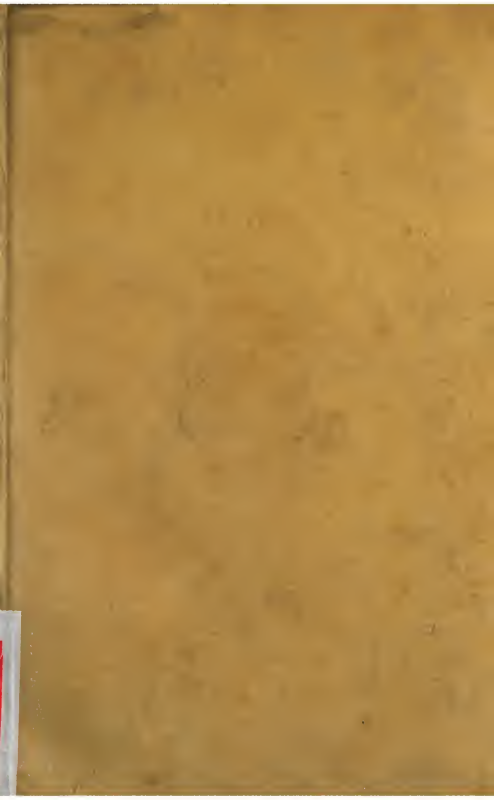



FONDO PIZZOFALCONE

ŒUVRES DIVERSES

CONCERNANT

LES ARTS.

PAR M. FALCONET,

Statuaire du Roi, Adjoint à Recteur en l'Académie royale de Peinture & Sculpture de Paris, honoraire de celle de Saint-Pétersbourg, membre de la société établie pour l'encouragement des arts dans la ville & le territoire de la république de Geneve.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DIDOT FILS — JOMBERT JEUNE, Libraire, rue Dauphine, près du Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXVII.



FAUTES A CORRIGER

DANS LE TOME II.

Pages

22, *ligne derniere*, communément, *lisez* & communément.

28, l. 2, mon article, *lisez* un article.

41, l. 29, pas dire autant, *ajoutez :* Mais il étoit plus à propos d'ajouter : l'aspect de cette Vénus nue, sans perdre aucune de ses graces, interdit au spectateur jusqu'à la moindre pensée libre.

66, l. 2, qu'il est, *lisez* qu'il est à.

70, l. 26 & 29, Timomaque, *lisez* Nicomaque.

118, l. 15, de sujet, *lisez* de ce sujet.

194, l. 11, la représente, *lisez* le représente.

263, l. 3, que sur-tout au mois de mai, *lisez* qu'en été.

269, l. 15, renversent, *lisez* traversent.

309, l. 8, le climat brûlant de l'Inde, *lisez* les déserts de l'Inde brûlés par le soleil.

325, l. 20, p. 94, *lisez* p. 96.

326, l. 20, de la queue d'un cheval, *lisez* de la queue du loup.

413, *après la ligne* 3, *ajoutez :* Notre auteur dit (lib. 11, cap. 37), *Talpis visus non est ;* il n'avoit donc pas vu leurs petits yeux noirs & brillants.

441, l. 5 de la note, *floruisset*, ajoutez, *non.*

TRADUCTION
DU TRENTE-SIXIEME LIVRE
DE PLINE.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Du luxe des marbres.

Il reſte à traiter de la nature des pierres, c'eſt-à-dire de cette manie particuliere qu'on a pour les marbres, ſans parler des pierres précieuſes, de l'ambre, des cryſtaux & des vaſes murrhins. Toutes les matieres dont nous avons traité juſqu'ici, peuvent ſembler produites pour l'homme : mais la nature avoit fait les montagnes pour elle-même, afin de preſſer dans les entrailles de la terre quelques parties qui ſervoient à lier, à conſolider les autres, & auſſi pour domter l'impétuoſité des fleuves, pour briſer les flots, & pour retenir par leur ſolidité les parties mobiles. Nous les coupons, nous les traînons, ces montagnes qu'il a autrefois paru merveilleux de tra-

un endroit un fait qu'il a établi dans d'autres; & l'on voudroit qu'un artiste, un lecteur, je ne dis pas fort attentif, mais seulement qui ne seroit pas stupide, regardât Pline comme l'oracle des beaux arts, comme celui du raisonnement, comme un savant universel! C'est bien mal le connoître; ou c'est se moquer des gens d'une maniere bien méprisante. Si on vouloit se donner la peine d'y songer un peu mieux, si on pouvoit se dégager des préventions de college, on trouveroit que la dose est trop forte.

(115) *Page* 206. Ce n'est point avec de l'argille qu'on moule une statue, parceque cette matiere qui diminue, se fend, se déforme, est sujette à des accidents contraires à l'objet d'un moule. Les anciens statuaires se servoient de cire, de plâtre, pour mouler; Lysistrate moula lui-même en plâtre & en cire: que signifie donc » prendre l'empreinte des figures, de sorte qu'on n'en fit » plus sans argille »? *De signis effigiem exprimere..... ut nulla signa statuave sine argilla fierent.*

Pline entend-il par argille un modele qu'on mouloit ensuite? Alors il est bien certain que *cette science est plus ancienne que celle de fondre l'airain,* puisqu'il n'est pas possible de fondre une statue de bronze sans en avoir fait le modele & le moule. Que diroit-on d'un auteur qui viendroit nous apprendre que le raisin est plus ancien que le vin?

Mais si l'art de modeler fut inventé à Samos quelques siecles avant Lysistrate, si cet art fut apporté en Italie 300 ans avant ce Lysistrate, comment peut-on dire qu'il en fut l'inventeur? Pline oublie qu'au livre précédent il a dit que la premiere statue de bronze faite à Rome (celle de Cérès) le fut après la mort de Sp. Cassius: c'étoit 160 ans avant Lysistrate. Il oublie que dans le même livre il dit que Théodore en avoit fondu une avant la 64e olympiade, plus de 160 ans avant Lysistrate, & *qu'elle exprimoit parfaitement la ressemblance*, quoiqu'il dise ici qu'avant

ce ſtatuaire on ne faiſoit pas de reſſemblance. Il oublie celles de Romulus, d'Horatius Coclès, de Clélie, & d'autres, dont il parle lui même dans le 34ᵉ livre, & qui avoient été fondues trois ou quatre cents ans avant Lyſiſtrate. Il venoit de dire que Dibutade, fort antérieur à Lyſiſtrate, avoit modelé. Je crois qu'il faudroit avoir la pliniomanie au plus haut degré, pour fermer les yeux ſur tant d'incohérences.

M. Poinſinet ayant rendu tout ce paragraphe bien différemment que moi, nos traductions ne peuvent & ne doivent pas ſe rapporter. Cependant, par le moyen d'un changement hardi qu'il fait au texte, il juſtifie ſa traduction. Tranſcrivons ſa note tome 11, p. 321 : » Je lis au texte : *Ut nulla ſigna ſuâ ſine argillâ* » *fierint*. On liſoit avant nous : *Ut nulla ſigna ſtatuæve ſine ar-* » *gilla fierint*. Mais *ſtatuæve* eſt redondant & froidement ſu- » perflu après *ſigna*, au lieu que *ſuâ ſine argillâ* forme le ſens » le plus ſatisfaiſant : c'eſt même la leçon obligée & néceſſaire » ſans laquelle ce paſſage ſeroit inintelligible ou louche ».

1°. J'obſerve que M. Brotier ne croit pas que ces deux mots *ſigna ſtatuæve* forment enſemble une redondance. Outre qu'il n'a rien changé au texte dans le paſſage dont il s'agit, voici comme il s'exprime lui-même, tom. 6, page 396, note 10 : *Exſtare multa Ægyptiorum monumenta antiquiora Dibutade conſtat pluribus* SIGNIS STATUISQUE, &c.

2°. S'il eſt vrai que chez les Latins *ſignum* ſoit le genre dont *ſtatua* eſt une eſpece, comme je l'ai rapporté d'après Alde Manuce dans la note 15 du livre 34ᵉ, le mot *ſtatua* n'eſt point redondant ni froidement ſuperflu. Les objets que ſignifient ces deux mots étant diſtincts, le paſſage ne peut être regardé comme inintelligible ni louche.

(116) *Page* 207. Ces fruits en ſculpture étoient donc colorés ; ſans quoi il n'étoit pas difficile de les diſtinguer des fruits réels. Nous avons auſſi des gens fort adroits, qui réuſſiſſent dans

ces fortes d'ouvrages; mais quand nous écrivons férieufement de la peinture & de la fculpture, nous ne parlons pas de ces petites curiofités; parceque nous ne voulons pas donner lieu de croire que nous jouons encore à la chapelle. Si ce petit fait n'a pas changé fur la route, Varron, ainfi que Pline, aura un peu parlé de ce qu'il n'entendoit pas. Mais pourquoi s'en prendre à Pline, qui ne fait que rapporter ce trait? C'eft parcequ'il le rapporte: car s'il eût fait l'obfervation bien fimple par où j'ai commencé, les fruits du *nommé Pofis* ne feroient pas fortis du livre de Varron. Qu'il eft aifé de voir quelles font les connoiffances d'un écrivain, foit qu'il parle de fource, ou qu'il emprunte!

(117) *Page* 207. Cette remarque de Pline eft d'autant plus inattendue, qu'ailleurs il dit que les ftatuaires font des modeles avant de fondre leurs bronzes & avant de travailler leurs marbres. *Nous admirions*, dit-il, *dans l'attelier de Zénodore la parfaite reffemblance du prince, non feulement dans le modele d'argille, mais encore dans de fort petites efquiffes* (parvis furculis), *qui avoient été les premieres études de l'ouvrage.* L. 34, c. 7. Si l'expreffion *furculi* ne fignifie pas ici de petites études ou efquiffes, je n'entends pas ce qu'elle veut dire; car, pris à la lettre, *verges*, *baguettes*, *branches*, *rejettons*, *rameaux*, *greffes*, ou même *petites lames branchues*, n'auroient pas de fens; du moins je ne le comprendrois pas, n'y voyant aucun rapport avec les opérations de nos atteliers. Ainfi je crois que Pline s'eft exprimé par une figure, c'eft affez fouvent fon ftyle, & qu'il a regardé l'efquiffe comme le germe, la greffe de l'ouvrage: c'eft exprimer en homme d'efprit un moyen pratique de l'art; ce qui n'en fuppofe pas cependant la connoiffance. Au furplus, je foumets mon explication aux favants & aux hommes de goût. Voyez la note fur ce paffage du livre 34. Quoi qu'il en foit, les anciens, habiles ou non, faifoient des modeles avant leurs marbres & leurs bronzes,

tout comme les modernes; & Pline, qui copioit ici Varron, disoit bonnement de Pasitele ce que Varron en avoit dit.

(118) *Page* 208. Par la fin de cette section, & par ce que j'ai traduit de la suivante, on voit que Pline approuve les anciennes statues des dieux, parcequ'elles étoient d'argille, & qu'il sévit contre les modernes, parcequ'elles étoient d'or & d'argent. La simplicité des premiers Romains dans les objets de leur culte méritoit cet éloge; il est dicté par la raison & par l'horreur du luxe & de la dépravation des mœurs. Pline au moins n'auroit pas dû blâmer ailleurs, en quelque sorte, les statues d'argille, & dire ce que vous avez déja lu, t. 3, p. 41 : » Il me paroît surprenant aussi que l'origine des statues étant » si ancienne en Italie, ce soit plutôt des simulacres de bois » ou d'argille qu'on ait consactés aux dieux dans les temples, » jusqu'à la conquête de l'Asie, qui introduisit le luxe ». *Mirumque mihi videtur*, &c.

Puisque l'or & l'argent étoient encore rares dans les premiers temps de Rome, il étoit bien naturel qu'on n'employât pas ces métaux pour les simulacres, même ceux des dieux; pourquoi donc trouver *surprenant* qu'ils fussent d'argille? pourquoi dire aussi qu'avant l'introduction du luxe on n'avoit pas encore des objets de luxe?

(119) *Page* 208. Il y a dans le texte *mirâ cælaturâ* : je ne puis deviner ce qu'étoit la ciselure de ces simulacres d'argille. Ciseloit-on des modeles d'argille, cuite ou crue? les tailloit-on, les travailloit-on au ciselet & au marteau? Pline ailleurs, en parlant des ouvrages de marbre, emploie quelquefois le verbe *cælare*, & je le comprends; mais quand ce mot désigne le travail de l'argille, je ne l'entends plus. Les interpretes que j'ai consultés ne disent rien sur ces deux mots *mirâ cælaturâ*, ni, en général, sur la ciselure ou gravure des ouvrages d'argille; & ce que j'ai pu avoir de pratique dans la statuaire, ne m'en a

rien enseigné non plus. Je crois qu'il faudroit traduire, comme je l'ai fait, ces mots *mirâ cælaturâ*, par *travail admirable :* car comment auroit-on pu distinguer d'en-bas de la ciselure placée si haut ?

(110) *Page* 208. C'est ici qu'il faut rectifier, du moins en partie, les fautes de l'article *Modele* dans l'Encyclopédie. Des mémoires fautifs, recueillis avec peu de précaution, & l'impossibilité d'appercevoir leur non-valeur, sont des raisons qui, jusqu'à un point, pourroient disculper M. le chevalier de Jaucourt; mais ses fautes n'en doivent pas moins être relevées par l'artiste qui s'est imposé le devoir de substituer la vérité à l'erreur dans ce qui a du rapport à l'art.

L'article *Modele* dit que la diminution d'un modele d'argille n'est pas égale dans toutes ses parties & dans tous ses points; parceque » les petites parties de la figure se séchant » plus vîte que les grandes, le corps, comme la plus forte » de toutes, se seche le dernier, & perd en même temps moins » de sa masse que les premieres ». Cela seroit contre les loix les plus simples & les plus connues de la physique; & voici ce que ces loix & l'expérience démontrent journellement aux sculpteurs qui font des modeles d'argille.

Ces modeles étant faits d'une même matiere, cette matiere étant également humide, la sécheresse produit une retraite égale & proportionnée aux différentes parties. Le cou d'une figure, par exemple, qui auroit trois pouces de grosseur, se réduiroit en séchant à deux pouces neuf lignes, tandis que le corps, qui auroit sept pouces & demi de large, n'auroit plus que six pouces dix lignes, la retraite supposée d'un douzieme; cette regle est constante, quelque forme que le sculpteur donne à son modele.

Mais il est un inconvénient dont M. de Jaucourt ne parle pas, qui est cependant essentiel, & que la seule réflexion, sans

l'expérience, auroit dû lui ſuggérer : c'eſt la réduction inégale de la hauteur & de la largeur d'un modele. On dira que notre écrivain ne fait autre choſe que copier ici M. Winckelmann; voici donc ce qu'il convient de répondre à M. Winckelmann : Tout corps humide, dont les parties ne ſont pas contenues ſur leur hauteur par des membranes ſolides, comme le bois, peſe & s'affaiſſe ſur lui-même : ainſi une figure d'argille, en proportion de ſa hauteur & du poids de la terre, eſt ſujette à cet inconvénient, dont il falloit parler de préférence, puiſqu'il engage le ſculpteur à des précautions particulieres; celles, par exemple, de commencer ſa figure plus longue qu'il ne faut, ou d'en tenir la plinthe aſſez épaiſſe pour y retrouver la longueur néceſſaire, quand il s'apperçoit que ſa figure eſt devenue trop courte.

Ces meſſieurs ajoutent que, pour obvier à l'inégalité prétendue de la retraite dont ils parlent, il n'y a qu'à mouler le modele, *& jetter enſuite de la cire fondue dans le moule*. La cire fondue ſe retirant ſur elle-même, auſſi bien que l'argille, un ſemblable inconvénient ſubſiſtera toujours, ſelon le raiſonnement de ces meſſieurs : car toute cire coulée ou miſe au pinceau dans un moule ſe retire plus ou moins en refroidiſſant, à raiſon du volume de l'objet; & le ſeul moyen de prévenir ſa retraite eſt d'y adapter en dedans, & tandis qu'elle eſt encore chaude, une autre épaiſſeur de cire froide, & d'y couler enſuite un noyau : voilà, ce me ſemble, ce qu'il auroit fallu obſerver pour inſtruire. Mais on vient de voir que la crainte des inconvéniens occaſionnés par cette retraite eſt abſolument gratuite, & que, ſoit en argille, ſoit en cire, un modele, en ſe retirant, conſerve ſa proportion reſpective, à l'inconvénient près que j'ai obſervé de la peſanteur de l'argille, qui la fait plus diminuer ſur ſa hauteur que ſur ſa largeur.

Mais à quoi bon, pourroit-on demander à nos instructeurs, cette figure ainsi *jettée en cire fondue dans le moule*, & quel en sera l'usage ? On ne s'avise pas, que je sache, pour conserver un modele, de le couler en cire. Quand on fait cette opération, c'est pour fondre l'ouvrage en quelque métal que ce soit; & si on veut avoir un modele en cire, on ne s'amuse pas à le faire d'abord en argille: on fait du premier coup son modele en cire. Ce sont les belles *terres cuites*, bien plus que les cires des grands maîtres, que l'on conserve précieusement.

Je lisois dernièrement un beau passage dans l'Encyclopédie, à l'article *Médecine*, page 265; je dis beau, parcequ'il est on ne peut pas plus judicieux; il est de M. de Jaucourt.

» Un étalage d'érudition, une énumération des sentiments, » tant anciens que modernes, les recherches subtiles des ma- » ladies, & la connoissance des antiquités médicinales, ne » constituent point la médecine. Ce n'est point avec ce qui » peut plaire à des gens de lettres qu'on fixera l'attention d'un » homme dont le devoir est de conserver la santé, de préve- » nir les maladies, & qui ne lit que pour apprendre les diffé- » rents moyens de parvenir à ses fins. Plein de mépris pour » les productions futiles de l'éloquence & du bel esprit, lors- » que ces talents déplacés tendront moins à avancer la *méde-* » *cine* qu'à briller à ses dépens, il aura sans cesse sous les » yeux le style simple d'Hippocrate. Il aimera mieux entendre » & voir la pure nature dans ses écrits, que de se repaître des » fleurs d'un rhéteur ou de l'érudition d'un savant: le mérite » particulier du grand médecin de Cos, c'est le jugement & » la clarté ».

Du modele, M. de Jaucourt passe à la maniere dont les anciens statuaires travailloient le marbre, & il dit; » Dans les » marbres anciens on découvre par-tout l'assurance & la liberté » du maître. Il est même difficile de s'appercevoir, dans les

» antiques d'un rang inférieur, que le ciseau y aît enlevé » en quelque endroit plus qu'il ne falloit ». 1°. Je ne crois pas que cette maniere de raisonner soit bonne, quoiqu'elle soit de M. Winckelmann, puisqu'elle paroît supposer que dans les marbres des grands sculpteurs modernes on ne découvre pas par-tout l'assurance & la liberté du maître. 2°. Puisqu'il y a des antiques d'un rang inférieur, c'est assurément parcequ'elles ne sont pas au point de supériorité des autres; & la cause de ce défaut de supériorité est que le ciseau a trop ôté ou trop laissé, ou bien qu'il a ôté où il falloit laisser, & laissé où il falloit ôter.

» D'habiles gens, *continue M. de Jaucourt*, ont fait sentir » les difficultés, les inconvénients & les erreurs où il est pres» que impossible de ne pas tomber, en se conformant à la mé» thode employée par nos sculpteurs modernes; cette méthode » ne sauroit transporter ni exprimer dans la figure toutes les » parties & toutes les beautés du modele ». Il n'y a guere qu'un sculpteur fort intelligent dans la partie méchanique de son art, ou un littérateur qui en seroit bien instruit, qui puisse parler avec cette assurance. Voilà sans doute pourquoi M. de Jaucourt a copié avec tant de confiance M. Winckelmann. Il est certain aussi que cette façon de raisonner eût bien fait rire Pierre Puget & Guillaume Coustou. Le Marseillois eût dit, car il n'étoit pas poli: *Aqueou daqui crezeti qué meis marbrès soun pas tant beous qué meis moudelés?* Le Lyonnois, qui ne se piquoit pas davantage de politesse, eût dit: » Avez-vous vu mes » deux grouppes de chevaux? les avez-vous comparés aux mo» deles? croyez-vous que ces marbres ne soient pas aussi » beaux, aussi animés que les plâtres? Apprenez avant d'écrire, » ou n'écrivez pas sur ce que vous ignorez ». Assurément ces deux grands sculpteurs n'eussent pas été polis; mais personne au monde n'eût senti plus juste.

Pour moi, sans craindre l'autorité des habiles gens qui ont fait sentir les difficultés, les inconvénients & les erreurs de notre méthode de travailler le marbre, je demanderai si M. de Jaucourt n'auroit pas dû au moins en rapporter les principales raisons, ou indiquer les écrits de ces habiles gens; car il ne suffit pas de dire le mal, il faut encore présenter le remede. S'il eût nommé la dissertation de M. Winckelmann, intitulée *De l'imitation des ouvrages grecs de peinture & de sculpture*, imprimée en 1756, on eût vu d'abord à qui on avoit affaire. Je vais succinctement exposer notre méthode, qui est simple, & qui rend exactement toutes les parties du modele, en sorte que s'il arrive quelques erreurs, elles ne proviennent que de l'inattention à observer cette méthode que voici en peu de mots.

On place deux chassis pareils, marqués de divisions semblables, l'un au-dessus du marbre, l'autre au-dessus du modele; on y pose un fil avec un plomb attaché au bout sur chaque face du chassis; ces fils tombant jusqu'au bas de la figure, parcourent le chassis à volonté; on présente horizontalement une fiche de bois, dont la pointe touche le modele aux endroits où l'on veut prendre une mesure, pour la reporter sur le marbre; & la section de la fiche avec le fil étant marquée, donne la mesure dont on a besoin. Au moins cet abrégé ne donnera-t-il au lecteur aucune idée fausse.

» Les grandes regles de bois qui portent avec elles plusieurs » morceaux de bois armés d'une pointe de fer qui parcourt à » volonté tout le long de la regle, &c. » Ces grandes regles n'étoient plus en usage vingt ou trente ans avant l'impression de l'article *Sculpture*, où l'on en donne une description que j'avoue ne pas comprendre, quoique j'aie travaillé autrefois par cette méthode, & que je la connoisse parfaitement. Mais voici de quoi annuller l'observation sur notre méthode, quelle qu'elle soit, & l'observation fût-elle juste. La voie méchanique

des mesures n'est principalement que pour l'ouvrier qui ébauche la figure; l'artiste qui la prend de ses mains pour la faire & la finir lui-même, voit *les beautés du modele* qu'il a fait, en ajoute ordinairement sur le marbre, & n'a de méthode alors que ses propres observations, son goût, son génie & la nature. Ainsi Michel-Ange, dont la méthode est invoquée on ne sait trop pourquoi, auroit dû plûtôt nous laisser sa chaleur, sa pratique, sa hardiesse étonnante à travailler le marbre, que cette *route particuliere & nouvelle qu'il fraya*, & qui pourtant n'a pas empêché ce grand sculpteur d'estropier savamment plus d'une figure de marbre.

Fin du tome premier.

SECTION SECONDE.

Qui produisit le premier du marbre dans les édifices publics.

Quand on fait ces réflexions, on doit bien rougir même pour l'antiquité. Il y a des loix faites par les censeurs, qui défendent de servir sur la table des glandes de porc, des loirs, & d'autres petits mets friands; & il n'en a été fait aucune qui ait défendu l'importation des marbres, & de traverser les mers pour ce sujet.

CHAPITRE II.

On dira peut-être qu'on n'en apportoit pas alors; cela est faux. On a vu, du temps de l'édilité de M. Scaurus, porter trois cents soixante colonnes pour la scene d'un théâtre, élevé seulement pour un temps, & qui devoit à peine servir un mois; & les loix se sont tues. C'est, dira-t-on, par indulgence pour les plaisirs publics. Mais pourquoi l'a-t-on eue, cette indulgence? Par quel plus grand chemin les vices s'introduisent-ils, que par le chemin public? Par quel autre moyen l'ivoire, l'or, les pierres précieuses, sont-ils devenus en usage chez les particuliers? Que réserverons-nous donc pour les dieux? Mais soit, accordons qu'on ait voulu favoriser les plaisirs publics: pourquoi a-t-on gardé le silence, lorsque d'énormes colonnes de marbre lucullien, de trente-

huit pieds de hauteur, furent placées dans le vestibule de Scaurus ? cela ne s'est pas fait en secret & à la dérobée. L'entrepreneur chargé de l'entretien des égoûts publics se fit donner caution pour le dommage que pouvoit occasionner le transport de ces colonnes jusqu'au quartier du Palatium. N'eût-il pas été plus utile, voyant un si mauvais exemple, de veiller à la pureté des mœurs ? Cependant les loix se turent en voyant ces masses énormes, traînées dans les rues, passer devant les toits d'argille consacrés aux dieux (*a*), pour aller embellir une maison particuliere (2).

CHAPITRE III.

SECTION TROISIEME.

Quel fut le premier à Rome qui eut des colonnes de marbre étranger.

On ne sauroit dire que Scaurus ait profité de l'ignorance de la ville, qui n'avoit encore rien vu de

(*a*) Toutes les éditions portent, *fictilia deorum fastigia :* le manuscrit de Pétersbourg porte, *fictilia deorum simulacra.* Dans les premieres, il s'agiroit des faîtes de terre cuite, élevés au-dessus des statues des dieux ; & dans le second, des statues même des dieux faites en argille. M. Poinsinet a rassemblé, en quelque maniere, l'un & l'autre sens dans sa traduction : *Les loix*, dit-il, *se turent en voyant passer ces colonnes dans une maison privée, à la face des dieux de terre cuite qui ornoient le faîte des temples.* Cette traduction est noble ; j'ai cru devoir être plus simple.

semblable

femblable, pour y gliffer le principe d'un mal qu'elle ignoroit; car M. Brutus, dans une conteftation qu'il eut avec L. Craffus l'orateur, qui le premier eut des colonnes de marbre étranger dans le même quartier du Palatium, l'avoit, pour cette raifon, appellé *Vénus palatine*. Cependant il n'avoit que fix colonnes de marbre d'Hymette, de douze pieds feulement de haut (*a*). Il y a plutôt apparence que, les mœurs étant dépravées, on a paffé par-deffus ces confidérations, & que, voyant les défenfes fans effet, on a mieux aimé ne pas faire de loix, que d'en faire d'inutiles. La poftérité nous trouvera moins blâmables; car aujourd'hui, qui a d'auffi énormes colonnes à un veftibule? Mais avant de parler des marbres, jugeons le mérite des hommes qui les ont travaillés : nous allons donc examiner les artiftes (3).

(*a*) Au chap. 1 du livre 17, il n'en compte que quatre : *Jam columnas quatuor Hymettii marmoris.* Il y a, dans l'un des deux paffages, une faute de copifte, ou une inadvertence de Pline lui-même.

CHAPITRE IV.

SECTION QUATRIEME.

Quels furent les premiers en réputation pour travailler le marbre, & en quel temps. Célébrité de 126 ouvrages en marbre, & de leurs auteurs.

10. Les premiers qui se rendirent célebres en sculptant le marbre, furent Dipœnus & Scyllis (4), nés en Crete, lorsque l'empire de cette isle étoit encore sous la domination des Medes, & avant que Cyrus commençât à régner en Perse, c'est-à-dire vers la 50e olympiade. Ils allerent à Sicyone, qui fut long-temps la patrie de toutes les fabriques de métaux. Les Sicyoniens étoient convenus de prix avec ces artistes pour les simulacres de quelques dieux, que ceux-ci laisserent imparfaits à cause d'une injustice qu'on leur fit; ils se plaignirent, & se retirerent chez les Etoliens. Sicyone fut aussitôt affligée de stérilité & d'une famine cruelle. Les habitants ayant consulté l'oracle, Apollon Pythien répondit qu'ils seroient délivrés de leurs maux, si Dipœnus & Scyllis achevoient les simulacres des dieux; ce qu'on obtint d'eux à force d'argent & de prieres. Ces simulacres étoient ceux d'Apollon, de Diane, d'Hercule & de Minerve; le dernier fut depuis frappé de la foudre.

CHAPITRE V.

2°. QUAND ces deux artistes parurent, il y avoit déja eu, dans l'isle de Chio, Malas sculpteur, puis son fils Micciade; après eux son petit-fils Antherme de Chio, dont les fils Bupale & Athénis furent très célebres dans cet art : ils étoient contemporains du poëte Hipponax, qui vécut certainement dans la 60e olympiade. En remontant ainsi jusqu'à leur bisaïeul, on trouvera que l'art de sculpter le marbre a commencé avec les olympiades. Comme Hipponax étoit extraordinairement laid, ces artistes exposerent, par moquerie, son portrait dans une société de plaisants (5). Le poëte, indigné contre eux, donna carriere à sa vengeance dans des vers si mordants, qu'on dit qu'il les força de se pendre : ce qui est faux; car ils firent encore plusieurs figures dans les isles voisines, comme à Délos, où ils mirent un vers dont le sens étoit que Chio n'étoit pas fameuse seulement par ses vins, mais encore par les ouvrages des fils d'Antherme. Les Jasiens montrent aussi une Diane de leur façon; & dans l'isle de Chio même on parle d'une tête de Diane qu'ils ont faite, qui est placée fort haut, & dont les spectateurs croient que le visage est triste, quand ils entrent, & gai, quand ils sortent (6). Il y a de leurs ouvrages à Rome sur le faîte du temple d'Apollon Palatin, & dans presque tous ceux qui furent cons-

truits par Auguſte. Il y en eut auſſi de leur pere dans les iſles de Délos & de Lesbos. Ambracie, Argos & Cléone, ont été remplies des ouvrages de Dipœnus. Tous ces artiſtes n'ont employé que du marbre blanc de l'iſle de Paros, que d'abord on nomma *lychnitès*, parcequ'on le tailloit, ſelon Varron, dans les carrieres à la lueur des lampes. On en a depuis trouvé beaucoup d'autres plus blancs, comme dernièrement dans les carrieres de Lunes. Mais un fait merveilleux qu'on rapporte de celui de Paros, c'eſt que dans un bloc qu'on fendit avec des coins on trouva une figure de Silene (7).

3°. N'oublions pas de remarquer que l'art de ſculpter en marbre eſt fort antérieur à celui de la peinture & à celui de la ſtatuaire, qui l'une & l'autre ont commencé à Phidias, environ 332 ans plus tard, (*a*) & dans la 83e olympiade, (8). On dit que Phidias a lui-même auſſi travaillé le marbre, & que la Vénus d'une beauté exquiſe qu'on voit à Rome dans les portiques d'Octavie, eſt de lui. Il eſt certain qu'il fut maître d'Alcamene, Athénien, qui ſe diſtingue entre les plus célebres, & dont il y a beaucoup d'ouvrages dans les temples d'Athenes. La belle Vénus, hors de la ville, qu'on appelle *Aphrodite aux jardins*,

(*a*) C'eſt-à-dire, après le temps où a commencé la ſculpture en marbre, qui eſt celui de l'inſtitution des olympiades, comme le dit Pline au précédent numéro.

est de cet artiste. On dit que Phidias y mit la derniere main. Phidias eut aussi pour éleve Agoracrite de Paros, qu'il aima à cause de sa jeunesse; c'est pourquoi on prétend qu'il mit plusieurs de ses ouvrages sous son nom. Les deux éleves concoururent ensemble pour une Vénus; & Alcamene remporta l'avantage, non par son talent, mais par le suffrage de la ville, qui favorisa le concitoyen contre l'étranger. C'est pourquoi on rapporte qu'Agoracrite vendit sa figure à condition qu'elle ne seroit pas placée à Athenes, & qu'il l'appella Némésis. Elle fut placée à Rhamnus, bourg de l'Attique, & M. Varron a donné à cette statue la préférence sur toutes les autres. Dans Athenes, au temple de la mere des dieux, il y a un autre ouvrage d'Agoracrite.

4°. Chez tous les peuples qui connoissent la réputation du Jupiter Olympien, personne ne doute que Phidias ne soit très célebre; mais afin que ceux même qui n'ont pas vu ses ouvrages sachent combien les louanges qu'on lui donne sont justes, nous produirons seulement quelques légers traits de son génie. Nous ne citerons pas, pour leur donner une idée de l'artiste, la beauté de son Jupiter Olympien, ni la grandeur de sa Minerve d'Athenes, qui est de vingt-six coudées, & qui est composée d'or & d'ivoire; mais le bouclier de cette déesse, sur le tour saillant duquel il grava le combat des Amazones; dans la partie concave, le combat des dieux & des

géants; sur la chaussure, celui des Centaures & des Lapithes : tant les plus petites parties de cette statue lui semblerent propres à recevoir quelque travail de son art (*a*). Il a nommé *naissance de Pandore* (9) ce qui est représenté sur la base : il y a vingt dieux naissants; la Victoire sur-tout est admirable. Les connoisseurs admirent aussi le serpent, &, sous la lance de la déesse, un sphinx de bronze. Cela est dit en passant d'un artiste qu'on ne peut jamais assez louer, & pour montrer aussi qu'il a déployé de la richesse, même dans les petites choses (10).

5°. En parlant des statuaires, nous avons fait mention de Praxitele qui s'est surpassé lui-même dans le marbre. Ses ouvrages sont à Athenes dans le Céramique (*b*). Mais la premiere des statues, non seulement de Praxitele, mais de toute la terre, c'est sa Vénus, qui a engagé bien des gens à entreprendre la navigation de Gnide pour la voir. Cet artiste avoit

---

(*a*) Ma note sur ce passage, & sur ce qui peut y avoir quelque rapport, est devenue trop longue pour être placée ici. Vous la trouverez page 184 de ce volume, sous ce titre : *Sur deux ouvrages de Phidias.*

(*b*) Il y avoit deux Céramiques à Athenes : l'un dans la ville, où l'on enterroit ceux qui étoient morts pour la défense de la patrie : l'autre hors des murs ; c'étoit le quartier des femmes publiques. Junius pense que les ouvrages de Praxitele étoient dans le dernier, & qu'il se peut que Pline l'entende ainsi.

fait deux Vénus qu'il mit en vente en même temps. L'une étoit couverte d'une espece de voile; &, par cette raison, ceux de Cos, qui avoient le choix, la préférerent, quoiqu'ils pussent avoir l'autre au même prix, croyant montrer en cela de la pudeur & des mœurs séveres : les Gnidiens acheterent l'autre. La différence de leur réputation est extrême (*a*). Le roi Nicomede voulut dans la suite acheter celle des Gnidiens, sous la promesse de payer les dettes de la ville qui étoient immenses; mais les habitants aimerent mieux s'exposer à tout que de s'en défaire, & ils eurent raison; car, par cette figure, Praxitele illustra la ville de Gnide. Le petit temple où elle est placée, est ouvert de toutes parts, afin que la figure puisse être vue de tous côtés, ce qu'on croit ne pas déplaire à la déesse; &, de quelque côté qu'on la voie, elle excite une égale admiration. On dit qu'un homme épris d'amour pour cette figure, s'étant caché, en jouit pendant la nuit, & qu'une tache qui y resta fut la marque de sa passion. On voit à Gnide d'autres statues de marbre d'artistes illustres : un Bacchus de Bryaxis; un autre Bacchus, & une Minerve de Scopas : &, ce qui prouve le mieux la beauté

(*a*) M. Winckelmann s'est mépris dans ses *Monumenti antichi inediti*, vol. 2, page 36. » *Venere in ambedue i marmi è* » *vestita, com'era quella di Gnido* ». Plin. l. 36, c. 5. Il confond la Vénus de Gnide qui étoit nue, avec celle de Cos qui étoit drapée.

de la Vénus de Praxitele, c'eſt qu'entre ces beaux ouvrages on ne parle que d'elle ſeule. Il y a de Praxitele un Cupidon que Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevé; c'eſt pour cette figure qu'on alloit voir Theſpies: il eſt aujourd'hui placé dans les portiques d'Octavie (11). Il en fit un autre nu à Parium, colonie de la Propontide: il égale en réputation la Vénus de Gnide, & il a reçu le même outrage (12); car Alchidas de Rhodes en fut épris, & y laiſſa le même veſtige de ſa paſſion (*a*). Les ouvrages de Praxitele, à Rome, ſont une Flore, un Triptoleme, une Cérès dans les jardins de Servilius; les ſimulacres du Bon-Succès & de la Bonne-Fortune, ils ſont dans le Capitole; des Ménades, ce qu'on appelle des Thyades, & des Caryatides; des Silenes enfin; & dans les monuments d'Aſinius Pollion, un Apollon & un Neptune.

6°. Céphiſſodore, fils de Praxitele, fut héritier de ſon talent. On a loué de lui, à Pergame, un grouppe, excellent ouvrage; il ſemble que les doigts ſoient plutôt imprimés ſur un vrai corps, que ſur du marbre (13). A Rome, ſes ouvrages ſont une La-

(*a*) On a imprimé dans l'Encyclopédie: *Cette figure*, dit Pline, *produiſit les mêmes effets ſur les* SŒURS *d'Alchidas de Rhodes.* Art. *Praxitele.* Mais ne ſeroit-ce pas *les ſens* que M. de Jaucourt auroit écrit? L'imprimeur aura vraiſemblablement fait le *qui-pro-quo.* Pline dit: *Adamavit enim eum Alchidas Rhodius, atque in eo quoque ſimile amoris veſtigium reliquit.*

tone dans le temple Palatin, une Vénus dans les monuments d'Afinius Pollion; & dans l'intérieur des portiques d'Octavie, au temple de Junon, un Efculape & une Diane.

7°. La réputation de Scopas entre en concurrence avec celle de ces artiftes. Il a fait une Vénus, le Defir, & un Phaéton; ftatues auxquelles on rend à Samothrace le culte le plus religieux. Il a fait auffi Apollon Palatin, Vefta affife, qui eft eftimée: elle eft dans les jardins de Servilius, avec deux de fes compagnes affifes auprès d'elle. Il y en a de pareilles dans les monuments d'Afinius Pollion, où eft auffi le *canéphore* (*a*) du même auteur. Mais les plus renommées de fes ftatues font dans le temple de Domitius au cirque flaminien, Neptune, Thétis, Achille, & les Néréides affifes fur des dauphins, fur des baleines & fur des chevaux marins; des Tritons, le troupeau de Phorcus, des monftres marins (*b*), & beaucoup d'autres figures marines, toutes de fa

(*a*) Qui porte un panier ou une corbeille.

(*b*) *Priftes*. *Priftis* eft chez les naturaliftes le poiffon appellé *la fcie*. (Πρίων, *ferra, une fcie*.) Ce poiffon, comme on fait, porte au bout du mufeau une longue & large fcie, dentelée des deux côtés. M. Poinfinet traduit des *priftes*; mais je crois que ce n'eft pas traduire, attendu que ce mot n'étant pas françois, il ne peut être compris que par ceux qui favent déja fa fignification: je ne penfe pas que ce foit pour eux qu'on faffe des traductions.

main : bel ouvrage, y eût-il employé toute sa vie (14). Mais outre ceux dont nous avons parlé, & ceux que nous ignorons, on voit encore de lui un Mars assis, de proportion colossale, dans le temple de Brutus Callaïque, au même cirque. De plus, on voit au même endroit une Vénus nue, supérieure même à la fameuse Vénus de Praxitele, & qui pourroit illustrer quelque autre lieu que ce fût où elle seroit placée (15).

8°. A la vérité elle est comme perdue à Rome dans le nombre immense d'ouvrages que renferme cette ville, où la multitude des devoirs & des affaires ne permet à personne d'examiner ces sortes d'objets. Il faut du loisir, & le silence d'un lieu tranquille, pour se livrer à l'admiration convenable à de tels ouvrages. Aussi ignore-t-on l'auteur de la Vénus que l'empereur Vespasien a consacrée dans le temple de la Paix qu'il a procurée à l'empire. Cette statue est digne de la réputation des anciens sculpteurs. On est également incertain si la Niobé mourante avec ses enfants, dans le temple d'Apollon Sosien, est de Scopas ou de Praxitele (16), & si le Janus apporté d'Egypte, qu'Auguste a consacré dans le temple de ce dieu, & qui est actuellement caché par l'or, est de l'un ou l'autre de ces deux sculpteurs. On a la même incertitude sur le Cupidon tenant un foudre, dans les portiques d'Octavie. Ce qu'on assure au moins, c'est que sa figure est celle qu'Alcibiade avoit à cet âge.

Il y a dans les portiques d'Octavie beaucoup de morceaux qui plaisent, quoique les auteurs en soient inconnus. Quatre satyres, dont l'un porte Bacchus enfant, revêtu de la robe de Vénus; un autre présente également *Libera* (*a*); un troisieme veut empêcher l'un de ces deux enfants de pleurer; le quatrieme donne à boire à l'autre dans une coupe : & deux Zéphyrs encore, dont les vêtements sont agités par le vent. On n'est pas moins incertain au sujet des figures qui sont dans l'enclos du champ de Mars, Olympus & Pan, Chiron & Achille, assez particuliérement estimés cependant pour mériter que leurs gardiens en répondent sur leur vie.

9°. Scopas eut pour rivaux & pour contemporains Bryaxis, Timothée & Léocharès, desquels il faut parler en même temps, parcequ'ils ont travaillé ensemble au tombeau de Mausole, roi de Carie, qui mourut la seconde année de la 106e olympiade. Ces artistes ont le plus contribué à faire de ce monument une des sept merveilles du monde. Son étendue est, du midi au septentrion, de soixante-trois pieds de longueur; ses faces qui regardent le levant & le couchant sont moins larges; son circuit est en tout de

(*a*) Dans l'ancienne mythologie, *Libera* étoit Bacchus femelle, ou Ariane, ou Proserpine, ou même Vénus. Comme M. Poinsinet change ici le texte, & met *Cereris* pour *Veneris*, ma traduction ne doit pas s'accorder avec la sienne.

quatre cents onze pieds; sa hauteur est de vingt-cinq coudées; il est entouré de trente-six colonnes : on l'a nommé *pteron* (*a*). Scopas a travaillé la face du côté de l'orient, Bryaxis celle du septentrion, Timothée celle du midi, & Léocharès celle du couchant (17). La reine Artémise, qui faisoit élever ce monument à la mémoire de son mari, mourut avant qu'il fût achevé; ces artistes n'abandonnerent cependant pas l'ouvrage, pensant qu'il y alloit de leur gloire & de celle de l'art qu'il fût terminé : aujourd'hui même, on ne sait encore auquel attribuer la supériorité (18). Un cinquieme artiste eut part à ce monument; car au-dessus de l'aile il éleva une pyramide d'une hauteur égale à celle de l'édifice, & formée par vingt-quatre degrés, qui vont en diminuant par le haut, & se terminent par une plate-forme; ce monument est surmonté par un quadrige de marbre fait par Pythis. Cette addition donne en tout à l'ouvrage cent quarante pieds de hauteur.

10°. On voit à Rome, dans le temple d'Apollon au Palatium, une Diane de la main de Timothée, à laquelle Aulanius Evander a refait une tête. On admire aussi beaucoup un Hercule de Ménestrate, & une Hécate qui est à Ephese derriere le temple de Diane; les gardiens du temple avertissent ceux qui vont la voir, de ne pas la regarder trop fixement, à

(*a*) L'aile.

cause du prodigieux éclat du marbre (19). On n'estime pas moins les Graces qui sont dans le vestibule de la citadelle d'Athenes : elles ont été faites par Socrate ; c'est un autre que le peintre, c'est lui selon quelques-uns (20). A Smyrne il y a de Myron, célebre dans le bronze, une vieille femme ivre, remarquable entre les ouvrages du premier ordre. Asinius Pollion, esprit d'une extrême véhémence, voulut aussi que ses édifices eussent le même caractere. On y voit des Centaures portant des Nymphes, par Archésitas ; les Muses Thespiades, par Cléomene ; l'Océan & Jupiter, par Entochus ; des femmes à cheval, par Stéphanus ; Mercure & Cupidon réunis, par Tauriscus, non pas le ciseleur, mais celui de Tralles ; un Jupiter hospitalier, de Pamphile disciple de Praxitele ; un grouppe de Zéthus & Amphion avec Dircé, le taureau & le lien, le tout d'un seul bloc de marbre. Cet ouvrage, d'Apollonius & de Tauriscus, a été apporté de Rhodes. Ils ont occasionné un doute sur leur pere, ayant déclaré qu'ils regardoient Ménécrate pour tel, mais que leur pere naturel étoit Artémidore (a). On estime au même endroit un Bacchus d'Eutychis. Près du portique

---

(a) Par un usage des anciens, ces deux artistes, dans l'inscription du grouppe, ont nommé *leur pere* le statuaire Ménécrate, parcequ'étant leur maître, il étoit leur pere dans l'art ; Artémidore étoit leur pere naturel.

d'Octavie il y a un Apollon de Philisque, Rhodien : il est dans le temple de ce dieu ; Latone, Diane, les neuf Muses, & un autre Apollon nu. Celui qui, dans le même temple, tient une lyre, est de Timarchide. Dans l'intérieur du portique d'Octavie, dans le temple de Junon, il y a deux figures de cette déesse ; l'une de Dionysius & l'autre de Polyclès. La Vénus, encore au même lieu, est de Philisque, & les autres figures sont de Praxitele. Le Jupiter du temple voisin est des fils de Timarchide. Le Pan & l'Olympus luttants à qui l'emportera sur la flûte, & qui sont au même endroit, ont été faits par Héliodore ; ce grouppe est le second fameux dans le monde (21). Polycharme a fait la Vénus au bain, & le Dédale debout. On voit combien on estimoit l'ouvrage de Lysias, par l'honneur qu'on lui a fait, puisque Auguste l'a consacré à la mémoire de son pere Octavius dans le Palatium, au-dessus du cintre, dans une niche ornée de colonnes : c'est un char à quatre chevaux, avec Apollon & Diane, le tout d'un seul bloc de marbre. Dans les jardins de Servilius on estime l'Apollon de Calamis le ciseleur, les athletes au pugilat de Dercylis, & Callisthene l'historien par Amphistrate.

11°. Il n'y a pas beaucoup d'autres artistes dont les noms soient fameux, parcequ'il y a des ouvrages exquis où le nombre des artistes qui y ont coopéré a été un obstacle à la réputation particuliere de cha-

cun d'eux : car un ſeul ne doit pas en avoir toute la gloire, & cependant, quand on parle d'un ouvrage, on ne peut les nommer tous. Je citerai, pour exemple, le Laocoon qui eſt dans la maiſon de l'empereur Titus ; ouvrage préférable à tout ce qui a été fait en peinture & en ſculpture (22). Il eſt d'un ſeul bloc, ainſi que les enfants & les replis du ſerpent. Ce grouppe a été fait de concert par les trois excellents artiſtes, Agéſander, Polydore & Athénodore, Rhodiens (23). Cratérus avec Pythodore, Polydecte avec Hermolaüs, un autre Pythodore avec Artémon, & Aphrodiſius de Tralles ſeul, ont également rempli d'excellentes figures les maiſons de Céſar au mont Palatin (24). Diogene, Athénien, a décoré le panthéon d'Agrippa : & les Caryatides qui ſervent de colonnes à ſon temple ſont des plus eſtimées, ainſi que les ſtatues poſées ſur le faîte ; mais, à cauſe de leur élévation, elles ſont moins célébrées (25).

12°. L'Hercule à qui les Carthaginois ſacrifioient tous les ans des victimes humaines, eſt debout par terre, ſans honneur, ſans temple, devant l'entrée du portique des Nations (26). Proche du temple de la Félicité il y avoit les ſtatues des Muſes de Theſpies, de l'une deſquelles Junius Piſciculus, chevalier romain, devint amoureux, ainſi que Varron le rapporte. On admire auſſi Paſitele qui a écrit cinq livres ſur les ouvrages célebres dans le monde. Cet artiſte, né dans la grande Grece à l'extrémité de l'Italie,

& qui reçut le droit de citoyen romain en même temps que ces villes, a fait le Jupiter d'ivoire qui est dans le palais de Métellus sur le chemin du champ de Mars. Il lui arriva qu'un jour faisant sur le port, où il se trouvoit des bêtes féroces apportées d'Afrique, une étude d'après un lion renfermé dans sa loge, une panthere s'élança d'une autre loge, & que l'extrême application de l'artiste le mit en grand danger. On dit qu'il a fait beaucoup d'autres ouvrages; mais sans spécifier précisément quels ils sont.

13°. Varron donne aussi de grands éloges à Arcésilas, dont il dit avoir eu une lionne de marbre avec laquelle jouoient des amours ailés; les uns la tenoient attachée, les autres la forçoient de boire dans une corne, les autres lui chaussoient des brodequins; le tout étoit d'un seul bloc. Il dit aussi que les quatorze nations qui sont autour du théâtre de Pompée sont de Coponius (27).

14°. Je trouve que Canachus, dont j'ai fait l'éloge parmi les statuaires, a fait aussi des ouvrages en marbre. Il ne faut pas oublier non plus Saurus & Batrachus, Lacédémoniens, qui ont fait les temples renfermés dans les portiques d'Octavie. Quelques uns pensent qu'ils étoient fort riches, & qu'ils avoient fait ces ouvrages à leurs dépens, se flattant qu'on leur accorderoit une inscription; mais que leur ayant été refusée, ils surent l'usurper à une autre place & d'une autre maniere. Il est certain que

que, sur les bases des colonnes, on voit des figures qui représentent les choses mêmes signifiées par leurs noms; savoir, un lésard & une grenouille (28). Dans le temple de Jupiter, il y a une peinture & d'autres ornements propres à la dévotion des femmes; ce qui est, dit-on, arrivé de cette maniere. Quand on porta les statues dans le temple de Junon, les porteurs se tromperent; &, par religion, on laissa subsister l'erreur, comme si ces dieux eux-mêmes eussent fait entre eux cet échange. C'est pourquoi, dans le temple de Junon, le culte est tel qu'il devroit être pour celui de Jupiter.

15°. Ceux qui ont obtenu de la réputation par de petits ouvrages de marbre, sont Myrmécide qui a fait un char à quatre chevaux & le cocher qu'une mouche couvroit de son aile, & Callicrate qui a fait des fourmis dont les pieds & les autres membres sont imperceptibles (29).

C'est là tout ce que nous nous étions proposé d'écrire de la sculpture en marbre, & des plus célebres artistes qui l'ont exercée.

Voilà tout ce qui concerne la peinture & la sculpture. Le reste de ce livre ne traite que des marbres employés dans les édifices, des pyramides, des pierres, du plâtre, de la chaux, &c.

NOTES
SUR LA TRADUCTION
DU TRENTE-SIXIEME LIVRE
DE PLINE.

(1) *Page* 2. TOUT ce morceau eſt ſans doute philoſophique : mais l'eſt-il autant de dire que la nature a placé les montagnes où elles ſont, pour aſſigner des bornes aux nations ? Pline eſt reſté en beau chemin : il devoit auſſi nous apprendre ſi les montagnes qui ſe trouvent en grande quantité dans la mer y ſont pour marquer les logis des requins, des baleines, des eſturgeons & des ſoles.

Eſt-ce là de la ſcience, de la philoſophie, de la phyſique ? & peut-on dire que la nature a placé les montagnes ſur la terre, pour ſéparer des nations qui n'exiſtoient pas quand les montagnes, appellées *primitives*, furent formées ? Pline dit pourtant quelques lignes plus haut : *Montes natura ſibi fecerat :* « La nature avoit fait les montagnes pour elle-même.

Pline a raiſonné comme l'abbé Pluche, qui prétend que les marées furent faites pour conduire les vaiſſeaux dans les ports de l'océan, & qui oublie les mers qui ont des ports & point de marée. On lit cependant cette inadvertence contradictoire de notre auteur, comme ſi elle étoit de la plus ſaine logique & du plus beau ſavoir. C'eſt que les hommes ſe laiſſent ordinairement conduire par les mots : ce ſont le plus ſouvent les moteurs & les guides uniques de leurs opinions. Après avoir lu ce latin élégant, cette penſée fauſſe, mais ſéduiſante, *Evehimus ea quæ ſeparandis gentibus pro terminis conſtituta erant*, il reſte dans la mémoire un beau tour de phraſe, une idée qui paroît hardie, qu'on adopte à cauſe de ſon air de nouveauté, communément on ne va pas plus loin.

Ammien Marcellin emploie la même idée que Pline ; mais il la modifie de maniere qu'elle n'est point choquante. Il dit, en parlant des monts *Hæmus* & *Rhodope*, qui séparent les Illyriens & les Thraces : *Et (tanquam naturâ in ditionem romanam redigendas nationes circumsitas prænoscente) ita figurata consultò*, l. 21, c. 10. Ce qui signifie : » Et comme si la nature, pré» voyant que les nations environnantes seroient un jour au » pouvoir des Romains, eût construit ces montagnes dans » cette vue ». Le *tanquam* fait disparoître ce que l'idée auroit sans lui de ridicule & de faux, & Marcellin n'est pas un écrivain de la force de Pline.

Je ne puis sauver à Pline une contradiction au sujet du vin rafraîchi. Au livre 31, chapitre 3, il loue Néron d'avoir inventé, par une très ingénieuse découverte, *subtilissimo invento*, le secret de boire frais & à la neige. Comment concilier ce compliment avec le trait lancé contre ceux qui vont chercher de la neige pour boire frais ?

(2) *Page* 4. Dans le bel article *Théâtre*, par M. le chevalier de Jaucourt, on trouve une traduction du passage où Pline décrit, ch. 15 de ce livre, le théâtre de M. Scaurus. Après cette traduction on lit : » Un historien (*il falloit le nommer*) ajoute » au récit de Pline, que l'entrepreneur chargé de l'entretien » des égoûts de Rome se crut obligé d'exiger de Scaurus » qu'il s'engageât à payer le dommage que le transport de tant » de colonnes si pesantes pourroit causer aux voûtes, qui de» puis Tarquin l'ancien, c'est-à-dire depuis près de 700 ans, » étoient toujours demeurées immobiles, & elles soutinrent » encore une si violente secousse sans s'ébranler ».

C'est dommage qu'en faisant cet article, M. de Jaucourt n'ait pas eu sous les yeux le troisieme tome de l'Encyclopédie : il y auroit vu dans son article *Cloaque*, que c'est Pline luimême qui dit tout cela ; & s'il eût ouvert cet auteur, il y eût trouvé, l. 36, c. 15 (& non pas l. 33, comme l'imprimeur l'a

marqué dans l'article *Cloaque*), *Durant tamen a Tarquinio Prisco annis DCC. prope inexpugnabiles*, &c. » Ces voûtes » existent depuis Tarquin l'ancien, c'est-à-dire depuis près de » 700 ans, sans aucune atteinte ». Il auroit vu aussi au ch. 2 du même livre, que c'est Pline qui rapporte le fait du transport des colonnes, & de la caution que demandoit l'entrepreneur des réparations: *Satisdari sibi damni infecti coegit redemptor cloacarum, cùm in Palatium extraherentur.*

Ceux qui voudront prendre la peine de feuilleter les écrivains qui ont parlé des antiquités romaines, trouveront; après de vaines recherches, tant chez les anciens que chez les modernes, que Pline est le seul des anciens qui nous ait transmis cette particularité. M. de Jaucourt n'a certainement pas entendu que Pline fût lui-même cet *historien*, parcequ'un si bon écrivain ne dit pas : *Pline ajoute au récit de Pline.* Voilà donc un *historien* imaginaire, dont l'annonce ne pourroit que donner de l'inquiétude à un lecteur qui ne seroit pas bien instruit sur cet article, & qui n'auroit pas sous la main les sources où il voudroit puiser pour s'instruire : mais je lui conseille de se tenir tranquille ; le fantôme d'*historien* a disparu.

(3) *Page* 5. On ne conçoit pas trop que le même homme, qui, dans le même ouvrage, donne de grands éloges aux statues de marbre & de bronze, à l'art en un mot, s'avise de moraliser d'un ton lugubre, parcequ'on exploite les carrieres & les mines. Il n'y auroit rien à dire à cette tirade chagrine, si elle se trouvoit dans le discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, en 1750. Sur-tout on n'y trouveroit pas de ces especes de pointes : » Par quel plus grand chemin les vices s'in- » troduisent-ils, que par le chemin public » ? *Quâ magis viâ irrepunt vitia, quàm publicâ ?*

Si l'auteur célebre de ce *discours* eût voulu dire que l'acteur Esopus avoit fait servir sur sa table un plat d'oiseaux qui avoient su chanter & parler, il n'eût pas écrit qu'Esopus avoit

mangé des langues d'hommes à ſon ſouper, *hominum linguas cœnaſſe* (Pline, l. 10, c. 51.); car il ſavoit que des pointes ne ſont pas des figures, que du clinquant n'eſt pas de l'éloquence, & qu'il faut renvoyer ce jargon aux Précieuſes ridicules de Moliere.

Le docteur de l'égliſe qui dit aux païens, *Vous adorez la main de Phidias*, emploie une figure élégante, juſte & fort délicate. Properce, Martial, & d'autres, l'emploient auſſi: Pétrone dit, *Zeuxidos manus vidi.* Voyez le peu de diſtance qu'il y a quelquefois entre la véritable éloquence & le jargon des pointes: mais pourtant, quelle différence de cette *main de Phidias* & *de Zeuxis* à ces *langues d'hommes* & à *ce grand chemin!*

Les deux traits ſuivants ont entre eux beaucoup plus de reſſemblance. *A ferro ſanguis humanus ſe ulciſcitur; contactum namque eo, celeriùs ſubinde rubiginem trahit.* (Pline, liv. 34, c. 14). » Le ſang humain ſe venge du fer; car auſſitôt qu'il le touche, il en fait ſortir la rouille.

> Ah! voici le poignard qui du ſang de ſon maître
> S'eſt ſouillé lâchement! il en rougit, le traître!

Le paſſage où ſe trouvent ces *langues d'hommes*, n'eſt pas non plus du goût de Bayle, ce qui n'eſt pas difficile à croire. » Il me ſemble, *dit-il*, que Pline veut trop faire l'homme » d'eſprit, & que ſa penſée en devient fauſſe ». Puis rapportant l'*hominum linguas cœnaſſe*, il continue ainſi: » Mais quand » Pline ajoute... que c'eſt un plus grand déſordre de manger » des langues d'hommes, que de manger les plus excellentes » productions de la nature, ne découvre-t-il pas manifeſte» ment la fauſſeté de ſa penſée »? *Dict.* article *Eſope*, remarque (A).

(4) *Page 6.* » Pline aſſure, *dit M. de Jaucourt*, que Dipœne & Scyllis ſe rendirent extrêmement célebres par l'in-



» vention de ſculpter le marbre & de lui donner le poli ». Pline dit plus ſimplement : *Marmore ſcalpendo primi omnium inclaruerunt Dipœnus & Scyllis.* »Les premiers qui ſe ſont fait » un nom en ſculptant le marbre, ont été Dipœne & Scyllis ». Ainſi *donner le poli* eſt du commentaire; *extrêmement* en eſt auſſi. Cette maniere de citer n'eſt pas bonne, en ce qu'elle fait dire à Pline *une petite choſe* quand il ne la dit pas. Quoique le mot *poli* ne ſoit pas ici dans Pline, il eſt fort en uſage, & beaucoup de gens diſent tous les jours, *Voilà une belle figure, elle eſt bien polie ;* ou bien, *Cette figure ſera belle, quand vous l'aurez polie.* Comment ne pas appercevoir, dans cette façon de parler de la ſculpture & de la voir, une grande connoiſſance de l'art ? En effet, une cheminée ou une table de marbre, & une ſtatue de marbre, ſont des ouvrages de la même matiere : pour être bien, la table & la cheminée doivent être polies ; pourquoi pas la ſtatue ? Voilà ſouvent comme on nous juge.

M. de Jaucourt ajoute quelques lignes plus bas : » Dipœne » & Scyllis avoient formé, SELON PAUSANIAS, *l.* 3, *ch.* 25, » un grand nombre d'éleves dont les ouvrages étoient extrê» mement eſtimés; tels étoient Léarchus, Théoclès, Dorycli» das, Médon, Tectéus & Argélion ». Cela pourroit être : mais en vertu de l'habitude qu'on m'a fait contracter ſi à propos de vérifier, j'ai cherché dans Pauſanias, au livre & au chapitre indiqués, & je n'ai pas vu qu'il y fût dit un mot de ces ſtatuaires. Voici ce que j'ai trouvé ailleurs.

Tectéus & *Argélion* ont fait une ſtatue d'Apollon, liv. 2, ch. 32. On voit un Jupiter en bronze, qui eſt de toutes les ſtatues de bronze la plus ancienne; on dit qu'elle eſt de Léarchus, l. 3, ch. 17. Il y a une ſtatue de Thémis par Doryclidas, l. 5, ch. 17. Une Minerve armée paſſe pour être de Médon, liv. 5, chap. 17. Il y a des ſtatues de bois de cedre, par Théoclès, l. 6, ch. 19. Si je ne me trompe, voilà tout ce que dit Pauſanias des éleves de Dipœne & de Scyllis que M. de

Jaucourt a nommés. Ainsi, *selon Pausanias*, leurs ouvrages n'étoient pas *extrêmement estimés*, puisque cet écrivain voyageur n'en porte aucun jugement. Quoique cette inattention ne soit pas *extrêmement* importante à l'art, il semble que l'habitude une fois prise d'écrire légèrement influe sur toutes les productions d'un écrivain, & que ses fautes alors peuvent devenir *extrêmement* importantes.

(5) *Page* 7. On faisoit donc des portraits dans la 60e olympiade, *imaginem . . . ejus proposuere*. On en faisoit aussi dans la 64e, puisque Théodore avoit fait sa propre figure, *qui exprimoit admirablement la ressemblance*. On en faisoit aussi dans la 66e, au temps d'Harmodius & d'Aristogiron; ce que les Grecs appelloient *iconicas*, portraits. Pline a dit tout cela; il devoit donc s'en souvenir avant d'écrire ensuite, comme il a fait, que Lysistrate *inventa l'art d'exprimer la ressemblance* dans la 114e olympiade. Je l'ai déja remarqué.

Ce ne sont là, pourroit-on dire, que de petites inattentions, des erreurs de dates : un écrivain qui passe rapidement sur une matiere qui n'est qu'un point dans la carriere qu'il parcourt, ne s'appesantit pas sur les dates qui la concernent. Pline vous crie : Je ne suis ni peintre, ni statuaire; ce n'est pas des beaux arts seulement que je traite, c'est l'histoire du monde que j'écris. Mais que Pline ait traité des beaux arts *seulement*, ou qu'il n'en ait parlé que par occasion, c'est ce qu'il importe peu de savoir; la question est s'il a bien ou mal raisonné des arts dont il parle. Si, par un sophisme assez commun, on vouloit canoniser les erreurs de Pline, en disant qu'on doit quelquefois plus à une erreur singuliere qu'à une vérité commune, & qu'il n'y a que le petit nombre des têtes hardies qui s'affranchissent de la routine; si on s'emparoit de ce retranchement, on prostitueroit une belle & grande vérité, en l'appliquant mal à propos à un objet qui n'est point de nature à la recevoir : il n'y auroit guere d'ouvrages qui, par ce subterfuge,

ne fussent trouvés bons. Par exemple, Moréri, à la premiere édition de son dictionnaire, vous auroit dit : Mon article n'est qu'une parcelle de mon ouvrage, & n'est pas mon objet principal. Il auroit pu se moquer ainsi des gens, les mener d'article en article, & leur crier aussi : Ce n'est ni de ceci ni de cela *seulement* que j'écris, vous oubliez le titre de mon ouvrage : je ne suis ni peintre, ni sculpteur, ni architecte ; j'ai bien autre chose dans la tête : c'est l'histoire entiere de l'univers que je fais. On auroit laissé crier l'auteur de l'histoire entiere de l'univers ; on lui eût répondu *seulement :* Reprenez votre ouvrage, faites-le mieux, si vous pouvez, & sur-tout ne nous bercez plus du moyen de faire & de laisser dans un livre toutes les fautes imaginables ; *age quod agis.*

Quant aux sculpteurs Bupale & Athénis, ils méritoient bien les vers du mordant Hipponax. Qu'ils se soient pendus ou non, c'étoient des lâches qui se servoient de l'arme des sots.

(6) *Page 7.* Il semble que Pline n'a pas dit assez nettement ce qu'il faut penser de cette tête de Diane ; il n'en a pas du tout parlé *comme Raphaël auroit parlé d'une tête de Michel-Ange :* on ne sait si ceux qui entroient & ceux qui sortoient étoient des visionnaires en croyant y voir ces deux humeurs si contraires, ou si vraiment elle paroissoit les avoir : le texte ne dit pas l'un plus que l'autre : *Cujus vultum intrantes tristem, exeuntes hilaratum putant.* La maniere dont une tête est éclairée, peut produire, jusqu'à un certain degré, ces deux expressions si différentes : une lumiere large d'un côté, des ombres coupées de l'autre, suffisent pour occasionner l'illusion. Ajoutez que l'emplacement élevé, la position de cette tête, le sens dont elle étoit tournée, pouvoient y contribuer. Peut-être aussi la tête de Diane étoit-elle travaillée d'un côté différemment que de l'autre, & cela à une fin religieuse : le peuple, qui ne savoit pas le secret, y voyoit un miracle ; mais le connoisseur en sculpture & en supercheries devoit en faire l'observa-

tion, & ne pas s'exprimer comme l'imbécille populace qui adoroit la tête de Diane.

Je suppose que cette tête de la déesse étoit dans un lieu de dévotion. Mais ce que je ne suppose pas, puisque je l'ai lu, c'est la liberté qu'on a prise de défigurer encore ici Pline. » On » a vu, *dit M. de Jaucourt*, des villes entieres chez ce peu- » ple facile à émouvoir, s'imaginer voir changer le visage de » leurs dieux; c'est ainsi que parle Pline des superbes statues » de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à » Ephese ». Ce n'est pas ainsi que parle Pline. On verra, n°. 10 de ce chapitre, qu'il ne dit pas un mot du changement de visage de cette Hécate, & c'est le seul endroit où il en parle, à propos du grand éclat du marbre: *Tanta marmoris radiatio est.*

Lucien nous conte bien une autre merveille dans sa *déesse de Syrie*. Son temple renfermoit une statue de Junon, qui, si on la regardoit en face, vous regardoit aussi; & de quelque côté qu'on la considérât, elle n'en faisoit pas moins. C'étoit là un beau jeu d'optique, & plus miraculeux que cette Diane, sans oublier la Minerve d'Amulius. Sans supposer aucun miracle, c'est-à-dire aucun tour de la part des prêtres, on peut croire que les yeux de Junon étoient si bien dépourvus du ressort & du mouvement que sait mettre l'art dans cette partie, que, ne regardant d'aucun côté, la déesse paroissoit regarder de tous ceux qu'on vouloit imaginer. Et c'est Lucien, qui par fois écrit de la peinture, qui produit ce conte! Quel qu'en soit l'auteur, car les critiques sont partagés, l'ignorance de l'art y est évidente. Ne pourrions-nous pas ajouter que les prunelles de la statue étoient comme tant d'autres de ces temps-là, c'est-à-dire de pierres précieuses? Peut-être deux brillants rubis faisoient-ils toute la merveille; car c'est, comme on sait, un puissant moyen pour qu'une statue regarde de côté & d'autre sans remuer la prunelle.

(7) *Page* 8. Vous voyez bien que Pline le *naturaliste* n'écrit pas toujours en naturaliste, mais que, comme un bon & honnête gazetier, il dit ce qu'on *rapporte*, & cela dans une occasion où il auroit dû rechercher les causes, ou, pour le moins, vouloir s'assurer de la vérité d'un fait qu'il se contente d'appeller *merveilleux*. On eût été fort aise de savoir si la *merveilleuse figure de Silene* étoit un ouvrage de quelque dieu, de quelque puissance souterraine, qui se mêlât de sculpture, ou si c'étoit un jeu, un hasard de la nature; ou bien si ce n'étoit qu'un conte semblable à tant d'autres de cette espece. Qu'on lise dans le traité *de la Divination* qu'une tête de Pan fut miraculeusement trouvée dans un bloc de marbre, c'est un conte débité par Carnéades, & dont Cicéron se moque : mais le naturaliste doit il recueillir froidement de ces puérilités?

Pline rapportoit volontiers ce qu'il lisoit & ce qu'on disoit, & souvent il l'écrivoit de la meilleure foi du monde. Ce n'est pas autant mon affaire de le remarquer, que de relever ses erreurs sur la peinture & la sculpture. Cependant, pour montrer que, si cet écrivain a pu s'égarer en traitant des matieres qu'il devoit *nécessairement* connoître, il a dû à plus forte raison se tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer, je transcrirai quelques passages de son livre, pris çà & là. J'y joindrai des observations plus ou moins sérieuses, & plus ou moins longues, selon l'occasion, mon humeur & le sujet. Pour ne pas interrompre mes notes, ou comme on voudra les nommer, par une matiere en quelque sorte étrangere à leur objet, ces passages sont renvoyés après l'examen de ce 36e livre.

(8) *Page* 8. Quand un écrivain a dit qu'avant la 18e olympiade *on paya au poids de l'or un tableau de Bularque, tant la peinture étoit déja honorée*; quand il a dit *que, dès le temps de Démarate, la peinture étoit déja parfaite, même en Italie*; qu'il a nommé Ludius, l'anonyme de Cœrée, Cimon,

Eumarus, Charmidas, Dinias, Hygiémon & Cléophante l'ancien, tous peintres qui vivoient, ou au commencement des olympiades, ou plusieurs années auparavant, quelques uns même un siecle avant leur rétablissement; enfin, quand il dit ici que l'art de faire des statues en bronze a commencé avec Phidias dans la 83e olympiade, quoiqu'il ait dit ailleurs que la premiere statue de bronze d'une divinité qui ait été faite à Rome, le fut après la mort de Sp. Cassius, environ 40 ans avant la 83e olympiade; que doit-on penser de sa maniere d'arranger les dates, de sa mémoire, de son jugement, de la connoissance qu'il a du sujet qu'il traite, en un mot de sa façon d'écrire l'histoire de l'art?

Pausanias dit, l. 8, c. 14, que les premiers qui aient su fondre une statue de bronze, ont été Rhœcus & Théodote, qui vivoient sous Polycrate de Samos, dans la 42e olympiade, 160 ans avant Phidias. Pline ne savoit pas non plus que Tarquin fit ériger au devin Navius une statue d'airain dans la place publique, vers l'an 170, & qu'on la voyoit encore à Rome au temps d'Auguste. Il n'avoit sans doute pas lu Denys d'Halicarnasse, l. 3, n°. 71; car il y auroit aussi vu qu'Enée fit placer dans la ville de Lanuvium deux statues d'airain, représentant, l'une un loup, l'autre un aigle, l. 1, n°. 51. C'étoit trois ans environ après la prise de Troie, 459 ans avant la fondation de Rome, selon la date commune, & conséquemment 760 ans à-peu-près avant Phidias. Pline lui-même parle des statues de bronze faites au temps de Romulus. Ainsi, comme vous voyez, sa contradiction est évidente & son anachronisme est violent. Ce qu'ajoute Denys d'Halicarnasse, n°. 59, d'après Timée de Sicile, que *les dieux de Lavinium étoient ou de fer, ou d'airain, ou de terre cuite de Troie*, fait encore beaucoup remonter l'usage des statues de bronze, & porte aussi l'art de modeler fort au-delà de Dibutade, qui vivoit, dit-on, long-temps après la fondation de Lavinium. Tout le

monde sait que ce Dibutade étoit Sicyonien, *Dibutades ficyonius figulus*, quoique M. de Jaucourt ait écrit qu'il étoit Corinthien (Encyclopédie, tom. 14, pag. 820). Pour M. de la Nauze, c'est un plaisir de voir comment il laisse Pline dans ce filet, en faisant de son mieux pour l'en retirer. Il ne tient pas à lui qu'en changeant *nis* en *rin*, *Caïus Plinius Secundus* ne fût *grand connoisseur*, & même toujours *bon raisonneur.* Voyez la page 270, tom. 25 des Mémoires de l'Académie.

(9) *Page* 10. L'expression grecque employée dans le texte, *Pandoras genesin appellavit*, prouve que les deux premiers mots, qui sont grecs, étoient l'inscription que Phidias avoit mise sur la base de sa Minerve. Pausanias dit en parlant du même ouvrage : *Ἔστι δὲ τῷ βάθρῳ τοῦ ἀγάλματος ἐπειργασμένη Πανδώρας γένεσις. l.* 1, *c.* 24. Esti de to bathro tou agalmatos epeirgasménè Pandoras genesis : *La naissance de Pandore est représentée sur le piédestal.* Au lieu de traduire les deux derniers mots, Pline les a écrits en caracteres latins, comme ils l'étoient en caracteres grecs sur la base de cette Minerve. Il a conservé le génitif grec *Pandoras*, il a terminé l'accusatif de *genesis* comme les Grecs le terminent ; c'est, en un mot, une citation qu'il a faite.

Pausanias ne permet pas de douter que *Pandore* ne fût représentée sur la base. Mais Pline prétend que sur cette même base étoit placée la Victoire en bas-relief, avec Pandore & les vingt dieux naissants. Son texte n'est pas équivoque ; le P. Hardouin l'a bien expliqué dans sa note ; & M. de Jaucourt l'a bien rendu à l'article Phidias. *In base autem quod cælatum est, Pandoras genesim appellavit. Ibi* (c'est-à-dire sur cette même base, comme l'explique le P. Hardouin) *dii sunt viginti numero nascentes, Victoriâ præcipuè mirabili.* Cependant Pausanias, plus exact & plus digne de confiance, puisqu'il étoit témoin oculaire, nous apprend que la Victoire ne faisoit pas partie du bas-relief, mais qu'elle étoit de ronde-bosse à côté de la Minerve.

Pline ne nous a pas moins trompé sur la place du sphinx,

qu'il met sous la lance de la déesse. Pausanias, qui avoit vu l'ouvrage, dit que ce sphinx étoit sur le haut du casque de Minerve; ce qui est plus vraisemblable, & d'ailleurs conforme aux médailles & aux pierres gravées. Meursius, a qui le texte de Pline déplaît avec raison, change *sub ipsa cuspide*, » sous la » lance », en *super ipsam cassidem*, » sur son casque », conformément à Pausanias. (Voyez *Cecropia*, cap. 15.) Mais, avec la permission du savant Meursius, en corrigeant ainsi tous les livres les uns par les autres, aucun écrivain ne se sera trompé.

Quant au serpent, Pline, par le tour de phrase qu'il a choisi, nous permet de le placer où nous voudrons. J'ai rendu fidèlement l'indécision de ce tour dans ma traduction; voici le texte: *Periti mirantur & serpentem, ac, sub ipsa cuspide, aream sphingem.* Pausanias met, sans aucune indécision, le serpent au bas de la lance & aux pieds de la figure. M. Poinsinet s'est contenté d'écrire : » Les connoisseurs admirent aussi le serpent » sur lequel pose directement la lance de la déesse ». Il semble qu'on doit traduire son auteur avec toutes ses fautes; que, s'il met un sphinx sous une lance, il faut l'y mettre aussi, & ne pas donner du Pausanias pour du Pline.

Le P. Hardouin, dans sa note sur ce passage, dit qu'il y avoit un autre sphinx sur le casque; & voilà encore, avec un trait de plume à la légere, les deux auteurs accordés comme on en accorde quelquefois. Il résulte de cette observation que, malgré l'esprit des commentateurs, Pline est souvent léger, souvent infidele, & qu'on ne doit se fier à lui qu'avec de bons garants.

(10) *Page* 10. Pline appelle cette multiplicité d'objets, *richesse*, *magnificence*, (*magnificentiam*). Ce n'est pas là donner l'idée d'une grande chose; mais c'est prouver *en passant*, qu'on n'en a pas des idées justes. Le grand goût, si éminent dans les belles statues grecques, exclut toute richesse inutile, tout ornement superflu : c'étoit ainsi que les auteurs de ces

ouvrages ſublimes les agrandiſſoient. Pline a donc loué Phidias de cela même dont il auroit pu le blâmer, s'il eût connu l'art; & voici à-peu-près ce qu'il eût pu dire : » Phidias, fort éloigné » de ce goût meſquin *qui faiſoit ſes délices du trône d'Apol-» lon que Bathiclès avoit ſurchargé d'ornements ;* Phidias, qui, » dit-on, avoit fait une autre Minerve inſultée de près, im-» poſante au lieu de ſa deſtination; Phidias, en un mot, lé-» giſlateur dans ſon art, n'auroit pas dû faire admirer de près » des détails qui alloient être en *pure perte pour les ſpectateurs*, » auſſitôt que la ſtatue ſeroit élevée ».

M. de Jaucourt, au mot *Phidias*, dit que *magnificentia* ſignifie *grande maniere.* Je ſuis toujours fâché de me rencontrer ſi peu avec cet habile littérateur; mais que faire? je ſuis artiſte, & je ne puis pas voir de grande maniere à traiter de petits objets, qui ne ſeront pas même vus quand l'ouvrage ſera placé. Tels étoient les dieux, les amazones, & les petits géants ciſelés ſur le bouclier de la déeſſe.

(11) *Page* 12. On trouve dans l'Encyclopédie, tome 14, page 852, qu'Iſabelle d'Eſt poſſédoit à Mantoue cette fameuſe *ſtatue de l'Amour de Praxitele*, & qu'elle avoit auſſi l'admirable Cupidon endormi de Michel-Ange; que ce Cupidon étoit *ſon chef-d'œuvre, & qu'on ne pouvoit le conſidérer qu'avec des tranſports d'admiration.* M. de Jaucourt, auteur de l'article, cite les Mémoires du préſident de Thou.

Ces *Mémoires* en font mention ſous l'année 1573. Ils diſent que » de Thou, qui avoit un goût fort vif (*) pour les beaux » arts, après avoir conſidéré curieuſement de tous les côtés *le » Cupidon de Michel-Ange, lui & ſa compagnie* avouerent

(*) Ces paroles ſemblent prouver, contre l'*opinion commune*, que de Thou n'eſt point auteur de ces Mémoires, parcequ'un homme auſſi honnête ne dit pas qu'il a le goût fort vif. Voyez l'Avertiſſement pour les mémoires, page 4, Londres, 1734.

» tous d'une voix, qu'il étoit infiniment au-dessus de toutes » les louanges qu'on lui donnoit. *Cependant, après que de* » *Thou & sa compagnie* eurent resté quelque temps dans une » admiration qui alloit jusqu'à la surprise, *on montra l'autre* » *Cupidon;* alors toute la compagnie, comparant l'un avec » l'autre, eut honte d'avoir jugé si avantageusement du pre- » mier, *& convint que l'ancien paroissoit animé, & le nouveau* » un bloc de marbre sans expression ».

Ce trait, s'il n'est pas un conte, est un monument curieux du défaut de connoissances dans les personnes qui ont *un goût fort vif pour les beaux arts.* Si le Cupidon moderne paroissoit alors un bloc de marbre sans expression, il devoit paroître tel *à un goût fort vif* qui n'auroit pas vu le Cupidon antique. L'homme d'*un goût fort vif* ne fait de comparaison qu'entre certains degrés de finesse & de vérité; jamais il n'en fait de l'ouvrage *animé au bloc de marbre.* Mais la premiere figure étant de Buonarotti, il falloit la trouver infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit: l'autre étoit d'un ancien statuaire grec; il falloit bien qu'au risque de déraisonner, elle réduisît *au bloc de marbre* l'ouvrage moderne. Le chef-d'œuvre de Michel-Ange n'être qu'un bloc de marbre sans expression, dans le même instant & par les mêmes juges qui le trouvent *infiniment au-dessus de toutes louanges!* Quels connoisseurs! quel goût vif!

Cela s'écrit pourtant, & des littérateurs le copient, sans appercevoir que, d'après cette décision, on pourroit conclure que Michel-Ange étoit un ignorant statuaire, qui, pour *chef-d'œuvre,* n'avoit produit *qu'un bloc de marbre sans expression.*

Si nous joignons à ce trait *l'instante priere* que fit Michel-Ange à la comtesse Isabelle, qu'on ne montrât le Cupidon antique qu'après avoit montré le sien, afin que la supériorité des anciens sur les modernes fût mieux démontrée, nous trouverons une autre absurdité: car est-il vraisemblable qu'un artiste

comme Michel-Ange ait conseillé, quelque modeste qu'on le suppose, le moyen d'avilir son propre ouvrage ? Tous ces petits contes passent de livre en livre, & sont avidement saisis par une foule de lecteurs. Mais s'il étoit vrai, ainsi qu'*Ascagne Condivi* l'assure, que le prétendu Amour de Praxitele fût celui que Michel-Ange fit en sécret, & à qui il cassa un bras, pour montrer ensuite aux Romains qu'un moderne pouvoit faire une aussi belle figure d'enfant que les anciens, où en seroit le conte inepte inséré dans les Mémoires du président de Thou ? *Condivi* étoit contemporain de Michel-Ange, son éleve & son ami. C'est dans la vie de ce grand artiste qu'il rapporte le fait : elle fut imprimée du vivant du maître, en 1553, & Condivi le prend à témoin de ce qu'il avance. Michel-Ange mourut en 1564, âgé de 88 ans.

M. de Jaucourt, très éclairé dans les belles lettres, assure que l'Amour antique étoit celui que Praxitele avoit donné à la courtisane Phryné. Ce littérateur estimable a sans doute des garants certains de son assertion : autrement il n'eût hasardé que des conjectures. Ses garants ou témoins sont les épigrammes de l'Anthologie qu'il a oublié de faire comparoître. Nous suppléerons à ce manque de formalité, & nous verrons si elles fournissent la preuve qu'il faut à M. de Jaucourt.

Les Mémoires du président de Thou disent bien que cet Amour étoit » un monument antique, tel que nous le représentent tant d'ingénieuses épigrammes que la Grece, à l'envi, » fit autrefois à sa louange » : mais ils ne disent pas que c'étoit celui de Praxitele. Quand ils le diroient, l'autorité d'aussi mauvais juges que l'étoient M. de Thou & les personnes qui l'accompagnoient, seroit trop foible pour y avoir égard.

Tant d'ingénieuses épigrammes sont réduites à quatre ; les autres, faites aussi sur des amours, n'ont pas celui-ci pour objet. Voici ces productions ingénieuses.

» Courbant sa tête altiere sous mon joug, Praxitele m'a travaillé

» travaillé de ses mains captives; car il m'a fait, en jettant en » fonte moi-même l'amour caché au fond de son cœur, & » m'a donné à Phryné pour prix de ce même amour, & » Phryné à son tour a mené l'artiste aux pieds de l'Amour. » N'est-il pas juste en effet que l'Amour serve de présent à » l'Amour?

» Praxitele a exprimé l'amour qu'il ressentoit, d'après le » modele gravé dans son propre cœur. Il m'a donné à Phryné » pour prix de moi-même; & ce ne sont plus mes fleches qui » domtent les cœurs, ce sont les regards mêmes de ceux qui » me voient.

» Praxitele m'a donné à Phryné; il a donné l'Amour pour » l'amour, un dieu à une mortelle, & il a reçu un dieu en re- » tour. Elle n'a pas osé refuser l'artiste, car elle a craint que » le dieu ne prît les armes en faveur de l'art; & ce n'est plus » l'Amour né de Cypris qu'elle redoute, mais celui né de » Praxitele, sachant que son art en est sa mere.

» Les Thespiens ne révéroient que l'Amour, fils de Cy- » thérée; ils n'en connoissoient point d'une autre origine: » mais Praxitele en a connu un autre; celui qu'il a vu chez » Phryné, & qu'il lui a donné pour prix de ses tendres desirs ».

On demande aux artistes & aux vrais connoisseurs si Bouchardon & Pigalle eussent été flattés d'une épigramme sur l'Amour de l'un, ou sur le grouppe de l'Amour & l'Amitié de l'autre, où l'on auroit dit, en supposant qu'ils étoient amoureux quand ils firent ces beaux ouvrages:

Ne soyez point surpris que ce marbre animé
Présente de l'Amour une image fidele:
L'artiste, en le faisant, par lui fut enflammé,
Et dans son propre cœur il a pris son modele.

Si nos deux artistes eussent répondu: Vos vers nous font bien de l'honneur; mais ils nous en feroient davantage s'ils

disoient par quel moyen ce marbre est animé; nos deux artistes eussent fait une bonne réponse. En effet, de pareils éloges ne montrent que l'esprit du poëte, & ne disent pas un mot des beautés de l'ouvrage, de l'attitude, de l'action, de l'expression, du dessein, &c. Comment donc M. de Jaucourt a-t il vu dans les épigrammes de l'Anthologie, que le Cupidon de Mantoue étoit celui de Praxitele? & à quel signe M. de Thou a-t-il apperçu que c'étoit celui dont elles font mention? La premiere de ces épigrammes dit que la statue étoit de bronze; celle de Mantoue en étoit-elle? signe encore fort équivoque, puisque d'autres sculpteurs que Praxitele pouvoient avoir fait des Amours de bronze. Et pourroit-on me dire, ces *ingénieuses épigrammes* à la main, comment on reconnoîtroit, par leur moyen, la statue de Cupidon sur qui elles ont été faites?

Le foible appui des épigrammes ne doit pas le disputer un instant à l'autorité de Pausanias, qui, en le regardant comme historien, méritoit d'être consulté.

Pausanias, qui écrivoit plus de cent ans après la mort de Pline, nous apprend que le Cupidon de Praxitele qu'on alloit voir à Thespies, & que, par un tour assez adroit, Phryné obtint du statuaire amoureux, étoit de marbre pentélique; qu'après avoir été enlevé, rapporté, & encore une fois enlevé, il fut enfin consumé à Rome dans un incendie. (Pauf. l. 9, c. 27.) Il faut joindre à son autorité celle de Pline même, qui place ce Cupidon au rang des statues de marbre; & nous verrons qu'ayant été consumé avant l'année 927 de Rome, dans laquelle Pausanias écrivit son voyage de la Grece, il n'étoit pas possible que cette figure fût à Mantoue l'année 1573 de Jésus-Christ. L'impossibilité n'est guere fondée que sur plus de 1420 ans.

Avec moins de précipitation, M. de Jaucourt auroit pu lire dans Pausanias, à l'endroit cité, que, de son temps, le Cupidon que l'on voyoit à Thespies étoit de Ménodore, statuaire

athénien, qui le fit à l'imitation de celui de Praxitele. Rien alors ne l'eût empêché de le transporter à Mantoue, & de le suppoſer de bronze.

(12) *Page* 12. Obſervons en paſſant qu'il y a dans l'Encyclopédie un article fort curieux concernant la Vénus dite de Médicis. » La Vénus de Médicis eſt, diſent les *curieux* qui » l'ont vue dans le palais ducal de Florence, le plus beau » corps & le plus bel ouvrage du monde. Cette incomparable » ſtatue a la tête un peu tournée vers l'épaule gauche; elle » porte la main droite au devant de ſon ſein, mais à quelque » diſtance; de l'autre main elle cache, & cependant ſans y » toucher, ce qui fait la diſtinction des deux ſexes. Elle ſe » penche doucement, & ſemble avancer le genou droit, afin » de ſe cacher mieux, s'il lui eſt poſſible. La pudeur & la mo- » deſtie ſont peintes ſur ſon viſage avec une douceur, un air » de jeuneſſe, une beauté & une délicateſſe inexprimables. Son » bras rond & tendre s'unit inſenſiblement à ſa belle main, ſa » gorge eſt admirable; &, pour tout dire, ſi le vermillon & » la voix ne manquoient pas à cette ſtatue, ce ſeroit une par- » faite imitation de la plus belle nature ». (Article *Vénus de Médicis.*)

L'artiſte qui ne conviendroit pas que la Vénus de Médicis eſt un des beaux monuments de la ſculpture greque, ſeroit obligé de dire les défauts qu'il y trouve, ſous peine d'être regardé comme un détracteur inſenſé des plus beaux ouvrages: ce n'eſt donc pas tant ſur cette ſtatue que portent les obſervations ſuivantes, que ſur la deſcription qu'on vient de lire.

1°. *Les curieux* ne ſont pas toujours des juges propres à conſtater le mérite d'une figure qui ſeroit *le plus bel ouvrage du monde.*

2°. Celle-ci n'a pas ſeulement la tête un peu tournée vers l'épaule gauche; mais en regardant la figure & les deux épaules en face, on voit la tête entièrement de profil.

3°. La Vénus de Médicis ne semble point *avancer le genou droit, afin de se cacher mieux s'il lui étoit possible*. La position de ses jambes & de ses genoux est naturellement celle des jambes & des genoux d'une femme, qui, n'ayant pas les hanches construites comme celles de l'homme, a les genoux rentrés; ce qui paroît sur-tout quand elle se tient debout, un peu surbaissée, & qu'elle porte sur une jambe & plie l'autre. Si le statuaire eût voulu qu'elle cherchât à se cacher avec son genou, il eût fait ce genou plus pressé contre l'autre, & le pied moins reculé & moins en dehors. Il n'y a qu'à faire poser tout simplement une femme bien faite, la ressemblance avec la Vénus sera frappante; la position naturelle d'un homme seroit bien différente.

4°. Que signifie *la beauté & la délicatesse inexprimables de son visage?* Cela veut-il dire que M. de Jaucourt ne peut l'exprimer? Je ne le crois pas: un homme d'autant de mérite, qui écrit si bien, peut exprimer la beauté qu'il voit; & sans aller à Florence, il eût pu consulter un assez beau plâtre de la Vénus, dans notre Académie. Je crois qu'il se tromperoit, s'il entendoit que l'art ne peut rien exprimer d'aussi beau que cette tête, parceque l'exemple du contraire se voit dans quelques autres belles statues, soit antiques, soit modernes.

5°. *Le bras rond & tendre qui s'unit insensiblement à sa belle main*, peut bien être l'expression d'un curieux: mais ce ne seroit ni celle d'un connoisseur, ni celle d'un artiste. Les bras de la Vénus sont modernes jusques aux coudes, & en tout ils sont inférieurs au reste de la figure. Leur union avec les mains pourroit être dessinée avec plus de grace, sans cesser d'être naturelle, & les mains pourroient être aussi plus belles.

6°. *Sa gorge est admirable*, est une phrase de quatre mots, qui ne donne aucune idée de la forme & de l'âge de cette gorge. Ce n'est point celle de la premiere jeunesse, mais celle d'une femme faite & bien faite. *Elle a déja*, comme le remarque.

Winckelmann, *plus d'étendue & de plénitude que celle d'une jeune fille*. Si M. de Jaucourt eût vu celle d'une Dlle M...... à l'âge qu'elle m'a servi de modele, il auroit une piece de comparaison qu'il pouvoit cependant rencontrer ailleurs, soit dans quelques statues de jeunes filles, soit dans de beaux tableaux.

Je ne vois rien qui, pour le caractere général, me retrace la beauté de ce modele vivant : les graces & la simplicité du trait y surabondoient pour former le plus rare & le plus beau corps de femme que l'œil ait jamais pu voir. Cette fille étoit, à l'égard de la Vénus antique, ce qu'est celle-ci comparée à une belle statue de femme comme on en voit. Puget ne l'eût peut-être pas décrite : mais son Andromede, en y supposant plus de finesse, de correction, de ce douillet en un mot qui la caractérise, son Andromede me la représenteroit. Je n'ai vu que deux matinées ce modele, dont je me servis pour étudier la statue qui s'anime dans les bras de l'amoureux Pygmalion, son auteur.

7°. *Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette statue*, seroit-elle encore une statue ? Ne cesseroit-elle pas dès l'instant, comme celle de Pygmalion, d'être statue ? Au lieu d'être encore *une parfaite imitation de la plus belle nature*, ne seroit-elle pas la nature même, c'est-à-dire une personne vivante ? Misson, de qui cet article est visiblement copié, ne dit point : » Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette statue, » ce seroit une parfaite imitation de la plus belle nature ». Il dit simplement : » Il ne lui manque que la voix & le vermillon .. » En un mot, ce rare chef-d'œuvre est une parfaite imitation » de la plus belle nature ». Ce n'étoit pas la peine de changer cette fin, &, d'une idée simple & raisonnable, en produire une dont on n'en peut pas dire autant.

M. de Jaucourt dit quelque part : » Nos artistes (il nomme » les peintres, cela est égal) devroient bien profiter de l'exem- » ple d'Athénion, pour ne pas négliger les belles-lettres, dont » la connoissance est si propre à rendre leurs travaux recom-

» mandables ». Dans le passage qui occasionne cette remarque, il ne s'agit pas de belles-lettres. Le mot *eruditio*, que Pline emploie, ne signifie là que le savoir & l'habileté d'Athénion dans la peinture : mais le conseil n'en est pas moins bon. Cependant, si M. de Jaucourt eût pensé qu'ailleurs le naturaliste appelle *erudita operatio* le travail industrieux des araignées, lesquelles ne se piquent pas de belles-lettres, je crois qu'il auroit mieux choisi pour appuyer son instruction, attendu qu'un habile coloriste n'est pas nécessairement un *exemple* à suivre en fait de belles-lettres, mais bien en beau coloris, & que c'est du coloris d'Athénion que parle Pline.

(13) *Page* 12. Voilà, sans doute encore un de ces endroits qui font dire que Pline étoit » un grand connoisseur, & qu'il a écrit » de l'art, comme auroit pu faire un artiste qui auroit eu son » génie ». On va voir qu'il n'y a rien là qui marque la connoissance de l'art. Tous les passants qui ont de la sensibilité, connoisseurs & autres, disent en voyant le Milon & l'Andromede de Puget, *Ce n'est pas du marbre, c'est de la chair*; & l'homme de bon sens & l'artiste riroient de celui qui prononceroit que chaque passant est connoisseur.

Pline, il est vrai, s'exprime ici comme un artiste : c'est que, dans les parties de l'art dont la connoissance appartient à tous les hommes, l'artiste s'exprime comme tous les hommes ; c'est que chaque lecteur d'Homere, s'il a du sens & de l'énergie, dira en mille endroits de l'Iliade, *Ce n'est pas de la versification, c'est la nature* ; & qu'un poëte, pour louer Homere, ne s'exprimera pas autrement.

D'ailleurs, sans vouloir déprimer un ouvrage qui n'existe plus, & qui pouvoit être beau, ne peut-on pas dire que cette partie de l'art que Pline loue ici, n'est pas même négligée dans de médiocres ouvrages ? L'artiste commun ne peut se dispenser de marquer l'impression des doigts sur la chair, quand la nature en offre l'effet, & que le sujet le demande. Si le peintre & le

ſtatuaire ne faiſoient paſſer dans leurs ouvrages une vérité dont l'imitation eſt auſſi aiſée qu'elle eſt indiſpenſable, il faudroit les regarder comme des ouvriers ineptes; or, ce qui eſt ſeulement au-deſſus de l'ineptie ne mérite pas tant d'éloges : celui que Pline fait ici ſeroit donc fort équivoque, s'il n'avertiſſoit que l'ouvrage *fut loué à Pergame*. D'où il réſulte que Pline répete un jugement déja prononcé, ſa phraſe ſignifiât-elle que le travail du grouppe exprimoit bien la chair. L'écrivain nous apprend que l'ouvrage eut de la réputation, il ne veut pas qu'on s'y méprenne; il dit : *Laudatum eſt ſymplegma, ſignum nobile, digitis corpori veriùs quàm marmori impreſſis.* » Ce grouppe » excellent fut loué par l'expreſſion des doigts imprimés plutôt » ſur un vrai corps que ſur du marbre ». C'eſt comme s'il diſoit : » Je ſuis l'écho, l'organe, qui tranſmet à la poſtérité la répu- » tation d'un grouppe de marbre que je n'ai pas vu, ou qui » n'exiſte plus; j'ai lu ou entendu dire ce que j'en écris, & je » vous rapporte fidélement par quel mérite cet ouvrage avoit » acquis ſa réputation ». Comment ſe peut-il que des hommes habiles aient tant lu Pline, & qu'ils ne l'aient pas entendu, ſur-tout quand il eſt auſſi clair ?

S'il faut être vrai, s'il faut entendre un écrivain par lui-même, je demande au lecteur ce qu'il entend par ceci : » Il y » a là un pigeon admirable qui boit, & dont l'ombre de la tête » obſcurcit l'eau ». *Mirabilis ibi columba bibens, & aquam umbrâ capitis infuſcans.* (l. 36, c. 25.) Quand on s'amuſe à remarquer une ombre portée par un corps ſur un autre corps, effet des plus communs dans la peinture, ainſi que dans la nature, effet dont l'imitation eſt indiſpenſable au peintre le plus médiocre, écrit-on de l'art comme auroit pu faire un artiſte de génie ? M. de la Nauze a la complaiſance de faire obſerver que ce pigeon étoit en moſaïque; comme ſi la moſaïque n'étoit pas la copie d'une peinture, ou plutôt une peinture elle-même, & qu'elle ne dût pas imiter les ombres, ainſi que les lumieres.

Et puis ce pigeon étoit exécuté sur le pavé d'une salle à manger, où l'on avoit aussi représenté quelques ordures, comme si elles n'eussent pas été balayées après le repas ; ce qui étoit peut-être de bon goût : en tout cas, cela pouvoit tromper à cause du peu de saillie supposée aux objets. Mais croira-t-on que ce pigeon, & d'autres qui étoient également figurés à plat sur un pavé, faisoient une pareille illusion, & que même ils ne produisoient pas des points de vue ridicules, dont l'œil étoit blessé ? Si on voyoit ces sortes de merveilles ailleurs que dans un livre, on pourroit modérer son admiration ; & certainement on la modéreroit, si, par exemple, ce pigeon & son ombre venoient d'être faits en France. Mais c'est dans Pline qu'on lit que le très célebre Sosus exécuta cet ouvrage dans une salle de festin à Pergame, & le trait d'érudition fait disparoître le mauvais choix du sujet. Supposons que l'ouvrage soit moderne, on craindroit d'écraser ce pigeon qui ne se rangeroit pas ; & tout en admirant le travail, on blâmeroit le défaut de convenance. Cette mosaïque est, dit-on, depuis plusieurs années à Rome, où elle appartient présentement au pape. Ainsi l'on peut, dans cette ville, juger le talent du très célebre artiste.

Notre historien des arts est loin ici de vouloir en imposer ; il ne s'attribue l'avis, les lumieres, le travail de qui que ce soit, pour s'en orner ensuite, comme du fruit de ses connoissances profondes & universelles. S'il eût employé cet odieux manege, il faut croire que des savants eussent depuis long-temps fait tomber le masque. Les anciens, qui ne manquoient pas de parasites du talent d'autrui, avoient aussi des hommes qui faisoient justice de ces ames viles en les livrant à la risée publique.

Donnez au vrai mérite le discernement, la prudence & la fermeté, ôtez-lui l'extrême cupidité & les prétentions outrées, il ne se laissera point avilir. Si des méchants accrédités peuvent

le faire souffrir, au moins sera-t-il honnête, & vous aurez fait disparoître une foule de maux & de sottises. Hommes de génie, hommes vertueux, choisissez ou de l'avilissement ou de la haine d'un ignorant titré; ou choisissez votre patron, si vous en voulez un qui ne vous avilisse pas: les bienséances sociales vous disent assez qu'il faut également fuir l'autre extrémité: mais n'oubliez pas que le grand Corneille eut le courage de ne point vendre le Cid au cardinal de Richelieu, justice qui lui valut beaucoup de gloire & la haine du ministre; mais jettez un voile sur son épître à M. de Montauron.

Si, dans le nombre de ces notes, il se trouvoit des idées qui parussent se répéter, c'est peut-être qu'elles répondroient à d'autres idées qu'on ne s'est pas lassé de reproduire dans plusieurs écrits sous différentes formes. J'ajoute à celle-ci que, si le Céphissodore dont il est parlé dans le texte est le même que nomme Plutarque, il paroîtroit que Praxitele fut beau-pere de Phocion, puisque ce général athénien épousa en premieres noces *la sœur de Céphissodore, excellent sculpteur.* Voyez Plutarque, *vie de Phocion.*

(14) *Page 14.* M. de Jaucourt, au mot *Scopas*, dit à propos de ces figures: *Ce morceau, selon toute apparence, avoit été traité en bas-relief.* S'il faut s'en rapporter aux apparences, il ne paroît pas bien décidé que ces différentes figures fussent un bas-relief, parceque Pline se seroit apparemment servi de quelque expression capable de nous l'apprendre. On ne parle jamais d'un bas-relief, espece particuliere de sculpture, sans le nommer spécialement, à moins qu'on ne soit fort inexact & fort inattentif aux différents procédés de l'art: *car un bas-relief est autre chose que l'art de mouler.* Veut-on que toutes ces figures de Scopas fussent renfermées dans un bas-relief? Je ne le disputerai pas: je profiterai seulement de l'occasion pour observer l'idéal & la composition de quelques bas-reliefs antiques, dont je ne vois pas que nos écrivains des beaux arts aient parlé.

Aucun artiste, aucun connoisseur instruit, aucun antiquaire, n'ignore l'existence des ouvrages dont je vais faire mention : mais plusieurs personnes qui ont lu ou entendu dire que les anciens sont nos maîtres en tout, ont besoin d'être détrompées ; il est à propos de leur prouver que cette regle a, comme toutes les autres, ses exceptions. Je n'indiquerai que deux ou trois de ces bas-reliefs ridicules.

Dans l'un, Cérès, le flambeau à la main, court les champs pour chercher sa Proserpine, que Pluton enleve à deux pas de Cérès, & qu'il va placer dans son très petit char conduit par Mercure. Les chevaux sont déja au grand galop, quoique personne encore ne soit dans cette voiture commode, & ils menent l'équipage dans les enfers à Pluton, qui, assis sur son trône infernal, à quelques pouces de là, *se plaint*, dit-on, *à Mercure d'être le seul des dieux qui ne soit pas marié.* Des nymphes, des naïades, Minerve, Diane, Vénus, n'y sont pas oubliées ; c'est un plaisir de les y voir pêle-mêle, ajouter encore à l'incohérence amphigourique de cette composition ; car tout est sur un seul plan. Le morceau est à Rome au palais Mazarin.

Dans un autre bas-relief, vous verrez Minerve qui dit à Persée d'aller délivrer Andromede, que lui Persée délivre à l'autre bout du tableau. Au milieu de ces deux Persées vous aurez le plaisir de voir naître Vénus du sein des ondes : sa gorge & sa taille sont d'une fille faite, à la vérité : mais les dieux & les déesses, quand il leur plaisoit, ne passoient point du maillot à la puberté ; ils naissoient adultes. Deux tritons portent la mere des Amours sur une coquille, comme les soldats portoient l'empereur sur un bouclier ; idée cependant tout à-fait ingénieuse, & qui caractérise l'empire de Vénus dans l'univers : mais deux Amours, plus gros que leur mere, terminent la fête & la gâtent, en se tenant fort adroitement chacun sur le bout de la queue d'un triton. Ces trois sujets, savoir, Persée qui doit délivrer Andromede, Vénus portée sur une conque,

& Persée qui délivre Andromede, sont sur le même plan, & toutes les figures se touchent. L'ouvrage est au palais Mathei.

Dans un autre, vous verrez Mercure qui invite une ombre descendue de la barque, à faire à pied le reste du trajet; & tout à côté de Mercure, vous verrez encore Mercure qui conduit une autre ombre. Ce morceau est au palais Barberin.

Notez bien toujours que je ne parle pas de l'exécution, qui par fois est très bonne dans ces misérables compositions. Cependant, si un sculpteur en produisoit aujourd'hui de pareilles, on loueroit le travail, & on donneroit à l'auteur un attelier aux *petites-maisons*. Composez & raisonnez un bas-relief comme celui que vous voyez dans le premier tome de l'*Antiquité expliquée*, planche 48; exécutez-le parfaitement bien, si vous pouvez: mais n'allez pas le dire à Rome, où l'original est révéré; car on s'y moqueroit, comme de raison, de votre esprit en démence. N'allez pas non plus y dire qu'au Vatican, dans la chapelle Sixtine, Michel-Ange a peint Adam & Eve que le diable invite à manger la pomme, & que tout auprès, dans le même tableau, de la même proportion, un double Adam & une autre Eve sont chassés du jardin par un ange, lequel fait grouppe avec le diable entortillé à l'arbre de la science. Tout cela vous feroit traiter de misérable épilogueur.

Le siecle est éclairé sans doute, & tous ceux qui jugent nos ouvrages croient l'être aussi; c'est pourquoi vous trouverez mille gens qui vous diront, parcequ'ils l'ont entendu dire à d'autres: *Il faut composer des bas-reliefs comme l'antique*. Commencez par connoître l'antique, vous saurez en quoi il est bon à suivre, & vous cesserez d'exalter sans discernement & sans distinction des ouvrages qui, à des égards, vous feroient pitié, si c'étoit nous qui les fissions. Vous sentirez alors que la critique hardie, éclairée, n'est point une satire, & qu'elle porte la lumiere où des éloges souvent faux, souvent jettés au

hasard, ne laissent que l'obscurité de l'ignorance & de la déraison. C'est à l'art à enseigner l'art.

Cependant on pourroit m'opposer un passage de Philostrate, où Apollonius, regardant des bas-reliefs dans un temple, dit à Damis : » Pour ces ouvrages, nous ne dirons pas » qu'ils sont seulement de fonte, puisqu'ils ressemblent à des » tableaux ; nous ne dirons pas non plus que ce sont des ouvrages de peinture, puisqu'ils sont de métal ; mais que ce » sont des ouvrages d'un homme habile dans l'art de fondre » les métaux & dans celui de peindre ». Voilà donc le bas-relief jugé, cent trente ans environ après Pline, comme ayant l'intelligence de la peinture : preuve bien forte contre mon opinion.

J'ai, comme un autre, un peu lu Philostrate, qui avoit logé quatre ans chez le peintre Aristodeme pour acquérir des connoissances dans la peinture, & j'ai le déplaisir de voir qu'il n'en avoit pas beaucoup profité. Son livre sur les tableaux ne fait nulle part soupçonner que l'auteur de cette déclamation, souvent puérile, connût les ressorts, l'intelligence & la grande magie de l'art. C'est même un de ces livres qu'il faudroit ôter d'entre les mains de certains profanes : il pourroit leur servir à prouver que la peinture ancienne n'avoit pas encore montré ce que l'Italie a développé supérieurement dans la suite. Revenons à nos bas-reliefs de Philostrate.

Cet écrivain avoit dit un peu plus haut, en parlant des mêmes ouvrages qui représentoient les exploits d'Alexandre & de Porus : » Les éléphans, les chevaux, les soldats, les » boucliers & les casques, étoient de cuivre, d'argent, d'or » & d'airain noir ; les épées, les javelots & les autres armes » semblables, étoient de fer : on y remarquoit toutes les qualités d'un excellent tableau ; par exemple, d'un des meilleurs de Zeuxis, de Polygnote ou d'Euphranor, artistes

» qui savoient représenter les ombres, le relief, les enfonce-
» ments, &c, pour ainsi dire, donner la vie à leurs figures.
» Ces différentes matieres s'étoient, par la fusion, unies &
» mêlées, ensorte qu'elles faisoient l'effet des couleurs ».
(Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, traduct. imprimée à Berlin, 1774.)

Le bouclier d'Achille sert ici de modele à Philostrate; mais il ne fait pas attention que l'artiste d'Homere est un dieu. Ce qui, dans le poëte, a le privilege de l'invraisemblance, n'est qu'un objet de ridicule chez le sophiste, qui observe que des peintres qui donnoient, *pour ainsi dire, la vie à leurs figures*, savoient *représenter les ombres*.

Laissant à part le mauvais raisonnement de Philostrate, la ressemblance qu'il trouve de ces bas-reliefs avec des tableaux paroîtroit signifier que la peinture alors étoit, en général, entendue comme les bas-reliefs, & *vice versâ*. Ainsi les éloges que quelques anciens ont pu faire des bas-reliefs qu'ils voyoient, ne peuvent avoir été fondés que sur l'idée qu'ils avoient de leur perfection, mais ne prouvent pas que ces ouvrages égalassent, pour l'entente, par exemple le bas-relief de l'Algarde représentant Attila.

Si Philostrate, dont on a imprimé avec prédilection la préface dans le Trésor des Antiquités grecques, eût passé quatre ans chez un statuaire, il faut croire qu'il y eût appris à déraisonner sur la peinture. Chez son peintre & son hôte Aristodeme il apprenoit que la sculpture ne peut exprimer ni la fureur, ni la tristesse, ni la joie, tandis que, même avec une seule couleur, la peinture y réussit, car elle fait voir les ombres. Que voulez-vous demander à un connoisseur qui en est là? Que voyez-vous autre chose dans son jugement d'un bas-relief, que de l'esprit qui fait une phrase par jeu & par antithese? Pour son petit-fils, c'est un discoureur, un sophiste encore plus renforcé que son aïeul. Callistrate, qui a aussi décrit

quelques statues, paroîtroit avoir plus d'intelligence de la sculpture; mais un jeu d'esprit continuel, une imagination échauffée sur des riens, prouvent qu'il étoit aussi loin que les deux autres des vraies connoissances de l'art.

(15) *Page* 14. La Vénus de Praxitele étoit, il n'y a qu'un instant, la plus belle qui fût au monde, *in toto orbe terrarum:* & voici pourtant qu'une autre lui est supérieure en beauté: *Praxiteliam illam antecedens.* Contradiction des plus frappantes, & qu'aucun interprete, que je sache, n'a fait disparoître, parcequ'en effet le passage, comme il me semble prouvé par Pline lui-même, ne peut recevoir une autre interprétation.

Cependant, pour n'être pas obligé de convenir qu'il s'est contredit, on a eu recours à une interprétation qui me semble peu naturelle. Un savant très recommandable, M. Brotier, a supposé que le mot *antecedens* marquoit ici une priorité de temps, & non une supériorité de beauté. » Scopas, dit-il, florissoit, suivant Pline, dans la 87e olympiade, & Praxitele » dans la 104e. Ainsi la Vénus de Scopas a précédé celle de » Praxitele par le temps, & non par le mérite . . . . Pline n'est » donc pas en contradiction avec lui-même ». (Voyez les notes de M. Brotier sur le 36e livre de Pline, tome 6, p. 409.)

Mais Pline, qui dit, en commençant la 7e section, que Scopas le dispute aux artistes dont il vient de parler, *Scopa laus cum his certat*, fait entendre assez clairement que c'est du mérite des ouvrages qu'il va entretenir ses lecteurs, & non de la chronologie. Après avoir dit ailleurs que Scopas parut soixante ans environ avant Praxitele, viendroit-il nous répéter ici qu'une Vénus de Scopas étoit faite avant celle de Praxitele? Etoit-ce parceque la Vénus de Scopas surpassoit par l'ancienneté celle de Praxitele, qu'elle étoit digne d'illustrer quelque lieu que ce fût de la terre? ou n'étoit-ce pas plutôt parcequ'elle la surpassoit en beauté? Pour sauver à Pline une contradiction, ne voit-on pas qu'on lui prête le propos le plus ridicule? » La

» statue de Scopas étoit digne d'illustrer quelque lieu du monde » que ce fût, car elle avoit été faite quelques années avant » celle de Praxitele ».

L'affectation qu'on veut prêter ici à Pline de revenir sur l'âge de Scopas seroit supportable, en supposant que la Vénus de cet artiste, déja remarquable par des beautés, fût plus ancienne de quelques siecles que celle de Praxitele: mais les deux artistes étoient contemporains, puisque l'un pouvoit avoir soixante ans, quand l'autre en avoit vingt. Dans un siecle où les arts fleurissent, est-ce une chose bien remarquable qu'un ouvrage ait paru vingt, trente, quarante ans avant un autre ?

A quoi bon combattre si vivement pour cette contradiction de Pline ? Est-ce donc la seule qui se trouve dans son ouvrage ? Sans aller chercher plus loin, l'article même de Praxitele & de sa Vénus en fournit une, quelque sens que l'on donne à l'*ante omnia*. Pline vient de dire que la Vénus de Gnide est l'ouvrage le plus beau ou le plus célebre de Praxitele ; & quelques lignes après, il dit: *Ejusdem est & Cupido nudus, par Veneri Gnidiæ nobilitate & injuriâ.*

Veut-on encore une autre preuve que Pline ne s'accorde pas toujours avec lui-même? Il dit, l. 7, c. 38, que la Vénus de Gnide étoit principalement remarquable par la passion qu'elle inspira, & par le prix qu'y mit le roi Nicomede: *Gnidiâ Venere, præcipuè vesano amore cujusdam juvenis insigni, & Nicomedis æstimatione regis.* Si Pline s'en fût tenu à ce jugement, il n'y auroit pas de contradiction dans le *Praxiteliam illam antecedens*: mais le jugement du livre 36 est bien différent du livre 7. Auquel faut-il s'en rapporter, & comment démêler ces deux passages qui se ressemblent si peu ? Tout ce qu'on doit conclure, c'est que Pline, qui se contredit en parlant d'un même ouvrage, peut, à plus forte raison, se contredire en parlant d'un autre qu'il lui compare.

Quelqu'un a prétendu que toutes les fois que Pline emploie

le mot *antecedens* pour signifier *supérieur*, il ajoute un mot qui détermine ce sens: comme *antecedens pretio; antecedens divitiis; antecedens dignitate*, &c.; & que, lorsque ce mot est seul, il signifie toujours antérieur. Les passages suivants, tirés de Pline, prouvent que cette personne s'est trompée.

Sed omnium... potentiam claritatemque antecedunt Prasii. (L. 6, c. 19.) Mais les Prasiens les surpassent tous en puissance & en célébrité.

Resina Cypria antecedit omnes. (L. 14, c. 20.) La résine de Cypre surpasse toutes les autres.

Lucanaque antecedentibus Thurinis. (L. 14, c. 6.) Les meilleurs vins de la Lucanie sont ceux de Thurium.

Universas terras campus Campanus antecedit. (Livre 18, chap. 11.) La Campanie surpasse en fertilité toutes les autres contrées.

Duritatem lapidis antecedens. (L. 36, c. 24.) Il surpasse la dureté de la pierre.

Un très habile & très galant homme, exercé par état à la lecture des écrivains de l'ancienne Rome, eut l'honnêteté de m'écrire, pour me proposer un autre moyen d'accorder Pline avec lui-même. Il convenoit que *tout homme qui connoît tant soit peu le génie de la langue latine*, ne peut, dans la phrase dont il s'agit, donner au mot *antecedens* d'autre sens que celui dans lequel je l'avois expliqué. Il ajoutoit que le savant M. Brotier auroit entendu de même ce passage, s'il n'avoit pas voulu, au moyen d'*une subtilité grammaticale & étymologique*, *sauver à Pline la contradiction un peu trop forte que je lui avois fait appercevoir.* Mais en même temps il tâchoit d'établir que cette contradiction n'étoit qu'apparente; que Pline n'a pas dit netrement que la Vénus de Praxitele étoit la plus belle, & que la phrase elliptique qu'il a employée peut très bien signifier seulement qu'elle étoit la plus célebre; qu'il faut donc lire le passage de Pline comme s'il eût écrit: *Ante omnia, & non*

solùm

solùm Praxitelis, verùm & in toto orbe terrarum, (inclyta) *Venus;* que son interprétation ne pouvoit être regardée comme purement conjecturale, puisque l'expression qu'il supplée au passage de Pline est précisément celle que Pline a employée lui-même au livre 34, ch. 8 : » Praxitele fit une statue de bronze » qui égaloit sa Vénus de marbre, célebre par toute la terre » : *Marmoreæ illi suæ per terras inclytæ parem.*

Tel étoit le glaive qui devoit trancher la difficulté : mais je n'en suis pas moins persuadé qu'elle subsiste en son entier. En effet, si la figure de bronze *égaloit* celle de marbre, c'étoit par sa beauté; ce fut aussi par leur beauté que les deux ouvrages devinrent célebres : la célébrité doit être ici regardée comme l'effet, & la beauté comme la cause. Pline exprime bien cette cause & cet effet, lorsqu'il dit : *Marmore felicior, ideo & clarior.* » Il fut plus heureux à travailler le marbre, » aussi dut-il au marbre plus de célébrité ». L. 34, c. 8.

Il me semble que Pline a renversé lui-même le moyen que veut employer son défenseur. Dire d'un statuaire qu'il a fait de très beaux ouvrages en bronze, *Fecit ex ære pulcherrima opera* (l. 34, c. 8), & ajouter qu'il s'est surpassé lui-même par ses ouvrages en marbre, *Marmoris gloriâ superavit etiam semet* (l. 36, c. 4), n'est-ce pas dire que ces derniers ont une beauté supérieure? Citer en même temps un de ceux-ci, non seulement comme au-dessus de tous les autres chefs-d'œuvre de cet artiste, *ante omnia non solùm Praxitelis*, mais encore comme le premier du monde entier, *verùm & in toto orbe terrarum*, n'est-ce pas lui assigner une beauté exclusive? Si Pline avoit voulu dire seulement que la Vénus de Gnide étoit la plus célebre de toutes, sans entendre qu'elle devoit sa célébrité à sa beauté, auroit-il ajouté qu'elle excitoit une égale admiration de quelque côté qu'on la regardât? *Ædicula ejus tota aperitur, ut conspici possit undique effigies deæ... nec minor, ex quâcumque*

parte, *admiratio eſt*. L'admiration peut-elle porter ſur autre choſe que ſur la beauté ?

La deſtruction de la figure de bronze qui fut brûlée ſous le regne de Claude, pourroit fort bien avoir occaſionné une infidélité dans la mémoire de Pline. Comme cette ſtatue n'exiſtoit plus, celle de Gnide, & l'autre qu'on voyoit à Rome, & qu'il ne dit nulle part qui fût de Scopas, étoient l'objet prochain & immédiat de la comparaiſon : & de là vient apparemment le mot *antecedens*, & la contradiction.

Qui peut aſſurer que, pour louer la Vénus de Gnide, Pline, qui copioit ſi volontiers, n'aura pas conſulté quelques Grecs enthouſiaſtes, & que, pour faire l'éloge de l'autre Vénus qu'il voyoit, il ne ſe ſera pas livré à l'exclamation du moment ? A Rome, on devoit dire : *Celle que nous poſſédons eſt ſupérieure à celle de Gnide*. La tête échauffée & troublée par les exclamations des amateurs & des poſſeſſeurs, l'écrivain jette leur déciſion ſur ſon papier ; &, faute de temps pour ſe relire & ſe rectifier, la contradiction reſte.

Voyons maintenant ſi les interpretes ont entendu autrement que moi le mot *antecedens* du paſſage en queſtion. Commençons par les nationaux.

Dupinet traduit : *Surpaſſe en excellence.*

Rollin : *On prétend même qu'elle l'emportoit ſur celle*, &c.

L'auteur du traité de l'opinion : *Elle l'emportoit ſur celle*, &c.

M. de Jaucourt : *Elle égaloit en beauté.*

M. Poinſinet : *Supérieure encore à celle*, &c.

M. de Caylus : *Supérieure encore à celle*, &c.

C'eſt tout ce que je connois d'interpretes françois : aucun n'a traduit *antérieure à celle*, &c. Voyons comment l'ont entendu les étrangers que j'ai pu connoître.

Jean-Baptiſte Adriani : *Que l'on croit ſurpaſſer en beauté celle*, &c.

Christophe Landino : *Qui l'emporte sur celle*, &c.

Louis Dominichi : *Elle surpasse beaucoup celle*, &c.

Philémon Holland : *Laquelle semble surpasser*, &c.

De Heurta : *Préférable à celle*, &c.

Winckelmann : *Fut préférée*, &c. Mais il est à propos de placer ici le passage entier de cet interprete : *Scopas étoit de l'isle de Paros : il y avoit à Rome une Vénus de lui, toute nue, qui fut préférée à celle de Praxitele.* Voici le passage dans la langue de l'auteur : » Scopas war von der insul Paros : eine » unbekleidete von ihm, Welche zu Rom war ; vurde des » Praxiteles statue dieses Gottin vergezogen ». (Hist. de l'art, p. 336, Dresde, 1764).

Ce passage est retranché dans la seconde édition, parceque l'auteur s'apperçut apparemment de la faute qu'il avoit commise, en donnant à Scopas un ouvrage que Pline ne lui donne pas ; &, dans son énumération des travaux de ce statuaire, il fait disparoître fort à propos le passage & la faute. Encore falloit-il que ce point fût clairement exposé sous les yeux du lecteur. J'ai vu d'autres interprétations en langues étrangeres, où le sens du mot *antecedens* est constamment le même : mais ne pouvant plus me les procurer, je ne risquerai pas de les citer de mémoire.

Ce fut en février 1783, qu'à mon sujet, & à l'occasion du mot *antecedens*, il s'éleva dans Paris une forte dispute littéraire. Peut-être régnoit-il des deux côtés une égale persuasion de la bonté de sa cause : mais un des partis gâta la sienne par l'amertume & les *quolibets*. Voyez, si vous voulez, le journal de Paris, depuis le 25 février jusqu'au 27 avril 1783. Ce fut trop long-temps abuser de la patience du public.

Une observation qu'on auroit dû faire alors & que personne ne fit, c'est qu'en supposant que le mot *antecedens*, dans le passage dont il s'agit, eût toujours été mal entendu, & que M. Brotier en eût déterminé le premier le véritable sens, il

falloit conclure que le passage étoit très difficile, & rendre à M. Brotier le tribut d'éloges qu'il méritoit; mais qu'on n'avoit pas le droit de lancer sur l'artiste, qui avoit interprété ce mot comme tous les hommes de lettres l'avoient fait avant lui, les sarcasmes indécents qui lui furent prodigués dans cette dispute, aussi bien qu'au savant qui prit la défense de sa cause. Cette réflexion devoit être à portée même de ceux qui ne pouvoient entrer dans le fond de la question.

(16) *Page* 14. On peut réduire à trois questions les remarques sur ce passage. Le groupe de Niobé, transporté depuis peu d'années à Florence, est-il celui dont parle Pline? Cet ouvrage est-il de la plus belle sculpture possible? Scopas & Praxitele étoient-ils les plus habiles statuaires possibles? Supposons que ce groupe soit le même dont Pline fait mention, & voyons si son travail peut donner lieu au doute qu'il soit de Scopas ou de Praxitele.

Le style en général est grand dans toutes les figures de cette composition, principalement dans celle de Niobé. Le style de l'Apollon Pythien est grand aussi, & très grand; mais l'exécution de chaque partie de cette figure sublime est de l'étude la plus précise, & concourt ainsi à l'éminente perfection. Sans vouloir déprimer le beau groupe de Niobé, je demande seulement à nos habiles artistes s'ils voudroient avoir fait le bras & la main dont la mere tient la plus jeune de ses filles dans son giron; s'ils seroient curieux d'avoir gravé, ou plutôt gratté l'espece de chemise qui est sur le corps de cette petite fille; s'ils s'applaudiroient d'avoir fait les jambes & tout le bas du vêtement de la mere; enfin s'ils seroient bien aises qu'on prît, pour être de leur façon, des draperies exécutées en général comme celles des filles. Mon but & mon intention n'étant pas de rechercher les défauts de cette composition, que j'admire pour la grandeur de sa *maniere*, je n'en fais pas un plus long examen, & je reviens à mon objet.

Il n'eſt pas permis de douter du grand ſavoir de Praxitele ; & l'idée que nous en donne Pline met ce ſtatuaire au-deſſus de ceux dont nous admirons les plus rares chefs-d'œuvre, puiſqu'il a fait une Vénus *qui ſurpaſſoit toutes les ſtatues de la terre.* Ainſi l'Apollon, le gladiateur, le Laocoon, la Vénus de Médicis, &c. &c. &c. pourroient bien être inférieurs aux ouvrages étonnants de Praxitele. Il ne reſte plus qu'à demander à tous les ſculpteurs *de la terre* s'ils aimeroient mieux avoir fait le grouppe de Niobé que les ſtatues précédentes ; & à ſavoir ſi Pline, qui avoit vu le Laocoon, *ouvrage préférable à tout ce qui s'eſt fait en peinture & en ſculpture*, diroit que la Niobé lui eſt préférable. Un homme qui auroit les vraies connoiſſances de l'art ne l'écriroit pas, & conſéquemment il ne mettroit pas en queſtion ſi la Niobé eſt de Praxitele. S'il ne faiſoit que rapporter cette opinion comme un bruit courant, il auroit ſoin, à titre de connoiſſeur qui ne veut pas ſe compromettre, d'avertir que l'ouvrage pourroit bien être des commencements ou de la fin de ce grand artiſte, ou du moins une production dans laquelle il ne s'étoit point ſurpaſſé, au moins pour toutes les parties d'exécution.

Winckelmann s'évertue à exalter les draperies du grouppe de Niobé, qui certainement ne ſont pas des plus belles, quoiqu'il les croie d'une *ſimplicité pure*, & qu'il aſſure que c'eſt *le plus beau monument de draperie que l'antique nous ait laiſſé ;* tandis qu'il parle de la belle Cléopatre, ou nymphe du Belvedere, pour dire ſeulement *que la tête eſt un peu de travers.* (Voyez la traduction de M. Huber, tome 3, p. 167.)

Ailleurs il en dit auſſi deux mots, mais c'eſt pour comparer le coſtume de ſon vêtement à celui de la plus jeune des filles de Niobé : deux objets qui n'ont cependant aucun rapport, puiſque cette petite fille eſt nue juſqu'au-deſſous des feſſes, attendu que ſa prétendue chemiſe n'eſt autre choſe que

de petites rayures ſur la peau, qui repréſentent aſſez naturellement les déchirures d'une flagellation.

Les artiſtes & les vrais connoiſſeurs doivent un peu rire, quand ils voient de pareils jugements où regne une ſorte de découſu qui ne ſe conçoit pas. Ceux qui connoiſſent la belle ordonnance des plis de la Cléopatre, leur harmonie, leur fineſſe, leur beau travail, en un mot leur parfaire imitation de l'étoffe repréſentée, ſavent auſſi que la petite fille de Niobé a deux vêtements, malgré Winckelmann qui nous aſſure *qu'elle n'a que celui de deſſous*, quoiqu'il dût voir l'autre qui eſt beaucoup plus apparent, & qui lui couvre la moitié inférieure du corps.

Il y a un mot dans cet endroit de Pline, qui, s'il eſt dit à propos, prouveroit que la Niobé que nous avons n'eſt pas celle dont il parle. Il dit : *Nioben cum liberis morientem ;* or la Niobé que nous avons n'eſt point mourante. D'ailleurs la fable ne la fait point mourir ; & on ne doit pas plus dire *Niobé mourante*, que la femme de Loth mourante : les gens ainſi changés de ſubſtance, n'étoient pas cenſés mourir. Peut-être Pline aura-t-il vu une autre Niobé, ou qu'il aura écrit *morientem* par inadvertence. C'eſt aux ſavants & aux antiquaires à lever cette petite difficulté. Winckelmann ne s'en eſt pas chargé, quoique ce fût ſon affaire, & qu'il ait agité la queſtion de l'originalité de cet ouvrage antique. Il ſe détermine à croire ce grouppe de Scopas, & dit qu'il y en avoit un autre de Praxitele. Voyez le premier volume de ſes *Monumenti inediti*, page 71. Que l'ouvrage ſoit de Praxitele ou de Scopas, je ne crois pas devoir rétracter ce que j'en ai dit.

Mais voici ce que je crois pouvoir ajouter, & le prendra qui voudra pour un blaſphême ou pour un crime de leſe-antiquité. Cette plus jeune fille de Niobé, qu'eſt-elle autre choſe dans le marbre antique, qu'une enfant qui s'eſt jettée dans le giron de

ſa mere pour y cacher elle & ſa frayeur? J'y vois, à la vérité, un grouppe de deux belles figures; mais le ſtatuaire l'a regardé ſans doute comme le *nec plus ultrà* de ſon ſujet. Si cet artiſte avoit vu ce que j'ai vu, ſon idée lui eût paru bien commune, &, quoique naturelle, il lui eût donné l'excluſion.

Un vieillard paralytique vouloit ſe ſervir de ſon bâton d'appui pour ſe lever de ſon fauteuil, & la mere d'une petite fille de ſix ans s'avançoit pour le ſoutenir. Le bâton gliſſe, le vieillard retombe ſur ſon ſiege : le dépit que ſa mal-adreſſe lui cauſe contre lui-même ſe peint ſur ſes traits; & en même temps, par le mouvement naturel que fait un homme qui tombe, le bâton ſe leve, & ſemble menacer la femme qui s'approche. Celle-ci fait un cri, effrayée de la chûte du corps peſant qui peut entraîner avec lui le fauteuil en arriere. Ce cri, ce geſte involontaire, cette expreſſion d'effroi d'un côté, de colere de l'autre, trompent l'enfant. La fleche & l'éclair n'ont pas plus de célérité que le trait ſublime, l'élan ſubit de cette enfant ſi tendre, qui, en s'élançant dans le ſein de ſa mere, croyoit la garantir du prétendu péril. Ses petits bras, ſon corps frêle, elle ſe les repréſentoit d'une aſſez vaſte étendue pour envelopper ſa mere qu'elle croyoit en danger, & qui, avec le malade, partageoit alternativement ſes regards : elle l'eût emportée, cette mere, a-t-elle dit après, ſi elle en avoit eu la force. Voilà ce que ſon ame, ſublime alors, exagéroit ſous nos yeux.

Dans le marbre, Niobé veut, d'une main, cacher l'enfant, tandis que, de l'autre, elle ſoutient en l'air & en avant un pan de ſon manteau. C'eſt ainſi qu'elle croit garantir du courroux des dieux cette enfant réfugiée dans ſon ſein. Dans notre ſcene, l'enfant couvre & protege la mere avec tout ſon corps. Que dire de plus, ſinon que, dans notre heureux grouppe, la mere & l'enfant étoient vêtues de blanc; approximation favorable, qui aſſimile en quelque ſorte nos perſonnages avec un beau marbre, ou qui, du moins, le rappelle fortement à l'eſprit par la confor-

mité de ſa couleur : le triomphe du génie ſculptural & pittoreſque eſt de ſaiſir de ſemblables ſcenes. L'artiſte, comme le philoſophe, peut être sûr d'avoir réuſſi, quand, ſuivant l'expreſſion de Fontenelle, il a pris la nature ſur le fait.

Mettez cette idée à la place de l'autre; Apollon & Diane irrités à la place du vieillard. La mere, c'étoit Mme Falconet, ma bru; l'enfant, ma petite-fille de ſix ans; & le vieillard, c'étoit moi-même. Nous l'avons tous vue, cette ſcene rapide; & j'ai dit : Les Grecs nous ont encore laiſſé de quoi moiſſonner avec gloire.

Mes chers confreres, je vous préſente la faucille, & que grand bien vous faſſe. J'ai ſoixante & huit ans, je ſuis paralytique, & je vis encore en 1784. Eh! qui peut aſſurer que long-temps avant les ſiecles dont nous n'avons plus que de foibles lueurs, on ne faiſoit pas de belles ſtatues, & que ces ſtatues ne furent pas anéanties & oubliées ainſi que l'art qui les avoit produites? Notre petit monde a ſubi tant de révolutions! Il peut donc y avoir eu des Niobés compoſées conformément à l'idée que je préſente, ou des traits équivalents, ſoit de l'hiſtoire, ſoit de la fable : car l'une & l'autre occuperent toujours les humains.

Mais, ſans aller nous perdre dans les *peut-être* les plus éloignés, tenons nous-en aux temps connus; & nous y pourrons trouver des enfants qui garantiſſent auſſi ſubitement, & avec la même ſublimité d'expreſſion, leur pere ou leur mere menacés d'un grand danger. Ainſi l'idée que je repréſente n'eſt pas d'une invention nouvelle : le modele s'en trouve dans la nature, & auroit pu être obſervé, ſaiſi, copié par les artiſtes de tous les temps.

(17) *Page* 16. Un quarré qui ſur deux côtés porte 63 pieds de largeur, & dont les deux autres côtés ſont moins larges, ne peut faire un circuit de 411 pieds. Si le texte eſt corrompu, c'eſt depuis fort long-temps, puiſque nous ne voyons pas qu'on l'ait

encore rétabli; car je lis dans le manuscrit de Pétersbourg, comme on lit par-tout ailleurs, soit dans les imprimés, soit dans les manuscrits, *sexagenos ternos pedes*. Cependant M. Poinsinet vient de changer ce 63 en 163; & dans une note il dit que, deux côtés ayant chacun 163 pieds de largeur, les deux autres avoient chacun 55 pieds & demi. Mais la somme de ces quatre mesures étant 437 pieds, ce sera 26 pieds que M. Poinsinet aura mis de trop, puisqu'il n'en faut que 411 selon le texte. Il a vu l'infirmité & l'a voulu corriger, mais pas assez heureusement. Je la vois aussi, sans imaginer aucun moyen d'y remédier; car tant qu'il y aura *breviùs a frontibus*, il ne sera pas possible de s'en tirer avantageusement pour Pline.

Quand, pour autoriser le *toto circuitu* du texte, il y auroit eu autour de cet édifice un mur ou un fossé, comme le dit sans hésiter le P. Hardouin dans sa note, la mesure du circuit ou du pourtour n'en seroit pas moins de 411 pieds. Je ne crois pas non plus qu'il nous soit permis d'augmenter ni de diminuer cette mesure, à moins pourtant que nous ne la trouvions absurde, ou que nous n'ayons de plus sûrs mémoires que le texte de Pline, auquel nous sommes réduits pour toute lumiere. Mais qui a dit au P. Hardouin qu'il y avoit là un mur ou un fossé ?

(18) *Page* 16. Pline, l. 34, c. 8, §. 19, place le statuaire Scopas dans la 87e olympiade : cependant il le fait travailler au tombeau de Mausole jusqu'après la mort d'Artémise, qui arriva la deuxieme année de la 108e olympiade; d'où il s'ensuit que Scopas auroit eu alors 88 ans, ne fût-il né que dans la 87e olympiade. Mais supposons que, dans cette même 87e olympiade, il eût déja 30 ans, âge où un artiste peut commencer à devenir célebre, & nous trouverons qu'il pouvoit bien en avoir 112 environ, à la mort d'Artémise, arrivée deux ans après celle de Mausole, qui mourut la deuxieme année de la 106e olympiade, dit Pline lui-même au chapitre 6 de ce livre : c'est 28

olympiades après le temps où nous pouvons raisonnablement supposer que naquit Scopas. C'est-là un trop grand âge pour négliger d'en faire la remarque, sur-tout quand c'est l'âge d'un artiste célebre qui travaille à une des sept merveilles du monde. Nous ne voyons nulle part deux sculpteurs nommés Scopas.

Il ne s'agit pas de savoir sur laquelle des deux dates Pline s'est trompé ; il est seulement question de ce qu'il dit, & on peut ajouter cette inattention à toutes celles qu'on a déja vues, comme une nouvelle preuve de ses inconséquences. Il copioit un écrivain qui mettoit Scopas dans la 87e olympiade ; il en copioit un autre qui le faisoit travailler au tombeau de Mausole : mais il ne réfléchissoit pas sur l'impossibilité de ces deux faits. De Piles fait bâtir, lui, ce tombeau par Alcamene, éléve de Phidias. Il en dit tant d'autres de cette espece, qu'il faudroit trop souvent répéter les répréhensions qu'il mérite. Voilà donc comment on écrit l'histoire de l'art, comment cette histoire trouve des milliers d'approbateurs ; & certains de ces approbateurs ne veulent pas qu'on l'écrive mieux!

(19) *Page* 17. On n'entend pas trop ce que pouvoit être ce *prodigieux éclat du marbre*. S'il provenoit du poli, le prodige étoit le même à toutes les statues de marbre poli ; si c'étoit la blancheur propre du marbre, il n'y avoit encore rien de bien particulier ; si pour conserver cette blancheur & ce poli, les sacristains frottoient souvent la statue, leur propreté ne s'accordoit pas avec l'objet d'une statue, qui est de pouvoir être regardée sans blesser la vue par trop de luisant. Un homme accoutumé à voir & à bien voir de la sculpture, en eût fait l'observation. Il n'y eût pas manqué, si, comme Pline, il se fût moqué de la superstition qui déifioit ceux que les statues représentoient. Quand on a dit, *Deumque faciendo, qui jam etiam homo esse desierit*, » On fait un dieu de celui qui, en cessant de vivre, n'est » même déja plus un homme (l. 7, c. 55.) », on peut laisser

entendre par un mot *que ce prodigieux éclat du marbre* étoit entretenu par les prêtres d'Hécate, & qu'ils en profitoient pour faire croire au peuple imbécille que l'œil des profanes ne pouvoit impunément soutenir l'éclat de cette redoutable divinité.

(20) *Page* 17. Remarquez que Pline met ces Graces de Socrate au nombre des ouvrages *fameux*, & qu'il dit qu'elles n'étoient pas *moins estimées* que l'Hercule de Ménestrate, qu'on *admiroit beaucoup*. Il ne paroît pas qu'il y ait là rien de répréhensible : cependant, si ces Graces passoient pour être de Socrate le philosophe, on trouvera que Pline prenoit à la volée ce qu'il rencontroit, sans trop se soucier de la valeur de ses jugements. Pour ne pas tout donner aux conjectures, appuyons-nous de bonnes autorités, c'est-à-dire des meilleures que nous puissions avoir.

Pausanias, dont les recherches exactes vont quelquefois jusqu'aux plus minutieux détails, dit au livre premier, ch. 22 : » En entrant dans la citadelle, on trouve devant le vestibule » un Mercure & les Graces attribuées à Socrate, fils de Sophronisque, celui que la Pythie déclara le plus sage des » hommes ». Il dit ailleurs : » J'ai déja parlé des Graces que l'on » a mises à l'entrée de la citadelle d'Athenes, statues qui ont » été faites en marbre par Socrate, fils de Sophronisque, l. 9, » c. 35 ». Diogene Laërce & Suidas, dont il est inutile de rapporter les paroles, confirment la même opinion, & il paroît par ces témoignages réunis, que c'étoit assez généralement celle de l'antiquité ; elle attribuoit cet ouvrage au philosophe Socrate.

Il ne reste plus qu'une observation à faire, pour juger si cette production pouvoit être comparable à ce *qu'on admiroit beaucoup*, & si on avoit raison de ne la *pas moins estimer*. Socrate, éleve de son pere, quitta la maison paternelle & la sculpture à l'âge de dix-sept ans environ, pour se retirer auprès du philosophe Archélaüs. Voyez, & dites si vous croyez qu'à cet

âge un jeune homme puiſſe faire des ſtatues de marbre égales en beauté à celles des grands artiſtes. C'eſt une queſtion dont je ne prends point la déciſion ſur mon compte : mais j'aſſure que ſi Socrate fit ces figures à 17 ans, & qu'elles fuſſent auſſi belles qu'on le dit, il mérite une place diſtinguée ſur la liſte des *enfants célebres*.

Vaſari nous dit auſſi que Michel-Ange, n'ayant pas encore travaillé le marbre, fit, à l'âge de 14 ou 15 ans, la copie d'une tête de faune antique, & que cette copie égaloit l'original. A dix ans, le Bernin fit une tête de marbre, admirée, dit-on auſſi, par les connoiſſeurs. La différence eſt grande entre ces têtes, quelque ſurprenantes qu'elles fuſſent, & un grouppe de marbre peut-être coloſſal, compoſé, drapé, deſſiné, exprimé, étudié enfin d'après le naturel, par un enfant de 16 ou 17 ans. Les études qu'il a fallu faire avant de produire la Vénus de Médicis & les autres chefs-d'œuvre de la ſculpture grecque, n'indiqueroient-elles pas que l'étonnant mérite du jeune Athénien pourroit bien être un peu romaneſque ? Si c'étoit une inſpiration de ſon démon familier, nous n'aurions plus rien à dire : mais Socrate avertit dans Platon, que cet eſprit ne l'inſpiroit que pour le détourner, & non pour le faire entreprendre.

Ainſi le grand nom du philoſophe n'auroit-il pas un peu influé ſur l'ouvrage du jeune artiſte ? Athenes ſe diſtinguoit dans l'art de raſſembler les extrêmes : elle le montra ſur-tout à l'égard de Socrate. L'inſtant d'après la ciguë fut celui de la ſtatue faite en bronze par Lyſippe ; & comme de la ſtatue à l'autel il n'y a qu'un pas, Socrate eut auſſi une chapelle. Pourquoi la pénitence de ſes exécuteurs n'auroit-elle pas pouſſé l'enthouſiaſme juſqu'à regarder ſes foibles eſſais en ſculpture comme des ouvrages *admirables ?*

Les Athéniens, qui paſſoient avec tant de chaleur & de légèreté d'une affection à l'autre, érigerent 360 ſtatues d'airain à Démétrius de Phalere ; pluſieurs étoient équeſtres, dit-on, ou

ſur des chars à deux chevaux; elles furent faites en moins de 300 jours: demandez à Pline & à Diogene Laërce, qui le rapportent, ſi c'eſt un conte, & croyez-en ce qu'il vous plaira. Démétrius avoit beaucoup de crédit & de mérite; il falloit bien qu'il eût auſſi des ennemis aſſez puiſſants pour le faire condamner à la mort: mais s'étant ſauvé, leur fureur attaqua ſes ſtatues, jetta les unes dans l'eau, briſa les autres, & fit des pots de chambre de quelques-unes. Soyez ſûrs cependant qu'Athenes enſuite honora la mémoire de l'archonte philoſophe; le tableau de Parrhaſius peignoit ce peuple on ne ſauroit plus juſte. Pour notre Pline, il aura rencontré la tradition concernant les ſtatues des Graces, il ſe ſera peu inquiété de leur véritable auteur, puis il aura très imparfaitement dépoſé le fait dans ſon ouvrage.

Un écrivain cependant qui ne ſeroit pas Pline, & qui voudroit ſe piquer d'exactitude ſur ſes faits qu'il ſe chargeroit de rapporter, ne prendroit-il pas les meilleures informations concernant l'auteur & le mérite d'un ouvrage qui portoit un ſi beau nom, ſachant d'ailleurs que Socrate avoit été ſtatuaire dans ſa jeuneſſe? Il ſemble que ſi on interrogeoit cet écrivain ſur le fait dont il eſt queſtion, voici à-peu-près ce qu'il pourroit répondre: « Pline eſt ici un mauvais modele; il ne lui » ſuffit pas de dire, en parlant de ces ſtatues des Graces, *Elles » ſont d'un autre Socrate que le peintre, elles ſont de lui ſelon » quelques-uns* (*Quas Socrates fecit, alius ille quàm pictor: idem, » ut aliqui putant*), parceque cette légèreté, cette inattention, » eſt une faute un peu trop forte pour un juge & un hiſtorien » des beaux arts; elle jette une fauſſe idée dans l'eſprit du lecteur, ou ne lui en laiſſe aucune. Si Pline ſavoit que ces ſta» tues étoient réputées pour être du philoſophe, il n'avoit » pas de plus belle occaſion de le dire; ſi, au contraire, il ſavoit » ou croyoit qu'elles n'en fuſſent pas, c'étoit encore ici la place » pour réfuter l'opinion qui les lui attribuoit. Or, il a manqué

» à l'une & à l'autre de ces deux obligations ; je ne puis donc » le regarder ici comme un modele. Je dis même qu'il est » propos de censurer de pareilles fautes quand on les rencon- » tre. Il faut s'élever contre elles, afin d'affoiblir le crédit des » opinions qui rendent à les préconiser ; c'est opposer des di- » gues à l'inondation universelle. Il faut, autant qu'il est possi- » ble, y apporter la modération de la saine critique, & éviter » un excès qui pourroit avoir cependant son utilité, s'il arrêtoit » l'excessive crédulité ; mais gardons-nous toujours de l'un & » de l'autre de ces deux extrêmes ». Voilà, si je ne me trompe, ce que diroit un écrivain exact, un homme qui se piqueroit d'avoir le sens droit.

Il y a des gens qui ont écrit sur l'art autant que Pline, & à qui les particularités de l'art sont aussi étrangeres. La connoissance de certains traits historiques est cependant si nécessaire pour en écrire, que sans elle, non seulement on jette un louche sur la plupart des choses qu'on avance, mais que l'on produit aussi, sans l'appercevoir, des jugements tels que pourroit bien être celui qui occasionne cette note.

Je ne la finirai pas sans parler d'un académicien qui » posse» doit très bien la profonde connoissance de l'antiquité, & cette » critique judicieuse & sûre qui étoit le fruit de ses veilles », dit le dictionnaire de Moréri. Socrate avoit, dit-on, une patience merveilleuse à souffrir les injures : j'en aurois autant si j'étois Socrate ; mais ne pouvant atteindre à cette sublimité, l'on voudra bien me permettre, au moins, quelques mots d'observation.

En commençant la vie du philosophe, Charpentier dit : » Le pere de Socrate étoit sculpteur, & se nommoit Sophronis» cus ; sa mere étoit sage-femme, & s'appelloit Phénarete : le » mérite du fils a sauvé leurs noms de l'oubli où leur bassesse » les avoit condamnés, & leur a donné l'immortalité qu'ils ne » se pouvoient acquérir ».

Il est à croire que, si le fils de Sophronisque avoit eu pour pere le bourreau d'Athenes par exemple, notre académicien auroit substitué quelque terme plus énergique à celui de *bassesse.* Mais n'insistons pas sur le mot, parlons de la chose; interrogeons *cette critique judicieuse, & cette profonde connoissance de l'antiquité.* Est-ce bien le critique savant, judicieux, & qui n'ignoroit pas les noms de tant d'artistes célebres qui se sont *acquis l'immortalité*; est-ce bien lui qui s'abandonne à une aussi *basse* invective? Est-ce lui qui ne voit pas que, si le statuaire Sophronisque eût été sur la ligne des Apelles, des Phidias & de tant d'autres, son nom peut-être, sans le mérite de son fils, nous seroit parvenu à côté de ces noms illustres? Non, ce n'est point le savant qui tombe dans une faute si *grossiere;* il connoissoit trop bien l'antiquité. Qui est-ce donc? Je vais vous le dire.

Charpentier donna *la vie de Socrate* en 1650, & l'académie royale de peinture & sculpture venoit d'être fondée en 1648 .... *Des peintres & des sculpteurs! Une académie royale! Mais cela est ridicule!* C'est ainsi que, dans une compagnie qui n'étoit pas la nôtre, on parloit alors de notre institution. Je ne vous dis que ce que nous savons tous, par de bons mémoires lus dans nos assemblées. Vous voyez que ce n'est pas plus la profonde connoissance & la critique judicieuse qui forment ici le style de l'académicien Charpentier, qu'elles ne formoient celui de l'académicien de la Nauze, quand il écrivoit que les artistes étoient méprisables, & je crois vous dire ce que c'est.

Depuis plus d'un siecle, on a lu & réimprimé cette vie de Socrate; & nous ne voyons pas qu'aucun écrivain ait donné le moindre signe d'improbation à la petite phrase de Charpentier. De notre part, il ne pourroit y avoir que la pitié, l'ignorance ou la stupidité, peut-être aussi la bassesse craintive, ou bien encore la patience de Socrate, qui pourroient nous fer-

mer la bouche. . . . . . . Mais laissons l'éminent Charpentier exhaler sa mauvaise humeur, & n'ayons ni humeur ni bassesse. Disons seulement que le pere du philosophe étoit ouvrier en pierre, λιθουργὸς, & que son fils avoit trop de sens pour l'insulter, mais qu'il fit rougir plus d'un pédant.

Jettons l'œil un instant sur une autre idée, qui, si elle n'est ni juste, ni même vraisemblable, n'a pas du moins le ton atrabilaire du doyen de l'académie françoise. L'auteur de la *Félicité publique* dit, page 31, tome premier: « Les arts agréables, tels que la peinture, la sculpture, l'architecture; les » talents frivoles, tels que la poésie & la musique, occupent » l'enfance de l'esprit humain ». Ce n'est pas certainement de l'enfance individuelle qu'il s'agit; car les enfants ne s'occupent guere, généralement parlant, des arts dont il est fait mention: ce sera donc de l'enfance des sociétés. Cependant nous voyons toujours les grands artistes contemporains des savants & des grands hommes en plus d'un genre, dans les pays où nos arts ont atteint le plus de perfection. C'est ce que je crois trouver dans l'histoire ancienne & dans la moderne. Mais comme je puis me tromper, l'une & l'autre sont entre les mains de tout le monde, & M. le chevalier de Chatellux permettra qu'on y regarde.

Si le siecle d'Alexandre, celui d'Auguste, celui de Léon X, & celui de Louis XIV, ont été l'enfance de la Grece, de Rome, de l'Italie moderne & de la France, qu'on nous indique au moins le temps de leur maturité, & quand l'esprit humain fut élevé, dans ces différents pays, à une plus grande hauteur. Je suis fâché qu'Homere n'ait eu qu'un *talent frivole;* cette idée ne paroîtroit-elle pas étrangement philosophique?

Il est vrai qu'ailleurs M. le chevalier de Chatellux convient que, *parée des attraits de la poésie, la vertu fut plus touchante, & le plaisir plus séduisant*, & que la musique *fit couler les larmes les plus délicieuses que l'enthousiasme ait jamais offertes* aux

aux talents (tome 2, page 88). Souffrons les erreurs d'un écrivain qui sait les rectifier, & convenir avec tant de sensibilité que la musique & la poésie ne sont pas des talents frivoles, & sur-tout qui sait dire après quelques points : *Je m'arrête, & je crains l'attrait naturel qui m'attacheroit trop à des objets si intéressants.*

(21) *Page* 17. M. Poinsinet dit qu'il ne faut plus lire *Heliodorus*, parceque cette leçon est absurde, mais *Heli'orus*, qui signifie *une connexion ou assemblage du soleil grec & du soleil égyptien.* Il dit même : *Je serois d'avis de lire ici Herm'Orus.* Quelque savantes que soient la note & la nouvelle leçon de M. Poinsinet, je m'en tiens à *Heliodôrus*, parceque c'est le nom du sculpteur qui fit le grouppe de *Pan & Olympus*, qu'on retrouve le même nom parmi les statuaires au livre 34, ch. 8, & que Pausanias nomme également ce sculpteur Ἡλιόδωρος, *Heliodorus*. Il faut observer aussi que Pline, en nommant les ouvrages, ne manque pas d'en nommer les auteurs : pourquoi auroit-il excepté celui d'un grouppe qui étoit le second fameux dans le monde ? *Quod est alterum in terris symplegma nobile* : paroles que M. Poinsinet n'a pas traduites. J'approuve souvent ses interprétations, je cherche même à m'y conformer autant qu'il m'est possible ; que me coûteroit-il de croire le mot *Heliodorus* absurde, si, comme on le voit, cette leçon n'avoit pas tout en sa faveur ?

(22) *Page* 19. Ainsi le grouppe de Laocoon est préférable au Jupiter de Phidias » que personne n'a égalé » : *Quem nemo æmulatur* (l. 34, c. 8, sect. 19, n°. 1). Il est préférable à la Vénus de Praxitele, » La plus belle figure qui fût au » monde », *Ante omnia... in toto orbe terrarum* (l. 36, c. 5, n°. 5), & à celle qu'on voyoit à Rome, » qui l'emportoit » sur celle de Praxitele » : *Praxiteliam illam antecedens* (l. 36, c. 5, n°. 7). Enfin, le grouppe de Laocoon étoit préférable aux ouvrages d'Apelles, » qui a surpassé tous les artistes

» qui l'avoient précédé & qui devoient le suivre » : *Verùm omnes priùs genitos futurosque postea superavit Apelles Cous* (l. 35, c. 10, n°. 10). Si c'est là ce qu'on appelle *parler comme un artiste*, on voit bien que c'est comme un artiste qui raisonneroit mal des productions de son art.

Il ne faut pas chicaner sur le mot *statuaria*, que Pline emploie ici au lieu de *sculptura*, qui paroîtroit plus convenable, puisque le Laocoon n'est pas un bronze, genre d'ouvrage qu'il nomme ordinairement *statuaria*. Il prend ici ce mot dans une acception plus étendue, & qui désigne l'art en général : le collectif qu'il fait de la peinture & de la sculpture n'en laisse aucun doute; car pourquoi excepteroit-il de sa comparaison les ouvrages en marbre, tandis qu'il y admet ceux de peinture ? Sa comparaison est absolue; il regardoit, en la faisant, le Laocoon comme supérieur aux autres productions de l'art, soit tableaux, soit statues. Reste à savoir si ce jugement est d'accord avec ceux qu'il porte ailleurs : on vient de voir ce qui en est.

Mais je voudrois bien qu'on répondît juste aux questions suivantes. Pourquoi Pline, qui s'amuse par fois à des minuties sur les arts, comme je le remarque ailleurs, & qui voyoit le Laocoon, ne dit-il pas au moins une partie de ce que les modernes en disent ? Pourquoi ne marque-t-il pas les traits les plus caractéristiques de cet ouvrage sublime ? Pourquoi s'en tient-il à une espece de lieu commun, équivalent à celui-ci, *C'est la plus belle chose du monde ?* Est-ce bien là prendre les yeux de Timomaque pour juger du Laocoon, ainsi qu'on le rapporte, article *Laocoon*, dans l'Encyclopédie ? A-t-on senti, en faisant cette application au jugement de Pline, combien elle est fausse, & que Timomaque, impatienté par un ignorant critique qui ne voyoit pas combien l'Helene de Zeuxis étoit belle, pouvoit lui répondre par un mot d'humeur & d'enthousiasme, *Prends mes yeux, & tu la trouveras divine ?* A-t-on apperçu que les lecteurs, à qui Pline n'avoit pas garanti la durée

du Laocoon, avoient autant de droit à l'instruction sur ce morceau que sur cette mere mourante qui, dans le sac d'une ville, paroissoit sentir & craindre que son enfant ne suçât le sang au lieu du lait déja tari? Falloit-il plus d'efforts à l'écrivain pour l'un que pour l'autre, sur-tout quand il ne dit pas que le tableau d'Aristide est préférable à tout ce qu'on a fait en peinture & en sculpture? En attendant une bonne réponse à ces questions, voici la mienne. Pline avoit souvent en esprit & en style ce qui lui manquoit en connoissance & en jugement. On peut lui appliquer le proverbe dont il se sert en parlant des Grecs : *Non constat sibi diligentia.*

Voilà comme il écrit des arts; voilà comment *ses lignes* sont des garants certains pour transmettre le vrai mérite à la postérité. Il est beau d'y arriver : il peut l'être autant de la mériter, n'y arrivât-on pas; tant de circonstances peuvent en empêcher! témoin *Agasias*, *Apollonius*, *Glycon*, & l'auteur de l'Apollon, qui nous sont connus seulement par un morceau de marbre que le moindre accident pouvoit mettre en poussiere comme tant d'autres.

Ces artistes étoient assurément célebres de leur vivant, parcequ'on ne fait pas un Apollon, un gladiateur, un torse, un Hercule Farnese, pour son coup d'essai. Cependant *les lignes* contemporaines se sont tues; ou si elles ont parlé, elles ont subi le sort de tant d'autres productions adressées à la postérité, que je suis loin de mépriser cependant. Si j'y avois un droit bien acquis, je vous proteste que Pline m'en feroit passer l'envie: il est si mal informé, il informe si mal, ce qu'il dit de l'art est quelquefois si gauche ou si commun, qu'il seroit peut-être plus avantageux de n'être point célébré, que de l'être de sa façon.

(23) *Page* 19. Des auteurs prétendent que le Laocoon de Rome n'est pas celui dont parle Pline. Sans entrer dans cette discussion, j'observe qu'on n'a cru savoir le nom des trois artistes

que par le témoignage de Pline, & que le grouppe romain n'est pas d'un seul bloc; voilà ce qu'on sait, & voici ce que j'ajoute. Un homme arrivant de la Grece m'apporta, il y a quelques années, à Pétersbourg, la main gauche d'un Laocoon tenant un tronçon de serpent. Le marbre étoit grec, mais si grugé, si gâté, que ne croyant pas qu'il valût ce qu'on m'en demandoit, je le rendis. Cependant le peu qui restoit du travail me fit naître des soupçons, & je les conserve. Si le Laocoon de Pline n'est pas le nôtre, je ne crois pas que nous ayons à regretter sa perte. J'ignore pourquoi M. Poinsinet n'a pas traduit, *Qui est in Titi imperatoris domo.*

(24) *Page* 19. On peut ajouter à ces exemples celui de Praxitele, qui exécuta le conducteur d'un char de Calamis; procédé qui *fait honneur à son cœur;* celui d'Apollonius & de Tauriscus, qui firent de concert le grouppe de Dircé. On pourroit y joindre aussi quelques traits plus modernes de l'union des artistes qui ont concouru à la perfection d'un ouvrage. L'antiquité nous en fournit plusieurs autres que Pline n'a pas rapportés; je citerai seulement, d'après Pausanias, les deux freres Thylacus & Onéthus, qui, *avec leurs enfants*, exécuterent une statue de Jupiter, & dont les noms ont été consacrés sur l'ouvrage même par une inscription. Timarchide & Timoclès firent ensemble un Esculape. Onatas & son fils, ou son éleve Callitélès, exécuterent un Mercure, ainsi que l'inscription de la statue le témoigne.

Il y a donc quelques artistes qui ne sont pas blessés qu'un autre mette la main à leur ouvrage, & veuille bien concourir à son succès. Leurs contemporains & la postérité couronnent donc leur réussite & leur vertu par des éloges. Flattés du plaisir de voir réussir une belle chose, animés du seul desir de la bien faire, ces artistes ont assez d'élévation pour perdre de vue la petite jalousie, & assez de courage pour se mettre au-dessus de la méchanceté, qui n'a de force que pour empoisonner ce

qu'elle n'oseroit entreprendre. Ces ames honnêtes, car il faut qu'elles le soient autant l'une que l'autre, sentent que si l'ouvrage est beau, il en résultera nécessairement que ceux qui l'ont fait sont d'habiles gens.

Il faut au moins, dira-t-on, dans une grande production, montrer qu'on est en état de l'exécuter soi-même; mais si l'artiste qui en est chargé confioit à son fils ou à son éleve quelques unes des parties de l'ouvrage, & que c'en fussent des principales, ne trouveriez-vous pas qu'il auroit tort? — Je ne sais; mais changeons de propos, attendu qu'il est indécent de rire au nez des gens qui nous parlent, & que vous m'en donnez une furieuse envie. Dites-moi votre avis sur un trait dont on me parloit dernièrement: voici le fait.

Un homme avoit suffisamment de quoi vivre à son aise, & son bien lui appartenoit. Il lui prit un jour la fantaisie de tirer de son coffre deux ou trois mille pistoles (je ne me souviens pas bien précisémenr de la somme), & d'en faire présent à un jeune commerçant, qui les employa de maniere à en retirer un profit considérable. Mais la conduite de l'homme à son aise fut blâmée par les commeres & les oisifs de son quartier. Ils disoient: Voyez un peu la bizarrerie! M. Philotime peut lui-même faire valoir son bien, & il s'avise d'en donner une belle & bonne partie à un autre; on n'est point fait à ces manieres, & nous tracasserons la conduite extraordinaire de M. Philotime. Voilà ce que l'on me contoit; qu'en pensez-vous? — Que les hommes sont des monstres; que M. Philotime est le maître de son bien; que l'usage qu'il en fait est beau & honnête; que son cœur est bon; que l'œil des commeres & des oisifs de son quartier est mauvais; que si le jeune commerçant a fait un aussi bon usage de la somme qu'en auroit pu faire celui qui la lui a cédée, toutes les voix honnêtes se réuniront pour approuver un procédé d'autant plus louable, qu'il est un peu rare; & qu'en un mot, vous n'avez pas opéré sur moi l'effet que j'ai produit

ſur vous, parceque des noirceurs bêtes ne me donnent pas envie de rire. — Bon, des noirceurs! tenez-vous-en aux bêtiſes, & riez toujours. Quant à votre autre jugement, je croirois volontiers que vous avez raiſon, & la choſe à préſent ne me paroît pas même devoir être diſcutée. — Comment raiſon! & ſi bien raiſon, que vous & moi voudrions ſouvent nous endormir avec la penſée douce d'en avoir fait autant: voilà mon avis. Mais vous m'avez fait une ſupercherie; vous avez changé de propos, ſans doute parceque vos ſtatuaires vous embarraſſoient un peu, & que vous apperceviez que je n'approuvois pas leur conduite. — Eh! vous la louez au-delà de mes eſpérances. — Moi? je n'ai pas dit un mot qui reſſemble à un éloge. — Quoi! vous ne venez pas de dire que toutes les voix honnêtes ſe réuniront pour approuver celui qui diſpoſe d'une partie de ſon bien à une fin honnête? Vous ne vous êtes pas emporté contre les hommes? Vous ne les avez pas traités de monſtres, parceque les voiſins de M Philotime ont l'œil mauvais? Ne voyez-vous pas que ce M. Philotime eſt un artiſte qui cede une partie de ſa propre réputation à un autre jeune artiſte qui ſait y faire honneur? Quand vous admirez le groupe du Laocoon, n'eſt-il pas vrai que vous ne demandez pas ſi c'eſt Agéſander, ou Polydore, ou Athénodore, qui a fait la tête; mais que vous regardez ſi cette tête eſt belle, ſi elle répond au reſte; & que vous comblez d'éloges les trois artiſtes qui ont concouru de concert à la beauté de l'ouvrage? Vous ne demandez pas non plus ſi l'un des trois étoit un éleve, parceque vous ſavez que votre queſtion ſeroit d'un imbécille, attendu qu'on eſt ordinairement éleve de quelqu'un, & que, ſans miracle, un éleve peut avoir autant ou plus de talent que ſon maître.

Vous ne reſſemblez pas ſans doute à certains raiſonneurs qui font ce puiſſant ſyllogiſme: *Un maître en ſait plus que ſon éleve, ainſi l'ouvrage de l'éleve eſt néceſſairement inférieur à*

celui du maître. M. Jourdain ne raisonnoit pas autrement; mais M. Jourdain étoit d'ailleurs un fort bon homme, & sans noirceur. Il n'étoit pas non plus de ces gens qui pourroient dire : » Si nous eussions été du temps de Thylacus, d'Onéthus, » de leurs enfants & de leur Jupiter, nous eussions blâmé Thylacus, Onéthus, leurs enfants & leur Jupiter. Nous eussions » traité avec la même bassesse & la même indécence Timoclès, Timarchide, Onatas avec son fils ou son éleve. Et que » savez-vous si dans la 88[e] olympiade nous n'eussions pas aussi » tracassé les auteurs sublimes du Laocoon? Mais aussi vous » pouvez compter qu'en l'an de grace 3772 nous ne taririons » pas sur l'éloge des productions de cette présente année 1772. » Voilà notre maniere de penser & d'agir dans certaines circonstances; car ce sont bien plus les circonstances que le » mérite d'un ouvrage, qui déterminent notre penchant à » louer ou à blâmer ».

Si ces gens-là avoient au moins quelques vraies connoissances de l'art, on pourroit leur dire : Voyez si l'ouvrage de l'éleve est inférieur à celui du maître, puisqu'il ne s'agit que de cela. Observez d'ailleurs que, si ce maître a du talent & des yeux, il ne laissera pas dans son ouvrage une partie inférieure au reste. Observez encore que, si, par exemple, il étoit question d'une figure dont la tête fût un portrait, & que l'éleve eût absolument dirigé ses études vers ce genre qui ne seroit pas autant celui du maître, il y auroit tout à parier que l'ouvrage de l'éleve ne dépareroit pas celui du maître; car il faut supposer qu'ils ont au moins l'un & l'autre quelque théorie des parties de l'art qu'ils n'exercent pas, & qu'en raison de l'importance de l'ouvrage, l'intérêt de sa perfection doit augmenter dans l'esprit de l'artiste qui en est chargé. — Mais si le maître a fait cette tête? si le tout n'est qu'une convention entre lui & son éleve? — Comment! depuis un instant votre œil est devenu mauvais! Votre honnêteté, votre raison, ne vous disent

pas que, si ce maître n'étoit plus, ou qu'il fût long-temps éloigné de son éleve, sa convention auroit été le trait d'un insensé, attendu qu'alors l'éleve, dépouillé de son savoir d'emprunt, ne seroit plus qu'un objet de risée & de mépris? Or il ne faut pas supposer les gens plus bêtes que de raison. Pourquoi, si vous avez des talents, vous évertuez-vous, comme ceux qui n'en ont point, à gâter une action honnête? Est-ce parceque vous ne la concevez pas, ou qu'on vous pousse à la dénigrer? Je ne vous dis rien de la postérité; nos petits travers n'y seront pas connus: mais cette vindicte actuelle & publique, ce tribunal universel auquel *tout homme* est soumis, nous traduit continuellement à sa justice, & flétrit quiconque a mérité de l'être. Croyez-moi, toutes les fois que les hommes voudront ou pourront faire usage de leur raison, ils seront tout aussi surpris que vous l'étiez il n'y a qu'un instant, de se trouver honnêtes. — Adieu; je vais dire aux méchants, aux commeres & aux oisifs, que la sottise & la malignité ne font pas fortune quand elles sont pénétrées.

Si cette note n'est pas claire, en voici l'explication. Madame Falconet, ma bru, a modelé la tête colossale de Pierre le Grand: quelques personnes *bien honnêtes* s'occuperent à jetter du ridicule sur cette action doublement vertueuse. La note parut, & ces *braves gens* virent alors que leur maniere d'insulter n'étoit pas heureuse. Mais comme un peu de honte est bientôt passé, ils reprirent courage, dit-on, sur nouveaux frais. Si vous avez vu des loups enragés faire le dégât chez de paisibles laboureurs, je n'ai plus rien à vous dire.

Je fis imprimer en 1771 que la tête de la statue de Pierre le Grand étoit modelée par mademoiselle Collot. M. Saly fit paroître, en 1773, la note que voici; elle est dans une apologie qu'il a faite de son ouvrage, page 13.

» Un artiste qui se voue à la sculpture, doit nécessairement » étudier tout ce qui existe dans la nature. Ses ouvrages, quoi-

» que d'une exécution très longue & extrêmement ingrate, ne » reconnoissent point de bornes. Les *Memper*, les *Both*, les » *Wynants*, les *Moucheron*, les *Ruisdaal*, & beaucoup d'au- » tres peintres, se sont acquis une grande réputation, quoi- » qu'ils eussent fait faire, par d'autres peintres, des figures dans » leurs paysages. L'on ne pardonneroit pas à un sculpteur, & » on ne le qualifieroit pas de grand artiste, s'il empruntoit la » main d'un confrere habile pour exécuter, mieux qu'il ne le » pourroit faire, quelques parties principales de son ouvrage. » L'art qu'il professe & les préjugés exigent de lui qu'il traite » tout également bien, & même, quoique privé de l'impor- » tant secours des couleurs, qu'il donne à la terre, à la cire, » au bronze & au marbre, autant de vie & d'expression qu'en » peut donner le peintre : tel est le sort de l'exigeant art de » la sculpture ».

Lorsqu'en 1772 j'écrivois que plusieurs statuaires avoient fait ensemble un même ouvrage, & qu'on les en avoit loués ; je n'avois pas vu cette note, que je n'ai rencontrée qu'en janvier 1776. Si j'eusse prévu ce que peut-être j'ai fait dire à mon confrere, j'aurois changé de ton. Mais puisque mon ignorance me disculpe, je laisse ce que j'ai dit, comme je l'ai dit : j'ajoute seulement ici quelques observations sur la note de M. Saly ; elles prouveront que je n'y répondois pas.

Si cet habile artiste avoit un avis, je puis en avoir un autre, & croire que la sculpture a des bornes, & même plus que la peinture, parceque tout ce qui dépend de l'esprit humain est plus ou moins borné. L'aveu est humiliant ; mais l'opinion contraire ne dégraderoit-elle pas un peu le jugement ?

Les peintres de paysage que M. Saly oppose aux sculpteurs, & auxquels il permet de faire exécuter leurs figures par d'autres peintres, ne me paroissent pas un objet de comparaison fort exact, & je crois que c'étoit les peintres d'histoire qu'il falloit nommer. Comme ils ont beaucoup plus de rapport avec les sta-

tuaites, on auroit mieux jugé si vraiment ceux-ci perdent *la qualification de grands artistes* pour avoir fait exécuter par d'autres des parties de leurs ouvrages. Il est vrai que nous autres artistes nous n'aspirons pas à *la qualification de grands logiciens.*

Je ne répéterai pas ce que j'ai rapporté des statuaires anciens : M. Saly les connoissoit & les respectoit sans doute ; & je pense qu'il attribuoit à d'autres causes, qu'au défaut de talent, l'union de ces artistes sublimes. A ces exemples j'ajoute seulement celui des deux freres *de Marsy*. Ils ont fait de concert le beau grouppe de Latone au parc de Versailles, & l'autre beau grouppe des chevaux du soleil, aux bains d'Apollon, dans le même parc. Cependant il n'est encore venu dans l'esprit de personne, que cette conduite méritât d'être insultée, & qu'elle ôtât aux deux *freres* la qualité de *grands artistes* ; leur union mérita des éloges. Le plus habile (Gaspard) mourut à 36 ans.

M. Saly n'ayant rien dit des peintres d'histoire, j'en parlerai, mais en peu de mots, & je me renfermerai dans trois ou quatre exemples. Rubens, qui plusieurs fois fit exécuter, dans ses compositions, des animaux par Sneyders, & d'autres parties par différents éleves qu'il avoit formés, étoit-il ou non un grand artiste ? Le Brun, qui fit exécuter les chevaux des batailles d'Alexandre par Van-der-Meulen, étoit-il ou non un grand artiste ? Charles Parrocel, qui fit faire par J. B. Van-Loo le portrait de Louis XV sur le corps du roi qu'il peignoit à cheval, étoit-il ou non un grand artiste ? Boucher, qui fit exécuter par M. Rosselin un ajustement de dentelle à un grand portrait de Madame de Pompadour (c'étoit une des parties principales de ce tableau), étoit-il ou non un grand artiste ? J'oubliois qu'on trouve une estampe gravée par M. Will, représentant Louis XV à cheval d'après un tableau de C. Partocel : la tête du roi est faite *par J. Chevalier, d'après le buste fait par J. B. Le Moine.*

M. Saly, qui ſavoit tout cela, n'ignoroit pas non plus qu'un peintre d'hiſtoire doit étudier, au moins comme un ſculpteur, *tout ce qui exiſte dans la nature.* Il ſavoit auſſi qu'une action honnête vaut bien une belle tête en ſculpture (j'aime à croire qu'il avoit ce préjugé); & je prends la liberté de dire, contre ſon opinion, que, ſi quelque choſe nous déplaît dans la conduite ou dans les ouvrages de notre confrere, il faut le dire poliment; attendu que, ſans avoir penſé à nous répondre, ce confrere pourroit malheureuſement avoir adreſſé juſte, & cela ſeroit un peu déſagréable, & peut-être humiliant.

(25) *Page 19.* Un antiquaire (Winckelmann) prétend qu'on pourroit ſuppoſer que Pline emploie le mot *Caryatides* pour ſignifier ces figures d'hommes qui ſoutiennent la ſaillie des corniches, & que les Grecs nommoient *Atlanti*, & les Romains *Telamones.* La dénomination de *Caryatides* étant plus connue, Pline, ajoute-t-il, l'aura, par cette raiſon, employée de préférence. La conjecture eſt d'autant plus étrange, que Pline étoit Latin, que ſes lecteurs l'étoient, & que le mot *Telamon* étoit auſſi connu à Rome que celui de *Caryatides.* Winckelmann liſoit pourtant cette phraſe de Vitruve, lib. *6*, c. 10: *Item, ſi qua virili figurâ ſigna mutulos aut coronas ſuſtinent, noſtri* Telamones *appellant.* « Et ſi quelques figures d'hommes ſou- » tiennent les mutules ou les corniches, nous les appellons » *Telamons* ».

Il paroît donc certain que Pline voyoit des *Caryatides*, & non pas des *Telamons*, quand il diſoit des *Caryatides.* Mais pourquoi l'antiquaire ne le veut-il pas? Je vais vous le dire. Son objet étant qu'un torſe de jeune homme expoſé dans une cour du palais Farneſe, & qu'on voit gravé dans la 21e planche des proportions de Gérard Audran, avoit autrefois été dans le Panthéon, il falloit bien que, malgré Pline & Vitruve qui l'incommodoient, ſa volonté fût faite. La force de l'imagination, ou de ce que vous voudrez, a fait paſſer l'antiquaire par deſſus

deux vérités ſimples : il ne trouvoit pas que Pline fût aſſez repréhenſible d'ailleurs; il lui prête une faute de plus. Ses lecteurs étoient alors bien plus loin de lui, que ſon opinion; & pourtant il écrivoit pour être lu, puiſqu'il fit imprimer ſes *Monumenti antichi inediti*, à Rome, 1767, *a ſpeſe dell' autore*. Winckelmann avoit déja produit cette prétendue Caryatide, ainſi que pluſieurs autres monuments, dans ſon *Hiſtoire de l'art*, ce qui ne rend pas plus exact le titre *inediti*. Je dois ajouter que, vers l'année 1680, les meilleurs artiſtes croyoient ce torſe fait par l'auteur de l'Antinoüs, qui certainement n'auroit pu travailler au Panthéon d'Agrippa.

(26) *Page* 19. Quelque réſolution que j'aie priſe de relever, non ſeulement les erreurs de Pline ſur l'art, mais auſſi *quelques-unes* d'écrivains qui ont mal entendu cet auteur, j'ai héſité long-temps avant de me décider à en relever une ſi ſinguliere, qu'il faut y regarder à deux fois pour la croire. Mais comme il peut ſe trouver des lecteurs auſſi peu attentifs que des écrivains, je vais encore l'obſerver. C'en eſt ici la place, puiſqu'un Hercule en eſt l'objet, & que celui du texte eſt le dernier dont il ſoit parlé dans la traduction.

Voici ce qu'on lit dans le 14e tome de l'Encyclopédie, page 838 : » On ne trouve ſur les ſtatues grecques qui nous ſont demeurées, aucun des noms que Pline nous a rapportés. — » L'Hercule Farneſe porte le nom de Glycon Athénien ». Juſqu'ici cela eſt exactement copié d'après le comte de Caylus, qui l'avoit tiré du baron de Stoſch ; mais à la page ſuivante, où l'on copie un autre écrivain, on lit : » Pline parle avec diſtinction de la ſtatue d'Hercule qui préſentement eſt dans la » cour du palais Farneſe » ; & l'on oublie, dans un cas où une citation eût été fort néceſſaire, d'indiquer l'endroit où Pline a parlé de cette ſtatue.

Nos idées ſont déſunies, déſaſſemblées, quand nous parlons de ce que nous ignorons. Ce que nous n'avons pas étudié, n'exiſte

pour nous qu'à l'instant que nous nous en occupons, & disparoît l'instant d'après; les notions qui nous en restent sont vagues ou se dissipent entièremenr.

Mais voyons ce qui auroit pu induire M. de Jaucourt à croire que, malgré sa déclararion » qu'on ne trouve sur les statues » grecques aucun des noms que Pline nous a rapportés, *cet* » *auteur auroit cependant* parlé avec distinction de la statue » d'Hercule qui présentemenr est dans la cour du palais Far- » nese ».

Pline ne fair mention que de douze statues d'Hercule: une de Polyclete, une de Myron, une d'Eurhycrare, une d'Isidore, une qui représentoir Hercule furieux; une qui étoit nommée Triomphale, parcequ'à certains jours on la revêtoir d'une robe de triomphe; il n'en dir ni bien ni mal: une *qu'on voit*, dir-il, au Capitole; elle étoit de bronze: une d'Alcon; elle étoir de fer: une de Dipœne & de Scyllis: une qui étoit forr admirée, *in magna admiratione*; elle étoit de Ménestrate: une de terre cuite, de la façon de Turianus: enfin celle qui étoit devanr le portique des nations, posée par terre, sans honneur, sans réputation, *inhonorus*. Quelle seroir donc dans ce nombre *la statue d'Hercule qui présentement est dans la cour du palais Farnese, & dont Pline parle avec distinction*, sans pourtant nous dire le nom de son auteur, quoiqu'elle *porte celui de Glycon Athénien?*

Si notre littérateur a pensé à ce qu'il écrivoit, il a dû faire cette espece de dilemme, pour écrire comme il a écrit:

On ne rrouve sur les statues grecques qui nous sont demeurées aucun des noms que Pline a rapportés.

L'Hercule Farnese porte le nom de Glycon Athénien.

Cependanr Pline a parlé avec distinction de la statue d'Hercule qui présentemenr est dans la cour du palais de Farnese.

Donc Pline a parlé de l'Hercule de Glycon.

Donc Pline a parlé & n'a pas parlé de l'Hercule de Glycon.

Si M. de Jaucourt eût préféré la lecture de Pline pour ce fait à celle de l'abbé du Bos, il n'auroit pas commis une faute de plus, & je n'aurois pas fait cette note. Du Bos dit, *Réflexions sur la poésie & la peinture*, t. 1, p. 351, Paris, 1755 : » *Pline* » *parle avec distinction de la statue d'Hercule qui présentement* » *est dans la cour du palais Farnese*, & Pline écrivoit quand » Rome avoit déja dépouillé l'Orient d'un des plus beaux mor- » ceaux de sculpture qui fussent à Rome ». Il y avoit cependant plusieurs années que M. Richardson le fils s'étoit cru fondé à relever cette erreur de l'abbé du Bos, dans son livre *des statues, tableaux & dessins, en Italie*, page 583 : mais il n'est pas possible de tout lire. Si un homme du mérite de M. de Jaucourt ajoute encore à de pareilles fautes, que doit-on attendre de ceux qui écrivent & qui parlent avec bien moins d'esprit & de connoissances diverses ?

J'avois oublié, dans ce que j'ai écrit sur le Marc-Aurele, de demander à M. de Jaucourt par quel motif il a soustrait de mon article *Sculpture* les hommages que je rends à la mémoire du célebre Puget, & l'endroit où je sévis, par un trait de sentiment, contre les détracteurs de la belle sculpture grecque. Je sais que mes *Réflexions sur la sculpture* étant imprimées, elles n'étoient plus à ma disposition ; & que les ayant faites pour l'Encyclopédie, elles appartenoient aux éditeurs, qui me les avoient demandées : mais je sais aussi qu'il faut estimer assez les hommes, sur-tout les hommes qui obligent, pour les consulter sur leurs propres sentiments, avant de mutiler, de défigurer & d'appauvrir leurs productions. Je sais que, s'il est malhonnête, il est également mal-adroit d'employer dans ses phrases *imprimées* ce qu'on a ôté des phrases *imprimées* d'un autre. Si traiter un peu trop cavaliérement ceux qui nous servent de leur mieux, est une satisfaction, elle devroit au moins le céder à ce que nous nous devons à nous-mêmes. Oui : mais comme tout est en proportion chez nous, la plus forte affection l'emporte ; ainsi j'ai tort.

M. de Jaucourt, qui a fait un éloge de Puget, a peut-être cru qu'il étoit inutile que je parlasse aussi de cet artiste: à la bonne heure. En ce cas il devoit faire cet éloge sans y mettre aucune de mes pensées & de mes expressions, après les avoir fait disparoître de mon écrit. Si certains procédés ne sont pas la conséquence de l'opinion qu'on a quelquefois du public, qu'est-ce donc? Ce public n'est pas toujours si bête, à beaucoup près, qu'il sembleroit que certaines manieres d'en user avec lui pourroient le supposer.

Je conclus que M. de Jaucourt auroit pu se mieux conduire à l'égard du public, au sien & au mien, & qu'il eût mieux fait de parler, dans son éloge de Puget, du *Saint Alexandre Pauli*, du *Saint Sébastien*, & du *grouppe de l'Assomption de la Vierge*, ouvrages si célebres de ce grand artiste.

Je n'ai pas la centieme partie des connoissances de M. de Jaucourt; mais je connois peut-être assez Pline & les arts dont il parle, pour assurer qu'une déclaration qui se trouve dans l'Encyclopédie, après l'article *Peintres grecs*, n'est point exacte. Voici cette déclaration: » Nous avons puisé nos recherches dans » un grand nombre d'ouvrages, pour traiter ces articles avec » soin; & c'est bien notre faute si nous n'avons pas réussi «. Nous allons voir que M. de Jaucourt est beaucoup trop sévere sur son propre compte, & qu'il pourroit n'avoir *pas réussi*, sans que ce fût sa faute.

Ce n'est assurément pas dans cette formule que se trouve le défaut d'exactitude, puisqu'elle est modeste & faite selon l'équité la plus stricte; mais c'est dans le principe qui lui sert de base. Vous auriez beau consulter *un grand nombre d'ouvrages* sur un art quelconque; vous auriez beau vous entourer des 24 in-folio du *Thesaurus antiquitatum romanarum*, & du *Thesaurus græcarum antiquitatum*, où les membres de Pline & ceux des autres anciens qui ont écrit des antiquités grecques & romaines, sont dispersés: si vous n'êtes pas vous-même

artiste, & artiste éclairé, vous pouvez être sûr de ne pas *réussir*, à moins cependant que vous ne soyez un très bon connoisseur. Fussiez-vous plus éloquent que Démostene & Cicéron ; eussiez-vous écrit sur l'idéal de l'art mieux que le meilleur artiste : dès l'instant que vous vous jetterez dans les détails, que vous y mettrez du vôtre, que vous ne consulterez pas l'artiste, l'erreur vous attend à chaque trait de plume ; & plus *vous puiserez vos recherches dans un grand nombre d'ouvrages*, plus vous serez environné de difficultés, puisque vous manquerez du principe qui peut les applanir & vous empêcher de copier indistinctement la vérité & l'erreur. Ce principe n'appartient qu'à l'artiste, & tout au plus à un fort petit nombre de connoisseurs. Ce ne seroit donc pas *la faute* de M. le chevalier de Jaucourt, si, en écrivant de nos arts, il n'avoit *pas toujours réussi*.

Il me reste à dire que M. Poinsinet traduit le commencement de ce n°. 12, dans un sens que je ne vois pas au latin. » Il n'y a point de temple, fait-il dire à Pline, qui ne fut honoré d'un simulacre de marbre, tel que l'Hercule debout & » sans piédestal .... Il embellit aujourd'hui à Rome le portique aux Nations ». Il semble que cette traduction soit plutôt celle des éditions qui portent : *In honore est & in templo illo*. Ce n'est cependant pas la leçon que, selon le meilleur texte, donne M. Poinsinet. Voici le latin : *Inhonorus est, nec in templo ullo Hercules, ad quem Pœni omnibus annis humanâ sacrificaverunt victimâ, humi stans, ante aditum porticûs ad Nationes.* Il faut bien que je me sois trompé, mais je n'y saurois que faire : tant que je ne verrai pas autrement, je ne pourrai me rectifier ; & je croirai toujours que ce latin signifie : » L'Hercule » à qui les Carthaginois sacrifioient tous les ans des victimes » humaines, est debout par terre, sans honneur, sans temple, » devant l'entrée (sur le chemin, *aditus*) du portique aux Nations ». Les Romains, en détruisant Carthage, enleverent

les

les monuments de l'art avec les autres richesses qu'ils y trouverent : mais ayant aboli les sacrifices humains, cet Hercule, apporté à Rome, fut mis à terre comme un misérable trophée, dans une place où s'assembloient les nations étrangeres. Il n'eut point de temple ; car si ce dieu carthaginois & cruel eût été remis en honneur, il auroit pu rappeller au peuple que les victimes humaines lui étoient agréables. Belle ostentation, & qui honore les vainqueurs de Carthage ! Voilà, si je ne me trompe, le sens historique du passage ; & comme Pline a dû y penser en écrivant, un traducteur manqueroit à son devoir s'il s'en écartoit sans y penser mûrement lui-même. Des éditeurs ont imprimé comme étant de Pline, que cet Hercule étoit en honneur & dans son temple, *in honore & in templo illo*, quoiqu'ils laissassent dans le texte, qu'il étoit *ante aditum porticûs*, devant l'entrée du portique. Aussi le P. Hardouin dit-il sans détour : *Cela est certainement inepte (quod sanè ineptum est)*. Il a raison, mais c'est le texte de la premiere édition de Rome, 1470.

(27) *Page* 20. J'ai plusieurs fois observé que Pline a compilé de différents auteurs grecs & latins ce qu'il écrit dans les trois livres qui traitent de la peinture & de la sculpture. Je prie ceux des lecteurs qui n'ont pas juré de fermer les yeux, & qui n'ont aucun intérêt de les fermer à d'autres ; je les prie, dis-je, de voir si ce chapitre n'est pas entièrement copié de Varron, & si Pline ne le dit pas lui-même à chaque instant. Mais si vous voulez avoir des idées nettes sur cette petite discussion, prenez un Pline, vous y verrez au commencement une table qui contient les noms des auteurs qu'il a copiés : parmi ces noms vous trouverez ceux de quatorze ou quinze artistes qui ont écrit de leur art. Je les ai nommés dans une des notes sur le 35e livre. Comme on ne s'empresse pas de vous en parler, j'ai cru qu'il étoit à propos de vous indiquer cette circonstance. Lisez aussi l'épître dédicatoire de Pline à Titus ; elle vous apprendra que

ceux qui ont osé dire que cet écrivain ne composoit pas son ouvrage de tous les livres qui lui convenoient, sont des gens bien étranges : vous pourrez alors comparer la conduite de Pline à la hardiesse de ces Messieurs.

M. Poinsinet a oublié de traduire que Coponius étoit l'auteur des quatorze nations qu'on voyoit autour du théâtre de Pompée. *Idem & à Coponio XIV nationes, quæ sunt circa Pompeii theatrum, factas autor est.*

(28) *Page* 21. Ici Pline cesse de parler des grands ouvrages de sculpture ; ainsi on peut remarquer qu'il a passé sous silence le trône du temple d'Amyclès fait par Bathyclès, sculpteur de réputation, qu'il n'a pas seulement nommé. Il est vrai que Pausanias n'ayant fait son ample description de cet ouvrage que plusieurs années après la mort de Pline, celui-ci ne pouvoit pas la copier, & vraisemblablement il ne voyoit rien dans ses auteurs qui fit mention du trône d'Amyclès. Quoi qu'il en soit, nous allons en examiner l'idéal sur le rapport de Pausanias, & apprécier aussi le jugement que fait M. de Jaucourt de cette composition, où il paroît que la sculpture, la ciselure, la gravure, étoient jettées à profusion, quoiqu'on ait *extrêmement vanté* le mérite de l'auteur.

M. de Jaucourt, à l'article de cet ancien artiste, & à propos de son ouvrage, dit : « Voilà sans doute le sujet le plus vaste » que la sculpture ait jamais traité. L'imagination ne se prête » point à un si prodigieux travail, & comprend encore moins » comment tant d'objets différents, représentés en petit, étoient » si distincts & si nets, qu'à lire la description qu'en fait Pausa- » nias, on croiroit qu'il parcourt des yeux une galerie de ta- » bleaux grands comme nature ».

Assurément Pausanias n'y épargne rien. Là, c'est Jupiter & Neptune qui enlevent Taïgete ; Atlas y tient aussi sa place ; ici, vous voyez le combat d'Hercule avec Cycnus ; ailleurs, Thésée traîne le Minotaure ; là, c'est une danse de Phéaciens ; & le

reste, car la description est fort longue; & si je vous nommois cinquante ou soixante de ces *objets* qu'elle présente *en petit*, je n'aurois pas encore tout dit, que vous fermeriez le livre. Ce seroit bien pis, si on vous disoit tout : le patient Pausanias avoue lui-même, après avoir un peu ennuyé, que s'il rapportoit tout ce qui est gravé sur ce trône, le récit en deviendroit ennuyeux.

Il est probable qu'un siecle avant Phidias, l'art ne produisoit pas encore des chefs-d'œuvre. Ainsi, quoi qu'en dise M. de Jaucourt, qui a consacré quelques-unes de ses lignes aux beaux arts, il aura prévu que sa comparaison de toutes ces *petites* représentations *avec une galerie de tableaux grands comme nature*, seroit prise pour une critique du trône d'Amyclès. Il a dû s'applaudir d'un avertissement aussi délicat de ne lire qu'avec beaucoup de précautions les littérateurs qui écrivent de l'art un peu en détail. Ce n'est pas sans en avoir ri le premier qu'on dit; *Tant d'objets représentés en petit étoient si distincts & si nets, &c.* & qu'on ajoute : *Voilà sans doute le sujet le plus vaste que la sculpture ait jamais traité;* parceque celui qui écrit ainsi plus d'un millier d'années après la destruction de l'ouvrage, n'a pu s'assurer, sur la foi de Pausanias, que ces objets fussent *si distincts & si nets*; que de plus, l'écrivain, qui a sans doute commencé par bien connoître les meilleures productions de l'art, doit savoir qu'une surabondance d'ornements qui n'ont de liaison que la matiere sur laquelle ils sont représentés, n'est pas un sujet, mais la broderie d'un sujet. Si tous ces petits sujets étoient représentés sur un même fond, comme on en voit des exemples dans des bas-reliefs antiques, c'étoit un ridicule assemblage d'actions passées dans des temps différents, & placées dans un même tableau; & s'ils étoient séparés par des bordures, c'étoit l'histoire des héros & des dieux mise en madrigaux, sous la forme d'un échiquier, comme on l'a fait depuis à Florence & ailleurs; mais c'étoit dans les temps gothiques du Giotto. Je n'attaque pas le beau travail des portes du baptistere de S. Jean-

Baptiste, faites, cent ans avant Raphaël, par *Lorenzo Guiberti* : je ne les ai pas vues, & je respecte trop le jugement de Michel-Ange, qui disoit qu'elles devroient servir de portes au paradis ; mais la composition n'en est pas moins en échiquier. On n'écrit pas de l'art sans savoir tout cela.

Si on avoit eu des doutes sur l'intention de M. de Jaucourt, sa comparaison des petits bas-reliefs avec une galerie de tableaux grands comme nature, les auroit dissipés : car on ne s'est pas plus avisé d'appeller une galerie de tableaux *un vaste sujet*, qu'une bibliotheque *un gros volume*, à moins que ce ne fût par plaisanterie & pour jetter du ridicule sur quelque ouvrage dont les parties n'auroient entre elles aucune liaison. Quand un homme de beaucoup d'esprit dit une absurdité, il ne faut pas s'y laisser prendre ; souvent elle cache une ironie très fine, à la maniere de Socrate.

La preuve en est dans l'Encyclopédie, au mot *Phidias*. Après quelques détails sur les petits ornements du bouclier de Minerve, M. de Jaucourt continue ainsi : « Mais Phidias se vit obligé » de se prêter au goût des Grecs, qui aimoient passionnément » ces sortes de petits morceaux ; le trône d'Apollon, par Ba- » thyclès, faisoit leurs délices ». Celui qui n'écrit pas au jour la journée, doit être lu par analogie ; ses idées tiennent à un principe, à une chaîne qu'il ne faut pas rompre, si on veut entendre l'écrivain. Si donc M. de Jaucourt excuse Phidias d'avoir fait certains *petits morceaux* par complaisance, c'est qu'il juge que ces petits morceaux ont besoin d'indulgence : & si ailleurs il ne s'explique pas aussi nettement ; si, au contraire, il affecte des éloges outrés, & certainement déplacés, on doit voir ce qu'il a dans l'esprit, on doit saisir sa chaîne.

Quant aux Grecs, on sait qu'ils étoient légers, & qu'ils pouvoient bien n'avoir pas encore perfectionné leur goût pour la grande sculpture au temps de Phidias. On connoît l'aventure des deux Minerves. On n'a pas oublié la réponse d'Euripide aux

Athéniens, cinquante ou soixante ans avant Phidias; comment il leur prouva que le peuple n'a pas le droit de commander au génie, & qu'un homme qui sait faire une grande chose, doit savoir aussi résister aux importuns, même à Athenes. En un mot, on sait que par-tout de grands hommes en tous genres ont devancé leur siecle & l'ont éclairé.

M. de Jaucourt a retranché du récit de Pausanias une partie qui paroît cependant nécessaire, puisque c'est la description du dieu. La voici : » Le milieu du trône est la place du dieu. C'est » là qu'est posée sa statue. Autant que j'en ai pu juger, elle est » au moins de trente coudées. Ce n'est point Bathyclès qui l'a » faite; car c'est une statue d'un goût fort ancien & sans art, » qui, à la réserve du visage, des mains & du bout des pieds, » est toute semblable à une colonne d'airain : elle a la tête dans » un casque, & tient dans ses mains une lance & un arc. La » base de cette statue est faite en forme d'autel ».

Cette base est, comme on le pense bien, garnie, ainsi que le trône, d'une quantité *de petits objets différents.* Mais ce qu'on ne conçoit pas aussi bien, c'est son usage. Sert-elle de soutien au trône & au dieu? Est-elle posée sur le trône & sous les pieds du dieu, *qui est tout semblable à une colonne d'airain?* Ce dieu est-il assis ou debout? En un mot, cette maniere de décrire est-elle d'un homme qui connoît les grandes machines en sculpture, qui en a le goût, qui sait en juger? M. de Jaucourt, qui aura senti que le ridicule assemblage de tant *de petits objets* suffisoit pour donner à son lecteur une idée de cette production, aura volontiers supprimé la description manquée de la posture du dieu. C'est aussi sans doute par la même raison qu'il ne dit rien de cette *troupe* qui avoit aidé Bathyclès, quoique Pausanias n'ait pas manqué de l'inscrire sous la dictée de son *Cicerone* ou du Sacristain. » Tout en haut, dit-il, Bathyclès a » représenté une troupe de Magnésiens qui dansent & se ré» jouissent; ce sont ceux qui lui avoient aidé à faire ce superbe

» trône ». Sont-ce tous les hommes de ses atteliers qu'il faisoit danser ainsi sur la tête du dieu ? ou sont-ce des artistes dont les portraits méritoient de passer à la postérité ? En tout cas, cette idée bouffonne, ou, si l'on veut, cet acte religieux, étoit mal placé au-dessus de la tête du dieu.

Je soupçonnerois fort que ce Bathyclès n'étoit pas un merveilleux statuaire. Il pouvoit être l'entrepreneur de ce trône, en avoir fait exécuter les petits bas-reliefs, & la plupart des autres figures, par ces gens *qui dansoient* tout au haut du trône; ce qui, en terme de maçon, s'appelle chez nous *le bouquet*. Bathyclès faisoit des coupes fort vantées pour le temps; mais cela ne prouve pas assez pour les grandes & *superbes* compositions. Qu'il ait fait quelques-unes des parties qui enrichissoient ce *superbe trône*, à la bonne heure; qu'il y ait même assez bien réussi, cela est croyable : mais sur quel fondement pourrions-nous assurer que la totalité produisit un bel effet ? A moins d'une description qui nous donnât la forme générale & l'idée juste de la distribution de chaque partie, il ne nous est pas possible d'assurer la beauté d'une décoration. Mais si le descripteur nous présente les objets d'une maniere opposée au but & à l'esprit de l'art, il semble que sa description nous autorise à blâmer l'ouvrage. Ou le trône d'Amyclès étoit sans goût, sans dignité, ou Pausanias eût décrit plattement la chaire de S. Pierre du cavalier Bernin.

Un très bon sculpteur d'ornements se disposoit à exercer son art pour décorer le tombeau d'un cardinal. Michel-Ange, consulté par le pape sur le projet, dit qu'il ne falloit pas embarrasser un ouvrage de ces sortes d'ornements, attendu que, s'ils sont riches, ils défigurent les figures; au lieu qu'un seul bas-relief bien fait est beaucoup plus beau, & qu'il accompagne les statues mieux que toute cette broderie, dont elles sont ennemies. (Voy. Vasari, *vita di Simone Mosca*.).

Il n'y a rien là de nouveau, dira-t-on; le plus mince con-

noiſſeur en fait autant. Si cela eſt, Pauſanias, qui ſe complaît aux ornements du Jupiter Olympien, & à ceux du trône d'Apollon, étoit donc au-deſſous d'un connoiſſeur ? *Les Grecs, qui aimoient paſſionnément ces ſortes de petits morceaux*, n'avoient donc pas plus de goût ? Cette derniere conſéquence eſt un peu dure; mais ce n'eſt pas moi qui en fournis la majeure. Elle pourroit auſſi faire penſer que Phidias avoit moins que Michel-Ange le goût de la décoration; car il n'eſt pas bien prouvé que les petits ornements dont il environnoit ſes ſtatues, n'y fuſſent placés que par complaiſance pour les Grecs.

Dans le paſſage qui occaſionne cette note, & ſelon l'édition d'Hardouin, Pline dit qu'un léſard & une grenouille ſont gravés ſur les baſes des colonnes : *In columnarum ſpiris inſcalpta.* M. Poinſinet traduit, *gravés en creux*, & ſans doute il traduit bien. Cependant Winckelmann, qui a vu ces animaux, dit qu'ils ſont en relief dans les volutes des chapiteaux; il les a fait graver & les a donnés dans ſes *Monumenti antichi inediti*, en propoſant de lire *capitulorum* au lieu de *columnarum*. Pline ſe tromperoit donc; car il eſt certain que par *ſpira* il entend *le bâton, le tore* qui forme la baſe d'une colonne : *Primùm*, dit-il ailleurs, *columnis ſpiræ ſubditæ, & capitula addita.* (chap. 23, ſect. 56 de ce livre.)

Voici pourtant une difficulté. Pline à Rome pouvoit à chaque inſtant voir ces chapiteaux, ces colonnes & ces baſes : Winckelmann a dû les voir auſſi pluſieurs fois. Comment donc l'un voyoit-il en haut ce que l'autre voyoit en bas ? Autre difficulté. La premiere édition de Rome dit que la grenouille & le léſard ſont dans l'architrave, *in columnarum epiſtyliis.* Mais que ce ſoit ſur les baſes ou dans l'architrave que les ait vus Pline, il en faut croire de préférence le deſſein & la gravure, puiſqu'ils ſont figurés d'après l'objet même. Cet exemple n'engage pas autrement à donner ſa confiance à notre Pline.

(29) *Page* 21. Voilà des gens qui avoient la main fort

adroite. Celui qui à une certaine distance avoit l'art de souffler des pois, & de les faire passer, sans en manquer un, par le trou d'une aiguille, n'étoit pas mal-adroit non plus : sa récompense fut un boisseau de pois qu'Alexandre lui fit donner ; car il encourageoit les talents. Ce n'est pas que ces ouvrages vétilleux n'aient une sorte de mérite, à-peu-près comme celui qu'on doit accorder à certaines découputes surprenantes, au *Pater* grand comme l'ongle, & à l'Iliade dans une coque de noix. Mais plus cette sculpture approche du vrai par la maigreur & la ténuité du travail, sur-tout dans les objets imités de proportion naturelle, plus elle s'en éloigne par le défaut d'harmonie, & moins elle fait illusion, ne présentant que le squelette de la nature, décharné & desséché. C'est principalement dans les fleurs où l'on peut en faire la remarque.

Comme toute peine mérite salaire, on doit compatir à la patience, à la légèreté, à l'adresse de la main de quelques hommes qui se condamnent à ces minutieux travaux; mais leur nom ne doit pas figurer sur la ligne de ceux des grands artistes, ni passer avec eux à la postérité. Si Pline se fût contenté des exemples surprenants qu'il rapporte de la perspicacité de la vue, rien ne seroit mieux; Callicrate & Myrmécide y figurent à merveille. Si l'exactitude historique vouloit que leur nom parût encore ici, le vrai goût de l'art eût fait ajouter à un historien connoisseur quelques mots pour apprécier d'aussi petits talens, & ne leur accorder que l'estime convenable.

On voit dans les lettres de madame de Sévigné (lettre 214, Amsterd. 1766) qu'un homme avoit fait à Paris, pour chef-d'œuvre, un petit chariot traîné par des puces. Quoique l'auteur eût peut-être surpassé les deux artistes grecs, il n'est seulement pas nommé, & le fait n'est rapporté qu'en faveur d'un mot du Prince de Conti, qui disoit : *Le harnois est fait par quelque araignée du voisinage* : c'est tout ce que méritent ces sortes de chefs-d'œuvre. Que Cicéron, Varron, & d'autres, aient fait men-

tion de Myrmécide, & de ses productions microscopiques, cela ne prouve autre chose, sinon qu'ils en ont parlé sans les ranger sur la ligne des artistes d'une toute autre espece, pas même immédiatement après.

L'empereur Julien dit que Phidias ne fut pas seulement sage, σοφὸς, c'est-à-dire savant, habile, par son simulacre d'Olympie ou d'Athenes, mais qu'il acquit encore de la gloire par de petits ouvrages qui renfermoient un grand art, tels qu'une mouche, une cigale & une abeille, qu'il fit en bronze. (Epître 8.) Pour Nicéphore Grégoras, il dit que Phidias fut grand chez les Grecs par cette abeille & cette cigale, mais pas autant que par son Jupiter Olympien. (Hist. l. 8.) La restriction est accommodante. A quoi tient-il qu'on ne dise que ces deux auteurs apostasioient le bon goût; car je n'ose pas croire qu'ils n'aient jamais senti ce qui constitue le grand statuaire. Mais Elien, en parlant des petits ouvrages de Myrmécide & de Callicrate, dit sensément: » A mon avis, un homme judicieux ne » louera ni l'un ni l'autre; car qu'est-ce autre chose qu'une » vaine perte de temps »? *Quorum sanè neutrum, meâ sententiâ, laudaverit sapiens: quid enim hæc aliud sunt, quàm vana temporis jactura?* (Var. hist. lib. 1, c. 17.)

M. Poinsinet, tome 3, p. 95, dit que Myrméeide a *mérité ou plutôt obtenu qu'Elien fît mention de lui.* Quelle mention! Quoique Périclès *raffolât*, dit-on, de ces petits ouvrages, & que Séneque ait dit, *Magni artificis est totum clausisse in exiguo*, je n'en approuve pas moins la juste application que M. Mariette fait à ces laborieuses bagatelles (tome 2, p. 423) de ces deux vers de Martial:

Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum. Lib. 2, ep. 85.

» Il est honteux d'avoir de ces difficultueuses niaiseries; & c'est un sot » travail que celui qui ne produit que des sottises ».

M. Mariette s'entendoit mieux aux beaux arts que Périclès

& Séneque. Voilà cependant ce que Pline appelle avoir eu de la réputation : *Famam consecuti ;* car il s'agit de Myrmécide & de Callicrate.

Si, dans le nombre de ces notes, il s'en trouvoit qui ne remplissent pas exactement leur objet, il en resteroit peut-être encore assez pour prouver que Pline s'entendoit mal en peinture & en sculpture. N'y en eût-il qu'une qui atteignît ce but, je n'aurois pas perdu mon temps. Je l'ai déja dit, je le répete, & tout lecteur honnête & intelligent le sentira : mon unique vue est d'être utile à l'art, en attaquant dans sa cause une prévention dont les conséquences injustes ont été long-temps importunes aux artistes.

Si j'ai relevé quelques erreurs d'autres écrivains que Pline, c'est qu'elles sont pour la plupart liées à son ouvrage, & qu'elles ont pour base la fausse opinion qu'il étoit *un grand connoisseur.* Quelque liberté que je me sois permise de dire des vérités, je n'ai jamais eu l'intention mal-honnête de blesser personnellement des hommes dont je révere les talents. Je prie même ceux qui voudront bien s'en donner la peine, de marquer les fautes qu'à cet égard j'aurois pu commettre. Il est beau de fournir des motifs de reconnoissance. L'artiste qui écrit ceci prétend moins avoir toujours raison, qu'il ne desire de trouver la raison. Mais les enthousiastes perdroient avec lui leurs plus belles déclamations ; les froids chicaneurs sans goût, sans principes, sans ame, gens qui vous arrêtent sur des mots, & qui ne se doutent point du fond, esprits niaisement angulaires, dont les carnes vous heurtent sans vous instruire, n'opéreroient pas davantage : ceux qui, par exemple, s'appesantiroient sur une idée, sur une phrase détachée du corps de l'ouvrage, & qui craindroient d'y trouver une explication favorable dans l'ouvrage même, quoiqu'elle y fût ; ceux-là, dis-je, auroient aussi le doux plaisir de triompher à leur aise. En un mot, toute maniere de voir & de reprendre qui ne tendroit qu'à la tracas-

ferie, seroit accueillie avec l'indifférence qu'on lui doit. La saine discussion, au contraire, fût-elle assaisonnée de quelques traits piquants, sera reçue avec les égards qu'elle mérite. Mais si l'erreur sur Pline étoit si bien accréditée qu'on voulût encore la soutenir, celui qui l'a démontrée laisseroit les gens tranquilles pendant tout le temps de leur sommeil : *Qui vult decipi, decipiatur.*

Joignons à toutes ces notes une remarque de M. Cochin sur les peintres & les statuaires anciens. Cet artiste célebre la fit pour servir d'antidote à un mauvais écrit intitulé, *Des peintres anciens & de leurs manieres.* Elle est insérée dans *le nouveau choix de mercures & autres journaux.* Extraordinaire de juillet, *1681*, page *156*, tome 10.

» Le discours précédent, curieux en ce qu'il donne ce qu'on » recueille des historiens sur les anciens peintres grecs, est cependant défectueux par l'ordre alphabétique que l'auteur y a » donné : on ne peut, par ce moyen, suivre les gradations par » lesquelles l'art a pu parvenir à sa perfection. Les adorateurs » de l'antiquité y trouveront sans doute l'idée des plus grandes beautés de la peinture. Cependant, si l'on veut peser la » valeur des éloges, la plupart tombent sur des choses de si » peu d'importance, & souvent si ridicules, qu'il paroîtra évident que ces écrivains n'avoient point, ou très peu de connoissances dans les arts dont ils ont parlé. Ne seroit-il pas » pardonnable d'oser croire qu'ils nous ont transmis, sans » choix, les fables que leur débitoient les Grecs, grands admirateurs de tout ce qui étoit dans leur pays ? Il semble » qu'on lise l'histoire de Cimabué, de Ghioto, & de ces autres » mauvais peintres qui n'ont fait qu'ouvrir la voie, & que le » vrai mérite de leurs successeurs a fait oublier, si ce n'est aux

» citoyens des villes où ils sont nés, qui ont un intérêt de
» gloire à les vanter.

» Cimon fait la découverte de ce qui saute aux yeux, &
» sans quoi il n'y a ni peinture, ni dessein. Il arrive à repré-
» senter les cavités & les bosses des plis des draperies. Hygié-
» mon parvient à mettre quelque différence entre les deux sexes.
» *Panænus*, frere du célebre Phidias, ose hasarder d'ouvrir la
» bouche à quelques unes de ses figures. Le fameux Timanthe
» doit une partie de sa célébrité à un tableau grand comme l'on-
» gle. Plusieurs années après, Apollodore inventa le mêlange
» des couleurs pour peindre la chair & le clair-obscur. Qu'étoit
» donc la peinture auparavant? Il est vrai que ce sont les pein-
» tres les plus anciens, & que l'art pouvoit être encore dans
» son enfance. Mais le fameux Zeuxis & Parrhasius, dont les
» morceaux les plus célebres sont des raisins & un rideau; le
» grand Apelles même qui peint les visages des personnes de
» maniere à faire deviner non seulement leur âge, mais même
» combien ils vivront, qui se donne la peine de rendre jus-
» qu'aux pores de la peau; un Protogene qui met sept ans à
» faire un portrait: qu'en conclure, sinon, ou qu'on entend
» mal les auteurs, ou que ce sont de mauvais juges? Leurs
» éloges ridicules ne donnent aucune lumiere sur les talents
» de ces peintres célebres, & n'opposent rien de solide au
» doute qu'on pourroit former sur la véritable valeur de ces
» maîtres, relativement au degré où l'art a été porté dans les
» derniers siecles.

» Ce qui donne le plus de force aux conjectures favorables,
» pour justifier le respect que nous portons à ces noms illustres,
» c'est la véritable beauté des sculptures antiques qui nous
» sont restées. Mais il est à remarquer qu'on n'en attribue au-
» cune, avec certitude, à ces noms consacrés avec tant de
» vénération dans l'antiquité, les Phidias, les Praxitele, &c.
» On en infere ordinairement que leurs ouvrages étoient

» encore supérieurs à ceux que nous possédons : mais on en » pourroit conclure toute autre chose, c'est-à-dire que les » Grecs avoient consacré les noms des premiers inventeurs » des arts qui étoient arrivés à quelque degré de beauté, » quoiqu'inférieure à ceux qui les ont ensuite perfectionnés. » L'art devenu plus commun, son mérite, quoique peut-être » plus grand, a dû moins étonner. On pourroit ne pas trou- » ver ce doute sans fondement, si l'on vouloit faire attention » aux honneurs divins accordés aux inventeurs des choses les » plus ordinaires & les plus nécessaires à la vie, comme le la- » bourage, l'art de préparer le blé, & autres.

» *Panænus*, le frere de Phidias, c'est-à-dire du plus grand » sculpteur qui ait jamais existé, plusieurs années avant qu'A- » pollodore eût inventé le mêlange des teintes & le clair-obs- » cur, est vanté pour avoir le premier osé ouvrir la bouche » de ses figures. La peinture faisoit des progrès bien lents en » comparaison de la sculpture, ou Phidias n'étoit pas un aussi » grand artiste qu'on le suppose. On se refuse à accorder sa » croyance aux noms de Phidias & de Praxitele inscrits sur les » piédestaux des deux grouppes qui sont à *Monte-Cavallo*, » parcequ'on ne trouve pas ces ouvrages dignes de l'opinion » qu'on a de ces sculpteurs. Cependant, il est difficile qu'il n'y » ait eu aucun fondement à cette assertion; sans cela, on eût » pu mieux choisir pour placer ces noms illustres. Concluons » que le doute subsiste avec fondement, & que l'autorité des » auteurs qui nous sont parvenus est de peu de valeur, vu les » petitesses qu'ils nous vantent avec emphase ».

On peut ajouter à cette remarque générale de M. Cochin l'éloge que Boccace a fait du Giotto son ami.

» Ebbe Giotto uno ingegno di tanta eccellenzia, che niuna » cosa dalla natura, madre di tutte le cose, ed operatrice col » continuo girar de' cieli, fu, che egli con lo stile e con la » penna, o col pennello non dipignesse sì simile a quella, che

» non simile, anzi piu tosto dessa paresse: in tanto, che molte
» volte nelle cose da lui fatte si trova, che il visivo senso de
» gli uomini vi prese errore, quello credendo esser vero,
» che era dipinto. E perciò havendo egli quell' arte ritornata
» in luce, che molti secoli sotto gli errori d'alcuni, che più a
» dilettar gli occhi degl' ignoranti, che a compiacere all' in-
» telletto de' savi dipignendo, era stata sepolta, meritamente
» una delle luci della Fiorentina gloria dir si puotè, e tanto
» più quanto con maggiore umiltà maestro degli altri in ciò
» vivendo quella acquistò, sempre rifiutando d'esser chiamato
» maestro ». (*Boccacio, giornata 6, novella 5.*)

Les plus célebres peintres de l'antiquité n'ont pas été loués avec plus d'emphase; Pline a tout au plus égalé ses éloges à celui-ci. Cependant, qu'est devenue cette *lumiere de la gloire florentine?* Les beaux esprits d'alors louoient à perte de vue de médiocres peintres, parcequ'ils ne voyoient rien qui pût les éclairer sur le vrai mérite de l'art. Les éloges des anciens pourroient bien avoir, jusqu'à un point, le même défaut. Sommes-nous bien assurés que ces écrivains connussent le beau possible en peinture? Nous comparons le peu qui nous est parvenu de celle des Grecs ou des Romains avec celle des modernes: mais ceux-là n'en pouvoient pas faire autant de la leur avec la nôtre. Que n'auroient-ils pas dit d'un Raphaël, d'un Dominiquin, d'un Titien, d'un Correge, d'un Paul Véronese, d'un Guide, &c. s'ils eussent vu leurs ouvrages! Que ne diroit pas Boccace, s'il les voyoit à côté des foibles productions de son ami! Et si Ange Politien pouvoit comparer avec les chefs-d'œuvre des grands peintres italiens ces deux vers de son épitaphe du Giotto,

Naturæ deerat nostræ quod defuit arti.
Plus licuit nulli pingere, nec meliùs.

n'est-il pas vrai qu'il auroit à rougir de les avoir faits, ou qu'il en riroit lui-même? Au temps de Malherbe, un peintre

de fleurs se nommoit Rabel, & le poëte fit ces quatre vers

Quelques louanges non pareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de lui.

Soyez amoureux des éloges; voyez comme on les donne quelquefois, & qui l'on met au-dessus d'Apelles! L'éloge de la part des grands artistes, des vrais connoisseurs, des nations éclairées, voilà celui qu'il faut mériter; il assure l'estime de la postérité : dédaignons les autres, fussent-ils de Malherbe.

Pour moi, je ris quand je vois ce même Giotto faire les compositions des ouvrages exécutés par André Pisano, attendu que le peintre & le statuaire, dans ces temps du berceau de l'art en Italie, avoient un droit égal au talent de mal composer. La morgue d'un côté, la bassesse de l'autre, ne sont pas moins risibles, quand Girardon exécute sur les desseins de le Brun de médiocres statues, tandis qu'il fait faire & les bains d'Apollon, & le tombeau du cardinal de Richelieu. Si le Brun a donné la composition de ces deux ouvrages, que Girardon eût aussi bien composés, il n'en a pas donné l'étude, le dessein, le drapé, la belle exécution, toutes les parties, en un mot, qui en font le plus grand mérite; & Girardon nous a laissé des morceaux de sa composition, qui prouvent combien aisément il auroit pu se passer du génie de le Brun. Mais celui-ci jouoit du sceptre, & l'autre s'en laissoit battre.

Si on veut juger du goût mesquin & gothique du Giotto, il faut voir la fameuse porte de bronze exécutée par *Andreas Ugolini Pisano*. J'en ai eu sous les yeux un très beau plâtre à Pétersbourg : d'autres bas-reliefs du même compositeur & du même sculpteur en sont aussi la preuve. Mais cela n'est ni vu, ni senti, par des milliers de raisonneurs qui font les entendus.

La meilleure raison dont on se serve pour prouver que les peintres anciens faisoient les plus beaux tableaux possibles,

c'eſt que les ſtatues antiques ſont les plus belles poſſibles, & on dit : *Agaſias* témoigne pour *Apelles.* On ne prend pas garde que la ſculpture ne fournit ce témoignage que pour quelques parties ſeulement, & que la peinture en embraſſe d'autres, qui, portées au plus haut degré poſſible, & réunies à celles qui lui ſont communes avec la ſeulpture, conſtituent la perfection de l'art.

. . . . . . Facies non omnibus una,
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.

J'ai oui dire, mais j'ai de la peine à le croire, que certains défenſeurs de la peinture ancienne prétendent qu'un tableau eſt parfait, s'il repréſente tout ce que peut repréſenter la plus belle ſculpture. Ce n'eſt aſſurément ni un philoſophe, ni un connoiſſeur, qui auroit cette idée de la peinture. Le connoiſſeur ſait que la peinture réduite en camaïeu, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une copie de la ſculpture, qui n'a ni le mérite de ſes difficultés, ni celui de ſon exécution : il ſe garderoit bien ſur-tout de prêcher le *monochromiſme* à l'école françoiſe. Le philoſophe ſait que la diverſité des couleurs concourt, dans le ſyſtême de la nature, tout autant que les formes, à l'harmonie univerſelle. Ainſi le philoſophe & le connoiſſeur ſentent le charme qui réſulte du concours du coloris & des formes.

Le coloris foible & ſans vigueur fut long-temps, & fort à propos, reproché à l'école françoiſe. Cette maladie cependant n'attaqua ni *la deſcente de croix* de Jouvenet, ni quelques autres tableaux à peu près du même temps. Enfin, à commencer du ſallon de 1781, on a vu renaître le bon coloris dans l'école françoiſe. C'eſt à ce retour de ſanté que nous devrons l'eſtime & le ſuffrage univerſel. Evitons les rechûtes, continuons à peindre, & que de fauſſes déclamations, de pernicieux préjugés, ne nous ferment plus les yeux.

J'ai oui dire auſſi qu'un tableau des mieux coloriés ſe trouve réduit au blanc & au noir quand il eſt gravé; qu'il n'e

plus

plus cette harmonie, ce charme du coloris, & que, malgré cette réduction, il peut encore représenter le choix, le dessein, les caracteres, les expressions, la composition, que le peintre a mis dans l'original. Ceux qui font ce raisonnement, sont, à l'égard de la couleur, comme ces gens qui, sans savoir pourquoi, parviennent à haïr les hommes dont ils ignorent le mérite. Mais on peut leur répondre : Faites graver d'après un grand maître de l'école vénitienne, ou tel autre bon coloriste qu'il vous plaira; faites aussi graver d'après un camaïeu, & qu'il y ait dans les deux tableaux les beautés de la sculpture grecque; mettez les deux estampes l'une à côté de l'autre, & vous verrez si le blanc & le noir de la premiere sera semblable au blanc & au noir de la seconde. Cette premiere sera bien une autre impression sur vos sens & sur votre ame. En rapportant ces deux effets à la musique des anciens, l'un sera le mode phrygien, l'autre ne sera que le lydien, quelque harmonie & même quelque mélodie qu'il puisse avoir; car vous n'ignorez pas qu'il y a dans la peinture une mélodie oculaire, comme dans la musique & dans le discours il y en a une auriculaire. Si vous êtes ami éclairé de l'art, & point aveugle volontaire, si vous êtes sensible & point tracassier, vous sentirez l'éloquence du beau coloris; vous verrez de combien il l'emporte, à mérite égal d'ailleurs, sur un tableau foiblement colorié; vous conclurez que l'un est la *chose*, & l'autre l'*à-peu-près*, & vous n'oserez plus dire qu'un enfant est aussi grand qu'un homme fait.

Mais Philostrate ne dit-il pas qu'un simple trait, à peine ombré, peut aussi parfaitement rendre tous les objets de la nature que le tableau le mieux colorié? Peut-être l'aurez-vous lu dans la vie d'Apollonius: si vous l'avez lu, convenez que le sophiste grec a pensé de la peinture un peu différemment que je n'en pense, & que ce qu'il dit peut aller à-peu-près jusqu'au camaïeu, tandis que c'est de toute l'étendue de l'art que je vous parle : en un mot, si votre proposition est celle de Philostrate,



vous voyez que je n'ai rien à démêler ici ni avec vous, ni avec lui.

Encore un mot à ceux qui oublieroient que la faculté d'écrire sa pensée appartient à tous les hommes, qu'elle a sa base dans l'éducation générale, & qu'elle s'augmente plus ou moins dans tous les états qui ne sont pas abjects.

Celui qui écrit sur un sujet qu'il ne connoît pas, ou qu'il connoît mal, quelque esprit & quelques talents qu'il ait d'ailleurs, s'expose à écrire des sottises; & il en écrit, s'il se livre aux détails.

Celui qui, sans prétention au talent littéraire, n'écrit que de ce qu'il professe, & de ce qui peut y avoir des rapports, n'est pas repréhensible; parcequ'on ne l'est pas de parler & d'écrire de ce qu'on fait, ne fût-on ni correct ni élégant.

Si quelqu'un prétendoit que l'artiste ne peut pas même écrire passablement de ce qu'il fait, on pourroit prier ce *quelqu'un* de faire un tableau ou une statue qui approchassent de ce qu'écrit l'artiste, qui pussent être regardés comme son écrit peut être lu, & l'on exigeroit de ce quelqu'un qu'il n'eût pas recours au teinturier. On s'en remettroit, après l'épreuve, à la décision de celui qui auroit eu la complaisance de la faire, pour savoir si le champ de certains arts est aussi aisé à parcourir que celui de quelques autres. Nous excluons l'artiste absolument ignorant; nous admettons uniquement celui que l'éducation & quelques connoissances qui en résultent nécessairement, ont tiré de la classe d'ouvrier.

On auroit beau nous dire : Le littérateur, par exemple, ne prétend faire ni peinture, ni sculpture; il croit seulement s'y connoître assez pour en écrire : or il écrit mieux que l'artiste. On répondroit : Vous êtes à côté de la question, il faut vous y ramener. Il s'agit d'exercer un art, & non pas seulement d'en raisonner; le littérateur doit donc faire un tableau, le peintre ou le sculpteur doit donc écrire, afin qu'on puisse bien voir,

dans deux talents qui ne sont pas ceux de celui qui les exerceroit, laquelle des deux productions feroit le plus hausser les épaules. Voici l'unique mot de l'artiste qui veut écrire : *Je fais un peu votre métier, faites un peu le mien.* Ce mot est simple, il est clair, il faut y répondre.

Ainsi, Messieurs, si l'écrit de l'artiste est utile à l'art, s'il est pensé, raisonné, il peut & doit être lu : péchât-il par le coloris & la correction, il aura son effet ; car de quoi s'agit-il entre l'écrivain littérateur & l'écrivain artiste, lorsqu'ils écrivent de l'art, sinon de raisonner juste sur un sujet particulier ? or il n'y a personne qui ne sente que toutes les présomptions sont en faveur de l'artiste. Raisonner juste est la question ; bien écrire en est une autre.

Honorons les talens, encourageons tout ce qui tend à leurs progrès ; & si nous ne corrigeons pas certaines prétentions qui ne peuvent qu'augmenter les fausses connoissances, montrons au moins que nous en avons pénétré l'erreur & l'injustice. *Il aura sa fureur pour peine*, disoit le président de Thou en parlant de Scioppius. Ceux qui diroient que l'artiste en écrivant ne produit qu'un labeur informe, & conséquemment inutile, auroient aussi leurs vaines & inutiles clameurs pour salaire.

Les têtes saines, honnêtes, instruites, n'ont pas besoin d'être averties que tout ceci ne les regarde pas.

On ne distingue pas généralement assez le vrai savant, dans quelque genre que ce soit, de l'homme qui, grace à sa mémoire, à une sorte de routine & à des connoissances légeres, pour la plupart fort isolées, répete au hasard & souvent fort mal ce que d'autres savent bien. Le premier ne fonde sa doctrine que sur la nature ; son génie, sa ténacité à l'étude, la pratique, l'expérience, forment & constituent ses connoissances : elles lui sont propres, tandis que celles des autres, si communes parmi nous, & qui font pour quelque temps des réputations, ne sont que d'emprunt.

Ceux d'entre les beaux esprits dont nous sommes inondés, qui, pourvus d'une sorte d'imagination qu'on peut prendre pour du génie, tiennent leurs livres de compres avec le plus d'ordre, sont aussi ceux qui se font le plus de cette réputation éblouissante : mais gloire parasite, vraie singerie, sa durée ne devroit être que d'un instant.

Si tant de gens se sont imaginé que Pline a dit des merveilles sur les beaux arts, n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans le défaut de principes. C'est aussi de là que vient la surprise de le voir réduit à si peu de chose après un regne long & brillant.

J'oserois croire que mes démonstrations du peu de connoissance de Pline dans l'art, & chemin faisant celles que j'ai pu donner de l'incertitude des décisions prononcées par d'autres écrivains, pourroient bien n'être pas absolument mauvaises, puisqu'on entend déja dire à de prétendus connoisseurs : » J'ai » bien autre chose dans la tête que des babioles comme la » peinture & la sculpture ». Voilà le dernier retranchement derriere lequel ils se sauvent. Hélas ! que pourroit-on souhaiter de mieux, sinon qu'ils eussent toujours tenu le même langage ?

C'est avoir beaucoup fait pour un art, que d'en avoir dégoûté ceux dont l'intérêt qu'ils y prennent, ne peut que nuire à ses progrès & perpétuer les fausses connoissances. Celui qui travaille à rétablir les droits des hommes vraiment intelligents & modestes, en a d'assurés à leur gratitude ; détromper, c'est instruire. Ainsi trop long-temps obsédés par le vain fantôme du faux savoir, dégagés en partie des entraves de la suffisance, les bons esprits pourront plus aisément se débarrasser du reste & se faire entendre.

Fin des notes sur le XXXVI livre de Pline.

SUR
DEUX PEINTURES
DE
POLYGNOTE.

PLINE a passé trop légèrement sur l'ouvrage fameux que Polygnote peignit à Delphes. *Hic Delphis ædem pinxit*, est une phrase trop seche, trop laconique, pour des peintures qui devoient faire époque dans l'histoire de l'art. Mais Pausanias, par une longue description, nous a bien dédommagés du silence de Pline. Nous allons donc jetter un coup-d'œil sur le narré du descripteur, sur l'idéal de l'ouvrage, & sur le jugement que M. le comte de Caylus a fait de l'un & de l'autre.

Oublions qu'il est presque de foi d'adorer les anciens les yeux fermés : regardons, sur la description d'un témoin oculaire, une des belles productions d'un peintre célebre, & tâchons de voir si l'ouvrage répondoit dans toutes ses parties aux éloges qu'on en a faits : c'est peut-être un moyen de s'assurer si quelquefois on n'exagere pas la beauté d'un ouvrage médiocre, & s'il n'arrive pas aussi qu'on loue mal une belle production. Pour me conduire dans cet examen avec quelques précautions, j'ai pris un Pausanias

grec, dont on m'a expliqué le texte avec la plus grande exactitude; ainsi je hasarde mes observations.

A Delphes, dans le Lesché, *vous verrez*, dit Pausanias, *une peinture qui représente la destruction de Troie, & le départ de la flotte des Grecs* (a). Rien ne seroit plus naturel ni plus vrai à représenter dans un seul tableau, pourvu cependant que l'un ne fût que l'accessoire, & l'autre le principal. Mais comme Pausanias nous a conservé lui-même l'inscription originale du tableau, & qu'il n'a sans doute pas apperçu qu'elle contredisoit l'exposé qu'il donne ici, nous nous en rapporterons à l'autorité la plus certaine; la voici : *Polygnote de Thase, fils d'Aglaophon, a peint la destruction de la forteresse de Troie* (b). Et, comme dans le même tableau le retour des Grecs est aussi représenté, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait là une double action, & même un anachronisme.

Echœax descend de l'échelle du vaisseau de Ménélas, tenant un vase de cuivre à mettre de l'eau (ὑδρία). Il n'y a pas de mal à représenter un serviteur qui va chercher de l'eau pour l'équipage; mais c'est

(a) Ἴλιόν τε ἐστιν ἑαλωκυῖα καὶ ἀπόπλους ὁ Ἑλλήνων. Phoc. lib. 10, chap. 25.

(b) Γράψε Πολύγνωτος, Θάσιος γένος, Ἀγλαοφῶντος υἱὸς, περθομένην Ἰλίου ἀκρόπολιν. Phoc. lib. 10, ch. 27.

une petitesse d'écrire son nom à côté de lui sur le tableau : c'en est une autre de s'amuser à le rapporter de préférence, quand il s'agit de décrire un grand sujet (*a*).

Polygnote a représenté Nestor, & auprès de lui son cheval, qui paroît vouloir se rouler sur le sable. Nous ne connoissons pas sans doute le costume des anciens Grecs, comme on le connoissoit au temps de Polygnote ; mais il semble que le vieux Nestor ne devoit pas être venu à cheval jusqu'au rivage, & que son char, *auprès de lui*, eût été plus convenable & plus dans le sujet.

Non loin de Nestor, il y a plusieurs captives. On croiroit, avec cette compagnie, être toujours au bord de la mer ; mais on en est peut-être à une lieue ; c'est-à-dire qu'on est avec Epéus, représenté nud, jettant par terre les murs des Troyens, ces murs qui avoient tenu dix ans contre l'ennemi. C'étoit un hardi & vigoureux garçon que cet Epéus, attendu qu'il se mit nud comme la main pour avoir plus de force,

(*a*) L'abbé Gédoyn, dans sa note sur ce passage, dit que *cet Echœax portoit une urne où l'on avoit apparemment renfermé les cendres de Phrontis.* Mais ce Phrontis est occupé à disposer des crocs sur le vaisseau de Ménélas. Si l'abbé Gédoyn, avant de faire sa note, avoit consulté le troisieme livre de l'Odyssée, il auroit vu que le pilote Phrontis ne mourut sur le vaisseau de Ménélas qu'après le départ des Troyens, & avant que la flotte eût gagné le promontoire de Malée.

& pour mieux se garantir des démolitions qui pouvoient lui tomber sur le corps : car il ne s'amusa pas à *araser* les murs ; il les *abattit*, les *renversa de fond en comble*, les *fit sauter*, les *détruisit*, les *démolit jusqu'au sol* (*a*).

Après avoir décrit une belle scene qui se passe dans la ville entre Ajax, Cassandre & les Atrides, Pausanias nous ramene à Nestor, qui, comme on a vu, étoit sur le rivage ; mais il est venu dans la ville auprès du cheval de bois. Je ne suivrai pas le descripteur dans tous les détails, dont les uns, quoique mal faits, ne donnent aucune mauvaise idée du tableau ; & les autres sont trop équivoques pour oser décider ; mais je demanderai pourquoi le corps de Polydamas est sous une cuvette placée sur un piédestal de pierre, & pourquoi *Sinon* emporte le corps de Laomédon, qui avoit été tué par Hercule quelques 50 ans avant la prise de Troie.

O Polygnote, si vous avez fait un beau tableau, ou mal-à-propos deux beaux tableaux dans un, comme on les fait passer misérablement à la postérité ! Et si c'étoit un ouvrage médiocre, que ceux qui s'efforcent à en exalter le mérite sont plaisants !

M. le comte de Caylus, dont la passion pour les arts fut toujours soutenue par de continuelles re-

---

(*a*) Γέγραπται δὲ καὶ Ἐπειὸς γυμνὸς καταβάλλων ἐς ἔδαφος τῶν Τρώων τὸ τεῖχος. Phoc. cap. 26.

cherches dans l'antiquité, étoit trop éclairé pour ne pas sentir les défauts du tableau de Polygnote. Sa droiture & ses lumieres lui en ont fait avouer une partie : s'il a été plus réservé sur les autres, s'il a même cherché quelquefois à montrer en beau ce qui devoit lui paroître ridicule dans cet ouvrage, c'est que son cœur honnête étoit toujours favorable aux foiblesses de ses amis : belle qualité, quand il ne s'agit que de ses amis, & qu'on les distingue de ses préjugés. Il a eu moins d'indulgence pour Pausanias ; il est convenu qu'en parlant beaucoup de l'art, cet écrivain a montré qu'il n'en avoit aucune connoissance. Quoi qu'il en soit, le tableau du peintre grec n'est plus ; mais comme le descripteur est entre les mains de tout le monde, nous pouvons juger du plus ou moins de justesse des raisons de M. de Caylus. Je respecte la mémoire de cet amateur distingué, autant que je respectois sa personne, lorsqu'il siégeoit dans notre académie. Si j'osois alors n'être pas toujours de son avis, s'il ne se rendoit pas toujours au mien, c'est que nous avions l'un & l'autre la liberté académique, & que nous en usions ; aussi approuvoit-il ma franchise. C'est avec cette même liberté que je vais parcourir son jugement de l'ouvrage de Polygnote ; jugement déposé dans les archives publiques de l'académie des inscriptions & belles-lettres.

Prêtons-nous, pour un instant, à l'invraisem-

blanche; oublions que d'un côté du tableau est une ville dont l'intérieur fait scene; oublions qu'à l'autre bout est un port qui ne devroit s'appercevoir que dans l'éloignement : si vous voulez que ce soit le départ des Grecs, la ville ne devoit être vue que dans le fond du tableau. Oublions que les vainqueurs s'embarquent, tandis qu'ils massacrent encore dans la ville, quoiqu'ils ne soient partis qu'après la ruine entiere des malheureux Troyens. Observons seulement que Polygnote n'a représenté qu'un seul vaisseau, sans aucune indication qui fît soupçonner la flotte grecque. « Il prouve par cette conduite, *dit* » *l'auteur du mémoire*, une grande intelligence de » composition. Il se contente de faire voir le plus » considérable vaisseau de cette flotte, & suppose » les autres placés de façon à ne pouvoir être vus ». (Histoire de l'académie des belles-lettres, t. 27.) Ne pourroit-on pas dire au contraire: Faites appercevoir quelques mâts, quelques voiles, quelques proues, quelques poupes derriere votre vaisseau, si vous voulez qu'on présume une flotte de 1000 ou 1200 vaisseaux, comme étoit celle des Grecs: c'est *la grande intelligence de composition.* N'y manquez pas, pourroit-on ajouter, en se servant des propres expressions de M. de Caylus, page 43, *parceque votre art est muet, & que vous êtes obligé de recourir à des signes pour vous faire entendre.* Il seroit même inutile d'avertir qu'on regarderoit un tableau où

feroit traité le même sujet avec une conduite aussi aride, comme une production *sans goût*, sans génie, sans vraisemblance.

Venons à la duplicité d'action qui est niée tout net dans le mémoire, quoiqu'elle soit certaine dans Pausanias; raison particuliere de nous arrêter sur ce point & de l'examiner attentivement.

» Il n'y a point ici, *dit-on*, de duplicité d'action; » en même temps que les Grecs se préparoient au » départ, ils achevoient de ruiner la ville de Troie. » Il n'y avoit ni interruption dans la composition de » Polygnote, ni séparation dans le tableau. Une » ville, une campagne, une côte, fournissent de » grandes variétés à un artiste; le peintre en a su pro» fiter » (p. 43). Cela est net; voyons si cela est exact.

Agamemnon & la plupart des principaux capitaines étoient partis; les Troyens étoient ou sauvés en petit nombre, ou prisonniers, ou massacrés. Pour supposer que ce qui restoit de Grecs *achevoit de ruiner la ville de Troie*, il falloit au moins y laisser quelques troupes: mais il n'y a pas un soldat dans la ville; sept ou huit généraux y sont encore, qui ont sans doute défendu à aucun soldat de s'y trouver. Voilà d'abord une invraisemblance qui affoiblit l'intérêt du sujet, qui refroidit la composition.

» Il n'y avoit ni interruption dans la composition » de Polygnote, ni séparation dans le tableau ». Tant pis vraiment. Il ressembloit donc à ce bas-relief

antique, à un des bouts duquel Minerve dit à Persée d'aller délivrer Andromede, & où Persée délivre Andromede à l'autre bout. Il n'y a point dans ce bas-relief de *séparation;* la seule *interruption* qui s'y trouve au milieu, c'est la naissance de Vénus entre deux tritons: du reste, c'est le même terrain, la même eau, le même plan. Ce sculpteur l'emporte sur Polygnote; il a composé trois sujets dans une bordure, & il s'en faut que cet exemple antique soit le seul.

» Une ville, une campagne, une côte, fournissent de grandes variétés à un artiste ». Assurément. Mais quand l'artiste présente ces objets sur une ligne parallele aux deux côtés de la bordure du tableau, & que cette campagne n'a que quelques toises de face, a-t-il profité de ces *grandes variétés* que lui fournit son sujet? Où sont ces champs troyens qui étoient entre la ville & la flotte? Cette vaste scene de carnage, où est-elle? Voilà donc encore de l'invraisemblance & de la débilité.

» Le peintre en a su profiter ». Il n'y paroît pas. D'ailleurs, cette supposition n'est-elle pas trop hardie? Ne faudroit-il pas voir le tableau avant de la faire? & ne jugeroit-on pas mieux, par ce moyen, du parti que le peintre a pu tirer de la gêne où il s'est mis, avant de décider que sur une ligne de quelques toises, présentée en face, il a su *profiter* des variétés que peut *fournir* un terrain vaste, car il faut

supposer ses figures grandes au moins comme le naturel? Parlons net; cela est impossible au peintre le plus ingénieux, dans un pareil sujet. Voilà donc un tissu de contradictions, d'anachronismes, d invraisemblances; ou du moins voilà des raisons qui balancent un peu l'éloge de cette composition. Si l'esprit de contradiction est un défaut, celui d'engouement en est un autre, & beaucoup plus contraire à la découverte du vrai, dans quelque matiere que ce soit.

L'action ridicule, extravagante & impossible de cet Epéus *nud* qui renverse de grosses murailles, à deux pas d'Hélene, de Nestor, &c. (*a*), qui n'ont pas peur d'en être écrasés, & le plat épisode du cheval de Nestor qui se roule sur le sable à côté de son maître, sont deux points que M. de Caylus ne

(*a*) Euripide, dans sa tragédie d'Hélene, suppose que cette princesse ne fut pas enlevée par Pâris, mais qu'elle fut transportée en Egypte par Mercure, & qu'elle y resta sous la garde de Protée; que Pâris n'emmena dans sa patrie qu'un nuage ressemblant à Hélene, & que ce nuage fut la cause de la guerre de Troie. Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, est d'accord avec Euripide. Il suppose même que les Grecs ne tarderent pas à être instruits de ce fait. » Quand nous eûmes appris la vérité, fait-il dire à Achille dans une apparition, » nous continuâmes à battre Troie, afin de ne pas nous en » retourner avec honte & ignominie ». Mais en jugeant un peintre qui a travaillé d'après le récit d'Homere, c'est Homere que nous devons suivre.

juge pas : ils s'expliquent en effet aſſez bien eux-mêmes. Mais pour l'autre Neſtor qui eſt dans la ville, notre amateur aſſure » qu'il ſeroit injuſte de » mettre cette erreur ſur le compte de Polygnote, » & même de Pauſanias ; qu'il faut que ce nom ſoit » corrompu, & que, dans l'un ou l'autre endroit, » il s'agiſſe d'un autre guerrier que Neſtor » (page 45). L'obſervation auroit plus de force, ſi nous n'avions des exemples antiques d'un même perſonnage répété dans un même tableau ou bas-relief ; ſi Polygnote n'eût pas fait deux ſujets ſur un même fond ; & ſi, de tant de commentateurs, de ſcholiaſtes & de traducteurs, quelques uns euſſent penſé à rectifier *ce nom corrompu*. Quelques lignes plus bas, l'auteur du mémoire, en voulant expliquer ou corriger Pauſanias, l'a un peu gâté. Il lui fait dire que Priam *eſt tué* par Néoptoleme : Pauſanias dit qu'ayant été arraché de l'autel, il fut tué par ce jeune guerrier ; ce qui eſt un peu différent & ſauve au tableau un anachroniſme qu'il ne falloit pas y ajouter.

Ne liſant que l'extrait du mémoire de M. de Caylus dans les volumes de l'académie des inſcriptions, je ne ſais de qui eſt l'obſervation ſuivante. Pauſanias rapporte les noms de quelques corps morts, & fait d'autres détails, car il aime à en faire ; ſur quoi l'obſervateur dit : » L'exactitude du peintre à » exprimer les moindres circonſtances de nombre, » de poſition & d'armures, prouve combien les

» artistes de l'antiquité étoient scrupuleux dans l'observation des faits : aussi étoient-ils regardés comme historiens » (page 45). On ne s'y attendroit pas, lorsqu'il s'agit d'un tableau où l'ordre & la vérité sont blessés à tout instant. Voici donc sur ce singulier passage quelques observations aussi bonnes à dire qu'elles sont aisées à faire. 1°. Polygnote a exprimé *les moindres circonstances de nombre.* (Qui vous l'a dit, & comment savez-vous que ce nombre fût complet ? Si je compte exactement les figures d'un tableau, en résultera-t-il que le peintre n'en aura mis ni trop ni trop peu, parceque j'aurai compté juste ?) 2°. Il a été *exact dans les positions.* (Vous avez donc vu son tableau ailleurs que dans Pausanias, qui ne dessine aucune position ?) 3°. Il a été *exact dans les armures.* (Que savez-vous ? Parcequ'il a représenté des casques, des cuirasses de telle ou telle forme, est-ce une preuve certaine que les Grecs & les Troyens, lorsqu'ils combattoient ensemble, les portoient précisément ainsi, environ 660 ans avant Polygnote ? & ne seroit-il pas possible qu'il eût armé ses héros, comme l'étoient les Grecs (*a*) de son temps ?) 4°. *Il étoit regardé comme historien.*

(*a*) Plutarque, *vie de Marcellus*, dit qu'en Sicile, à Enguie, on voyoit dans un temple de grandes lances & des casques d'airain, dont les uns portoient le nom de Mérion, & les autres celui d'Achille. Mais sommes-nous sûrs que Polygnote ait

(Êtes-vous sûr qu'un tableau qui doit représenter la suite d'un incendie, & où il n'y en a pas un vestige; un tableau qui vous présente un grand cheval de bois sur quatre jambes, quand il s'agit d'une poutre pour battre en breche; un tableau qui contient des contradictions, des anachronismes; un tableau où la plupart des noms sont changés ou *inventés* par le peintre; où des gens sont à côté de ceux qu'on égorge, & tout auprès de gros murs qu'on abat, sans plus d'émotion que s'ils n'en savoient & n'en voyoient rien; êtes-vous sûr, dis-je, que ce tableau puisse être regardé comme l'histoire?) Il n'est pas croyable que ce soit M. le comte de Caylus qui ait fait tant de méprises, car il étoit vraiment connoisseur.

Enfin, le froid épisode de ces gens qui chargent tranquillement des provisions sur un âne, est transformé en précepte. « Ces détails, *dit-on*, caractérisent le sujet, & l'art du peintre consiste à les » placer ». On pourroit croire cependant que l'entente, l'expression, les grandes convenances, une composition en un mot, où le peintre n'auroit pas besoin d'écrire le nom & l'action de chaque figure auprès d'elle, comme dans le tableau de Polygnote, caractériseroient beaucoup mieux un sujet. Nous ne

---

connu ces armures? Il falloit s'en tenir à la vraisemblance, & ne pas risquer une affirmation sur un fait aussi peu certain.

méprisons

méprisons pas *les détails* épisodiques ; mais comme ils ne caractérisent le plus souvent que des circonstances particulieres, & rarement le sujet, nous ne leur donnons que la derniere place dans un ouvrage de génie. Ainsi, par tout où nous pourrons appliquer cette image de Virgile,

> . . . . *Crudelis ubique*
> *Luctus, ubique pavor, & plurima mortis imago ;*

nous ne chargerons point tranquillement nos provisions sur un âne.

Ce seroit dommage de priver le lecteur d'une assez plaisante note qu'a faite M. l'abbé Gédoyn à propos des écriteaux plaqués auprès de chaque figure : on verra du moins que si le tableau de Polygnote a été mal décrit, le traducteur de la description renchérit de son mieux sur son original.

» Cet endroit nous apprend que dans ce tableau
» où il y avoit plus de 80 figures, chaque figure
» principale étoit marquée par une inscription :
» c'étoit l'usage des peintres de l'ancien temps (*de*
» *celui de l'ignorance de l'art*), & je ne puis croire
» que leurs tableaux en fussent défigurés, puisqu'ils
» ont fait l'admiration des Grecs & des Romains,
» dont le goût pour la peinture valoit bien le nôtre.
» Un usage contraire a prévalu, & fait souvent d'une
» belle tapisserie ou d'un beau tableau une énigme
» pour les regardants. Ces inscriptions donnoient

» d'abord l'intelligence du sujet, & mettoient le » spectateur à portée de juger si chaque partie de » sujet étoit bien exécutée ».

Quiconque sait en gros l'histoire grecque trouvera peu vraisemblable qu'à Delphes, dans la 84ᵉ olympiade, la prise de Troie fut une énigme pour les regardants. On croiroit voir M. Gédoyn, se promenant dans les rues de Paris un jour de Fête-Dieu, lire avec satisfaction le petit rouleau qui sort de la bouche des personnages dans les *tapisseries* gothiques, & donner à ces tapisseries la préférence sur celles qui n'ont pas l'écriteau. Il faut pourtant convenir que, dans un siecle où les arts ont fait tant de progrès, il est triste d'entendre encore d'aussi pauvres raisonnements. Qui croiroit qu'un homme d'esprit a pu dire qu'une inscription à côté d'une figure mettroit à portée de juger si cette figure est *bien exécutée?* Un autre auroit dit au moins, *bien pensée*. La populace dit sans doute beaucoup d'impertinences, quand elle est devant un tableau où elle ne voit ni le nom des personnages, ni l'annonce du sujet, deux choses qu'il ne faut pas confondre. Mais comme un tableau n'est pas fait pour la populace exclusivement, les spectateurs instruits instruisent ceux qui ne le sont pas, sur-tout quand ce tableau reste public; & l'on doit laisser à l'enfance de l'art la petite inscription, parcequ'alors n'ayant pas d'idée de l'effet général, on n'apperçoit pas que

l'inſcription puiſſe détruire un accord qu'on ne connoît point. Ainſi quand la peinture ne parloit pas encore, elle avoit beſoin de ce mauſſade interprete. Cependant, voyez le peuple ignorant écouter une tragédie où les perſonnages ſont nommés, & dites s'il ſait bien ce qu'il voit & ce qu'il entend. La connoiſſance des noms a-t-elle jamais appris à bien juger d'un drame & d'un tableau ?

Je ſuppoſe que chaque lecteur connoît Pauſanias, au moins par une traduction; ainſi je ne craindrai point d'aſſurer que ſi un peintre moderne eût compoſé le même, ou les mêmes ſujets, à la maniere de Polygnote, on lui diroit : Troie priſe & pas une maiſon brûlée ou renverſée, eſt une ſottiſe. Point de ſoldats dans une ville où des généraux tuent encore, eſt une ſottiſe. Après un carnage effroyable, dix ou douze corps morts de compte fait, eſt une ſottiſe. Laomédon parmi ceux qu'on vient de tuer cinquante ans après ſa mort, eſt une ſottiſe; & c'en eſt une autre d'avoir placé dans le tableau ce perſonnage, s'il n'étoit pas le pere de Priam, parceque la reſſemblance de nom doit néceſſairement tromper le ſpectateur. Epéus *nud*, qui renverſe de fond en comble les murs de Troie, eſt un compoſé de deux ou trois ſottiſes, attendu qu'Epéus, fils de Panopée, roi de la Phocide, & roi lui-même après ſon pere, avoit comme les autres de quoi ſe vêtir; qu'ainſi c'eſt une faute groſſiere de n'avoir repréſenté que lui

ainsi nud, & de l'avoir placé tout auprès de ces dames qui attendent que le vaisseau soit prêt. D'ailleurs, de ce qu'Epéus inventa une machine pour enfoncer les murailles d'une ville, & que cette machine a été nommée le *cheval de bois*, il ne s'ensuit pas que cet inventeur soit tout nud pour abattre les murs de Troie (*a*). Des personnages dont les noms sont *inventés*, tandis que le sujet en fournit en abondance, est une sottise. Des gens qui se tiennent tranquillement auprès de ceux qu'on massacre, des femmes assises à deux toises de gros murs qu'on démolit, est au moins une sottise. Trois ou quatre toises d'espace au camp des Grecs, depuis la ville jusqu'à la mer, est une sottise. Représenter Troie assez proche du vaisseau, pour que tous les personnages, tant de la ville que du navire, soient également apperçus, est une sottise. Le nom & l'action de chaque personnage écrits sur lui ou à côté, est une sottise. Nestor

(*a*) Pline, liv. 7, ch. 56, dit que cette machine étoit le *belier*. On avoit sans doute figuré une tête de cheval à la poutre qui battit les murs de Troie. Pausanias, liv. 1, ch. 23, dit qu'il a vu dans la citadelle d'Athenes un cheval de bronze, fait selon l'opinion reçue, & des flancs duquel des guerriers étoient prêts à sortir. Je n'ai pas trouvé qu'il dise ailleurs qu'on eût conservé en Grece la longue poutre inventée par Epéus, & que lui Pausanias ait vu cette poutre. Il pourroit donc bien y avoir une méprise dans l'article *Enchantement*, page 189, *Questions sur l'Encyclopédie*.

dans la ville & Nestor sur le rivage, est une sottise. Un seul vaisseau, quand il s'agit d'une flotte de 1000 ou 1200 vaisseaux, est une sottise. Enfin, des gens qui chargent tranquillement & mal-à-propos des provisions sur un âne, quoique ce soit une bonne précaution, n'en est pas moins une sottise en peinture. Voilà ce qu'on diroit à un peintre moderne; & je ne vois pas trop ce qu'il auroit de bon à répondre, sinon une meilleure composition, sans laquelle on ne pourroit le *regarder comme historien.*

Ainsi qu'au poëte, il est permis au peintre & au sculpteur de supposer, de créer, de choisir des incidents sur lesquels l'histoire ne prononce pas. Aller au-delà, c'est ouvrir la porte au caprice, à la licence, à l'invraisemblance, aux contradictions, aux absurdités. Bien entendu aussi qu'autant de fois que l'artiste abandonne le thême historique, c'est autant de beautés & d'intérêt qu'il s'engage à mettre dans son ouvrage. Mais point d'entorse à l'histoire, & sur-tout au bon sens, s'il vous plaît; & quand ce ne seroit que pour notre honneur, ne préconisons jamais des sottises.

Malheureusement Pausanias a détaillé le trône d'Amyclée, celui du Jupiter Olympien (je ne parle pas de la statue sublime, car *c'est Jupiter, & non pas son marche-pied, qu'il faut admirer*), & les tableaux de Polygnote, compositions dont l'idéal prête furieusement à la censure, malgré les efforts de leurs

apologiſtes pour en interpréter favorablement les défauts. Qui nous aſſurera que ces ouvrages loués légèrement tout haut, d'après tant d'oui-dire, mais dont le foible aura été ſenti par quelques eſprits attentifs qui ſeulement en auront trop étendu les conſéquences, n'aient pas ſervi de fondement tacite à l'opinion répandue, que notre affaire eſt ſeulement de ſavoir tenir le porte-crayon, le pinceau, l'ébauchoir & le ciſeau? La voilà peut-être, cette ſource de tant de préjugés dépoſés dans des écrits ignoramment éloquents, & dont ceux d'entre nous qui n'oſent ni réfléchir ni parler, ſont encore les victimes, eux & leurs ouvrages. La puſillanimité détruit la hardieſſe de penſer, & accoutume aux idées médiocres; & la conſéquence néceſſaire de cet état eſt de ſe taire par honte, par crainte & par foibleſſe.

Si l'idéal du grouppe de Laocoon manque de juſteſſe; ſi dans cet *ouvrage préférable*, dit Pline, *à tout ce qui a été fait en peinture & en ſculpture*, les convenances du ſujet ne ſont pas obſervées; ſi le fameux Moïſe de Michel-Ange peche auſſi de ce côté, à combien plus forte raiſon nos artiſtes ſeront-ils accuſés de ne ſavoir pas penſer! Oui; mais voyez l'Apollon & tant d'autres beaux ouvrages d'artiſtes qui ſans doute ont penſé; voyez ceux de Puget, ceux du Pouſſin, &c. vous trouverez que des peintres, que des ſculpteurs, peuvent joindre au génie la

justesse dans les pensées : ces dons de la nature sont quelquefois étouffés par la tyrannie dogmatique ; il faut avoir le courage d'en secouer le joug.

M. le duc d'Antin, surintendant des bâtiments du roi, *ordonnoit* un jour à Bouchardon d'ôter un muscle qu'il trouvoit de trop dans un modele de ce savant artiste (le duc d'Antin étoit fort gras) ; Bouchardon lui répondit sensément : » Mais, monseigneur, si je l'ôte, il faudra que j'aie la peine de le » remettre, car ce muscle est nécessaire à l'action » de cette figure ; il est dans la nature, & je l'ai étu» diée » : réponse qu'aucun artiste habile n'a jamais eu occasion de faire à M. le marquis de Marigny (*a*).

(*a*) Quand je travaillois au grand modele de la statue de Pétersbourg, M. de Betzky vint un jour dans mon attelier pour me dire : » Ne pensez qu'à exécuter votre modele, & moi je » m'occuperai à faire l'armature pour soutenir le cheval sur » les pieds de derriere ». Cette proposition me parut si singuliere, que je répondis : » Monsieur est donc forgeron ; car c'est » un habile forgeron qu'il me faut à présent, puisque l'arma» ture fut conçue avec le sujet, quand je reçus à Paris les or» dres de Sa Majesté Impériale, & que vous le savez bien ». Nous avions dans l'attelier, & sous les yeux, un petit modele en fer de cette armature : je l'y avois placé pour tranquilliser ceux qui paroissoient craindre que le bronze ne se soutînt pas. M. de Betzky fut mécontent de ma réponse, à laquelle j'ajoutai : » Assurez-vous, monsieur, que votre proposition ne peut être » écoutée que par des artistes assez bas pour s'y soumettre ; » que chacun doit faire son métier ; qu'il ne faut ravir à per-

Quel artiſte n'a pas été plus ou moins la victime de vexations qui enfin l'ont rebuté, qui lui ont fait abandonner ou gâter un ouvrage ? Il faut manquer de pain, d'honneur ou de talent, pour ſe ſoumettre deux fois à ces tyrans du génie. L'artiſte, direz-vous, n'aura pas bien entendu ce que l'amateur lui preſcrivoit. Dites plutôt que, ſi un mal-adroit touche un inſtrument, il n'en tirera que des ſons faux, & que ſouvent il le déſaccordera. Mais vous ne ferez pas tel tableau, telle ſtatue. Eh ! vous en ferez d'autres.

Et ma réputation, direz-vous, que deviendra-t-elle ? Les protecteurs & leurs ſatellites la détruiront. — Ces gens-là, quelques ſingeries qu'ils aient employées, n'ont jamais ſu faire ni détruire de réputation en aucun genre, à qui mérita d'en avoir une. — Mais le

» ſonne ce qui lui appartient ; & qu'à Paris, M. le directeur » général ne vient pas dans nos atteliers s'expoſer à nous dire, » *Je vous ferai ceci, je vous ferai cela*, parcequ'il ſait bien » que c'eſt notre affaire & non la ſienne ». M. de Betzky fut encore plus mécontent, & ſortit auſſitôt ſans répliquer. M. le comte Carburi étoit préſent.

Je rapporte ce petit incident, parcequ'on écrivit à Paris que j'avois inſulté M. de Betzky, & que quelques perſonnes y prirent l'*inſulté* pour l'*inſultant*. Le fait avoit été ſi bien défiguré, qu'il ne venoit pas à l'eſprit qu'on avoit ſuppoſé l'artiſte aſſez imbécille pour projetter un bronze coloſſal, ſans penſer aux moyens de l'aſſurer dans la ſituation qu'il lui donnoit ; & que, la petite armature n'eût-elle pas été déja faite, on inſultoit un homme qui ne s'étoit pas mis dans le cas de l'être.

découragement, le dégoût, peut-être l'entier abandon du travail! — Hé bien, courez donc attendre les gens aux barrieres. Levez-vous matin pour aller saluer profondément des valets. Introduit chez leur maître, montrez-lui en tremblant des productions qu'il regardera peut-être d'un œil de dédain. S'il vous loue, soyez comblé de son éloge imbécille, applaudissez à sa critique ridicule; car vous attendez qu'il parle au ministre, ou qu'il vous y présente. Supposons que vous obteniez cette faveur, & qu'elle vous soit avantageuse, votre ame sera dégradée; & si vous ne devenez pas un artiste médiocre, vous serez à coup sûr un homme rampant.

Passons à une autre production de Polygnote, puisque M. le comte de Caylus en parle aussi: le tableau représentoit la descente d'Ulysse aux enfers.

On sait qu'Ulysse, arrivé chez les Cimmériens, fit une fosse, y répandit les effusions, égorgea les victimes du sacrifice, évoqua les ombres, & particuliérement celle de Tirésias; qu'elles arriverent en foule du fond de l'Erebe, mais qu'Ulysse *ne descendit pas* dans la demeure de Pluton: c'est en abrégé l'histoire de cette fable poétique. Nous allons voir jusqu'à quel point le tableau s'y rapporte, & s'il prouve mieux que l'autre, que son auteur doit être regardé *comme historien.*

Feu M. le Lorrain, peintre à talent, a gravé ce tableau ainsi que le précédent; il a mis de l'esprit

dans la touche, du goût dans les figures, & de l'intelligence dans la composition; c'est-à-dire, autant qu'on en peut mettre quand on n'est pas libre. Forcé de suivre le texte traduit de Pausanias, il n'a pu se garantir de plusieurs fautes qu'il n'eût point faites assurément s'il eût composé sous une dictée plus raisonnable. L'objet de cette opération étoit de faire trouver les deux compositions de Polygnote le moins mal possible.

Feu M. le comte de Caylus ne laissoit guere à un artiste qu'il conduisoit & qu'il aimoit, la dangereuse liberté de s'égarer dans les sentiers ardus & périlleux du génie. Nous pouvons donc regarder comme de lui les sujets qui se trouvent dans le 27e tome de l'histoire de l'académie : nous étant arrêtés fort long-temps au premier, nous passerons rapidement sur celui-ci.

J'en regarde la composition, & je demande: Sont-ce les champs élysées? Je n'en sais rien, puisque j'y vois des coupables qui souffrent les peines des damnés. Est-ce donc l'affreux Tartare? Je n'en sais rien, puisque j'y vois les ames heureuses qui goûtent les douceurs de l'autre vie. Quel qu'il soit, c'est le séjour des ombres : chacune y fait son office; les Danaïdes, Tantale, Sisyphe, &c. C'est l'enfer en un mot; l'Achéron & la barque du ténébreux nocher n'en laissent aucun doute. Et tout au beau milieu des enfers on voit une petite fosse creusée pour faire

sortir du ténébreux séjour les ombres que le prudent Ulysse évoque de toutes ses forces, quoiqu'il y ait quatre-vingt de ces gens-là de côté & d'autre autour de lui dans le tableau. Il est vrai que cette compagnie n'a point du tout l'air de penser à Ulysse, qui de son côté le lui rend bien. Y a-t-il un autre enfer *au-dessous* de celui où se fait l'évocation? ou bien l'artiste a-t-il eu raison d'y placer Ulysse, puisqu'il étoit de foi qu'il n'y descendit pas?

Le beau sujet pour une tête poétique! Quels effets! quels ressorts! quelle magie de couleurs, de lumiere & d'ombre! quelles machines un Rubens eût fait jouer! C'est lui qui eût évoqué les ombres & tous leurs prestiges; il nous eût menés aux enfers (*a*).

(*a*) C'est en Flandre, à Anvers sur-tout, qu'il faut voir ce peintre dans les compositions à grands ressorts. Je ne parle pas de ses différents ouvrages que j'ai vus: je me borne à dire ici que sa fameuse descente de croix est un des plus effrayants tableaux que je connoisse, & peut-être celui qui, en me présentant ce que l'art a de plus expressif, m'a le plus fait horreur. L'idée d'un corps divin n'avoit pas pénétré l'artiste: son Christ mort est un vil supplicié qu'on détache du gibet; si on ne voyoit pas la croix, on penseroit que c'est même de la roue. Chaque fois que je verrois ce tableau, je croirois être à la Greve, quand on en ôte un malfaiteur après l'exécution.

Est-ce ou n'est-ce pas l'éloge de Rubens que je fais? Je n'en fais rien: je peins l'effet que son tableau fit sur moi, quand je le vis à Anvers; & si, en ne le voyant plus, les traces en sont en quelque sorte affoiblies, elles ont cependant assez de force

Quand on a vu notre décoration de Castor & Pollux, quand on a vu celle d'Enée aux enfers par Servandoni, on vient bâiller à la description glacée du froid tableau de Polygnote.

Je ne m'y arrête plus que pour dire un mot de l'ombre de Phedre, qui est là suspendue à une chaîne qu'elle tient des deux mains. *Cette disposition présente avec moins d'horreur sa funeste mort*, dit l'auteur du mémoire. *Un tel ménagement*, ajoute M. de Caylùs, *me surprend de la part d'un artiste si ancien. L'enfance de l'art n'a pas ordinairement le sentiment si délicat.* Polygnote étoit contemporain de Sophocle;

---

encore pour me faire à-peu-près la même impression. Reconnoissons dans d'autres grands artistes, soit grecs, soit modernes, la sublimité simple; mais nous ne pouvons nous soustraire à l'empire que l'art du peintre belge exerce sur notre ame.

J'honore un écrivain dont l'ouvrage, en cinq volumes, a été imprimé à la Haye. Que son sujet l'ait plus ou moins engagé à parler de la peinture, c'est ce qu'il ne nous importe pas ici de savoir. Mais c'est particulièrement à Rubens à répondre à la petite phrase que voici: » La nature n'a pas besoin de » grandes *masses* de lumiere & d'ombre pour produire des » beautés pittoresques; & si le peintre les trouve nécessaires, » c'est comme une aide à la foiblesse de son art ». (Tome 3, page 451.) Alexandre étoit plus excusable dans l'attelier d'Apelles: c'étoit chez son peintre, & les tableaux devoient être à lui. Encore lui disoit-on: *Votre Majesté fait rire mes petits broyeurs de couleurs* . . . . . . Mais c'est à Rubens à répondre.

le siecle de Sophocle n'étoit pas celui de l'enfance du *sentiment*, du goût, du raisonnement, des bienséances. Mais nous allons voir qu'un peintre n'avoit pas besoin de recourir à tant de causes pour représenter Phedre suspendue ; & M. de Caylus oublioit que ce qu'il donne pour un *ménagement* de la part du peintre, étoit un usage des anciens. Ils avoient imaginé *l'oscillation* pour représenter les suicides, parcequ'ils croyoient que l'ame de ces gens-là n'étoit jamais en repos dans les enfers : *Aliæ panduntur inanes suspensæ ad ventos.* Ainsi Polygnote, *délicat* ou non, a peint une *oscillation ;* ce qui n'indique pas le genre de mort. Phedre se pendit : si elle se fût empoisonnée, noyée, ou poignardée, l'artiste eût représenté son ombre également suspendue & oscillante ; ce qui ne supposeroit ni un *sentiment si délicat*, ni aucun *ménagement* de sa part. La religion des Grecs, ou leurs loix, refusoient la sépulture aux suicides. On avoit la superstition de les représenter par de petites figures suspendues à des cordes, & de les balancer en l'air. On croyoit qu'après cette cérémonie l'ame passoit le Styx, & les funérailles étoient censées faites. Il y a donc plus lieu d'être surpris des fautes de jugement que des *ménagements* qui sont dans le tableau de Polygnote.

Voilà ce qu'il m'a paru nécessaire d'observer & de dire, parceque, d'un côté, je n'ai encore vu personne qui osât blâmer ce que je viens de reprendre, & que,

d'un autre, je l'ai entendu louer jusqu'au délire par des hommes qui, du même pas, vont prêchant ces travers aux artistes & à d'autres. Je ne finirai pas cependant sans rapporter le commencement du mémoire dont on a vu quelques traits : l'art & les artistes y sont trop intéressés pour le passer sous silence. Je rapporte sans rien décider.

» M. le comte de Caylus, qui joint au goût des » lettres une étude profonde des arts, ne permet » de parler de peinture qu'à ceux qui en ont étudié » les principes. Pour traiter un sujet il ne suffit pas » de savoir écrire ; il faut connoître à fond sa ma- » tiere : l'ignorance se trahit au milieu des graces » du style.

» Comme la peinture est faite pour les yeux, il » semble qu'il ne faille que des yeux pour en déci- » der souverainement. La poésie, dont le caractere » est naturellement dominant, fiere de ce droit d'aî- » nesse qu'elle s'attribue, peut-être à juste titre, » sur tous les arts, prétend les juger sans les en- » tendre : elle ne daigne plus s'instruire, & ne re- » tient que le droit d'en parler. Les premiers poëtes » avoient mérité leur réputation, autant par l'éten- » due de leurs connoissances, que par le brillant » de leur imagination. Les modernes, satisfaits des » dons de la nature, ne prennent aucun soin de » nourrir leurs talents par le savoir & par la ré- » flexion ; ils regardent la peinture comme une de

» leurs dépendances ; ils s'élevent fort au-dessus des
» artistes, & s'arrogent sur l'art le même droit que
» sur ceux qui le pratiquent. De là naissent ces com-
» paraisons, ces allusions, ces descriptions expo-
» sées en termes magnifiques, mais contredites par
» les lumieres & le bon sens des artistes ».

On voit bien que je copie ce passage, afin de le mettre sous les yeux des artistes qui n'auroient pas actuellement les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres, & pour leur faire connoître à fond la marche adroite, mais pas fort droite, de ceux qui font les petits dragons dès qu'ils voient l'écrit d'un particulier, & qui observent un profond silence sur une opinion déposée & consacrée dans les *Mémoires* de l'académie, quoiqu'il y ait à travers cette opinion des coups d'escourgée appliqués sur eux à bras raccourcis. Ces messieurs ne feront jamais artistes ; ils n'ont donc presque rien à ménager de ce côté-là. Mais comme ils n'ont pas autant d'indifférence pour l'académie des belles-lettres, ils se gardent bien de s'y frotter.

Mais je n'ai pas vu les ouvrages de Polygnote ; comment puis-je les connoître & en juger ? Sans m'amuser à répondre encore à cette question si souvent répétée, & dont la foiblesse a été si aisément démontrée, voici ce que j'ai à dire à ceux qui ne se lassent point de la reproduire : Soyez contents ; je vous présente un homme qui a pu voir ces ouvrages,

& qui va vous dire nettement & en peu de mots ce qu'on en doit penser. S'il ne les a pas vus, il fonde au moins son jugement sur la réputation universelle qu'avoit de son temps, & chez les vrais connoisseurs, le mérite de Polygnote ; ce qui donne une grande force à son argument.

» On dit que les premiers peintres célebres, dont » les ouvrages ne sont pas seulement recommanda- » bles pour leur ancienneté, sont Polygnote & » Aglaophon, dont la couleur foible a encore des » partisans. Quoique les productions de ces artistes » ne fussent que grossieres, & comme les indices » prochains d'un art futur, ces gens-là les préferent » aux grands maîtres qui ont paru depuis ; mais c'est » seulement pour briguer, selon moi, le titre de » connoisseurs » (*a*).

Si on croyoit qu'il ne s'agit dans ce passage que de la préférence de quelques amateurs pour le coloris sévere de cet ancien maître sur celui des maîtres plus modernes, je crois qu'on se tromperoit. La proposition de Quintilien est plus universelle, & la question

(*a*) Primi, quorum quidem opera non vetustatis modò gratiâ visenda sint, clari pictores fuisse dicuntur Polygnotus atque Aglaophon, quorum simplex color tam suî studiosos adhuc habet, ut illa propè rudia, ac velut futuræ mox artis primordia, maximis qui post eos extiterunt auctoribus præferantur, proprio quodam intelligendi (ut mea fert opinio) ambitu. *Quint. lib.* 12, *cap.* 10.

tion du coloris n'y eſt que particuliere. Quintilien fait la généalogie de l'art en commençant par Polygnote; &, par gradation, il va juſqu'aux plus grands artiſtes. S'il a marqué en quoi celui-ci & celui-là péchoient ou excelloient, c'eſt qu'il vouloit indiquer par quels moyens l'art s'eſt perfectionné, & que cette comparaiſon lui ſervoit à démontrer, de la même maniere, les progrès de l'éloquence.

» Juſqu'à Polygnote, dit M. de Jaucourt, les
» peintres ne s'étoient ſervis que d'une ſeule cou-
» leur; ce qui faiſoit donner à leurs ouvrages le
» nom peu avantageux de *μονοχρώματον* ou *μονοχρώμει*,
» que Quintilien nous rend par les mots de *ſimplex*
» *color*. Polygnote employa quatre couleurs . . . . .
» Pline nous apprend que Polygnote & Mycon fu-
» rent les premiers qui firent uſage de l'ochre jaune».
(Encycl. tome 12, page 263.)

On pourroit ajouter, d'après Pauſanias, que Polygnote employoit auſſi le pourpre, puiſque dans le tableau du ſac de Troie il fit Hélénus vêtu de pourpre. Ainſi Quintilien auroit contre lui l'autorité de Pline, celle de Pauſanias & celle de M. de Jaucourt: car c'eſt aux ouvrages mêmes de Polygnote que cet orateur donne le nom peu avantageux de *ſimplex color*. Si pourtant, par ces deux mots, Quintilien entendoit un *coloris foible* ou peu varié, il n'auroit plus contre lui que l'autorité de M. de Jaucourt, laquelle peut-être ne ſeroit pas ſuffiſante.

Quoi qu'il en soit des quatre couleurs, si, comme le dit Pline, depuis Polygnote jusqu'à Apelles inclusivement, on n'en employa pas davantage, on étoit donc bien peu avancé dans le coloris. Il en résulteroit aussi que nous répétons bien légèrement les éloges que les anciens en ont faits, sans qu'ils se doutassent que le vrai coloris paroîtroit un jour dans quelques parties de l'Italie & dans les Pays-Bas.

Il est à croire que M. Mengs n'avoit pas lu Pausanias; car il paroît ignorer que Polygnote fit au moins deux compositions qui contenoient beaucoup d'objets. Je suis loin de faire un crime à l'artiste moderne de son plus ou moins de lecture: il étoit peintre, & peignoit bien. Mais puisqu'il écrivoit aussi, il ne devoit pas dire: » Les tableaux les plus célebres de Polygnote étoient composés d'un très petit » nombre de figures, & ses compositions ne contenoient pas beaucoup d'objets ». *Voyez* Trad. des œuvres de M. le ch. Ant. Raph. Mengs, page 210, Amsterdam, 1781.

QUELQUES IDÉES

SUR

LE BEAU DANS L'ART,

OCCASIONNÉES

PAR UN PASSAGE DE PLINE.

PLINE, comme on ſait, dit que pour faire aux Agrigentins un tableau qu'ils devoient conſacrer dans un temple, Zeuxis examina leurs filles nues, & qu'il en choiſit cinq pour peindre d'après elles ce que chacune avoit de plus beau. Ce trait doit naturellement ſuggérer quelques idées à l'artiſte; auſſi n'ai-je pas manqué, bonnes ou mauvaiſes, de jetter ſur mon papier celles qui me ſont venues. Mais ce que deux ou trois lignes m'ont fait dire s'étant trop accru pour une note, j'ai dû en enlever ce qui ne ſe rapporte pas abſolument à Pline, & lui donner place avec d'autres articles que j'ai cru devoir conſerver.

Bacon dit quelque part (*a*) : » L'idée du peintre » qui, pour repréſenter Vénus, déroba ſes traits à

(*a*) Voyez *Analyſe de la philoſophie du chancelier Bacon;* tome 1, chap. 41.

» plusieurs modeles, ne devoit faire qu'une beauté » de fantaisie fort imparfaite, parcequ'elle n'imitoit pas le désordre gracieux & l'imperfection même de la nature ». Cependant le même Bacon, en parlant des langues, dit, chap. 10 : « Semblable à la » Vénus d'Apelles, composée de plusieurs modeles » de beauté, elle caractériseroit mieux les passions, » peindroit tous les objets, auroit tout à-la-fois plus » d'énergie & d'harmonie, & seroit, par excellence, » le langage de la nature ». Sans connoître l'art, on y prend des comparaisons; & comme on n'a pas d'idées nettes, de principes fixes, on tombe, quelque génie que l'on ait, dans les contradictions. Bayle, article *Zeuxis*, dit : » Au fond, il n'avoit besoin que » de son imagination pour faire une beauté achevée; car il est certain que nos idées vont plus loin » que la nature ».

C'est sur l'autorité de Cicéron que Bayle se fonde ici; mais une erreur appuyée sur un texte mal entendu, n'en est que plus fragile. Après avoir établi que le beau en tout genre est fort au-dessous de la beauté primitive & originale, qui ne peut tomber sous aucun sens, & qui n'est visible qu'aux yeux de l'esprit, l'orateur ajoute en parlant de Phidias : » Certainement il n'avoit pas un modele semblable » qu'il copiât exactement, lorsqu'il faisoit son Jupiter ou sa Minerve : mais il avoit dans l'esprit un » certain modele d'un beau exquis, qu'il considé-

» roit, sur lequel il tenoit les yeux attachés, & » qui dirigeoit son art & sa main » (*a*).

Veut-on que, selon la traduction de M. l'abbé Colin, Cicéron ait dit que *Phidias n'avoit pas devant les yeux un modele matériel?* Ce seroit lui faire dire que l'artiste ne travailloit que de pratique, qu'il ne faisoit point ses études d'après le naturel, & qu'il étoit par conséquent un statuaire maniéré : mais je crois que Bayle est seul repréhensible, & que, pour cette fois, Cicéron a parlé de l'art comme on en parloit à Rome; attendu que là, comme ici, ce devoit être un lieu commun, & que chaque amateur disoit que, pour représenter un héros, un dieu, l'artiste doit agrandir, anoblir l'individu qui lui sert de modele.

Cicéron ne dit pas exclusivement, » Il n'avoit be- » soin que de son imagination » : mais, si je ne me trompe, voici le sens de ses paroles : » Phidias ne » s'en tenoit pas au modele d'après lequel il étu- » dioit, & ne croyoit pas qu'il lui suffît pour don- » ner à son ouvrage la ressemblance d'une divinité, » mais, &c. » ; ce qui est fort différent, puisque

(*a*) Nec verò ille artifex, cùm faceret Jovis formam aut Minervæ, contemplabatur aliquem è quo similitudinem duceret : sed ipsius in mente insidebat species pulchritudinis eximiæ quædam, quam intuens, in eaque defixus, ad illius similitudinem artem & manum dirigebat. (*Orator.* n°. 2.)

l'un exclut le *modele matériel*, & que l'autre le suppose.

Ainsi voilà comment Bacon, génie du premier ordre, & Bayle, littérateur de la plus vaste érudition & d'un esprit étonnant, raisonnent quand ils parlent un peu trop de la pratique & des moyens d'un art qu'ils ne connoissoient pas ; exemple qui devroit réfréner les décisions de tant de gens de mérite, qui parlent aussi mal de la peinture & de la sculpture avec infiniment moins d'esprit, de savoir & de génie, que ces deux hommes illustres. Ce qui produit tant d'équivoques & de méprises dans nos jugements, c'est que nous adaptons les objets à nos idées, au lieu de former nos idées sur les objets mêmes. La premiere méthode est prompte & convient à notre impatience; l'autre est lente & trop laborieuse pour notre paresse.

Après Cicéron, Séneque le rhéteur produisit, à sa maniere, la même idée: Philostrate lui donne encore une autre forme. Voici ce qu'il dit en parlant de la statue de Jupiter & de celle de Minerve:
» C'est l'imagination qui a fait cela ; & l'imagina-
» tion est un bien plus grand maître que l'imitation :
» celle-ci copie ce qu'elle voit, & l'autre représente
» au naturel même ce qu'elle n'a jamais vu. La sur-
» prise & la terreur font souvent la cause que l'i-
» mitation manque son but ; & il n'y a rien qui le
» fasse manquer à l'imagination, qui, sans se trou-

» bler, considere ce qu'elle s'est représenté. Il faut » que celui qui se figure l'image de Jupiter, le voie » avec l'enthousiasme de Phidias, comme si ce dieu » étoit présent, accompagné du ciel, des heures » & des astres ». (*Vie d'Apollonius de Tyane*, *l.* 4.)

J'ignore comment la surprise & la terreur sont cause que l'imitation manque son but : j'aurois cru que c'étoit la froideur. De plus, Philostrate ne distingue pas la pensée d'un ouvrage d'avec son exécution : il ne paroît pas se douter que l'artiste copie le naturel qu'il a su choisir, sans préjudicier à l'idée qu'il a de son sujet. L'Apollon est fait d'après le naturel, & le statuaire n'en a pas moins senti la divinité du dieu : je crois qu'en se figurant l'image d'Apollon, il le voyoit avec l'enthousiasme de Phidias.

Comment Bayle ne s'est-il pas souvenu que l'imagination ne fait autre chose que modifier des idées & des formes sur le modele de celles que nous avons reçues des objets ; que c'est ainsi que se produit le beau qu'on appelle *idéal*, & que je crois être le beau composé ou de *réunion ;* parceque, les parties qui le constituent étant éparses dans les différents objets de la nature, l'ensemble que notre imagination en compose n'est que leur assemblage & leur résultat ? Ainsi le peintre & le sculpteur, quelque imagination qu'ils aient, ne peuvent qu'imiter la nature. *Il est* donc *certain que nos idées*, produisissent-

elles des monstres, ne *vont* pas *plus loin que la nature*. Cette observation, qui sert de réponse à Bayle, en sert aussi à l'idée fausse de Bacon. Sa méprise a peut-être séduit M. Burke, & peut avoir été la base de quelques endroits de ses *Recherches philosophiques sur l'origine des idées que nous avons du beau & du sublime :* très bon ouvrage à plusieurs égards. Mais ces habiles modernes avoient, comme on l'a vu, des exemples dangereux chez les anciens.

Un fort habile peintre, qui n'est pas françois, ne paroît pas non plus être de cet avis. Je voudrois pouvoir adopter sa définition du *style sublime* dans l'art; mais du moins je crois devoir la rapporter: » L'artifice de ce style consiste, *dit-il*, à savoir for» mer une unité, en joignant dans un même objet » les idées du possible & de l'impossible » (*a*). Il applique cette définition au Jupiter & à la Minerve de Phidias, ainsi qu'à l'Apollon du Belvedere. Pour le Jupiter & la Minerve, je ne les ai pas vus; mais je n'ai rien apperçu d'impossible dans l'Apollon, qui me paroît au contraire la *réunion* des parties constituantes, analogues & naturelles, aussi convenable-

---

(*a*) El artificio de este stilo consiste en saber formar una unitad de ideas de lo posible e imposible junto en un mismo objecto. (*Carta de D. Antonio Rafael Mengs. Madrid*, 1776.) Cet ouvrage, de 74 pages, termine le sixieme tome d'un *Voyage d'Espagne*, écrit en espagnol.

ment choisies, que supérieurement rendues par l'artiste.

Ce n'est pas, comme l'observe M. Burke, dans les productions des arts seulement que nous devons chercher les regles & l'étendue de l'art; c'est le *nullam artem in se versari* de Cicéron; c'est ce beau exquis dont Phidias avoit l'idée, & sur lequel il tenoit les yeux attachés, lorsqu'il faisoit son *Jupiter* & sa *Minerve;* c'est la pensée de Platon, quand il dit qu'un peintre qui voudroit représenter la beauté seulement d'après la plus belle femme qu'il connût, n'auroit produit cependant que la copie d'une image, d'une partie de la beauté, & non pas une imitation de la vraie beauté; c'est la pensée d'Aristote, quand il dit que les bons peintres, en donnant aux objets leurs véritables formes, les font cependant plus beaux, parcequ'ils forment plutôt leurs caracteres d'après le beau de la nature universelle, que d'après un seul individu. Il est étonnant que Bacon, ce génie si singulier, n'ait rien apperçu de tout cela: il est plus étonnant encore qu'il ait eu une opinion contraire, & aussi diamétralement opposée au but de l'art: il ne l'est pas autant qu'il ait trouvé des approbateurs.

Mais prenons garde que, voulant donner de l'extension à nos recherches, nous ne perdions de vue le point où se trouvent rassemblés les principes du vrai beau. Les monuments qui nous restent de

la belle sculpture grecque, ayant été faits, sans contredit, d'après la plus belle espece humaine, sont seuls capables de former ou de rectifier notre goût, & de nous conduire sûrement au meilleur choix des objets naturels, comme je l'ai dit plus haut.

Ces monuments précieux nous apprendront que, le beau individuel étant fort rare, sur-tout dans nos climats occidentaux, des hommes savants dans cette partie sont enfin parvenus, sous le plus beau ciel, & par les combinaisons de plusieurs siecles, à fixer l'idée du beau. Ajoutez à la nature du climat la forme du gouvernement, l'éducation & physique & morale; tout aura concouru nécessairement à produire notre plus belle espece. Que le beau, dont les statuaires grecs nous ont transmis le modele, soit un beau individuel, un beau collectif, un beau *de réunion*, il sera toujours pour ceux que de vaines recherches n'empêcheront pas de l'appercevoir & de le sentir, le beau par excellence.

Sur ce pied-là, me dira-t-on, le beau ne sera donc nulle part que dans la Grece? Pardonnez-moi; mais ailleurs il est plus rare, & la force de l'habitude a tant de pouvoir sur nos organes, qu'elle les dispose à goûter & à imiter difficilement ce que nous voyons peu. Comme certains pays, quoique situés sous les mêmes paralleles, peuvent beaucoup varier entre eux par la température de l'air, ils peuvent aussi varier dans la beauté de leurs productions. C'est dans

ce sens que la Grece a produit la plus belle espece humaine; mais les ardeurs brûlantes de la zone torride, & les glaces du cercle polaire, ne produisent pas la beauté. Il y a, dans la partie du nord que j'habite actuellement, des têtes qui auroient servi de modele à Phidias pour celle de sa belle Minerve; & le goût du statuaire, que des minois lubriques ou chiffonnés n'avoient pas dépravé, les lui auroit fait regarder comme il voyoit les belles têtes grecques; mais ces têtes n'y sont pas communes.

Qu'il y ait des hommes dont les recherches ne s'étendent guere au-delà de ce qui les environne, tous les pays en produisent; mais il y en a quelques uns qui cherchent le beau, le bon & le vrai, ailleurs que dans leurs foyers. Ne disons donc pas comme M. le comte Algarotti, sur-tout quand nous parlerons de la peinture & des peintres: » Egli e una assai comune opinione tra i Francesi, che sotto il » felice loro cielo sia nata e cresciuta ogni cosa bella, e quasi che stimino perduta opera e vana il cercare più là » (*a*): parceque nous ferions gratuitement une imputation injuste aux artistes françois.

Si M. Algarotti a voulu parler du peu de goût qu'il auroit pu supposer aux François en général pour les voyages, il devoit en chercher la cause ailleurs que dans l'opinion qu'il leur prête, d'imaginer *que tout*

(*a*) *Saggio sopra l'academia di Francia.*

ce qu'il y a de beau, naît & croît ſous leur ciel heureux. Combien de nations plus voyageuſes que la françoiſe, & qui en cela ont bien raiſon, ſe croient, chacune en ſon particulier, les premieres nations du globe ! Eh ! tout peuple ne croit-il pas ſon pays plus beau que les autres ? Voilà un bel homme, dit-on dans les Alpes, c'eſt dommage qu'il n'ait pas un goître. Les députés Kamtchadals, qui vinrent à Pétersbourg il y a quelques années, diſoient : » L'impératrice n'y penſe pas de vivre dans un pays où » l'on étouffe de chaud ; elle devroit venir habiter » notre beau climat ». M. Algarotti devoit ſavoir que beaucoup de François voyagent avec fruit, & ſur-tout il ne devoit pas placer ſon reproche dans un écrit où il traite des études que nos peintres & nos ſtatuaires vont faire avec empreſſement en Italie. Revenons aux principes du beau dans la ſculpture grecque.

Avec ces principes, on eſt un peu ſcandaliſé quand on lit dans l'ouvrage de M. Burke (ſections 4, 6 & 9, de la troiſieme partie), *que la proportion, la convenance & la perfection ne ſont point la cauſe de la beauté dans l'eſpece humaine.* Comment un très habile homme & de beaucoup d'eſprit n'a-t-il pas apperçu que des raiſons qu'il donne il ne réſulte tout au plus que le joli, l'agréable ? C'eſt peut-être parcequ'il n'eſt ni peintre ni ſculpteur. S'il eût fait des ſtatues ſur les principes du beau qu'il veut établir, il

eût bientôt senti, même avec moins d'esprit qu'il n'en a, que les grands artistes grecs ont pensé, autant qu'il soit possible, à ce qui constitue la beauté dans l'espece humaine; il eût cessé de les contredire, & les eût étudiés. Je n'en dirois pas autant d'un homme dont le goût ne seroit que national, ou qui l'auroit dépravé; mais, sans pratiquer l'art, si M. Burke eût observé les belles statues grecques, s'il les eût examinées en connoisseur instruit, il auroit senti que le vrai beau, le beau absolu, consiste dans *la proportion, la convenance & la perfection.* Au reste, en voulant définir le beau, M. Burke a très bien dit ce que c'est que le joli, dont le beau chimérique est tout voisin.

L'artiste qui passe sa vie à étudier tous les objets de son art, ne doit pas être surpris de trouver à chaque instant des hommes qui, occupés d'autres soins, n'entendent pas bien sa langue; mais que ces mêmes hommes prétendent lui en enseigner le rudiment, c'est ce qu'il a quelque droit de ne pas écouter. Laissez à l'artiste la connoissance du beau dans l'espece humaine, c'est particulièrement son affaire; & si vous voulez l'aider dans ses ouvrages, apprenez comme lui à connoître ce beau.

M. Burke a beaucoup parlé du sublime. Je n'en dirai que deux mots, & sans examiner » si la vue » d'un mur nud, d'une grande hauteur & d'une lon» gueur considérable, est sans doute sublime », ou

ſi cette vue porte l'ame à la ſtupidité, je remarquerai qu'un architecte habile & digne de beaucoup d'éloges a copié cet endroit de l'ouvrage de M. Burke; qu'il y a cru, & qu'il a penſé, en 1764, que chacun pourroit y croire. Le livre anglois fut traduit en 1765, par M. l'abbé D. F. C'eſt cette traduction que je lis, & où je ne trouve rien de remarquable que le ſublime d'un grand mur nud. Mais deux hommes de mérite peuvent ſe rencontrer dans un même ſujet.

M. Burke définit le *ſublime* dans les objets matériels, *tout ce qui imprime de la terreur*. Ne réſulteroit-il pas de cette définition trop vague, que le gibet, qu'un roué, ſeroient ſublimes? que les fantômes, les apparitions quelconques, ſeroient ſublimes? que le voleur qui appuie au coin d'un bois le piſtolet ſur la poitrine du paſſant, fournira un objet ſublime? que les ſouris & les araignées ſeroient ſublimes pour ceux à qui elles *impriment de la terreur?* Cependant, comme il y a des hommes qui, ſans être ſtupides, enviſagent froidement les dangers; qu'il y en a qui n'ont peur ni des revenants, ni des ſouris, ni des araignées; il en réſulte que la définition n'eſt rien moins qu'exacte. Le vrai ſublime eſt eſſentiel; il eſt réel, abſolu, & n'eſt relatif que dans des cas très particuliers. L'océan eſt ſublime; l'habitude, la ſtupidité, la ſurdité, la cécité, peuvent ſeules en diminuer ou en empêcher l'effet ſur notre *ſenſorium*. L'océan fait naître des idées que ne donne jamais un

mur nud, de quelque hauteur & grandeur qu'on le ſuppoſe. J'ai éprouvé l'effet d'un grand mur nud; il eſt très propre à faire dormir, pour peu qu'on le regarde attentivement.

L'incendie d'une vaſte forêt, l'embraſement d'une grande ville, une roche effroyable dont la cime eſcarpée couvre l'abyme des mers, & que l'onde en fureur paroît à chaque inſtant faire écrouler dans ſes gouffres: les tempêtes, les ouragans, les typhons, l'éruption d'un volcan jointe au tremblement de terre qui abyme & fait diſparoître les villes, ſont des horreurs ſublimes. Une digue rompue en Friſe ou en Zélande eſt une horreur ſublime. Les effets phyſiques & moraux du tonnerre lancé de la main des rois & des tyrans atroces, impriment la même terreur; car, ainſi que des vertus, il eſt des atrocités ſublimes. Il ne faut pas, pour qu'une action le ſoit, qu'elle ait néceſſairement une conformité avec la raiſon, l'ordre & nos devoirs.

L'embarras où ſe trouvent & où laiſſent leurs lecteurs la plupart des auteurs qui ont écrit du beau, relativement à l'art, peut venir de pluſieurs cauſes: 1°. de la rareté du vrai beau; 2°. de n'en avoir cherché l'exemplaire que dans les individus d'un climat; 3°. de l'impoſſibilité où ſont ordinairement les gens de lettres d'étudier la ſculpture grecque, & de la comparer avec le naturel qui peut y avoir des rapports; 4°. & conſéquemment de prendre le joli pour

le beau; ce qui les conduit à croire que le beau n'eſt que relatif, parceque le joli, variant à l'infini, doit être perpétuellement relatif. Si, au lieu de chercher le beau dans un traité ſur le beau, les écrivains conſultoient les grands artiſtes, quand il s'en trouve, ils s'égareroient moins en voulant les inſtruire. Le goût le moins dépravé par l'éducation, le préjugé, l'habitude, eſt le plus ſûr. Nous faiſons comme le cordonnier du tableau d'Apelles, & nous avons raiſon comme lui: mais ſi nous allions plus loin que le beau dans l'eſpece humaine & dans les objets matériels, nous pourrions auſſi mériter la réprimande, *Ne ſutor ultra crepidam.*

J'ai vu dans les priſonniers turcs, & dans d'autres hommes venus de la Grece, des preuves perpétuelles que l'*Apollon* & l'*Hercule*, par exemple, ne ſont rien moins que des figures abſolument idéales: à Paris je le croyois. Je ſais auſſi que dans la Crimée, & au nord de la Grece, on voit communément des femmes dont la tête eſt ſemblable à celle de la belle Niobé antique. Les naturels de ce pays, autrefois la Cherſoneſe Taurique, conſervent encore les traits que nous admirons dans les belles ſtatues grecques.

Héſiode appelle la Chalcis d'Eubée, *Calligunaica*, c'eſt-à-dire, abondante en belles femmes. Nymphodore (qu'importe que ce ſoit celui d'Amphipolis ou celui de Syracuſe? on n'a plus leurs ouvrages) aſſuroit que toutes les femmes naiſſoient très belles dans

l'iſle

l'isle de Ténédos, & surpassoient en beauté les autres Grecques. Demandez-vous comment elles étoient belles? Je viens de vous le dire; comme les belles statues, & différemment belles encore que la Vénus de Médicis: selon les individus, il y avoit des variétés; mais toutes étoient le type de la beauté. Les voyageurs modernes en disent autant des femmes de Catane en Sicile, de celles de Trepani, & de plusieurs autres endroits de la grande Grece, où les profils & la forme générale des têtes sont semblables à celle que nous voyons dans les belles statues grecques. Je puis assurer qu'à Franeker, ville de la province de Frise, j'ai vu presque toutes les femmes belles, surtout dans la jeunesse, & avant qu'elles fussent déformées par l'âge & l'embonpoint (*a*). Mais nos talents ne sont pas cultivés dans ce pays. Les femmes sont belles aussi, dit-on, dans les provinces d'Angleterre, & particulièrement en Ecosse.

Les écrivains spéculatifs qui font leurs observations à l'opéra, dans nos cercles galants, sur tous les préaux où nos dames vont faire assaut de beauté, & qui ne voient que les hommes de nos villes, doivent nécessairement écrire sur le beau comme ils en écrivent. Que ne peut-on dire, sans offenser personne,

(*a*) Un voyageur anglois disoit en les voyant: » Ce sont de » jolis petits cochons de lait quand elles sont jeunes, & de vi- » laines truies quand elles sont vieilles ».

qu'un traité sur le beau est presque toujours un cours de galimatias! Platon, tout Grec & tout savant qu'il étoit, ne vous enseignera pas à le faire autrement; car son *premier Hippias* dit bien ce qui n'est pas le beau, mais il n'établit rien sur la nature du beau: je n'ai pas vu qu'ailleurs il connût ou parlât du beau relatif à l'art, quoiqu'il eût peint, dit-on, dans sa jeunesse.

Je n'en excepte pas même l'*Essai sur le beau* du P. André, quoique je connoisse le mérite de cet ouvrage & sa réputation. Mais ce que j'y lis sur la peinture, me paroît tantôt si trivial, & tantôt si faux, qu'en estimant d'ailleurs cette production, je dis: » On veut donc toujours parler d'un art sans y rien » entendre, & croire que l'érudition suffit pour y » avoir des connoissances! »

Après avoir dit librement mon avis ailleurs sur quelques erreurs de M. Winckelmann, je dois avec la même candeur convenir que je n'ai rien lu de mieux sur le beau dans l'art, que ce qu'il en a écrit: il étoit fondé sur l'unique base qui soit solide; & soit qu'il dût cette vérité à quelques artistes, soit qu'il la tînt de ses observations propres, il a touché le but. J'ai repris cet écrivain où j'ai cru qu'il méritoit de l'être; ce qui auroit pu s'étendre davantage: mais que font les méprises d'un homme contre la raison qu'il peut avoir d'ailleurs?

Si je rassemblois ce qu'il y a de bon dans l'*Histoire de l'art*, je le ferois avec la même franchise; & je

pardonnerois à l'auteur d'avoir avancé, dans la premiere édition de cet ouvrage, que la France avoit à peine produit deux peintres célebres. (pag. 29 & 30 de l'original allemand, 1764.)

Un François, Vigneul de Marville, n'admettoit non plus que le Poussin, le Sueur, & à peine le Brun en faveur de sa fécondité. On ne peut soupçonner Winckelmann d'avoir copié Vigneul de Marville : mais son mépris pour notre école lui a fermé les yeux jusqu'à un excès souvent ridicule. Trop de préjugés, & peut-être trop peu de connoissance des ouvrages de nos artistes, l'empêchoient d'appercevoir combien on en peut compter qui, malgré certaines préventions nationales, peuvent être mis au nombre des peintres célebres. Mais un François qui ne reconnoîtroit pas la supériorité des grandes écoles italiennes, & qui, avec le courage peu éclairé du marquis d'Argens, s'efforceroit de nous agrandir aux dépens de nos maîtres, auroit un droit à nos remerciements sans doute ; mais nous lui dirions : *Prenez garde ; vous n'êtes pas armé à votre avantage, & vous attaquez des géants cuirassés de maniere qu'ils sont invulnérables.*

Il étoit bien naturel qu'un François qui guindoit notre école sur des échasses, pour la mettre à la hauteur de celles d'Italie, excitât l'animadversion d'un Italien ; aussi M. le comte Algarotti n'y a-t-il pas manqué. Ses deux essais sur la peinture sont, à quelques compliments près faits aux Anglois qui en mé-

ritent, & à de petites imputations faites aux François qui ne les méritent pas absolument, un bon répertoire de lieux communs sur l'art; c'est l'humeur d'un homme d'esprit. M. Algarotti écrit mieux de la peinture que M. d'Argens, qui croyoit, parcequ'il avoit voulu peindre chez Cazes, & qu'il avoit ressassé de Piles, pouvoir mettre notre école à côté de l'italienne: mais ces deux titres l'ont laissé, comme de raison, juge aveugle & froid compilateur. La plupart de ses paralleles sont un peu risibles, même pour un François; celui sur-tout de Mignard avec le Correge. Mais au fond, l'un de ces messieurs est-il beaucoup plus connoisseur que l'autre? Je ne le crois pas.

Je suis fort éloigné d'avoir de l'humeur contre M. d'Argens, qui m'a placé honorablement dans son livre; mais ma reconnoissance n'a rien de commun avec la vérité, qu'il faut avoir pour premier objet. Je souhaiterois sincèrement qu'en tête des éloges inspirés par le patriotisme d'un aussi galant homme, on ne pût pas mettre pour épigraphe: *Dulce & decorum est pro patria mori.* (Il est doux, il est beau de mourir pour la patrie.) Mais si son livre est mort, pourquoi donc le ressusciter? C'est qu'un bon ami des François peut doucement prendre le livre de M. d'Argens, & le faire lire avec précaution à des gens tout disposés à le trouver excellent. Un autre, par une amitié contraire, peut en faire autant de celui de M. Algarotti à des personnes qui ont intérêt d'y

croire, comme à l'oracle de l'art. L'esprit de ces personnes-là ne s'éclairera pas à la vérité, mais leurs préjugés s'augmenteront; elles auront un peu plus de torts, de travers & d'entêtement qu'elles n'en avoient avant d'avoir lu: & voilà comment certains écrits font certains connoisseurs (*a*).

Si ces occupations de mes soirées russes étoient jamais retrouvées dans quelque coin, on y verroit

(*a*) Un homme qui ne se laissoit point aveugler par des préventions nationales, & qui rendoit justice aux talents dans quelque pays qu'ils eussent pris naissance, c'étoit M. Guglielmi, peintre romain. Il est mort à Saint-Pétersbourg en 1773, le 2 février, vieux style, &, suivant nous, le 13, âgé de 58 ans. Quand j'ai loué, pour la premiere fois, le talent de cet habile artiste, il étoit vivant, & l'on pourroit croire que je voulois seulement acquitter une lettre trop complimenteuse qu'il m'avoit adressée. J'aurois trop à rougir de ce petit trafic, tout commun qu'il est, & je n'ai écrit que ce que j'ai senti. Aujourd'hui que je regrette M. Guglielmi, je ratifie le bien que j'en ai dit alors, & j'ajoute que l'impartialité de cet Italien étoit peut-être ce qu'il y a de plus rare parmi les juges artistes de son pays. Voici pourquoi il s'élevoit au-dessus des préjugés.

Il étoit éclairé; il avoit vécu, étudié & voyagé en artiste observateur, en homme sensible; il possédoit supérieurement la métaphysique & la théorie de son art; il me trouvoit sans cesse à genoux devant les merveilles de l'Italie: la discorde entre nous eût donc été comme impossible. Notre blâme & notre éloge, de quelque ouvrage que ce fût, étoient presque toujours unanimes; & lorsqu'il s'y rencontroit quelque diversité,

qu'un artiste françois détestoit la morgue & la partialité; qu'il étoit fâché que d'honnêtes gens, dans un siecle éclairé, tinssent encore à de petites prédilections nationales, & qu'ils semblassent ignorer que

---

il en résultoit une instruction. Si M. Guglielmi me développoit les beautés des productions que je n'ai pas vues, sa véracité m'en découvroit également les défauts.

Nos fréquents entretiens étoient l'ame d'une bonne poétique de l'art, & nous devions la réaliser sous la forme d'une correspondance épistolaire. Que de traits de génie, que de choses neuves, la chaleur & l'esprit naturel de cet artiste auroient produits par l'action de ce frottement! En un mot, jamais peut-être deux artistes n'ont été plus faits pour la communication, la vérité simple, & pour le parfait mépris de toute morgue nationale: c'étoit bien unanimement, bien cordialement, que les milliers de sottises produites par ce défaut nous faisoient hausser les épaules.

Hélas! feu M. Guglielmi eut la foiblesse d'entreprendre le portrait de l'impératrice; & les premieres études qu'il en fit lui réussirent on ne peut guere plus mal: ce n'étoit pas son genre; & comme Pline le dit de Pausias, *quoniam non suo genere certasset.* On en rit cruellement à la cour, sans égard pour le talent qu'il avoit d'ailleurs. Il avoit cependant montré un beau & grand dessein terminé d'une victoire sur les Turcs, & de belles esquisses de plafond coloriées; mais ces traits de génie ne furent pas lisibles pour tout le monde. Guglielmi moqué; découragé, sentit vivement le coup, & en peu de jours une fievre putride le mit au tombeau. J'ai vu la cause & le terme de cet accident; ce que je n'avois pu en savoir, il me l'apprit dans les instants où il ne déliroit pas encore: mais il ne sut pas, lui, ce que j'en savois, & que je ne devois pas dire à un mourant.

les ſots & les faux ſavants font par-tout la plus nombreuſe famille; comme auſſi que tous les pays policés ont produit de grands hommes dans plus d'un genre.

Si un roi de France ou d'Angleterre eût autrefois conquis l'Italie & l'eût conſervée, ſoit de droit divin, ſoit par celui du plus fort; poſſeſſeurs des monuments de la Grece & de l'ancienne Rome, les François ou les Anglois euſſent enſeigné la peinture aux autres nations. Nous avons été des premiers étudier l'art en Italie; nous y allons encore; nous y avons une académie: & l'on oſe nous imputer dans un livre italien *de croire que toutes les belles choſes ſont nées ſous notre ciel heureux; & que c'eſt peine perdue que d'aller les chercher ailleurs!* Je ne crois pas la nation françoiſe aſſez ignorante pour être ſi préſomptueuſe & ſi inconſéquente. Nos artiſtes ſurtout deſirent avec ardeur le voyage d'Italie (*a*). Per-

(*a*) Voyez *Examen critique des différentes écoles de peinture;* Berlin, 1768. Voyez auſſi les lettres de M. le comte Algarotti. M. Murr, auteur d'une *Bibliotheque de peinture, ſculpture & gravure* (Francfort, 1770), dit que *cet ouvrage eſt très médiocre:* il m'avoit auſſi paru tel, & je l'ai laiſſé entrevoir. Je trouve dans la préface d'un dictionnaire portatif d'Italie, Paris, 1775, que « ceux de nos artiſtes qui n'ont point eu » occaſion de voir l'Italie n'imaginent pas que les arts puiſſent » être portés à un plus haut degré de perfection qu'ils l'ont été » en France ». M. le comte Algarotti nous fait un reproche

mis cependant à chacun de dire son avis, à ses risques, périls & fortune. Si MM. d'Argens & Algarotti ont usé de ce droit, voici comment un autre écrivain a cru devoir s'en servir aussi.

» Il me semble toujours que je trouve dans les » peintures des trois divinités françoises, le Brun, » Poussin, le Sueur, & dans leurs plus fameux & » plus parfaits ouvrages que j'ai vus plusieurs fois, » après avoir oublié pour quelque temps ceux des » Italiens; il me semble, dis-je, y avoir trouvé une » rudesse, un effort, une difficulté qui me déplai» soient, quoique beaucoup moins dans les ouvrages » du Poussin, qui étudia trente ans en Italie. J'ai » observé la même chose dans les statues de Girar» don, de le Gros, de Puget, de Pigalle & de Bou» chardon, quoique Pigalle me paroisse avoir plus » que les autres le goût grec. Je n'ai ni trouvé ni » senti dans toutes ces productions cette beauté na» turelle, animée, accomplie, que Raphaël, Cor» rege, Paul Veronese, André del Sarte, Guide, les » meilleurs de nos peintres, & le ciseau de Michel-

injuste : on le copie; on enchérit même, sans se douter jusqu'à quel point on ajoute à l'injustice; car où est l'artiste célebre qui, n'ayant pas vu l'Italie, pourroit *imaginer* l'absurdité qu'on lui impute ici ? . . . . Je tourne quelques feuillets de ce dictionnaire, & je lis : *Jean-Baptiste Adriani publia une lettre, adressée à Vasari, dont Pline a parlé.* Pline parler d'une lettre adressée à Vasari !

» Ange, de Jean de Bologne, de Daniel de Volterre, & de tant d'autres, m'ont fait sentir. Il me sembloit (pour m'expliquer) goûter dans ceux-ci un fruit mûr & plein de suc, & dans ceux-là un fruit plus ou moins âcre; trouver un plein repos dans les uns, & quelque mésaise dans les autres; sentir le tavissement de l'ame dans nos artistes, & l'étonnement dans les artistes françois. J'en dis autant, à proportion, de Rubens, de Vandeck, & de tous les autres, & encore autant de l'éloquence de Bourdaloue, de Massillon, de Bossuet, aussi-bien que de la musique & de la poésie françoise en général ».

On n'avoit peut-être pas encore comparé les plus beaux ouvrages de nos meilleurs artistes à un fruit qui agace plus ou moins les dents; & nous avions cru que Bouchardon étoit celui de nos statuaires qui avoit plus que les autres le goût grec. Ce trait étoit réservé à l'auteur *dell' Entusiasmo delle belle arti*, page 302; le tout pour s'expliquer, *a spiegarmi*. La *rudesse* & l'*âcreté* des plus beaux ouvrages de nos artistes qu'il nomme seroit une chose curieuse à lui voir démontrer. Au reste, je ne prétends pas que cet écrivain soit sans mérite: il a même celui de trouver la cause de la décadence des beaux arts dans son pays; car il en convient, & voici comment: » Un autre sujet à traiter seroit, dit-il, comment le bon goût a passé de l'Italie au-delà des Alpes, & comment le mauvais

» goût est venu de France & d'Allemagne en Italie, » dans l'architecture, la peinture, la sculpture, &c... » Tant de corruption ne seroit jamais née d'elle-» même en Italie ». J'ignore à quel degré l'enthousiasme est parvenu pour ce livre en Italie; mais je suis fâché que trop d'injustices le défigurent en plus d'un endroit : il contient plusieurs bons jugements qu'on voit par-tout ailleurs, & qui font encore plaisir, quelque part qu'on les retrouve.

Les Italiens qui ne prendroient pas à gré quelques observations que j'ai pu faire sur des artistes de leur pays, voudront bien permettre que je rappelle ici comment nous traite cet écrivain leur compatriote; & comment il juge nos meilleurs artistes. Le temps de votre gloire est passé, pourrois-je lui dire; vous en convenez : mais vous vous en dédommagez en insultant, par un assez plat sarcasme, les artistes d'une nation qui, loin de vous déprimer, va toujours étudier les chefs-d'œuvre dont vous êtes encore les gardiens.

DU TABLEAU

DE TIMANTHE

Représentant le sacrifice d'Iphigénie.

PLINE dit : » Pour Timanthe, il eut le génie très
» fécond. Son Iphigénie fut célébrée par les éloges
» des orateurs. L'ayant représentée debout devant
» l'autel où elle devoit être immolée, il peignit tous
» les assistants dans l'affliction, particulièrement l'on-
» cle de cette princesse ; & ayant épuisé les différents
» caracteres de la douleur, il voila le visage d'Aga-
» memnon, ne trouvant plus possible de le faire
» paroître avec l'expression convenable à sa situa-
» tion (*a*) ».

Si Timanthe, ayant épuisé tous les caracteres de la tristesse & de l'affliction, fut obligé de voiler le visage d'Agamemnon, c'est qu'il ne savoit pas placer ses personnages de la maniere la plus convenable à leur donner le plus ou le moins d'intérêt nécessaire dans sa composition, ou qu'il ignoroit la gradation des caracteres.

(*a*) Nam Timanthi vel plurimùm adfuit ingenii. Ejus enim est Iphigenia, oratorum laudibus celebrata, quâ stante ad aras peritura, cùm mœstos pinxisset omnes, præcipuè patruum, & tristitiæ omnem imaginem consumpsisset, patris ipsius vultum velavit, quem dignè non poterat ostendere. *Lib.* 35, *cap.* 10.

Voyons en deux mots si Timanthe savoit rendre les expressions. Pline dit qu'Aristides fut le premier qui peignit l'ame, les sentiments, les caracteres, les troubles de l'esprit. Or, cet Aristides étoit en réputation vers la 108e ou 110e olympiade, environ soixante ans après Timanthe. Vous voyez bien que Timanthe ne devoit pas être trop savant dans une partie qui ne fut connue que soixante ans après lui. Les contemporains, qui n'avoient pas encore vu chez les peintres de véritable expression, admiroient les tableaux qui en supposoient, comme on admira les statues de Dédale & la premiere montre qui fut faite. Ces contemporains écrivirent, furent copiés par d'autres, qui le furent aussi; & Pline compila ce qui lui en parvint. Voilà comme il écrivoit l'histoire de l'art, comme il entendoit lui-même ce qu'il écrivoit, comme on le fait lire, & comme la postérité a de bons mémoires.

Mais supposons que Timanthe, emporté par les expressions dont il étoit vivement pénétré, les eût épuisées sur les autres figures, il sut habilement, dit-on, réparer cette faute par un grand trait de génie: c'est ce que nous allons voir.

L'étendue de l'esprit, la force de l'imagination, & l'activité de l'ame, voilà le génie. (Encyc. art. *Génie.*) Ainsi, quand on se ressouvient de ce qu'un autre a fait, on a de la mémoire & point de *génie*. Quand on fait ce qu'un autre a fait, & qu'on fait précisé-

ment la même chose, on n'*imagine pas*, on imite. Quand un autre, dans l'*activité de son ame*, a trouvé un trait de *génie*, il dispense la nôtre de la même activité, lorsque nous voulons exécuter une chose pareille. Appliquons ces définitions au prétendu trait de génie de Timanthe.

Euripide, par le temps où il vivoit, auroit été le pere de Timanthe; il avoit fait son Iphigénie plus de cinquante ans avant que celui-ci fît la sienne. Il dit: » Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal; » il gémit; il détourne la vue; il verse des larmes, » & se couvre le visage de sa robe (*a*) ». Trait que le poëte avoit habilement préparé, en faisant dire à Agamemnon: *J'ai honte de verser des larmes; & en même temps, infortuné que je suis, parvenu au comble de la calamité, j'ai honte de n'en pas répandre.* Il paroît de là que ce n'est pas tant pour laisser imaginer au spectateur l'expression de la plus forte douleur qu'Euripide couvre le visage du pere d'Iphigénie, que pour conserver la décence de ce roi de tant de rois: caractere que le poëte a fort ingénieusement soutenu au moment qui précede la catastrophe. J'ignore si d'autres ont fait attention à cette nuance délicate; mais le pere Brumoy ne l'a point apperçue, & M.

(*a*) Remarquez qu'Euripide fait couvrir le visage d'Agamemnon lorsque sa fille s'achemine à l'autel, qu'il la rencontre & qu'elle lui parle; ce qui n'est pas l'instant du sacrifice.

Racine le fils l'a fait disparoître dans son examen d'Iphigénie. On pourroit, ce me semble, élever son pere sans abaisser son aïeul. Ainsi on a mal vu, si je ne me trompe, le trait que le peintre a emprunté du poëte, tant qu'on n'y a vu que le voile d'une douleur inexprimable. Ce n'est pas trop avancer que de dire : Toute la Grece savoit par cœur l'Iphigénie d'Euripide, & le peintre Timanthe ne l'ignoroit pas. Comment donc des hommes d'esprit, des savants sans nombre, tant chez les anciens que parmi les modernes, ont-ils pris le change ? Pourquoi se sont-ils extasiés sur cette prétendue imagination de Timanthe ? & comment n'ont-ils pas vu que son génie n'étoit là qu'une copie de celui d'Euripide ?

Quant aux Grecs, ils retrouvoient avec plaisir, dans le tableau de leur peintre, l'Agamemnon de leur poëte. » Voilà, dit le pere Brumoy dans une note sur » ce passage, voilà ce qui a donné lieu au tableau si » vanté de Timanthe ; le poëte méritoit au moins » autant d'éloges que le peintre (*a*) ». Après une observation aussi juste, aussi frappante, après la publication en françois de l'Iphigénie d'Euripide, comment des écrivains françois ont-ils le courage de dire encore, *Timanthe* IMAGINA *de représenter Agamem-*

(*a*) D'autres prétendent que Timanthe doit son voile à Homere, qui fait couvrir le visage de Priam de son vêtement après la mort de son fils Hector.

non la tête voilée? M. de Jaucourt, qui copioit les discours de M. de Caylus, voyoit pourtant la note, page 197, tome 25 des Mémoires de l'académie, où il est dit que Timanthe *étoit redevable à Euripide du trait qui lui a fait le plus d'honneur dans son tableau.* Il avoit dû lire aussi dans les *Réflexions sur la poésie* de M. Louis Racine : *Agamemnon est présent au sacrifice; mais il s'est voilé le visage : voile heureux dont fit usage le peintre vanté par Cicéron!* Cela étoit imprimé dès l'année 1747.

Dès que le poëte est antérieur au peintre, il est démontré que le premier ôte au second l'invention du voile, & c'est une vérité dont il n'est plus permis de s'écarter.

Pline vouloit, comme tant d'autres, voir dans Timanthe un peintre de génie; ainsi, toute idée qui ne le lui eût pas présenté tel, devoit s'affoiblir, disparoître même, au point de le laisser entièrement livré à son opinion. Cette Iphigénie avoit été célébrée par des orateurs, *Oratorum laudibus celebrata.* C'en étoit assez pour Pline. Eh! ne l'en plaisantons point: c'en est assez pour des milliers de gens d'esprit, je n'ose pas dire de savants. C'est ainsi qu'emportée par le torrent de l'autorité, la préoccupation jointe à l'ignorance de la chose, n'apperçoit que ce qu'elle a bien résolu de voir. Nous dépendons de tant de causes qui nous tyrannisent, que fort peu de ces beaux parleurs qu'on appelle gens d'esprit, sont

en état d'agir autrement : il faut du travail & d'excellents organes pour se conduire le moins mal possible ; & voilà l'esprit juste.

Si l'autorité des anciens, & celle de quelque homme que ce soit, quand elle n'est fondée que sur elle-même, étoit un rempart contre la saine critique, où en seroient les sciences & les arts ? Il y a tant de matieres dont quelques écrivains se sont emparés, & sur lesquelles ils se sont avisés de trancher net, quoiqu'ils y fussent peu éclairés ! Si des hommes profondément instruits & tenaces consacroient leurs veilles à ces mêmes sujets, quels services ne rendroient-ils pas à l'esprit humain ? L'homme qui cherche de bonne foi la vérité dans quelque matiere que ce soit, ne se trouveroit pas égaré par des guides infideles. Nos jugements, avant d'être formés, sont pervertis par des écrivains légers, qu'une vaine renommée a métamorphosés en docteurs irréfragables.

Il y a une petite observation à faire encore à l'occasion du passage de Pline ; je m'y arrête, parceque le texte est sous mes yeux. Pline dit, *Patris ipsius vultum velavit ;* & dans le 12e vol. de l'Encyclop. page 264, on lit, *Velavit ejus caput*, dit Pline, *& suo cuique animo dedit æstimandum.* Les recueils ou la mémoire de M. de Jaucourt l'auront trompé. Peut-être aussi se sera-t-il mépris en lisant ce latin dans l'abbé du Bos : le nom de Pline & celui de Quintilien, placés quelques mots avant le passage, peuvent induire

induire en erreur quand on est pressé. Quoi qu'il en soit, cette fin de phrase est de Quintilien, *de Instit. orat. l. 2, c. 13.*

M. de Jaucourt observe au même endroit que le Poussin a employé dans son Germanicus l'idée de Timanthe, & donne à entendre par ses expressions que c'est sans la devoir au peintre grec, attendu que *le tableau de Timanthe ne subsistoit plus quand le Poussin fit le sien.* Le tableau d'Euripide subsistant lorsque Timanthe fit le sien, ce peintre pouvoit bien devoir son idée au poëte, & le Poussin peut devoir également la sienne au même poëte qui subsiste encore, ou à la tradition sur le tableau de Timanthe. *Imiter & copier* ne sont pas synonymes : on peut imiter l'idée d'un tableau, quand, par une description exacte, cette idée est déposée chez un écrivain ; alors on n'a pas besoin du tableau pour employer la même idée : mais pour copier le tableau, on sait que sa présence est nécessaire.

Ainsi M. de Jaucourt pouvoit dire, par exemple, qu'une femme auprès du lit de Germanicus mourant n'est pas Agamemnon qui voit arriver sa fille dans le camp des Grecs pour y être assassinée à la vue de toute l'armée; que le Poussin a dû prendre dans la nature, comme tous les peintres & les sculpteurs, l'idée d'une femme qui essuie ses larmes avec un mouchoir ; qu'il n'y a pas d'actrice qui n'en fasse autant tous les jours au théâtre, sans penser seu-

lement qu'il ait existé un tableau de Timanthe.

Mais il ne falloit pas donner, pour preuve du génie autodidacte du Poussin, la nonexistence du tableau de Timanthe; parceque si le Poussin eût voulu recourir à d'autres autorités qu'à celle de la nature, pour savoir s'il devoit donner un mouchoir à son Agrippine, & qu'il eût cru bonnement que la tête d'Agamemnon couverte lui fût nécessaire, n'avoit-il pas Euripide, Cicéron, Pline, Quintilien & Valere-Maxime? Mais le Poussin eût montré aussi peu de sens & de jugement dans son art, qu'Euripide mettoit d'intelligence dans le sien. Quel rapport, en effet, entre le mouchoir d'Agrippine & le manteau d'Agamemnon? Revenons au tableau grec.

Nous distribuons volontiers le blâme & l'éloge un peu trop légèrement. De ce qu'Euripide a voilé son Agamemnon, s'ensuit-il que Timanthe a dû voiler le sien? Avant de décider ce point, il faut examiner les raisons du poëte, & voir si le peintre en avoit de semblables. Si Euripide est parti du cruel embarras où se trouvoit Agamemnon, qui, comme pere, ne pouvoit retenir ses larmes, &, comme roi, les vouloit cacher à ses prêtres & à son armée, Timanthe a bien fait d'imiter Euripide. Mais si, comme on le suppose communément, le poëte, n'ayant d'autre objet que celui de laisser de l'exercice à l'imagination du spectateur, employa l'artifice de ce voile, ne pourroit-on pas, en se rappellant les usages du théâtre

grec, appercevoir que les masques des acteurs s'opposoient absolument à l'effet des expressions composées & successives (*a*)? raison assez forte pour qu'Euripide jettât un voile sur le visage de son acteur, si la scene eût été en action; mais puisqu'elle n'est qu'en récit, il est évident que l'objet du voile étoit de conserver le caractere d'Agamemnon, comme on l'a vu plus haut. Otez cette unité de caractere, vous trouverez que le récit est un voile suffisant, qui laissoit tout le jeu à l'imagination du spectateur, & qu'il étoit très inutile de lui dire que le roi s'étoit effectivement voilé le visage. Quant à Homere, les mêmes raisons sont pour lui contre Timanthe.

Il n'en est pas ainsi du tableau de ce peintre, si l'on veut que son voile ne fût mis que pour cacher

(*a*) C'est dommage que dans l'*Essai sur l'art dramatique*, ouvrage d'un penseur très hardi, on trouve, page 353, que le masque des anciens étoit une peau délicate, presque aussi fine que l'épiderme, presque transparente, & à travers de laquelle les mouvements de l'ame étoient exprimés par le jeu des muscles & des fibres, qui les rendoit très sensibles. Si cela étoit, on n'avoit qu'à laisser voir la peau du visage, elle en eût fait, pour le moins, autant. Il semble aussi qu'un fait invraisemblable, & contredit formellement par une foule de preuves de la plus grande force, ne doit pas être avancé sans l'appuyer au moins de quelque autorité, & M. Mercier n'en produit point. Chacun sait comment étoient faits les masques des acteurs au temps d'Euripide.

une expression inexprimable. 1°. La peinture n'admet point les masques sur le visage de ses acteurs. 2°. Le peintre expose sa scene en action. Timanthe devoit donc prendre un autre parti que le poëte, sous peine d'être un peintre sans jugement, un servile imitateur. C'est ainsi qu'en croyant célébrer un ancien, on n'en fait qu'un artiste médiocre : observation qu'on auroit dû faire avant d'écrire que les peintres & les statuaires doivent prendre non seulement leurs sujets chez les poëtes, mais peindre aussi d'après eux les épisodes, les emblêmes ou allégories; comme si une idée, quelquefois très ingénieuse ou sublime en poésie, n'étoit pas souvent ridicule ou monstrueuse en peinture & en sculpture.

Mais accordons au peintre grec le sens, le discernement, qui doivent lui appartenir, & disons qu'il a vu Agamemnon comme Euripide l'avoit vu; c'est-à-dire, pere & roi en même temps, voulant cacher & réunir l'ame d'un pere & la majesté du trône : métaphysique des plus subtiles dans le cas dont il s'agit. Ne disons donc plus *que Timanthe* IMAGINA *de représenter Agamemnon la tête voilée*, attendu que nous dirions un mensonge, & que peut-être nous ferions une imputation à un artiste qui ne l'auroit pas méritée, si nous ajoutions comme les orateurs : » Timanthe couvrit la tête d'Agamemnon, parce-» qu'ayant épuisé sur tous les assistants la tristesse, » le chagrin, l'abattement, les pleurs, les gémisse-

» ments, les sanglots, les cris, & toute l'amertume
» de la douleur, il n'avoit plus d'expression assez
» forte; &, par cette invention, il a laissé au spec-
» tateur à imaginer l'excès d'affliction où étoit plon-
» gé ce pere infortuné ». Voyez Cicéron, *Orator*, num. 74; Quintilien, l. 2, c. 13; Valere-Maxime, l. 8, c. 11, & Pline.

Ces remarques étoient faites, lorsque les *Questions sur l'Encyclopédie* parurent. On y lit, à la page 295, premiere partie: « Si le peintre Timanthe ve-
» noit aujourd'hui présenter à côté des tableaux du
» Palais royal son tableau du sacrifice d'*Iphigénie*,
» peint de quatre couleurs; s'il nous disoit, Des gens
» d'esprit m'ont assuré en Grece que c'est un artifice
» admirable d'avoir voilé le visage d'*Agamemnon*,
» dans la crainte que sa douleur n'égalât pas celle de
» *Clytemnestre*, & que les larmes du pere ne désho-
» norassent la majesté du monarque; il se trouveroit
» des connoisseurs qui lui répondroient: C'est un
» trait d'esprit, & non pas un trait de peintre. Un
» voile sur la tête de votre principal personnage
» fait un effet affreux dans un tableau: vous avez
» manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Ru-
» bens*, qui a su exprimer sur le visage de *Marie
» de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abatte-
» ment, la joie, le sourire & la tendresse, non pas
» avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes
» de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* ca-

» chât un peu son visage, il falloit qu'il en cachât » une partie avec ses mains posées sur son front & » sur ses yeux, & non pas avec un voile que les » hommes n'ont jamais porté (*a*), & qui est aussi » désagréable à la vue, aussi peu pittoresque, qu'il » est opposé au costume; vous deviez alors laisser » voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut » cacher; vous deviez exprimer dans ses muscles les » convulsions d'une douleur qu'il veut surmonter; » vous deviez peindre dans cette attitude la majesté » & le désespoir. Vous êtes Grec, & *Rubens* est » Belge; mais le Belge l'emporte ».

L'auteur de cette observation n'est pas ce qu'on appelle un connoisseur en peinture; on apperçoit même qu'il ne s'en pique pas, quand il dit qu'il falloit voir couler les pleurs d'Agamemnon, & qu'il pouvoit cacher une partie de son visage avec ses mains posées sur son front & sur ses yeux; ce n'eût été qu'un personnage du second ordre. Il ne connoît pas non plus assez le tableau de Timanthe, quand il fait dire

---

(*a*) Mais si c'étoit sa robe. Euripide se sert, il est vrai, du mot πέπλος. Il ne faut pas entendre ici par ce mot un voile de femme, mais celui dont les hommes se couvroient la tête quand ils offroient des sacrifices. Cicéron dit, *obvolvere* (envelopper, cacher); Quintilien dit, *velare* (couvrir); Valere-Maxime dit, *involvere* (envelopper); Pline dit, *velare* (couvrir). Cela peut se faire avec une robe ou un manteau d'homme.

à l'artiste qu'il a voilé la tête d'Agamemnon dans la crainte que sa douleur n'égalât pas celle de Clytemnestre : il ne paroît pas, selon les écrivains qui en parlent, que Clytemnestre assistât au sacrifice ; selon Euripide, elle s'étoit retirée dans son palais. Voyez cependant, malgré ses fautes, de combien cet observateur l'emporte ici sur le prétendu connoisseur Pline. C'est qu'il ne copie pas sans jugement des éloges antiques. C'est qu'il voit, comme tous les hommes bien organisés, une partie de l'art qui appartient à tous les hommes, sans qu'ils aient besoin d'être connoisseurs ; car ce qu'il fait dire à des connoisseurs n'est autre chose que le jugement d'un esprit droit qui raisonne sur l'idéal d'un tableau.

M. de Voltaire avoit déja fait à peu près les mêmes observations dans ses *nouveaux Mélanges philosophiques* (troisieme partie, p. 361, in-8°. 1765). » Certains traits d'imagination ont ajouté, dit-on, » de grandes beautés à la peinture. On cite sur-tout » cet artifice avec lequel un peintre mit un voile » sur la tête d'Agamemnon dans le sacrifice d'Iphigénie ; artifice cependant bien moins beau que si » le peintre avoit eu le secret de faire voir sur le » visage d'Agamemnon le combat de la douleur » d'un pere, de l'autorité d'un monarque, & du » respect pour ses dieux ; comme Rubens a eu l'art » de peindre, dans les regards & dans l'attitude de » Marie de Médicis, la douleur de l'enfantement,

» la joie d'avoir un fils, & la complaisance dont elle
» envisageoit cet enfant ».

Ce peu de paroles annonce un observateur sensible, qui ne veut pas qu'on lui donne un foible tour d'adresse pour un trait de génie. Quant à l'expression de Marie de Médicis, peut-être n'est-elle pas bien précisément un objet de comparaison avec Agamemnon témoin du meurtre de sa fille. Mais si Rubens eût voilé le visage de la reine pour quelque raison que ce fût, tous les personnages du tableau eussent-ils concouru à l'intérêt du sujet, on en seroit réduit aux vaines déclamations, aux exclamations vagues sur le voile mystérieux. La belle carriere que ce feroit pour les scrutateurs profonds ! Et qui sait si Timanthe, fatigué des *si* & des *mais*, ne s'est pas ainsi débarrassé de beaucoup de tracasseries de la part des gens d'esprit de son temps, lesquels prêchoient, obsédoient, & faisoient peut-être aussi, comme au nôtre, manquer une belle chose à un artiste ?

Si Rubens eût traité le sujet de Timanthe, vous lui eussiez vu développer tous les ressorts de l'art : jugez-en par sa Marie de Médicis. Mais s'il eût manqué son Agamemnon, bien plus difficile encore, je ne répondrois pas qu'alors il ne lui eût jetté un voile sur le visage ; & à coup sûr il eût trouvé des admirateurs enthousiastes de sa foiblesse. Voyez par le tableau du Luxembourg ce qu'une tête, peinte avec

tout le sentiment d'un grand maître, fait sentir & dire; comparez-le aux idées vagues & incertaines, ou plutôt au silence qu'a produit le voile de Timanthe : car vous ne pouvez rien me citer de tout ce qui en a été dit & écrit, où la nature de l'expression cachée sous ce voile soit fixée autrement que selon l'imagination, qui varie à l'infini chez tous les hommes. Le tableau des onze mille vierges, avec son rideau qui le couvre tout entier, pourroit faire imaginer aussi les plus belles choses du monde à celui qui auroit le cerveau assez creux pour s'en donner la peine. Mais vous ne préférerez pas le masque illusoire & menteur au visage qui vous dit une vérité frappante; & vous regarderez comme un tribut payé à la coutume tyrannique & moutonniere, ces trois vers qu'un de nos poëtes a fait paroître encore en 1769 :

> D'atteindre à sa douleur l'artiste désespere;
> Il cherche, hésite, enfin le génie a parlé:
> Comment nous montre-t-il Agamemnon ? voilé.

Ne faisons ni voiler ni pleurer Agamemnon, parcequ'en peinture le voile est une sottise foible, & que l'extrême douleur ne fait pas verser de larmes; elle les arrête. Agamemnon voit lever le couteau sacré sur le sein de sa fille : la pâleur est sur son visage; le saisissement est prêt à lui ôter le sentiment; il ne se soutient que par le chôc des convulsions intérieures;

ſa majeſté, ſa fierté, ſont devenues torpeur. Si ſes bras abattus & roidis ont quelque mouvement, ils ne l'expriment que par la violente contraction des muſcles : le ſerrement eſt univerſel. Agamemnon exiſte-t-il? il ne le ſait pas; l'empire du roi ſur le pere, celui du pere ſur le roi, ſont auſſi difficiles à diſtinguer qu'ils ſont confondus. Si vous voulez tempérer toute l'expreſſion de la douleur d'un pere dans ce fatal moment, que ce ſoit par l'expreſſion de la fermeté d'une ame forte qui cede à la néceſſité divine & humaine. Peignez les plus beaux traits, un homme de la proportion la plus noble, l'habillement le plus majeſtueux, le plus impoſant : voilà mon Agamemnon. Il déchireroit votre ame, vous ſeriez vous-même cet Agamemnon. Mais étoit-il poſſible de le repréſenter ainſi ſoixante ans avant qu'on sût peindre l'expreſſion? Pour Clytemneſtre, on ſent bien que ſi elle eût aſſiſté au ſacrifice, elle fût tombée évanouie. On peut ſans doute faire encore d'autres fort beaux Agamemnons, qui ne ſeroient ni celui de Voltaire ni le mien.

Mais voici où le voile eſt à propos, où il eſt indiſpenſable, où il faut laiſſer agir l'imagination du ſpectateur ſur l'objet principal. Suppoſez un perſonnage très intéreſſant, qui, dans une émeute, ait eu le viſage fracaſſé au point d'être défiguré d'une maniere affreuſe. Cachez ſa tête avec ſa robe, faites ruiſſeler le ſang ſur ſon vêtement de deſſous; mon

imagination verra le visage le plus horrible, mais qu'il ne vous est pas permis de montrer à découvert. Voilà ce qu'il faut laisser peindre au spectateur.

Mais un pere affligé! mais un roi! mais Agamemnon! Vous êtes peintre, & vous me cachez la situation la plus expressive, la plus intéressante; & vous employez encore le sophisme pour me faire approuver ce vol que vous me faites! Vous n'êtes qu'un peintre foible, un homme sans ressorts; vous ne connoissez pas tous ceux de votre art. Qu'importe l'espece de voile dont vous vous servez? mains joinres, bras levés, tel autre geste qui me cache le visage du héros; en voilant Agamemnon, vous avez dévoilé votre foiblesse.

Mais quoique le visage d'Agamemnon soit càché, son attitude ne peut-elle pas, dira-t-on, exprimer la douleur, l'abattement, le désespoir? En ce cas, on peut voiler toutes les figures d'un tableau; leurs attitudes suffiront pour donner l'idée de leurs expressions. Oui, mais l'imagination du spectateur, échauffée par les expressions des autres personnages, ne conçoit-elle pas encore plus que l'artiste n'auroit pu lui représenter? Je n'en crois rien, parceque cela dépend du plus ou moins de justesse & de vivacité que le spectateur a dans l'imagination. Or un effet aussi incertain, aussi conditionnel, ne doit point être donné pour regle; & l'impression reçue de la part des autres personnages pourroit bien être autant de pris sur l'Agamemnon.

Voyez ce qui se passe au théâtre : souvent on reproche avec raison à de fort bonnes pieces que les caracteres du second ordre nuisent au personnage principal, & le voile d'un beau récit n'y supplée pas toujours. Si on vous arrache des larmes en vous racontant la catastrophe d'Hippolyte, c'est que vous avez vu Hippolyte, que vous l'avez entendu parler, que le tissu de ses aventures vous a passé par les yeux & par les oreilles ; la succession seule a fait chez vous ce que l'instant unique de la peinture n'y peut jamais produire, si cet instant est masqué.

Pourquoi la Judith de Rubens fait-elle frémir ? pourquoi laisse-t-elle dans l'imagination des traces profondes ? C'est qu'il a montré une bouchere qui hache le cou d'un homme endormi. Le sang jaillit sur les bras de l'exécutrice. Holoferne lui mord deux doigts de la main qu'elle appuie sur son visage. Rubens a peint *une Juive inspirée* ; il a déployé toute l'horreur du sujet. Peignez les mœurs, le caractere des personnes, des nations ; vous peindrez la nature. Si des coutumes trop délicates ne vous laissent pas cette liberté, renoncez ou à la peinture, ou à de pareils sujets.

» Le goût que tous les hommes ont pour la peinture, dit M. de Caylus, est l'effet d'un sentiment » naturel, presque indépendant de l'intelligence ; » dont la source est dans le penchant que nous avons » à l'imitation, & qui n'a pas besoin d'être démontré

» quand même le sentiment pourroit l'être. Un art » qui, au privilege d'animer, d'embellir & de per- » pétuer tous les êtres, joint l'avantage de fixer, de » remplir même le plus actif & le plus vaste des » sens, de parler à l'esprit & souvent au cœur; a » dû s'emparer de tout temps de l'estime universelle » des hommes.

» Mais autant l'attrait de la peinture est vif, sé- » duisant, général, autant elle est exposée à des ju- » gements précipités, injustes & bizarres. La plu- » part de ceux qui prétendent au nom de *curieux*, » amateurs sans connoissance, ou remplis de préven- » tions, croiroient déroger à leurs droits, s'ils lais- » soient passer une seule occasion de décider sur une » matiere reconnue pour dépendre du goût. La ré- » serve & la modestie des amateurs éclairés & des » artistes mêmes ne sauroient arrêter ce penchant à » juger les productions d'un art sur lequel ceux qui » prononcent le plus hardiment ne se sont jamais » avisés de faire la moindre réflexion. A quoi se ré- » duit en effet l'examen d'un tableau pour le plus » grand nombre des spectateurs qu'il attire? à quel- » ques sensations superficielles & momentanées, » dont on ne cherche à démêler ni la source ni les » rapports. Et quel est ordinairement le résultat de » cette attention passagere? une décision ferme & » dogmatique, telle qu'on pourroit l'attendre de » ceux qui ont passé leur vie à réfléchir sur les diffi-

» cultés & sur les mysteres de l'art. Les artistes savent assez le cas qu'ils doivent faire de ces sortes » de juges : ils mettent avec raison au même taux & » leurs censures & leurs éloges.

» Mais la société fournit une autre espece de juges véritablement dignes d'attention, & d'autant » plus redoutables, que les peintres sont communément moins en garde contre eux. Je parle de » ces hommes qui, versés dans un seul genre, ont » l'injuste habitude de ne considérer dans les ouvrages de peinture que la partie dont ils sont le plus » affectés, ou dont ils ont fait une étude particuliere. Ces examens partiels ou de détail ont cela » de dangereux, que n'ayant l'air ni de l'injustice » ni de la prévention, ils disposent les personnes » peu instruites à juger de l'ensemble d'un ouvrage » d'après la décision qu'elles ont entendu porter sur » quelqu'une de ses parties.

» Ces juges peuvent se réduire à trois classes : à » l'homme de lettres, qui n'observe que le point » d'histoire & le *costume ;* à l'homme d'esprit, qui » n'est touché que des expressions ; à l'homme de » l'art, qui ne considere que l'exécution ».

L'écrit dont j'ai extrait ce passage n'est qu'une petite brochure de 31 pages, laquelle n'est guere connue que de quelques artistes, & qui d'ailleurs est fort sujette à se perdre ; c'est pourquoi il étoit plus sûr de copier que d'y renvoyer. M. Toussaint a inséré

dans ses *Observations périodiques sur la physique, l'histoire naturelle & les arts*, une réponse fort ironique & fort dure à cet écrit de M. le comte de Caylus. Je n'examinerai pas ici jusqu'à quel point l'un & l'autre juges ont tort ou raison sur le fond du sujet qu'ils traitent. Comme il s'agit entre eux d'un tableau que je n'ai revu qu'un instant chez le roi de Prusse il y a plusieurs années, je risquerois trop de me tromper si j'en disois mon avis. Mais ayant sous les yeux l'écrit de M. Toussaint, je puis assurer qu'il est plus qu'indécent de répondre aux dernieres paroles du préambule qu'on vient de lire : *il n'est point du nombre de ces trois sortes de spectateurs.*

Quoiqu'il soit permis de relever les erreurs de quelque écrivain que ce soit, il ne s'ensuit pas qu'on doive se permettre de tacher ainsi son papier, eût-on même été publiquement insulté. Si votre caractere vous porte à la rectitude, qu'il vous fasse donc aussi rendre hommage aux bonnes qualités de votre adversaire. M. le comte de Caylus nous a laissé de très bonnes choses : ses ouvrages sont par fois répréhensibles sans doute ; mais en résulte-t-il qu'il n'étoit ni *homme de lettres*, ni *homme d'esprit*, ni en quelque sorte *homme de l'art ?* S'il n'a produit aucune composition, aucune étude d'après le naturel, rien de ce qui constitue vraiment l'artiste ; s'il a même été presque toujours aidé & conduit par des graveurs & d'autres artistes, dans les traits qu'il a calqués sur le

cuivre, on ne doit pas moins le regarder, pour cette partie, comme un homme qui joueroit fort passablement de quelque instrument, & n'auroit pas le génie, l'habitude, les connoissances qu'il faut pour composer. Malgré le sarcasme de M. Toussaint, M. le comte de Caylus méritera toujours la réputation d'amateur particulièrement distingué.

On retrouve encore, dans le *Supplément à l'Encyclopédie ;* l'admiration surannée pour le voile d'Agamemnon. *Quand son visage*, dit-on, *ne seroit pas voilé, nous en pourroit-il dire plus que sa présence seule n'en dit* (article *Exécution*) ? Oui, vraiment, il nous en diroit plus. N'exprimât-il que la pieuse résignation aux décrets divins, ou le phlegme d'un fanatisme froid bien caractérisé, ne diroit-il pas déja plus qu'avec un voile ? Et si la douleur qui convient au pere d'Iphigénie étoit visible, ne l'emporteroit-elle pas sur quelque autre situation que ce fût? Oubliez qu'il exista jamais un tableau de Timanthe, & tout ce que le voile du principal personnage a fait dire; concevez un Agamemnon qui ne soit pas voilé; concevez ce malheureux pere tel que vous pouvez vous le peindre à vous-même par la pensée, & vous sentirez que l'imitation aveugle est toujours un obstacle au progrès des arts, & que la ressource d'un artiste qui mit à la place du talent une pensée, ingénieuse si l'on veut, vraie même, puisqu'à la rigueur Agamemnon peut s'être caché le visage, n'est pas un exemple

exemple à ſuivre. On voit aſſez que l'auteur de cet article ne ſe doute pas ici de ce que peut la peinture ſans le ſecours d'un voile.

Parler ſans diſcrétion, imprudemment, diſcourir ſans raiſon, avancer quelque choſe à la volée; tout cela s'exprime en latin par le mot *effutire*. C'eſt, dit M. Brotier dans une note latine, ce que M. de Voltaire & moi avons fait en vain contre le voile d'Agamemnon: *Vana multa adversùs illud velamen effutiere Cll. Voltaire & Falconet.* Il ajoute qu'il ſeroit honteux de nous réfuter: *Quæ refutare puderet.* J'en ſuis d'autant plus fâché, que je deſire une réfutation bien ſenſée, bien ſentie, point moutonniere, & que je promets ma converſion à qui voudra me réfuter ainſi. Il eſt encore temps, puiſque j'exiſte, & que je pourrois faire publiquement ma rétractation. Je crois qu'on ne feroit pas mal de comprendre auſſi M. le comte de Caylus dans la claſſe des *diſcoureurs à la volée:* j'ai produit ſon titre, & M. Brotier n'a pas jugé à propos d'y avoir égard; ce qui eſt d'autant plus fâcheux que M. de Caylus reſpectoit l'antiquité.

Après avoir dit que Raphaël a peint un Chriſt mort, & que, pour mieux exprimer la douleur de Marie, il a voilé ſa tête, M. Brotier ajoute que le chemin de la ſuprême gloire n'eſt pas d'envier & d'injurier les anciens, mais de les louer & de les imiter: *Non per invidiam conviciaque antiquorum,*

ſed per eorum laudes & imitationem, ad ſummam gloriam eſt via (*a*). Je ne me croyois pas ſi avancé dans le chemin de la gloire. Je ne penſois pas même qu'on en méritât pour louer, comme je l'ai fait quelquefois avec aſſez de force, les beautés des anciens. Mais puiſque cela peut en mériter, j'ai donc fait la premiere moitié du chemin. Pour l'autre, malgré mes efforts, je n'ai pas ſu y parvenir; car elle eſt bien autrement difficile à faire qu'un éloge. Si, faute de diſcernement, j'euſſe voulu imiter les défauts des anciens, peut-être aurois-je trouvé des hommes éclairés qui m'en auroient détourné, & qui ne m'auroient pas conſeillé non plus de les louer par ce côté: j'aurois dû le ſouhaiter au moins. En blâmant leurs défauts, je n'ai donc fait pour d'autres que ce que j'aurois dû vouloir qu'on eût fait pour moi: j'étois *artiſte*, & je pouvois auſſi devenir *juge*. En un mot, quand M. Brotier nous l'interdiroit, quand Raphaël auroit voilé ſa vierge, montrons la douleur d'un pere affligé; montrons les angoiſſes d'une mere, quand il le faut; & ne craignons pas de faire paſſer dans l'ame du ſpectateur la plus vive affection du perſonnage:

. . . . Si vis me flere, dolendum eſt
Primùm ipſi tibi.

Si pourtant M. Brotier eût fait attention à ces

(*a*) Voyez le Pline de M. Brotier, notes ſur le livre 35, tome 6, page 381.

paroles de l'évangile, *omnia consummata sunt*, il n'eût pas confondu les deux voiles, & nous auroit pu montrer ici Raphaël plus grand que Timanthe. Marie sensible a été pénétrée de douleur en voyant souffrir l'humanité divine : mais quand l'homme n'est plus, quand le mystere est consommé, elle se recueille, & cache sous un voile les restes de sa tristesse. Homere a dû traiter tout différemment un sujet tout humain. A la mort d'Hector, Priam se roule dans la fange; il veut aller trouver Achille : ses sujets le retiennent à peine. Mais neuf jours après son malheur, accablé par la fatigue, il s'enveloppe la tête de son manteau; son visage est encore souillé de la poussiere qu'il a ramassée en se roulant sur la terre. *Iliade, livre 22, vers 408 & suivants; livre 24, vers 163 & suivants.*

Le *refutare puderet* est à mes yeux le voile de Timanthe : mais que m'importe, si beaucoup d'autres parties m'en dédommagent? Ce n'est pas sur quelques expressions dont je pourrois me plaindre, que je dois juger un savant dont le mérite est généralement reconnu.

SUR DEUX OUVRAGES

DE PHIDIAS.

On a vu, dans le *chapitre cinq* du *livre trente-six*, que Pline, en parlant des plus beaux ouvrages de Phidias, appuie sur de petits détails. Son intention est bonne assurément, & ce n'est pas à cet égard qu'il est repréhensible. Mais c'est ainsi qu'en croyant donner l'idée d'un grand statuaire, on la donne d'un artiste minutieux, surchargeant de petits détails, qui ne pouvoient se bien voir que de près, un grand ouvrage qui ne pouvoit se bien voir que de loin, c'est-à-dire à trente toises de distance. Si la statue étoit sur un piédestal proportionné à sa hauteur d'environ quarante pieds, le piédestal pouvoit en avoir vingt, ce qui en produit soixante. Or, pour bien voir un objet élevé, on sait qu'il faut une reculée de deux ou trois fois sa hauteur: ainsi, à vingt ou trente toises, qui faisoient cette reculée, comment voyoit-on les ornements du bouclier & de la chaussure? & comment, de plus près, pouvoit-on appercevoir le dessus de cette chaussure où étoit gravé le combat des Centaures & des Lapithes? Mais Pline n'est que l'historien de ces ouvrages, ne lui demandons rien de plus; s'il a quelquefois des vues très fines, très justes, très délicates, c'est qu'il n'y a pas un homme d'esprit qui n'en ait,

C'eſt pourtant une aſſez plaiſante façon de raiſonner que celle-ci : Pour donner une idée du génie qui chanta la colere d'Achille à ceux qui n'ont pas lu l'Iliade, je leur parlerai de quelques petits vers de la façon d'Homere. C'eſt tout juſte comme Pline ici nous parle de Phidias.

Mais ſi Phidias n'a point fait ces petits ornements; s'ils n'ont été ajoutés à ſa Minerve d'or & d'ivoire que pluſieurs années après la mort de l'auteur, que deviendra l'exactitude de Pline & de ceux qui le copient ſans regarder ailleurs ? Au ſurplus, le lecteur peut ſavoir que le milieu des yeux, les prunelles de cette Minerve, étoient de pierres précieuſes, que Phidias avoit cru être les mieux aſſorties & les plus reſſemblantes à l'ivoire. L'artiſte & le vrai connoiſſeur doivent juger ſi cette pratique, aſſez connue par d'autres figures antiques, ajoute ou non à la beauté d'une tête. Si la pierre étoit brillante, on en fait le mauvais effet ; ſi elle étoit du ton de l'ivoire, à quoi bon cette recherche, dont il n'étoit pas poſſible de juger à cent vingt ou cent trente pieds au moins de diſtance ? Enfin, ſi l'avantage étoit dans la dureté de ces pierres, Phidias vouloit donc que les prunelles duraſſent plus que le reſte de la tête ?

J'ai fait des fautes, & beaucoup ; j'en corrige à chaque inſtant, & j'eſpere bien en faire encore : pour cela jetterai-je mon travail au feu ? je ne le crois pas.

Je ne voudrois pas non plus y jetter le dernier ouvrage de M. Winckelmann, tout répréhenſible qu'il eſt, puiſqu'à travers ſes foibleſſes, on y trouve quantité de choſes curieuſes & profitables. Voici une aſſertion de ce ſavant antiquaire concernant les prunelles en pierres précieuſes. On lit dans le traité préliminaire de ſes *Monumenti antichi inediti*, page 55: » Lo ſteſſo Giove Olimpico di Fidia aveva la pupilla » fatta d'una gemma incaſtratavi ». Cela me parut certain, ſur-tout en voyant au bas de la page: *Plat. Hipp. maj. p.* 349, *l.* 7.

Dans la foule innombrable de mes ignorances étoit compriſe la matiere des prunelles du Jupiter de Phidias, ou pour mieux dire, je les avois toujours crues d'ivoire. J'eus cependant recours à Platon, & je me fis expliquer ſon grec à l'endroit cité; j'ai auſſi conſulté la traduction de M. Grou. Il eſt queſtion, dans ce paſſage, de la Minerve d'or & d'ivoire, & nullement du Jupiter Olympien, dont qui que ce ſoit, excepté M. Winckelmann, n'a écrit qu'il avoit les prunelles de pierres précieuſes. Voyons ce que dit d'une autre Minerve de Phidias un deſcripteur plus exact, & témoin oculaire: la ſtatue étoit de bronze.

Pauſanias, l. 1, c. 28, dit: » Mys, excellent » graveur, a repréſenté ſur le bouclier de la déeſſe » le combat des Centaures & des Lapithes, & plu-

» ſieurs autres hiſtoires, d'après les deſſeins de Par-
» rhaſius, fils d'Evenor. Cette ſtatue eſt ſi haute, que
» l'aigrette du caſque & la pointe de la pique peu-
» vent être apperçues de Sunium », c'eſt-à-dire de cinq lieues d'Athenes.

Le ſcrupuleux Pauſanias, qui ne fait grace de rien à ſon lecteur, parle ailleurs de la Minerve du *Parthénon*, qui étoit, comme on ſait, dans la citadelle d'Athenes, & ne dit pas un mot de toute cette ciſelure, gravure, &c. dont Pline fait mention; détails qu'il ne manque cependant jamais d'écrire quand il en a l'occaſion. Ne ſe pourroit-il pas que ces deux Minerves de Phidias euſſent été confondues dans la tête de l'écrivain latin, & qu'il eût attribué à l'une ce qui appartenoit à l'autre? Je ſuis loin de le vouloir aſſurer; mais j'aimerois mieux Pline avec un défaut de mémoire, que Phidias avec un défaut de goût: cela ne ſe compare pas.

Ne ſeroit-il pas poſſible encore, comme il eſt dit plus haut, qu'on eût chargé d'ornements ſuperflus cette Minerve de Phidias quelques années après ſa mort, comme on avoit fait celle de bronze. Il ſeroit glorieux pour la mémoire d'un artiſte célebre, dont on nous dit le génie ſi grand, ſi ſublime, de ne le pas voir minutieux dans ſon art, ſur-tout lorſque nous avons lieu de ſoupçonner le contraire.

Si Parrhaſius, fils d'Evenor, qui vivoit après Phi-

dias, & qui n'a dû faire cette addition qu'après la mort de l'auteur, a bien eu le courage de préſider une fois à la broderie du bouclier d'une Minerve, pourquoi n'en auroit-il pas fait autant au bouclier & à la chauſſure de l'autre? Pourquoi ne ſe feroit-il pas trouvé un autre *Mys* & un autre *Parrhaſius*? Si vous avez quelques préſomptions qu'un homme du plus grand mérite n'a pas fait une ſottiſe, pourquoi la lui imputer? Vous auriez beau dire que ce ſont *ſeulement quelques légers traits de ſon génie*, cela s'appelle toujours rapetiſſer mal à propos un grand mérite, parceque ces prétendus traits de génie gâtent une belle & grande choſe, ou lui ſont fort inutiles. Mais ſi vous avez de bonnes preuves, donnez-les; montrez le grand artiſte par ſes endroits foibles tout auſſi volontiers que par ſes plus beaux côtés. Dites avec quelques hiſtoriens que Phidias a exécuté en or tous ces enjolivements ſuperflus à la beauté de ſa Minerve; convenez qu'il eût peut-être mieux fait de ne l'en pas charger. Dites que, s'il n'eût pas placé, comme le rapporte Pauſanias, la ſtatue de la Victoire, d'environ quatre coudées, à côté de ſa Minerve de vingt-ſix coudées, cette Victoire, quoiqu'admirable, n'eût pas jetté dans l'idéal de l'ouvrage une incohérence qui ne peut jamais manquer de révolter. Prenez cette occaſion pour développer les principes de l'art, & vous inſtruirez; mais ne vous ſervez pas ſur-tout de

ce diĉton trivial, *Il faut avoir de l'indulgence*, parcequ'en fait d'ouvrages, il n'eſt ſouvent qu'un fauxfuyant de l'ignorance & de la médiocrité, *qui ne ſont pas indulgentes*, & qu'il n'a jamais concouru au progrès des talents. Liſez la page 318 du tome 25 des Mémoires de l'académie; ce que M. de Caylus y dit de cette Minerve de Phidias, eſt excellent & judicieux.

Voulez-vous ſavoir ſi Phidias aimoit à charger ſes ouvrages d'ornements nuiſibles à l'effet, ou du moins ſuperflus? liſez la deſcription ſans goût que fait le même Pauſanias du Jupiter Olympien. Tâchez d'appercevoir ſi cette quantité d'ornements de toute eſpece concouroit au vrai but de l'art ou s'en éloignoit; laiſſez là les éloges que les écrivains ont pu faire de cet enſemble, ces éloges fuſſent-ils l'écho de l'admiration des contemporains; & ſi, après en avoir jugé par le goût univerſel, qui l'emporte ſur les fantaiſies des temps & des pays particuliers, vous trouvez que le Jupiter, avec tous ſes ornements, étoit encore grand, majeſtueux, ſublime, vous pourrez trouver qu'en retranchant une partie de ces ſuperfluités, il eût été, en proportion du retranchement, plus majeſtueux & plus ſublime encore. Mais avant d'accuſer ou d'abſoudre Phidias, voyez bien ſi la deſcription de Pauſanias peut vous mettre en état de juger; car vous n'avez qu'elle pour toute reſſource.

Strabon, qui avoit vu le temple d'Olympie & la ſtatue de Jupiter, eſt, à quelques égards, à l'abri de ces reproches. Il obſerve, comme chacun ſait, que Phidias prit ſi bien ſes meſures dans ſon Jupiter, que la ſtatue ne pouvant ſe tenir debout ſans enlever le toit avec ſa tête, il la fit aſſiſe; mais ſi juſte, qu'elle touchoit preſque à la voûte: *Fecit tantæ magnitudinis, ut, quanquam templum eſt maximum, tamen videatur bonam proportionis rationem duxiſſe, quòd ſedentem finxit, ita ut vertice culmen propemodum tangat, & ex ipſa ſpecie appareat eum, ſi ſurgeret ſeque erigeret, tecto templum nudaturum eſſe.* Strab. p. 354.

Nous n'exigeons pas que Strabon explique ce qu'il entend par » Prendre ſi bien ſes meſures, qu'une » ſtatue ne pouvant ſe tenir debout ſans enlever le » toit, on la fit aſſiſe; mais ſi juſte, qu'elle touchoit » preſque à la voûte ». Eſt-ce que cette ſtatue étoit toute faite & debout, & que la trouvant trop grande pour la place, on l'accommoda de façon qu'elle fût aſſiſe? Eſt-ce que le ſtatuaire, en prenant bien ſes meſures pour qu'elle n'enlevât pas le toit, ne pouvoit pas la faire debout & moins grande? Ou bien avoit-on obligé Phidias à faire ſon Jupiter de quatre-vingt-dix pieds? & ne pouvant le faire tenir debout à cette proportion, le réduiſit-il à ſoixante en l'aſſeyant? Expliquera qui pourra cette énigme inutile.

Strabon a bien vu un objet qui ne demandoit que des yeux : il a mal raiſonné quand il a été au delà de ſes connoiſſances : voilà tout ce qu'il en faut ſavoir.

Il eſt certain auſſi que cette diſproportion entre un temple & une ſtatue eſt repréhenſible ; & qu'il faut être un Adrien pour en punir la critique. On n'ignore pas que cet empereur prétendoit tout ſavoir, & qu'il envoya les deſſeins de ſon temple de Vénus à l'architecte Apollodore, plutôt pour le braver, que pour le conſulter ; que celui-ci, entre autres défauts, obſerva que les déeſſes placées dans cet édifice étoient ſi grandes, qu'elles n'auroient pu ſe lever ni ſortir ; & qu'enfin Adrien, outré & confus d'une critique auſſi judicieuſe que déſeſpérante parcequ'il n'y avoit plus moyen d'en profiter, fit aſſaſſiner l'artiſte, & le temple n'en fut pas mieux proportionné avec les ſtatues. Dion, un des auteurs qui rapportent ce fait, dit auſſi que la jalouſie d'Adrien contre ceux qui ſe diſtinguoient dans les ſciences & dans les arts régloit ordinairement leur ſort : il les opprimoit ou les faiſoit mourir, ne voulant pas être ſurpaſſé en quelque talent que ce fût. Adrien n'étoit pas cependant un fort méchant empereur : exemple frappant de la manie de croire tout ſavoir. Donnez du pouvoir à certaines gens, & vous verrez ce que deviendront ſous leur ſceptre les ſciences & les beaux arts.

Afin de n'avoir plus rien à dire du Jupiter de Phidias, je place ici une méprise de M. Winckelmann : elle en vaut la peine, parcequ'on trouve à chaque pas des gens qui regardent cet antiquaire comme un docteur irréfragable, & qui, sans pouvoir juger de la vérité ou de la fausseté de ce qu'il avance, vous opposent innocemment son autorité. Montrons-leur encore comment M. Winckelmann, tout savant qu'il étoit, voyoit & lisoit quelquefois.

A la page 236 de l'*Histoire de l'art*, premiere édition en allemand, on trouve que Quintilien dit : » Un autre artiste que Phidias auroit mieux travaillé » les ornements de la statue de Jupiter, que Phidias » lui-même ». La nouvelle édition offre encore le même passage, puisqu'il se trouve dans la traduction de M. Huber, tome 2, page 256. Cependant il paroît certain que Quintilien dit le contraire. Après avoir avancé que les plus grands maîtres d'éloquence doivent enseigner jusqu'aux plus petites parties de cet art, parcequ'il n'est pas possible que celui qui excelle dans de grandes choses ignore les plus petites, il ajoute : « J'aimerois autant dire que Phidias » représenta admirablement Jupiter, mais qu'un au» tre auroit mieux travaillé les ornements de sa sta» tue ». *Nisi fortè Jovem quidem Phidias optimè fecit, illa autem quæ in ornamentum operis ejus accidunt alius meliùs elaboraffet.* (Instit. orat. l. 2, c. 3.)

Quintilien s'est un peu trompé : il a d'autant plus mal choisi sa comparaison, qu'un sculpteur moins savant, moins grand, moins élevé que Phidias, pouvoit avoir plus que lui l'adresse & la sorte de patience qu'il faut pour travailler des ornements. Mais ce n'est pas de la méprise de Quintilien qu'il est ici question, c'est de l'inexactitude de M. Winckelmann; & l'on voit jusqu'où elle alloit quand il décidoit, sans se douter qu'il pouvoit se tromper, & il en douta quelquefois trop peu.

Ce n'est plus de Phidias ni de son Jupiter que je vais parler : mais, à son occasion, je crois pouvoir observer la petite méprise d'un homme de lettres distingué & ami de nos arts. Quoique le sujet ne touche pas immédiatement à l'art, il y a pourtant un rapport assez direct pour que le statuaire puisse s'en occuper.

L'auteur de l'article *Lyrique* dans le *Supplément à l'Encyclopédie*, voulant répondre à une objection qu'on lui avoit faite, me paroît s'être trompé. On lui demande si ce qui, dans l'imagination du poëte & de ses lecteurs, étoit noble & grand, ne deviendroit pas *puérile & mesquin*, si l'on vouloit le rendre visible aux yeux sur le théâtre. Voici sa réponse : » Ce qui n'est » pas devenu *puérile & mesquin* sous le pinceau du » Titien & de l'Albane, sous le ciseau de Praxitele » & de Phidias, quoique rendu visible aux yeux,

» peut ne pas être *puérile & mesquin* sur la scene. Les » peintres & les statuaires n'ont fait des divinités » d'Homere que de beaux hommes & de belles fem- » mes; & peut-être seroit-il contraire au bon sens » d'être plus difficile sur le merveilleux théâtral ».

Il me semble que voici à-peu-près ce qu'on pourroit répliquer à M. Marmontel. Non, il ne seroit pas contraire au bon sens d'être plus difficile sur le merveilleux théâtral : le spectateur qui voit la statue de Jupiter, sait qu'elle n'est qu'un marbre inanimé qui la représente ; mais, au théâtre, il se fait ou se veut faire une illusion complete. C'est le dieu que le poëte a voulu faire paroîrre, & non l'acteur. Aussi le spectateur le voit-il comme il voit un avare dans une piece où un avare est mis sur la scene, avec cette différence qu'un homme est semblable à un homme, que celui qui joue l'avare pourroit être avare en effet, & qu'un acteur ne peut faire croire qu'il soit un dieu. Et d'ailleurs, quelle différence entre le Jupiter de Phidias, par exemple, & le plus imposant acteur qui joue le dieu ! Le beau, le majestueux, le sublime, sont au moins réunis par le grand statuaire dans la représentation convenue du dieu : mais le comédien frisé, rougi, pomponé, brillanté, peut il jamais approcher du dieu d'Homere ? En a-t-il les sourcils ? Ajoutez qu'un homme a toujours quelque défaut corporel ou habituel, & ce défaut rend le prétendu dieu ridicule.

Repréſenter un dieu, eſt ſans doute, à la rigueur, une tâche impoſſible : mais l'acteur qui approche le plus de la perfection en eſt bien plus éloigné que le grand peintre ou le grand ſtatuaire. Le premier n'a, pour cette repréſentation, que ſa perſonne, & le ſecond a toute l'étendue de ſon art. Enfin on ne peut établir aucun parallele entre la production de l'artiſte, & le jeu & la figure ajuſtée du chanteur de l'opéra.

AVERTISSEMENT.

MONTRER que Pline s'eſt égaré en traitant des matieres qu'il devoit *néceſſairement* connoître, c'eſt prouver à plus forte raiſon qu'il a dû ſe tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer. Je vais donc tranſcrire quelques paſſages de ſon livre, pris çà & là. J'y joindrai des obſervations plus ou moins ſérieuſes & plus ou moins longues, ſelon l'occaſion, mon humeur & le ſujet. C'eſt un argument *à fortiori*, dont j'ai abſolument beſoin; & j'oſe croire que quelques lecteurs pourront penſer comme moi ſur les erreurs de Pline dans les arts, lorſqu'ils auront vu ſes erreurs en phyſique.

Les enthouſiaſtes de Pline ne manqueront pas de dire que je ſuis dur, injuſte, inconſidéré; mais ſi de trois cents paſſages environ que je reprends, j'ai ſeulement tort de la moitié, il en reſtera plus qu'il ne faut pour me donner raiſon.

PASSAGES

PASSAGES DE PLINE,

Où il est à peine fait mention de la peinture & de la sculpture, & qui prouvent cependant que cet auteur pourroit bien avoir écrit de ces deux arts sans trop s'y entendre.

Pline, quoiqu'écrivain admirable, a été convaincu, comme chacun sait, de s'être trompé plus d'une fois sur les choses de la nature.

Boileau, Réflex. crit. sur Longin ; réflex. 3.

Le chevalier de Jaucourt (article *Verona* de l'Encyclopédie) dit en parlant de Pline, & ne faisant peut-être que paraphraser Vigneul de Marville : » La » destinée de ce grand écrivain est que tout le monde » l'admire, & que personne n'ajoute foi à ses récits : » mais, pour le justifier en deux mots, il n'a eu aucun intérêt à s'abuser lui-même, & à tromper son » siecle, ni les siecles suivants. J'ajoute que l'on découvre tous les jours des faits que l'on regardoit » dans ses écrits comme d'agréables imaginations, » qu'il avoit rapportées tout au plus sur la foi de » gens auxquels il a trop déféré ». (Encyclopédie, tome 17, page 88.)

Si cette apologie est bonne, il n'y a pas un livre, quelque mauvais qu'il soit, dont on ne pût justifier

l'auteur en disant *qu'il n'a eu aucun intérêt à s'abuser lui-même, & à tromper son siecle, ni les siecles suivants.* Je pourrois même avec ce raisonnement faire l'apologie de mes observations sur Pline; car je n'ai aucun intérêt à m'abuser ni à tromper qui que ce soit. » Les écrivains de l'histoire naturelle, » dit le chancelier Bacon, qui n'avoient aucun intérêt à s'abuser & à tromper, ont débité de bonne » foi des faussetés grossieres: leur érudition en a » imposé; & combien d'absurdités ont pris créance » sur leur témoignage »! *Analyse de la philosophie*, chap. 2.

Je crois qu'en littérateur instruit, M. de Jaucourt n'auroit pas dû parler des faits qu'on découvre tous les jours dans les écrits de Pline, puisqu'il devoit savoir que c'est dire: *On découvre des faits dans les auteurs que Pline a compilés.* Nous verrons si d'ailleurs Pline est à l'abri de la censure autant qu'on nous le dit, & si toutes ses *imaginations* sont *agréables.* Ecoutons cet auteur.

» De quelque partie de la terre qu'on regarde le » monde, on se voit toujours au milieu de ses dimensions, & de toutes parts on n'apperçoit qu'un » hémisphere convexe, ce que la seule figure ronde » peut expliquer » (*a*).

(*a*) Oculorum quoque probatione, quòd convexus mediusque quacumque cernatur, cùm id accidere in alia non possit figura. (L. 2, c. 5.)

Cet argument populaire, dit M. Poinsinet, *est indigne d'un philosophe, qui ne doit point juger de l'essence des choses par l'écorce & par l'apparence. Qu'a de commun l'illusion ou l'insuffisance de notre vue avec les proportions réelles des choses? &c.*

Voilà donc Pline qui, tout en débutant, raisonne d'une maniere indigne d'un philosophe. Par qui ce défaut d'esprit philosophique lui est-il reproché? par son traducteur. Il faut observer que, par cette expression *le monde*, Pline n'entend pas le globe terrestre, mais le système entier de l'univers. Je ne suivrai pas notre naturaliste dans ce qu'il écrit sur l'astronomie, parceque cette science m'est inconnue; c'est aux astronomes à en juger: il y a quelque apparence que Pline pourroit bien n'en pas sortir victorieux, s'il faut s'en rapporter à ce mot de M. de la Lande: *Il n'entendoit rien à l'astronomie, & copioit les auteurs comme il les trouvoit.* (Lettre de M. de la Lande à M. de Brosses, insérée dans *l'Hist. de la rép. rom.* tome 1, page 568.)

Je puis, sans être astronome, me permettre une observation. Pline, chap. 12 de ce livre, après avoir fait l'éloge des inventeurs de l'astronomie, qui ont pénétré de si profonds mysteres, s'écrie par un trait d'orateur: » Donnez l'essor à votre génie, interpretes » du ciel, vous qui pouvez comprendre les secrets » de la nature, vous qui, par la science que vous avez » inventée, avez vaincu les dieux & les hommes ».

Macti ingenio este, cæli interpretes, rerumque naturæ capaces, argumenti repertores quo deos hominesque vicistis.

Onze chapitres plus loin, & comme ayant oublié ce bel hommage, il dit, en parlant des astronomes qui mesurent les distances respectives des planetes: » Il est étonnant jusqu'où va l'arrogance de l'esprit hu» main, lorsqu'excitée par quelque léger succès, com» me dans les objets dont nous venons de parler, elle » donne carriere à son impudence, & que ceux qui ont » osé deviner la distance du soleil à la terre, en font » autant du ciel, parceque le soleil en est le centre, » & présument qu'ils vont bientôt mesurer du doigt » l'univers même ». *Mirum quò procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu, sicut in supra dictis occasionem impudentiæ ratio largitur: ausique divinare solis ad terram spatia, eadem ad cœlum agunt, quoniam sit medius sol, ut protinùs mundi quoque ipsius mensura veniat ad digitos.*

Le reproche est adressé premièrement à Pythagore, qui comparoit la distance harmonique des astres aux distances des tons de la musique, & ensuite à ceux qui calculoient, aussi par leur distance, le temps que mettent les astres à faire leurs révolutions, &c. C'est tout cela qu'au chapitre 22 il appelle des subtilités plus agréables que nécessaires, *Jucundâ magis quàm necessariâ subtilitate*; & qu'au chapitre 23 il dit n'être bon qu'à occuper le loisir de gens en démence;

Id enim velle penè dementis otii est. Voilà donc un éloge & un blâme sur le même sujet, & par conséquent une contradiction.

M. Poinsinet, qui s'est permis ici une interprétation peu fidele & trop emphatique, dit dans une note sur le passage *Mirum quò procedat*: » Toute cette » phrase est de la plus grande richesse de tours, » d'expressions & de figures. Par un artifice d'élo- » quence singulièrement remarquable, Pline y loue » le génie humain de la maniere la plus délicate, la » plus adroite, & en même temps la plus neuve: » car c'est en censeur qu'il se déguise pour rendre » ses éloges plus piquants ».

Assurément il est bien déguisé, & je doute qu'une maniere de louer qui ne pourroit être comprise, fût en effet la plus adroite. D'ailleurs, quand Pline veut louer ou blâmer, il ne prend pas de détours; & l'on voit qu'il donne à Vespasien les louanges les plus rondes, lorsqu'il auroit pu les assaisonner de quelque délicatesse.

Quoi! l'on dira que Pline prend un tour ironique pour continuer l'éloge, en feignant de le changer en blâme. Un homme qui sait écrire ne conduit pas son discours d'une maniere si bizarre dans un sujet sérieux. Mais c'est une maniere commode & assez usitée de vouloir donner pour une plaisanterie, dans les auteurs que l'on défend, ce qu'on ne pourroit autrement excuser. C'est ainsi qu'on a voulu faire passer

pour une ingénieuse plaisanterie la demande fort sérieuse que fait Cicéron à Luccéius, lorsqu'il le prie de lui donner des louanges au-delà de ce qu'il en mérite, & même un peu plus que la vérité ne le permet: *Plusculùm etiam quàm concedit veritas largiare.* Non que je veuille comparer la faute de Pline à celle de Cicéron; faute qui a fait dire à Montaigne: » Ceci » surpasse toute bassesse de cœur en personne de tel » rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire » du caquet & de la parlerie, &c. » (l. 1, c. 39.)

Il me reste à dire, à l'occasion du chapitre 23 de Pline, qu'il y met le soleil au centre de l'univers, & qu'au chapitre 69 c'est la terre qui prend cette place à son tour, ce que prouvent, dit-il, d'invincibles arguments. Je trouve cependant cette contradiction moins choquante que l'exagération qu'il se permet, chapitre 26, au sujet d'Hipparque qui fit le dénombrement des étoiles, ce que, dit Pline, Dieu lui-même n'auroit pas la témérité d'entreprendre: *Rem etiam Deo improbam enumerare stellas.* C'est ce que M. Poinsinet appelle une *figure expressive & hardie :* si hardie, qu'on la prendroit pour le rêve d'un fébricitant.

» S'il faut croire ce qu'on dit d'Anaximandre, » physicien de Milet, il y avoit en lui une inspi- » ration immortelle & vraiment divine. On assure » qu'il avertit les Lacédémoniens d'abandonner leurs

» maisons & leur ville, parcequ'un tremblement de » terre alloit les engloutir. En effet, toute la ville » fut renversée; & une grande partie du mont Taygete, qui formoit une saillie en poupe de vaisseau, s'étant détachée, acheva de l'accabler sous » ses ruines. On vante aussi, mais comme une chose » divine, une prédiction de Phérécyde, maître de » Pythagore : il prédit, ayant bu de l'eau d'un certain puits, que, dans le même lieu, il y auroit un » tremblement de terre. Si tout cela est vrai, quelle » différence y a-t-il entre de tels hommes & un » dieu, à l'immortalité près » (*a*)?

Joignons à ce passage celui qu'on va lire, & une seule observation sera leur développement.

» Les navigateurs prévoient aussi avec certitude » un tremblement de terre, lorsqu'ils sont frappés, » quoiqu'il n'y ait pas de vent, par le flot qui se

(*a*) Præclara quædam esse & immortalis in eo, si credimus, divinitas perhibetur Anaximandro, milesio physico, quem ferunt Lacedæmoniis prædixisse ut urbem ac tecta custodirent, instare enim motum terræ; cùm & urbs tota eorum corruit, & Taygeti montis magna pars ad formam puppis eminens abrupta, cladem insuper eam ruinâ pressit. Perhibetur & Phetecydi Pythagoræ doctori alia conjectatio, sed & illa divina : haustu aquæ è puteo præsensisse ac prædixisse ibi terræ motum. Quæ si vera sunt, quantùm à Deo tandem videri possunt tales distare, dum vivant ? (L. 2, c. 79.)

» gonfle subitement, ou qui éprouve un violent re-
» moux. Alors ce qui est contenu dans les vaisseaux
» s'agite, craque, se heurte, comme il arrive dans
» les édifices ébranlés : on voit les oiseaux se percher
» avec appréhension. Un tremblement prochain est
» aussi précédé d'un signe dans le ciel ; on distingue
» par un temps serein, soit durant le jour, soit peu
» après le coucher du soleil, une ligne de nuage
» fort étendue & déliée. Enfin l'eau des puits est
» alors plus trouble & d'une mauvaise odeur » (*a*).

Puisque le cerveau humain est le rendez-vous de toutes les absurdités imaginables, ne soyons pas surpris de celles que renferment ces deux passages, dont voici la substance : *Anaximandre & Phérécyde sont des dieux ; car ils prévoient ce que les navigateurs & ceux qui ont des puits savent aussi prévoir.* Il faut convenir que cette façon de raisonner est bien particuliere. Quant à la ligne de nuage fort étendue & déliée, c'est aux naturalistes de juger si c'est un signe de tremblement de terre, & si Aristote, que Pline copie là mot à mot, a eu raison de l'avancer.

(*a*) Navigantes quoque sentiunt, non dubiâ conjecturâ, sine flatu intumescente fluctu subitò aut quatiente icti. Intremunt verò & in navibus posita, æquè quàm in ædificiis, crepituque prænunciant : quin & volucres non impavidæ sedentes. Est & in cœlo signum, præceditque motu futuro, aut interdiu, aut paulò post occasum sereno, ceu tenuis linea nubis in longum porrectæ spatium. Est & in puteis turbidior aqua, nec sine odoris tædio. (L. 2, c. 81.)

Mais avant de m'engager davantage, je ferai parler Saint-Evremond, des Maiseaux & Bayle. Voici ce que dit le premier dans une lettre au maréchal de Créquy: *Je connois un des savants hommes de l'Europe* (Isaac Vossius) *de qui vous pourrez apprendre mille choses curieuses ou profondes, en qui vous trouverez une crédulité imbécille pour tout ce qui est extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.* Le second rapporte ce passage en 1700 sous l'année 1681, *vie de Saint-Evremond*, adressée à Bayle, qui, dans ses réponses aux questions d'un provincial, tome 4, page 178, éd. de 1707, dit: *Pline paroît avoir eu ce même esprit; il étoit athée, mais d'ailleurs assez crédule pour le merveilleux.*

» Une plante de pouliot, desséchée & suspendue » dans une chambre, fleurira le propre jour du » solstice d'hiver, l'air dont elle est gonflée venant » à rompre les membranes extérieures » (*a*).

Une plante desséchée qui fleurit étant suspendue à un plancher, précisément à l'arrivée du soleil au tropique du capricorne, a bien l'air d'un conte de bonne femme, dit M. Poinsinet.

Les vessies (membranes) *remplies d'air peuvent bien s'entr'ouvrir aux approches de l'hiver; mais que*

(*a*) Floret ipso brumali die suspensa in tectis arentis herba pulegii: rumpuntur intentæ spiritu membranæ. (L. 2, c. 41.)

ce soit précisément le premier jour de cette saison, c'est ce qui ne peut être admis que par un esprit qui aime l'extraordinaire, & qui ne voit dans les faits les plus simples que des choses surprenantes, dit M. Guettard, page 391, tome 1 du Pline de M. Poinsinet.

» Les tremblements de terre ne sont pas des maux » isolés, & dont le danger ne consiste que dans les » secousses qui les accompagnent : mais ils présagent d'autres malheurs égaux à ceux qu'ils causent, & même plus grands encore. Jamais la ville » de Rome n'a tremblé que ce ne fût un pronostic » de quelque fâcheux événement futur » (*a*).

Si Pline eût entendu que les tremblements de terre sont une cause occasionnelle de quelques autres fâcheux événements, comme il en arrive alors qui en sont effectivement les suites naturelles, il auroit eu raison. Mais il entend qu'ils sont un pronostic, *prænuntium*, envoyé pour présager, à la maniere des augures, qu'il arrivera quelque chose d'extraordinaire, comme lorsqu'il dit (l. 2, c. 27) que les feux couleur de sang qui paroissent au ciel, annoncent de grandes calamités: *Ingentium malorum prænuntium*. Quelle philosophie !

(*a*) Nec verò simplex malum, aut in ipso tantùm motu periculum est : sed par aut majus ostentum. Nunquam urbs Roma tremuit, ut non futuri eventûs alicujus id prænuntium esset. (L. 2, c. 84.)

Cicéron met précifément les mêmes raifons dans la bouche de fon frere Quintus, mais c'eft pour s'en moquer enfuite lui-même. Il eft affez fingulier que Pline, dans le dialogue *de Divinatione*, ait préféré le raifonnement de l'interlocuteur, qui n'y eft introduit que pour être réfuté.

» Depuis peu, vers la fin du regne d'Augufte, » une certaine femme du peuple, nommée *Faufta*, » accoucha de quatre enfants à Oftie, deux garçons » & deux filles, préfage certain de la famine qui » fuivit » (*a*).

Quatre gemeaux préfaget une famine! cela eft auffi curieux dans une hiftoire naturelle, que d'y trouver des femmes qui accouchent d'un ferpent, d'un éléphant, d'un hippocentaure, ainfi que ce naturalifte ofe l'avancer dans le même chapitre.

Enfin, il y eut une famine. Si les laboureurs de ces contrées euffent eu la main heureufe, peut-être y auroit-on eu plus de pain : » Car il y a des gens qui » font nés avec la main heureufe, & par qui le grain » femé eft plus fécond, fans qu'on puiffe rendre rai- » fon de cette prérogative ». *Fit quoque quorumdam occultâ ratione, quòd fors genialis atque fœcunda eft*, l. 18, c. 24.

(*a*) Proximè, fupremis divi Augufti, Faufta quædam è plebe, Oftiæ duos mares, totidem feminas enixa, famem quæ confecuta eft portendit haud dubiè. (L. 7, c. 3.)

Montaigne (liv. 2, chap. 30) décrit un enfant monſtrueux : » Ce double corps, dit-il, & ces mem-
» bres divers ſe rapportant à une ſeule tête, pour-
» roient bien fournir de favorables prognoſtiques au
» roi de maintenir ſous l'union de ſes loix ces
» parts & pieces diverſes de notre état. Mais de peur
» que l'événement ne le démente, il vaut mieux le
» laiſſer paſſer devant ; car il n'eſt que de deviner en
» choſe faite ». Puis il ajoute avec Cicéron : *Afin qu'après qu'elles ſont arrivées, on les faſſe quadrer par quelque interprétation avec les conjectures qu'on en peut tirer* (de Divinat. l. 2, c. 31). Comparons la froide & ſuperſtitieuſe crédulité que Pline montre ici, avec la tête philoſophique, mais non infaillible ni toujours égale, de Montaigne ; & nous verrons lequel des deux jugements doit mériter notre approbation.

Pline, dans l'exorde du ſeptieme livre, dit que la nature, cruelle dans l'excès même de ſes faveurs, a laiſſé comme en doute ſi l'homme a trouvé en elle une mere ou une fâcheuſe marâtre : *Ut non ſit ſatis æſtimare, parens melior homini, an triſtior noverca fuerit.* Puis, faiſant l'énumération des miſeres de notre enfance, il dit : » On lui garrotte généralement
» tous les membres ». *Vincula excipiunt & omnium membrorum nexus.* Un philoſophe former un chef d'accuſation contre la nature de ce qui n'eſt que la

coutume de quelques nations ! Il devoit savoir qu'à Sparte les enfants n'étoient ni liés ni garrottés par des langes & des maillots.

Cet exorde contient une invective contre l'homme, qui n'est qu'une déclamation presque insensée, & qui se termine par assurer que l'homme seul se bat contre son espece : comme si les lions, les tigres, les coqs, & tant d'autres animaux, ne se livroient pas de cruels & sanglants combats ; comme si l'araignée ne mangeoit pas l'araignée ; comme si les gros brochets ne mangeoient pas les petits ; & enfin comme si, en cela même, l'homme ne ressembloit pas le plus aux autres animaux, ajoute M. Poinsinet, de qui sont ces dernieres observations.

» SELON l'ordre de la nature, l'homme a coutume » de venir au monde par la tête, & d'en sortir par » les pieds (*a*) ».

Le chapitre qui contient ce passage est un de ceux où Pline découvre le plus son penchant à la crédulité. C'est là qu'il croit que les hommes qui naissent par les pieds, sont malheureux, ou causent le malheur du monde. Agrippa, gendre d'Auguste, & Néron, sont ses preuves ; & c'est à eux qu'il borne ses recherches philosophiques à ce sujet.

(*a*) Ritu naturæ, capite hominem gigni mos est, pedibus efferri. (L. 7, c. 8.)

» Ceux dont la mere meurt en les mettant au
» monde, naissent sous de plus heureux auspices,
» comme Scipion, le premier Africain, &c. » (*a*).

Bonne physique ! bon jugement ! bonne philosophie ! & toujours des exemples qui prouvent également bien ! Et les enfants dénaturés s'écrieront : Ah ! si ma mere étoit morte en me mettant au monde, je serois heureux.

» Depuis qu'on entend dire que, par enchante-
» ment, on force les serpents à sortir de leur trou
» pour se livrer d'eux-mêmes à la mort, personne
» n'a encore décidé si le fait est vrai ou faux » (*b*).

Est-ce ainsi que doit penser un philosophe ? est-ce le langage d'un naturaliste ? Ce doute absurde, cette indifférence de choix, pour rejetter ou pour admettre un tel effet de la puissance magique, ne montrent-ils pas combien les principes de Pline étoient foibles & incertains.

» Près de la source du Nil est un animal sauvage
» assez petit, nommé *catoblépas*, & dont les mem-
» bres sont engourdis ; à peine peut-il porter sa tête

(*a*) Auspicatiùs enectâ parente gignuntur : sicut Scipio, Africanus prior, natus, &c. (L. 7, c. 9.)

(*b*) Quippe obvium serpentes extrahi cantu, cogique in pœnam, verum falsumve sit vita non decreverit. (L. 8, c. 16.)

» qu'il tient toujours baissée contre terre : bonheur
» pour l'espece humaine ; car tous ceux qui rencon-
» trent les regards de cet animal expirent aussi-
» tôt » (*a*).

Que le regard de cet animal tue les gens subitement, c'est une fable qu'on ne s'amuse pas à réfuter, & qu'il faut placer avec celle du basilic. Mais ce qu'il ne faut pas négliger d'observer, c'est que Pline croit l'une & l'autre. C'est qu'en parlant ensuite du basilic, en le décrivant comme s'il le voyoit, nous montrant sa tête ceinte d'un diadême, sa marche grave & majestueuse, son souffle empesté qui brûle les arbres, brise les pierres, fait mourir les hommes & les chevaux, & après avoir dit que l'odeur de la belette tue ce prétendu monstre, il ajoute : » Preuve que, dans la nature, il n'y a nulle force qui » n'ait sa rivale ». *Adeò naturæ nihil placuit esse sine pari.* Vous voyez que vérité ou fable, notre Pline a sous la main une sentence toute prête pour appuyer ce qu'il rapporte.

» Les ours en naissant ne sont qu'une masse de
» chair blanche informe, un peu plus grosse que

(*a*) Juxta hunc (Nilum) fera appellatur *catoblepas*, modica alioquin, cæterisque membris iners, caput tantùm prægrave ægre ferens : id dejectum semper in terram, aliàs internecio humani generis, omnibus qui oculos ejus vidêre confestim expirantibus. (L. 8, c. 21.)

» des rats, sans yeux, sans poil; leurs ongles seu-
» lement se distinguent: c'est en léchant cette masse,
» que la mere lui donne peu à peu la figure de l'a-
» nimal » (*a*).

Pline en dit autant des lionnes & des femelles des renards (l. 10, c. 63); mais comme d'autres femelles en font autant à leurs petits, & que les Groenlandoises & les Eskimauses lechent aussi leurs nouveaux nés, dont la peau est couverte alors d'une viscosité gélatineuse, il faut croire que si on ôtoit un petit à une de ces meres avant qu'elle eût perfectionné sa forme, il ne seroit jamais conformé selon son espece. Voyez cependant M. de Buffon (Hist. nat. tome 8, page 255, in-4°), & laissez dire à Ovide & à Pline qu'un ours n'est ours qu'après avoir été léché. Si Elien le dit aussi, c'est qu'il a puisé sa science en histoire naturelle où Pline puisoit la sienne. Sans être naturaliste, mais pour occuper ses loisirs comme il le dit lui-même, il fit des extraits dans les ouvrages qu'il lisoit sur cette matiere. C'est ainsi qu'il composa dix-sept livres & les intitula : ΠΕΡΙ ΖΩΩΝ ΙΔΙΟΤΗΤΟΣ, *de la nature des animaux*. Cet écrivain ne doit donc pas être d'une bien grande autorité en histoire naturelle; & si j'ai quelquefois occasion de le

(*a*) Hi (ursi) sunt candida informisque caro, paulò muribus major, sine oculis, sine pilo; ungues tantùm prominent: hanc lambendo paulatim figurant. (L. 8, c. 36.)

citer

citer, c'est que, par son ouvrage, on voit mieux encore comment Pline fit aussi le sien.

Tous deux menteurs, ils aimoient également les contes qu'ils ramassoient. Mais quoique Pline embellisse les siens par plus d'imagination, Rabelais n'en prend pas moins de l'humeur contre lui dans le chapitre sixieme de son *Gargantua*, quand il dit plaisamment & à sa maniere : » Toutefois je ne suis point » menteur tant assuré comme il ha esté. Lisez le septieme de sa naturelle histoire, chap. 3, & ne m'en » tabustez plus l'entendement ».

» Dans la derniere extrémité, les hérissons lâ» chent par vengeance leur urine, qui putréfie leur » peau & leurs piquants, n'ignorant pas qu'on leur » fait la chasse pour avoir cette dépouille » (*a*).

Comme on trouve souvent cette accusation dans Pline contre plusieurs animaux, & qu'elle est toujours fausse & ridicule, je ne crois pas devoir m'arrêter à celle-ci.

» Les chiens sont les seuls animaux qui connoissent » leur nom & la voix de leur maître » (*b*).

(*a*) In desesperatione verò, urinam ex se (erinacei) reddunt tabificam, tergori suo spinisque noxiam, propter hoc se capi gnari. (L. 8, c. 37.)

(*b*) Soli (canes) nomina sua, soli vocem domesticam agnoscunt. (L. 8, c. 40.)

Pline oublie que les chats, les chevres, les biches privées, le cheval, & même plusieurs oiseaux, connoissent leur nom & distinguent la voix de leur maître ; enfin *il oublie ce qu'il a dit plus haut de l'éléphant,* dit M. Poinsinet.

» Un cheval auquel on avoit bandé les yeux pour
» lui faire couvrir sa mere, n'eut pas plutôt connu à
» qui il avoit eu affaire, qu'il courut se jetter du
» haut en bas d'un précipice, & se tua. J'ai appris
» que, dans le territoire de Réatine, une jument,
» par la même cause, mit en pieces celui qui l'avoit
» fait couvrir ; car ces animaux connoissent leurs
» parentés » (*a*).

La philosophie, la critique & le naturalisme de Pline étant égaux ici, toute observation seroit superflue. Disons seulement qu'ayant trouvé cela dans Aristote & dans Varron, il le croit & le rapporte, sans avertir que tout au plus ce pourroient être des faits très particuliers. Pline avoit ses garants, dira-t-on ; & qui peut nous les garantir sur de tels faits ?

» Il est certain qu'en Portugal, aux environs de

(*a*) Alium (equum), detracto oculorum operimento, & cognito cum matre coïtu, petiisse prærupta, atque exanimatum. Equæ eadem ex causa in reatino agro laceratum prorigam invenimus ; namque & cognationum intellectus in iis est. (L. 8, c. 42.)

» Lisbonne & du Tage, les cavales conçoivent par » le souffle du vent d'ouest, en se tournant de son » côté; & les poulains qu'elles engendrent ainsi, » sont très prompts à la course, mais ils ne vivent » que trois ans» (*a*).

Celui-là n'est pas équivoque; & quand un naturaliste écrit *constat* (il est certain, c'est un fait constant), on peut assurer qu'il croit ce qu'il dit. Le nôtre le croit d'autant mieux, que Columelle, un de ses garants, l'assure. Varron, un autre de ses garants, le croit aussi, quand il dit: *Res incredibilis, sed vera.* M. Poinsinet de Sivry, nouveau traducteur de Pline, dit sur ce passage un mot d'un grand sens: » On peut en cette occasion appliquer à notre au» teur lui-même ce qu'il dit si judicieusement plus » haut, qu'il n'est si impudent menteur qui ne trouve » son garant». Le P. Hardouin avoit fait la même observation; & tout cela n'a pas besoin de commentaire.

» Lisbonne est renommée pour ses cavales qui » conçoivent par le souffle du vent d'ouest» (*b*).

(*a*) Constat in Lusitania, circa Olysipponem oppidum & Tagum amnem, equas, favonio flante, obversas animalem concipere spiritum; idque partum fieri, & gigni pernicissimum ita, sed triennium vitæ non excedere. (L. 8, c. 42.)

(*b*) Olysippo (oppidum) equarum è favonio vento conceptu nobile. (L. 4, c. 22.)

Notre naturaliste, bien persuadé du fait, s'est complu, comme on l'a vu dans l'article précédent, à le reproduire, en y ajoutant des circonstances qui, selon lui, le rendent plus certain. Permis à Virgile de chanter cette fable en beaux vers latins, & à Homere de faire, en beaux vers grecs, engendrer les chevaux d'Achille par le zéphyr.

Cette fable absurde étoit si bien imprimée chez Pline en principe, qu'il ne faut que des yeux pour s'en convaincre. *Hoc* (*favonio*) *maritantur vivescentia è terra : quippe cùm etiam equæ in Hispania, ut diximus. Hic est genitalis spiritus mundi.* (L. 16, c. 25.) » Le vent d'ouest procure la fécondité à toutes les productions de la terre, & même aux cavales en Espagne, comme je l'ai dit ailleurs. C'est l'esprit générateur du monde ». Vous voyez que cette prétendue conception étoit si piquante & si curieuse pour Pline, qu'il y revient encore, & d'assez loin, avec beaucoup d'assurance. Necténabo avoit aussi en Egypte des cavales qui concevoient au hennissement des chevaux de Babylone. Mais Esope, habile à répondre aux contes *de ma mere l'oie*, fit fouetter un chat à la cour de ce roi d'Egypte, parce qu'il avoit, lui dit-il, étranglé la nuit précédente, à Babylone, le coq du roi Lycérus.

» En rongeant les boucliers d'argent de Lanuvium, les rats présagerent la guerre des Marses;

» & en rongeant aussi les courroies de la chaussure » de Carbon dans la ville de Clusium, ils présa- » gerent la perte de ce général » (*a*).

On peut assurer que ces sortes de travers que Pline avoit dans l'esprit, présageoient qu'avec beaucoup de mérite il feroit une compilation remplie de choses exactes & d'absurdités, d'éloquence & de déclamations.

» Si, après l'accouplement, les taureaux s'en vont » à droite, il est de tradition qu'ils ont engendré des » mâles; si à gauche, des femelles » (*b*).

Les bonnes femmes qui menent leurs vaches au taureau, peuvent débiter de semblables traits d'histoire naturelle. Les originaux de Pline sont ici Columelle, Varron, & d'autres.

» La voix des dauphins est semblable au gémis- » sement humain, leur dos est voûté, leur museau » camus: c'est pour cela que, par un sens admira- » ble, ils reconnoissent tous le nom de *camus*, &

(*a*) Arrosis Lanuvii clypeis argenteis, marsicum (mures) portendère bellum: Carboni imperatori apud Clusium fasciis quibus in calceatu utebatur, exitium. (L. 8, c. 57.)

(*b*) Tradunt autem, si post coïtum ad dextram partem abeant tauri, generatos mares esse; si in lævam, feminas. (L. 8, c. 45.)

» qu'ils préférent qu'on les appelle ainsi » (*a*).

Si par le mot *simus* (camus) il faut entendre un nez court & retroussé, nous aurons de la peine à croire que Pline ait vu des dauphins. Ce poisson, dont on connoît plusieurs especes, a le museau pointu : l'une sur-tout l'a fort alongé, on l'appelle *bec d'oie;* tous en général sont nommés *cochons marins*, & ne sont pas camus. Klein, dans son *Historia piscium*, en donne des gravures qui n'en laissent aucun doute.

Je voudrois bien demander à Pline comment les nations maritimes qui ne parlent ni grec ni latin, appelleroient les dauphins, s'il leur prenoit envie de s'en amuser. Si Pline me répondoit que ce poisson a l'intelligence des langues, je n'aurois plus rien à lui demander. Le reste du chapitre n'est pas écrit avec plus de sens.

Pline continue d'y parler des qualités naturelles des dauphins, & raconte comment, dans la province narbonnoise (le Languedoc), ils s'associent avec les pêcheurs pour faire la pêche des mulets ou muges. A l'entendre, ce sont autant de chiens de meute, dressés à cet exercice. M. Astruc (Hist. nat. du Languedoc) a prouvé que ce n'est tout au plus qu'un fait

(*a*) Pro voce (delphinis) gemitus humano similis, dorsum repandum, rostrum simum. Qua de causa nomen *simonis* omnes miro modo agnoscunt, maluntque ita appellari. (L. 9, c. 8.)



particulier, si même il n'est pas faux. Les choses, dit-il, qui ne dépendent que des loix de la nature, & que les animaux font sans éducation & par la force de leur instinct, sont aussi invariables que la nature elle-même. On pêche encore des muges au même endroit, & les dauphins n'y donnent plus les mêmes secours; d'où M. Astruc conclut fort juste que ce que les animaux ne font plus aujourd'hui, on est forcé de convenir qu'ils ne l'ont jamais fait.

Mais d'autres que Pline, Oppien, par exemple, ont rapporté des faits semblables. C'est, continue M. Astruc, que les filets des pêcheurs se seront trouvés pleins de poissons que les dauphins chassoient, & qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour avoir fait croire à ces pêcheurs que c'étoit pour eux que les dauphins travailloient. Ils le dirent, on l'écrivit, & ce fut de l'histoire naturelle.

» Lorsque la nacre voit la main de l'homme, » elle se resserre & cache ses richesses, sachant bien » que c'est pour elles qu'on la recherche; & si elle » peut prévenir la main, elle la coupe avec son » tranchant : aucun châtiment n'est mérité avec plus » de justice » (*a*).

(*a*) Concha ipsa cùm manum videt, comprimit sese, operitque opes suas, gnara propter illas se peti; manumque si præveniat, acie suâ abscindit, nullâ justiore pœnâ. (L. 9, c. 35.)

Il ne feroit guere poſſible de faire ſur ce ridicule paſſage une remarque plus juſte que celle de M. Poinſinet. Après avoir rapporté l'avis de Rondelet, qui traite de fable le fait en queſtion, il dit: » Le P. Har-
» douin prétend excuſer Pline, en diſant qu'il ne
» s'eſt ſervi de l'expreſſion de *voir* que par méta-
» phore. Mais cette excuſe n'eſt guere recevable en
» cette occaſion, où il s'agit de donner des notions
» préciſes ſur la nature du poiſſon nacre. Ainſi, quand
» Pline, à cet égard, ne ſe feroit point mépris com-
» me *obſervateur*, il feroit toujours blâmable, com-
» me écrivain, d'avoir employé à contre-ſens une
» expreſſion métaphorique capable d'induire en er-
» reur ſur un fait important de l'hiſtoire naturelle ».

La nacre, bête comme une huître qu'elle eſt, & qui ſe trouve avoir aſſez d'eſprit pour deviner que nous aimons les perles, eſt une idée qu'on n'attendroit pas d'un *obſervateur*.

» Les grenouilles s'accouplent l'une ſur l'autre;
» le mâle ſaiſit avec les jambes de devant ſa femelle
» par-deſſous les aiſſelles, & lui ſerre les cuiſſes
» avec ſes jambes de derriere. Elles engendrent de
» petits morceaux de chair noire, que les Grecs ap-
» pellent *gyrinoi* (frai de grenouille). On y apper-
» çoit ſeulement des yeux & une queue. Bientôt la
» queue ſe diviſe & forme les jambes de derriere.
» Il eſt ſurprenant qu'à ſix mois les grenouilles ſe

» résolvent en limon, sans que personne puisse ap-
» percevoir cette métamorphose, & qu'au printemps
» elles renaissent telles qu'elles étoient, par une
» opération secrete de la nature, puisque cela ar-
» rive tous les ans » (*a*).

A fort peu de chose près, on ne sauroit guere plus mal raisonner de la formation des grenouilles. Ces morceaux de chair noire dont parle Pline, sont de la grosseur d'un ciron : d'abord parfaitement ronds, ce n'est que quinze jours après la ponte qu'ils se développent, ont une queue, & acquierent le mouvement ; progrès qui ne deviennent sensibles qu'après le déchirement d'un globule blanchâtre, membraneux, & transparent comme une petite groseille blanche, & dans lequel est enfermé chaque fétus : c'est l'œuf. Ces globules adherent les uns aux autres en forme de grappe, & sont tenus ensemble par une matiere visqueuse & gluante. La ponte se fait au mois de mars.

Voilà du moins ce que j'ai cru voir, & ce que j'ai étudié de mon mieux. Le P. Hardouin observe

(*a*) Ranæ superveniunt, prioribus pedibus alas feminæ mare apprehendente, posterioribus clunes. Pariunt minimas carnes nigras, quas gyrinos vocant, oculis tantùm & caudâ insignes : mox pedes figurantur, caudâ findente se in posteriores. Mirumque, semestri vitâ resolvuntur in limum nullo cernente, & rursus vernis aquis renascuntur quæ fuêre naturæ perindè occultâ ratione, cùm omnibus annis id eveniat. (L. 9, c. 51.)

que Daléchamps & Rondelet assurent hardiment, que les grenouilles s'engendrent d'elles-mêmes dans la pourriture du limon. Il paroît que ces deux savants n'étoient pas en état de juger Pline sur cet article. Pour moi j'ai suivi la grenouille depuis la ponte jusqu'au têtard, & à la grenouille déja formée. Revenons aux têtards.

Leur queue étant verticale ne se divise point pour devenir des jambes qui seroient l'une sur l'autre; elles ne se résolvent point non plus en limon, pour renaître au printemps. Si Pline se fût donné la peine de les regarder lorsqu'elles sont têtards, il eût vu qu'elles avoient, & leur queue, & leurs jambes de derriere, lesquelles sortent les premieres, ainsi que je l'ai observé dans l'objet naturel.

Quelques naturalistes prétendent que les pattes antérieures se montrent les premieres : ils se trompent assurément, & ont mal observé. Cette erreur est dans le dictionnaire de M. de Bomare, article *Grenouille ;* on y lit : » Au quarante-sixieme jour les » pattes de devant commencent à se discerner à la » loupe . . . au quatre-vingtieme, les pieds de der- » riere paroissent aussi ». Je crois qu'il y a plusieurs autres erreurs sur les dates de leurs différentes métamorphoses, si du moins je dois m'en rapporter à ce que j'ai étudié. On est surpris de trouver dans la suite du même article : » Au bout d'un mois, les tê- » tards développent leurs pattes postérieures & s'é-

» cartent : ce sont ces pattes qui, unies dans l'em-
» bryon, forment la queue du têtard qui est l'em-
» bryon de la grenouille... L'embryon peut nager
» dans l'eau dès qu'il est venu au monde ». Il est vrai que cela n'est rapporté que d'après M. Gautier, qui est souvent loin d'être exact : mais pourquoi le citer, quand il ne fait que donner, par un galimatias inintelligible, de l'extension à l'erreur de Pline ? Si on vouloit le citer, ce devoit être pour le réfuter ensuite bien clairemenr.

Quand les quatre jambes sont assez fortes pour nager, la queue tombe d'elle-même ; la grenouille est formée. Si Pline ne les eût pas fait renaître au printemps, saison de leur naissance, & qu'il se fût contenté de dire que, pendant l'hiver, elles se tiennent volontiers au fond de l'eau, il n'y auroit eu rien de *surprenant*, ni aucune *opération secrete de la nature*. Cette physique est bonne pour Ovide ; un naturaliste la lui laisse, & n'écrit pas de la formation des grenouilles sans les avoir étudiées.

Voyez, non pas Rondelet, mais Swammerdam, & tel autre bon naturaliste, vous n'y trouvez rien de semblable. Regardez les gravures à la fin de la *Biblia naturæ* du physicien batave, les différents états de la grenouille y sont figurés.

Puisque le nom de Rondelet se trouve ici, je dirai qu'une de ses erreurs, fort aisée cependant à ne pas commettre, est copiée dans plusieurs livres. Il

croit que les anchois n'ont point d'écailles. Prenez un anchois, voyez ses écailles, & lisez son article dans le Dictionnaire encyclopédique, & dans celui de M. Valmont de Bomare, où cette erreur s'est perpétuée jusque dans l'édition de 1775, in-4°. Rondelet dit, l. 7, c. 4, *de Enchrasicholis, sine squamis*; & voici, avec plus de vérité, ce que dit M. Goüan dans son *Historia piscium*, en décrivant l'anchois : *Squamæ imbricatæ, pellucidæ, parvæ, planiusculæ, suborbiculatæ aut acutæ, deciduæ.* » Les écailles tuilées, minces, petites, plates, un peu arrondies » ou aiguës, sujettes à tomber ».

» On a remarqué que le milan, oiseau très rapace & toujours affamé, n'enleve point les viandes » des bassins dans lesquels on les transporte aux funérailles, ni celles qui sont sur l'autel d'Olympie ; » & qu'il ne les ravit pas même d'entre les mains » de ceux qui les portent, sans que ce ne soit un » présage funeste aux villes pour qui on offroit le sacrifice » (*a*).

Tout cela ne paroîtroit-il pas un peu niais, même

(*a*) Notatum in his (milvis) rapacissimam & famelicam semper alitem nihil esculenti rapere unquam ex funerum ferculis, nec Olympiæ ex arâ ; ac ne ferentium quidem manibus, nisi lugubri municipiorum immolantium ostento. (L. 10 c. 10.)

pour un écrivain qui ne seroit pas naturaliste? Aristote, dans son livre des choses admirables (si cet ouvrage est de lui), dit aussi qu'en Elide les milans qui enlevent les viandes du marché, ne touchent pas à celles qui sont immolées. Pausanias, Elien, & d'autres, racontent aussi cette merveille. Mais des compagnons d'erreur font-ils qu'une superstition populaire devienne une vérité à cause du nombre des croyants? Quand Pline & Tacite nous disent qu'il ne plut jamais dans le temple de Vénus à Paphos, quoiqu'il fût découvert, croirons-nous ce miracle? Mais si le fait, par une cause naturelle, étoit véritable, ne devrions-nous pas rire d'un naturaliste athée qui le rapporteroit comme pourroit faire un bon frere capucin, & sans un mot d'observation?

Il faut pourtant convenir que, si nous en croyons quelques modernes, on a vu les milans arracher de la main des negres la viande ou les poissons qu'ils portoient. Aussi n'est-ce pas sur ce fait que retombe mon observation, mais sur les funérailles, l'autel d'Olympie, les victimaires & les présages funestes.

» JE ne puis m'empêcher de rapporter un présage
» touchant les piverts. Il en vint un se reposer dou-
» cement sur la tête d'Œlius Tubéron, lorsque ce
» préteur de Rome rendoit la justice sur son tribu-
» nal; il le prit aisément avec la main. Les augures
» consultés, répondirent que s'il le lâchoit, ce seroit

» un préſage de la ruine de l'empire, mais que s'il » le tuoit, le préſage feroit contre lui. Le préteur » auſſitôt déchira l'oiſeau; peu après la prédiction » fut accomplie » (*a*).

Chez Valere Maxime, le conte & le préſage ſont racontés un peu différemment. Selon lui, Tubéron vit périr dix-ſept de ſes parents à la bataille de Cannes. Il eſt vrai que Sylla, Marius & Cinna rioient de ce conte inepte. Convenons qu'ils devoient le regarder avec mépris, quand ils ſe repréſentoient les deux ou trois boiſſeaux remplis d'anneaux des chevaliers romains qui périrent à la journée de Cannes. Cette bataille mit Rome à deux doigts de ſa deſtruction totale, & les augures ne prédirent pas fort juſte. Pline ne choiſit pas non plus fort heureuſement ſon préſage accompli.

» Les chats ne vivent que ſix ans » (*b*).

Il eſt fâcheux que ceci ſoit copié d'Ariſtote. J'ai connu à Pétersbourg un vieux chat qui paſſoit vingt

(*a*) Unum eorum (picorum) præſcitum tranſire non queo. In capite prætoris urbani Œlii Tuberonis, in foro jura pro tribunali reddentis, ſedit ita placidè, ut manu prehenderetur. Reſpondêre vates exitium imperio portendi, ſi dimitteretur; at ſi exanimaretur, prætori. Et ille avem protinùs concerpſit: nec multò poſt implevit prodigium. (L. 10, c. 18.)

(*b*) (Feles) vivunt annis ſenis. (L. 10, c. 63.)



ans; j'avoue que cela eſt rare: mais ailleurs on en voit de dix, de douze & de quinze années.

» Je ne dois pas omettre qu'entre les oiſeaux les » hirondelles ſont indociles » (*a*).

M. Poinſinet eſt ici de l'avis de Pline, & voici ſa raiſon : *Albert le Grand prétend qu'il a vu des hirondelles privées, & qui venoient dans ſa main comme d'autres oiſeaux. Cela eſt difficile à croire ; car l'hirondelle ne vit que de ſa propre chaſſe, & meurt ſi on la captive, parcequ'elle ne prend les inſectes qu'au vol. Il paroît donc impoſſible d'apprivoiſer un tel oiſeau.*

Pourquoi Albert le Grand n'auroit-il pas vu des hirondelles privées? j'en ai bien vu ſans être Albert. Dans ma premiere jeuneſſe j'aimois les oiſeaux, & je dénichai de petites hirondelles que je nourris de mon mieux environ un mois. De quatre ou cinq il ne m'en reſta qu'une, & qui devint ſi privée, que, la faiſant voler le plus loin poſſible, elle revenoit toujours ſur ma main : je la gardai tout un été; mais comme elle me faiſoit perdre trop de temps, mon pere en diſpoſa. Le choix du lieu, celui de la nourriture, & quelques autres circonſtances réunies, feront priver & vivre long-temps des hirondelles, quoi qu'en diſe M. Poinſinet.

(*a*) Non omittendum eſt... è volucribus hirundines eſſe indociles. (L. 10, c. 45.)

» La fécondation ne s'opere en aucun animal » comme dans les perdrix. Si les femelles sont vis-» à-vis des mâles, elles sont fécondées par le vent » qui d'eux parvient à elles » (*a*).

Vous ne vous souvenez donc pas que les cavales portugaises conçoivent aussi par le souffle du vent d'ouest, & même sans la présentation au mâle ? Que ce soit Aristote, ou un autre, qui vous ait induit à faire ce conte, & qui vous ait fait dire aussi que souvent les perdrix conçoivent au son de la voix du mâle, comme vous le rapportez ensuite, il n'en est pas moins vrai, selon vous, que les cavales portugaises ne soient plus sensibles que les perdrix au plaisir de l'amour, puisqu'avec moins de moyens *ad hoc*, elles font autant de besogne.

» Lorsque les éléphants sont pris, on les apprivoise promptement avec du suc d'orge » (*b*).

Dioscoride, en parlant de l'ivoire, dit qu'il devient pliant, lorsqu'on l'a fait tremper dans du suc d'orge, ζυθός, *de la biere*. Ne seroit-ce point le mot équivoque ἐλέφας qui auroit trompé Pline ? Ce mot

(*a*) (Perdices) neque in alio animali par opus libidinis. Si contra mares steterint feminæ, aurâ ab his flante prægnantes fiunt. (L. 10, c. 33.)

(*b*) Capti (elephanti) celerrimè mitificantur hordei succo. (L. 8, c. 7.)

signifie

ſignifie *éléphant* & *ivoire.* Mais des ſavants étant partagés ſur l'erreur qu'il faut imputer ou ne pas imputer à Pline, je ſuis loin de rien affirmer. J'obſerve ſeulement que, ſelon Plutarque, l'ivoire s'amollit quand il eſt trempé dans de la biere; mais on ſait auſſi que l'éléphant aime les liqueurs fermentées. Au reſte, ſi Pline ſe trompe ici, il fait aſſez ſouvent de ces ſortes de mépriſes, comme lorſqu'il prend, dans Ariſtote, ὠτίς, *outarde*, pour ὦτος, *hibou*, & qu'il dit fauſſement que la chair de l'outarde eſt mauvaiſe. M. de Buffon l'a remarqué, article *Outarde.*

Le P. Hardouin, &, d'après lui, M. Poinſinet, vous avertiront auſſi qu'au livre 23, c. 1, Pline, dans les ſources grecques où il a puiſé, a pris deux fois οὖλον, *gencive*, pour οὐλὴ, *cicatrice*, & qu'il en fait autant du mot ὦτα, *oreilles*, qu'il a pris pour ὀστέα, *os;* en ſorte qu'il parle d'ulceres qui pénetrent juſqu'aux os, quand Dioſcoride, qu'il copie, parle d'ulceres qui viennent aux oreilles.

Ne quittons pas cependant les éléphants ſans obſerver que, ſelon Pline, ces animaux enfouiſſent, pour nous en fruſtrer, celles de leurs dents qui tombent par accident ou par vieilleſſe, & que quand ils ſe voient environnés, ils les briſent contre un arbre pour échapper à l'avidité des chaſſeurs par cette proie qu'ils leur abandonnent. Comment les éléphants ſauvages peuvent-ils ſavoir qu'on en veut à leur ivoire? & s'ils ont vu prendre de leurs compagnons, pour-

quoi ne penseroient-ils pas qu'on a aussi besoin d'eux-mêmes ?

» Les poules de nos campagnes ont de la religion.
» Elles se hérissent & se secouent après avoir pondu ;
» &, pour purifier elles & leurs œufs, elles tournent
» autour avec quelques brins de paille » (*a*).

Plaisante distinction à faire, que les poules villageoises aient de la religion préférablement à celles de la ville ! Aristote au moins leur en accorde à toutes. Mais ne se pourroit-il pas qu'Aristote & Pline confondissent la poule qui vient d'être cochée avec celle qui vient de pondre ? D'ailleurs l'instinct de chaque oiseau femelle le porte, à mesure qu'il pond, à l'arrangement, à l'entretien & à la conservation de son nid, soit aux champs, soit à la ville ; & j'oserois croire qu'Aristote & Pline n'avoient pas fait assez d'attention aux poules qu'ils avoient vues pondre : car ils auroient vu qu'après la ponte elles ne tournent pas autour de leurs œufs avec quelques brins de paille ; mais que, l'instant avant de pondre, elles en ramassent devant elles, &, par un soin machinal ou raisonné, les jettent derriere & du côté des œufs.

(*a*) Villaribus gallinis & religio inest. Inhorrescunt edito ovo, excutiuntque sese, & circumactæ purificant, ac festucâ aliquâ sese & ova lustrant. (L. 10, c. 41.)

» Les œufs qu'on fait couver doivent être mis » sous la poule en nombre impair » (*a*).

Que ce petit trait de superstition soit dit & pratiqué par la bonne femme qui garde les poules, nous n'en serions pas surpris; mais qu'il soit enseigné par un grave naturaliste qui copie Varron & Columelle, ne peut-on pas en rire à son aise.? Pline avoit un foible pour les nombres impairs : on en va voir d'autres exemples; son livre en fournit plusieurs que je n'ai pas relevés. Mais je ne quitterai pas le chapitre cinquante-quatre sans apprendre au lecteur curieux de conserver sa couvée, que le moyen de garantir les œufs du tonnerre est de mettre un clou de fer, ou bien de la terre prise à une charrue, sous le nid de la couveuse: *Remedium contra tonitru, clavus ferreus sub stramine ovorum positus, aut terra ex aratro.* Si cela n'est pas clair, j'en suis fâché. Columelle a mis Pline sur la voie; mais il dit seulement, » Plusieurs croient », *Plurimi credunt.* Pline en fait un précepte, l'immortelle superstition populaire ne l'a pas oublié; &, comme l'observe judicieusement M. Poinsinet, *du fer, sous le nid d'une couveuse, ne peut servir qu'à attirer le tonnerre.*

» Des baies de laurier en nombre impair, pilées

(*a*) Ova....... subjici impari numero debent. (L. 10, c. 54.)

» avec de l'huile, & qu'on fera chauffer, sont bonnes » contre le mal de tête » (*a*).

» On dit qu'une couronne de liseron dont les » feuilles sont en nombre impair, guérit le mal de » tête » (*b*).

Je suppose que mon lecteur est médecin-botaniste, qu'il fait un traité de cette science; & je lui demande si, par exemple, il insérera ces recettes, & les suivantes, au nombre de ses topiques: *Pour guérir de la colique, il faut, selon quelques auteurs, appliquer sur son ventre des grains d'anis en nombre impair, ou porter, dit-on, un bouquet de roses dont les feuilles soient aussi en nombre impair.*

» Quand les viperes s'accouplent, le mâle introduit sa tête dans la gueule de la femelle, qui, » transportée de plaisir, la lui ronge..... Les petits » éclos les derniers, impatients de sortir, percent les » flancs de leur mere & la tuent » (*c*).

Le premier point est une calomnie, que, toute

(*a*) In capitis dolore, impari numero baccas (lauri) cum oleo conterere, & calefacere. (L. 23, c. 8.)

(*b*) Coronam ex eo (smilace) factam impari foliorum numero aïunt capitis doloribus mederi. (L. 24, c. 10.)

(*c*) Viperæ mas caput inserit in os, quod illa abrodit voluptatis dulcedine...... Itaque cæteræ tarditatis impatientes, perrumpunt latera, occisâ parente. (L. 10, c. 62.)

méchante bête que soit la vipere, il ne falloit pas répéter sur son compte. Quant au second, Hérodote l'avoit dit; mais Hérodote n'est pas naturaliste, il ne falloit pas le copier. Aristote, qui en parle aussi, n'auroit-il pas dit que les vipéreaux rongent seulement la pellicule qui les enveloppe? Il est au moins probable que les viperes, qui font deux portées par an, ne meurent pas à chacune.

» La génération des souris est la plus singuliere » de toutes; ce n'est pas même sans hésiter que je » la rapporte, quoique ce soit sur l'autorité d'Aristote & des soldats d'Alexandre le grand. On dit » que leur génération s'opere en se léchant, & non » par la voie de l'accouplement » (*a*).

L'autorité des soldats d'Alexandre ne donne aucun poids à celle d'Aristote, & l'hésitation de Pline est bien étrange pour un naturaliste. Si, avant d'écrire, il eût pris quelques souris, qu'il eût regardé comme elles engendrent, il n'eût pas été réduit à dire : *J'en parlerai sur la foi d'Aristote*, &c. Un naturaliste doit, si je ne me trompe, étudier tous les objets de la nature desquels il parle, sur-tout quand ce ne sont que

(*a*) Super cuncta est murium fetus, haud sine cunctatione dicendus, quanquam sub auctore Aristotele & Alexandri magni militibus. Generatio eorum lambendo constare, non coïtu, dicitur. (L. 10, c. 65.)

des souris. Je ne suis pas naturaliste, mais j'ai gardé quelque temps à Pétersbourg une douzaine de souris blanches comme des hermines; j'ai eu la curiosité de leur voir faire des petits, & elles n'y procédoient pas à coups de langue. On trouve aussi dans le même chapitre que les souris conçoivent en goûtant du sel, & qu'on ne doit plus s'étonner qu'il y ait une si grande multitude de ces animaux.

» Les rats d'Egypte ont le poil dur comme celui » du hérisson. Ces mêmes rats marchent sur deux » pieds comme les marmotes » (*a*).

Il n'y a là que trois fautes. La premiere, d'écrire » ces mêmes rats », *iidem*, quand Aristote, que Pline copie, dit positivement & avec raison, *il y en a d'autres aussi*, εἰσὶ δὲ καὶ ἕτεροι. La seconde, de faire marcher les marmotes comme ces rats bipedes: on sait que les marmotes ne marchent pas sur leurs pieds de derriere, mais qu'elles s'y levent & s'y tiennent quelquefois comme les écureuils, & comme toutes les especes de souris & de rats qui ne sont pas bipedes. La troisieme faute, par conséquent, est de n'avoir fait qu'une espece de deux qui sont fort différentes, ne seroit-ce que par leur grosseur, & d'avoir défiguré son original en le traduisant.

(*a*) Ægyptiis muribus durus pilus, sicut erinaceis. Iidem bipedes ambulant, ceu alpini quoque. (L. 10, c. 65.)

Je connois ce rat d'Egypte qu'on nomme la *gerboise*; j'en ai vu de vivants à la Haye : il seroit inutile de le décrire ici. Je me borne à dire qu'il marche sur les seuls pieds de derriere ; que ses jambes & ses cuisses sont excessivement longues ; que ses pattes de devant sont si courtes, qu'elles ne peuvent pas lui servir habituellement à marcher ; que le corps est de la grosseur d'un rat, pour ceux de la petite espece ; car il en est encore un autre de la taille d'un lievre. Mais le poil de l'une & de l'autre espece est doux, soyeux, & ne ressemble en rien à celui du hérisson. Il y a une troisieme espece de gerboise, de la grosseur d'une assez grande souris. Le célebre professeur Pallas voulut bien me la donner à Pétersbourg avec celle de la grosseur d'un rat. Quoiqu'elles soient l'une & l'autre sous mes yeux, & qu'il y ait entre elles des différences notables, je ne les décrirai pas : j'en laisse le soin aux naturalistes plus exercés que moi dans ce genre d'observations.

» On nomme *tette-chevres* des oiseaux voleurs de » nuit, semblables à un gros merle, & qui le jour » ne voient point. Ils entrent dans les étables des » bergers, tettent les chevres ; & celles à qui ils » font ce tort, perdent leur lait & la vue » (*a*).

(*a*) Caprimulgi appellantur grandioris merulæ aspectu ; fures nocturni, interdiu enim visu carent. Intrant pastorum sta-

M. Poinsinet dit, dans sa note sur ce passage de Pline, » Nous ne connoissons point cet oiseau en » France » ; & il s'appuie du P. Hardouin, qui dit seulement : *Non habet in Gallia nomen hæc avis.* Ils se trompent l'un & l'autre : cet oiseau est très commun aux environs de Paris, où on l'appelle *crapaud-volant.*

Il est à présumer que Pline, & Aristote qu'il copie, n'avoient pas vu le *caprimulgus.* Cet oiseau n'a pas l'aspect du merle : il est sur ma table au moment où j'en parle. Il tient, à quelques égards, de l'hirondelle, il en a le vol ; & c'est une petite chouette assez semblable au coucou pour la forme générale & la grosseur. Il a un pied neuf à dix pouces d'envergure, huit à neuf pouces de l'extrémité du bec au bout de la queue. Il paroît être de l'espece des oiseaux qu'on appelle *apodes.* Ses pattes n'ont aucun des caracteres de la serre des oiseaux de proie : elles sont si foibles & si courtes, qu'il tombe comme une lourde masse ; &, une fois posé, il a beaucoup de peine à reprendre son vol. De là sans doute, & peut-être à cause de son cri, les gens de la campagne l'ont nommé *crapaud-volant.* Son bec court, pointu, & à peine courbé, n'a pas plus de force que celui d'une

---

bula, caprarumque uberibus advolant suctum propter lactis : quâ injuriâ uber emoritur, caprisque cæcitas, quas ita mulsere, oboritur. (L. 10, c. 40.)

ſauvette ; il s'élargit beaucoup, &, comme celui de l'hirondelle, préſente une ouverture conſidérable.

Qu'il tette les chevres, c'eſt un conte de bonne femme. Si notre crapaud-volant eſt le *caprimulgus* de Pline, il eſt certain, par la forme & l'office des parties de ſa tête, qu'il ne peut tetter. Il eſt même abſurde, quand on le voit, de le ſuppoſer. Sa langue n'eſt qu'un petit filet de deux à trois lignes de longueur, très adhérente à la cloiſon de la mâchoire inférieure, & par conſéquent inhabile à tetter. La preuve s'augmente, ſi l'on obſerve les deux rangs de huit ſoies noires & aſſez dures qui arment les bords ſupérieurs du bec : elles ſont longues de ſept à huit lignes, & leur office eſt d'enlacer & de retenir la proie que rencontre l'animal.

Sa nourriture n'eſt, comme on le voit dans ſon eſtomac, que de mouches, de papillons & d'autres inſectes. S'il vivoit de lait de chevres, comment ſubſiſteroit-il dans des bois où il n'y a pas de chevres, & qui ſont remplis de ces oiſeaux ? J'ai d'ailleurs interrogé les habitants de quelques contrées à chevres, & où leurs prétendus nourriſſons ne ſont pas inconnus : on n'y avoit pas entendu parler de ce conte plinien.

Ne ſeroit-ce pas ici une de ces hiſtoriettes qui courent le monde, & dont on peut trouver, ou du moins préſumer la ſource. Un valet d'étable, voleur du lait de quelques chevres qu'il aura pris la précau-

tion de traire furtivement, n'aura pas manqué de s'excuser auprès de son maître, en lui disant : *L'oiseau de nuit est venu ; il a tetté mes bêtes.* On l'aura cru ; & le conte, allant de bouche en bouche, aura servi à d'autres valets frippons : puis, se répandant au loin, il aura trouvé Aristote, qui l'a consigné comme une belle & bonne vérité, semblable à celle des souris qui engendrent, dit-il, en se léchant.

Sur ce qu'on a prétendu que le crapaud-volant aime à tetter les chevres, M. de Bomare dit, à la fin de son article : *Ceci demande confirmation.* Pour nous, nous dirons que cet habile homme n'avoit pas vu l'oiseau avant d'écrire, attendu qu'il croit que *ses narines ont pour plumes huit especes de soies de cochon.* Cette description est, comme on voit, fort inexacte, puisqu'elle place aux narines les soies qui descendent de la partie supérieure du bec.

Au reste, le prétendu tette-chevre est des plus communs en France.

» La force de l'œuf est si grande, que le bois sur » lequel on l'aura répandu ne brûlera point, & qu'un » vêtement qui en aura été mouillé, ne brûlera pas » non plus » (*a*).

Rien de plus simple que de copier ici la note de

(*a*) Vis verò tanta est, ut lignum perfusum ovo non ardeat, ac ne vestis quidem contacta aduratur. (L. 29, c. 3.)

M. de Quetlon fur ce paffage. *Cette obfervation*, dit-il, *n'avoit pas fans doute été vérifiée par Pline.*

» J'AI appris de plufieurs perfonnes qu'il s'engen-
» dre un ferpent de la moëlle épiniere de l'homme.
» En effet, la plupart des générations fe font d'une
» maniere occulte & inconnue, même dans le genre
» des quadrupedes » (*a*).

Un des refrains ordinaires eft de dire : Pline rapporte affez fouvent des abfurdités, mais il ne les croit pas, & il ne les donne que comme l'hiftoire de l'efprit humain. Cependant ici le voilà qui, d'une rêverie des plus abfurdes, tire une conféquence pour déclarer une grande vérité : le myftere de la génération. Ovide eft moins abfurde ; il s'en tient à dire dans fes contes bleus : *Il y a des gens qui croient la métamorphofe de la moëlle épiniere en ferpent.* Il ne penfoit pas que le naturalifte de Vérone feroit du nombre de ces gens-là.

» LES falamandres ne font ni mâles ni femelles,
» non plus que les anguilles, & tous les animaux
» qui ne fe reproduifent, ni comme vivipares, ni
» comme ovipares » (*b*).

(*a*) Anguem ex medulla hominis fpinæ gigni accepimus à multis. Pleraque enim occultâ & cæcâ origine proveniunt, etiam in quadrupedum genere. (L. 10, c. 66.)

(*b*) Neque eft iis (falamandris) genus mafculinum femi-

Cela eſt fidélement copié d'Ariſtote, & nous ne pouvons imputer à Pline que l'inexpérience & la crédulité : *magiſter dixit.* Les ſalamandres ſont tantôt ovipares, & tantôt vivipares ; de ſavants naturaliſtes l'ont obſervé. Pour l'anguille, il eſt démontré qu'elle eſt vivipare.

» Les abeilles pendantes en grappe dans les tem-
» ples ou dans les maiſons, ſont des préſages publics
» & particuliers, ſouvent expiés (accomplis) par de
» grands événements » (*a*).

Je ne traduis pas le dernier membre de cette phraſe par, *On a ſouvent employé les grandes expiations pour détourner les malheurs qu'on croyoit qu'elles* (*les abeilles*) *pronoſtiquoient.* Au ſurplus, malgré ce contre-ſens, je reconnois que M. Poinſinet eſt un homme ſavant, &, à beaucoup d'égards, un traducteur habile : mais en tordant ainſi Pline, cet auteur ne fait que rapporter une pratique ſuperſtitieuſe, au lieu qu'en le traduiſant comme il a écrit, on peut voir qu'il confirme la ſuperſtition, ce qui eſt fort différent : *on croyoit* n'eſt pas non plus du texte.

---

ninumve, ſicut neque in anguillis, omnibuſque quæ nec animal nec ovum ex ſeſe generant. (L. 10, c. 68.)

(*a*) Tunc oſtenta faciunt (apes) privata ac publica, uvâ dependente in domibus templiſve, ſæpè expiata magnis eventibus. (L. 11, c. 17.)

» LA piqure du ſcorpion eſt toujours mortelle » aux filles, & preſque toujours aux femmes » (*a*).

M. Poinſinet dit ſeulement ſur ce paſſage : *Diſtinction puérile.* Mais ſi on eût demandé à Pline la raiſon de cette diſtinction, il eût répondu : Je ſuis tranſcripteur : quand mes auteurs donnent des raiſons, je les rapporte ; n'en donnent-ils pas, je me tais, ou j'ajoute une ſentence approbatrice. Maupertuis s'eſt aſſuré, par des expériences, qu'il s'en faut beaucoup qu'en Italie la piqure des ſcorpions ſoit toujours venimeuſe.

» LES animaux ſans cornes ont l'ongle du pied » d'une ſeule piece » (*b*).

Pline oublie le ſanglier, le cochon, le chevrotin, le dromadaire, la gazelle, & je crois d'autres encore : mais non, il n'oublie rien ; il copie Ariſtote, *de partib. anim.* l. 4, ch. 10.

» L'ÉLÉMENT le plus contraire à la génération pro- » duit même quelques animaux. En Cypre, dans » les fourneaux à fondre le bronze, on voit voler au » milieu des flammes une ſorte de groſſe mouche à

(*a*) Morte conficiunt (ſcorpiones) virginibus letali ſemper ictu, & feminis ferè in totum. (L. 11, c. 25.)

(*b*) Solidas habent ungulas, quæ non ſunt cornigera. (L. 11, c. 45.)

» quatre pieds : elle se nomme *pyrale*, quelques-
» uns la nomment *pyrauste*. Elle vit aussi long-temps
» qu'elle reste dans le feu ; pour peu qu'elle s'en
» éloigne, elle meurt » (*a*).

M. Poinsinet, dans sa note sur cette mouche, dit fort sensément : *Nul physicien éclairé n'admettra son existence.* Pline n'est donc pas un physicien éclairé, & c'est M. Poinsinet qui le dit dans son édition & sa traduction de Pline. Cependant son assertion a des conséquences encore plus dures ; car Pline ici ne fait que copier Aristote. Séneque est aussi de l'avis que le feu engendre des animaux ; mais M. de Pauw est le seul, dira-t-on, qui regarde Séneque comme un naturaliste. Hé bien, voulez-vous qu'Elien le soit davantage? lisez le second chapitre de son second livre de la nature des animaux, vous y trouverez des oiseaux nommés *pyrigonos*, qui naissent & vivent dans le feu, & qui meurent aussitôt qu'ils atteignent l'air froid. Peut-être serez-vous obligé de dire aussi : Ce n'est pas là un *physicien éclairé*.

J'ai lu avec quelque attention l'ouvrage de M. Poinsinet ; j'ai cru voir qu'il n'est pas trop infatué de

(*a*) Gignit aliqua & contrarium naturæ elementum. Siquidem in Cypri ærariis fornacibus, & medio igni, majoris muscæ magnitudinis volat pennatum quadrupes : appellatur *pyralis*, à quibusdam *pyrausta*. Quamdiu est in igne, vivit : cùm evasit longiore paulò volatu, emoritur. (L. 11, c. 36.)

ſon auteur, & que l'objet de cette traduction eſt plus de démontrer la ſupériorité de la phyſique moderne ſur l'ancienne, que d'exalter celle de Pline. Ces paroles du titre, *Les connoiſſances des anciens comparées avec les découvertes des modernes*, ne m'en ont laiſſé aucun doute. Boileau, dans ſa lettre à M. Perrault, où ſont les articles de leur paix boiteuſe, diſoit déja, en parlant des Latins : *Je prouverois que, pour le grand ſavoir & la multiplicité des connoiſſances, leurs Varrons & leurs Plines, qui ſont leurs plus doctes écrivains, paroîtroient de médiocres ſavants devant nos Bignons, &c.* Si Boileau vivoit, & qu'il comparât ſeulement Pline aux naturaliſtes qui illuſtrent aujourd'hui l'Europe, quelle place modeſte ne lui aſſigneroit-il donc pas ?

» Les oiſeaux n'ont ni veines ni arteres : les tor-
» tues n'en ont pas non plus » (*a*).

Si je diſois un mot ſur ce paſſage, on ſe moqueroit autant de l'obſervateur que du naturaliſte ; je renvoie donc au livre 29, chap. 17, où Pline recommande lui-même d'ouvrir la veine qui eſt ſous l'aile du pigeon : *Vena autem ſub ala ad hunc uſum inciditur ;* au chap. 4 du même livre, au chap. 10 du livre 33, où il parle des propriétés vraies ou ſuppoſées du ſang de tortue.

(*a*) Aves nec venas nec arterias habent : item teſtudines. (L. 11, c. 37, ſub finem.)

On trouve aussi dans ce chapitre que l'homme est le seul des animaux en qui les yeux ne soient pas constamment de la même couleur dans les différents individus : *Oculi hominis tantùm diverso colore : cæteris in suo cuique genere similes.* Comment peut-on dire ce *tantùm*, quand on doit avoir vu que des chiens, des chevaux & d'autres animaux, ont aussi cette variété dans les yeux ?

» Il n'est pas permis de mêler les greffes sans dis-» tinction, ni de greffer sur des épiues ; parcequ'a-» lors il seroit plus difficile d'expier la foudre, at-» tendu qu'un seul coup tombé sur un arbre ainsi » greffé, est compté pour autant de sortes de fou-» dres qu'il y auroit d'arbres greffés » (*a*).

Bon pour le college des augures. Mais est-ce là de l'histoire naturelle ? » C'est à regret que l'on s'a-» muse à éplucher de telles niaiseries », dit le P. Hardouin. *His extricandis nugis piget immorari.* Il auroit pu répéter souvent ces paroles dans le cours de son commentaire.

» On dit que la chauve-souris n'a qu'un os à la

(*a*) Neque omnia insita misceri fas est, sicut nec spinas inseri, quando fulgura expiari non queunt facilè ; quotque genera insita fuerunt, tot fulgura uno ictu pronunciantur. (L. 15, c. 15.)

» cuisse »

» cuiſſe » (*a*), ou bien *n'a qu'un os aux hanches ;* ou bien encore *n'a point de jarret*, ainſi que M. Poinſinet le traduit. Quel que ſoit le ſens du paſſage, il ſemble que Pline eſt également repréhenſible. 1°. Rien n'étoit plus aiſé que de regarder ſi la chauve-ſouris n'a qu'un os à la cuiſſe. 2°. S'il s'agit des hanches, elle y a deux os bien diſtincts : ils joignent chaque côté de l'os ſacrum, & ſe réuniſſent par une ſuture, plus bas que la pointe terminante du coccyx. 3°. Si c'eſt du jarret qu'il faut entendre *coxendix*, l'inſpection étoit auſſi fort aiſée à faire ; car je l'ai faite.

Je ne crois pas qu'une note de M. Poinſinet ſur la chauve-ſouris réponde bien au texte de Pline : la voici : » Elle n'a point de jarret aux jambes de devant, qui lui ſervent d'ailes ; ou du moins ce » qu'on pourroit appeller le jarret ou le coude n'y » eſt point à ſa vraie place, mais beaucoup plus » loin ». Me ſeroit-il permis de ne pas confondre le jarret, qui n'appartient qu'aux jambes de derriere, avec le coude qui n'eſt qu'à celles de devant ? Je crois avoir vu auſſi, dans les ſquelettes que j'ai examinés, que l'os *du bras* n'eſt pas fort long, & que le coude eſt à ſa vraie place ; attendu que la véritable place

(*a*) Eidem (veſpertilioni) coxendix una traditur. (L. 10, c. 61.)

d'une jointure est celle qui facilite à l'animal un libre usage de ses membres.

Pline dit aussi que la mere porte ses petits & les tient enveloppés en volant: *Parens geminos volitat amplexa infantes, secumque portat.* A cela M. Poinsinet dit que les bras & les ailes de la chauve-souris étant la même chose, *il est assez difficile de concevoir comment elle peut à la fois embrasser ses deux petits & se soutenir en l'air.* Mais pas trop difficile, ce me semble. La membrane qui comprend les pattes de derriere & la queue, se replie en dedans & fait une sorte de poche. Ne seroit-ce pas là que les petits pourroient être placés quand leur mere les transporte, si ce transport étoit vrai? Le sens du mot latin *amplecti* n'est pas restreint à l'action de tenir quelque chose dans ses bras; il signifie même plus proprement *enlacer, envelopper de toutes parts.* Les serpents qui enlaçoient & serroient Laocoon & ses enfants n'avoient pas de bras; Virgile dit pourtant:

Parva duorum
Corpora natorum serpens amplexus uterque
Implicat.

» Les annales rapportent que pendant le siege de
» Casilinum par Annibal, une souris fut vendue
» deux cents nummes; que celui qui l'avoit vendue
» mourut de faim, & que l'acheteur vécut » (*a*).

(*a*) Venisse murem CC. nummis, Casilinum obsidente An-

Mais si Pline eût copié ceci de Strabon, ou d'un autre écrivain grec, & que, d'après un récit de bon sens, il nous eût fait un conte absurde! Strabon rapporte, livre 5, le même trait; mais il dit que celui qui mourut de faim vendit six boisseaux de grains qu'il avoit, μέδιμνον; ce qui est bien plus vraisemblable que de faire vendre une souris 200 nummes, & de dire que le vendeur mourut de faim par le défaut d'un aussi mince repas, lequel sauva la vie à celui qui s'en régala. Pline, dans son exemplaire de Strabon, aura peut-être vu le mot écrit par abréviation; il aura lu μῦν, & aura trouvé là sa souris; ou, si vous voulez, son rat. Mais Valere-Maxime & Frontin disent aussi que c'étoit une souris. Tant pis pour le jugement de Valere-Maxime & de Frontin. M. Poinsinet les cite tous deux: il auroit bien dû citer Strabon, il eût fait juger de Pline.

» Le dauphin surpasse en vîtesse non seulement
» tous les animaux marins, mais il est plus vîte que
» l'oiseau, plus prompt que le trait: s'il n'avoit la
» gueule bien au-dessous du museau, presque au mi-
» lieu du ventre, aucun poisson ne lui échapperoit.
» Mais la sagesse de la nature a mis un frein à la ra-
» pidité des dauphins, puisqu'ils ne sauroient attra-

nibale: cumque qui vendiderat fame interiisse, emptorem vixisse, annales tradunt. (L. 8, c. 57.)

» per leur proie que renversés & retournés sur le » dos » (*a*).

On a vu, dans un article précédent, que les dauphins, qui ne sont pas plus camus qu'une infinité d'autres poissons, n'en sont pas moins fort aises qu'on les appelle *camus :* mais j'avois oublié qu'au même chapitre ils ont la gueule presque au milieu du ventre, quoiqu'il n'en soit rien. Les dauphins, dont on connoît trois ou quatre especes, ont la gueule bien fendue, comme le bec d'une oie, depuis le bout du museau jusque vers les yeux. C'est, comme on sait, le requin qui a la gueule fort éloignée du museau : il faut qu'il se retourne pour saisir sa proie ; c'est de lui que parle Aristote, quand il dit cela. On peut donc voir que Pline, qui le copioit, ne l'entendoit pas toujours, & qu'il n'avoit jamais vu de dauphins, ou qu'il étoit loin d'avoir l'œil observateur. Les dauphins que j'ai vus & dessinés me suffisent pour en juger. J'ai sur ma table des mâchoires naturelles de dauphin, & j'écris:

» Le quatrieme jour des calendes de mai, la conf-

(*a*) Velocissimum omnium animalium, non solùm marinorum, est delphinus : ocior volucre, acrior telo : ac nisi multùm infra rostrum os illi foret, medio penè in ventre, nullus piscium celeritatem ejus evaderet. Sed affert moram providentia naturæ, quia nisi resupini atque conversi non corripiunt. (L. 9, c. 8.)

» tellation du chien se couche : elle est très dange-
» reuse ; & pour l'appaiser, il est nécessaire de lui
» offrir, avant qu'elle se couche, une chienne en
» sacrifice » (*a*).

Qu'un poëte, un augure, ou qui vous voudrez de cette classe, tienne ce langage, à la bonne heure : mais qu'un naturaliste vous dise qu'il est nécessaire de sacrifier une chienne à la canicule, vous demanderez s'il veille ou s'il dort ; on vous répondra : Il copie Columelle & Ovide.

» Quant aux grains, il n'y est arrivé qu'un seul
» prodige (au moins je n'en connois pas d'autres),
» ce fut sous le consulat de Publius Ælius & de
» Cneus Cornelius, l'année de la défaite d'Anni-
» bal : on rapporte qu'il crut alors du bled sur les ar-
» bres » (*b*).

On a de la peine à ne pas rire quand on entend Pline appeller prodige, *ostentum*, ce qu'on peut voir tous les jours sans prodige, & que j'ai vu plusieurs fois. Le vent porte un peu de terre dans les angles de quelques branches ; un oiseau, un autre

(*a*) In IV calendas maii, canis occidit, sidus & per se vehemens, & cui præoccidere caniculam necesse sit. (L. 18, c. 29.)

(*b*) Et frugibus ostentum semel (quod equidem invenerim) accidit, P. Ælio, Cn. Cornelio Coss. quo anno superatus est Annibal : in arboribus enim tum nata produntur frumenta. (L. 18, c. 18.)

animal, le vent y porte des grains; il peut donc y croître, sans miracle, un ou plusieurs épis. Le prodige est de regarder comme un bon & vrai naturaliste, celui qui nous conte ces prodiges.

« On dit qu'en Pœonie on trouve un animal » sauvage nommé *bonasus ;* il a la criniere du » cheval, & le reste du corps semblable au taureau : ses » cornes sont repliées en dedans de maniere qu'il » n'en peut faire usage pour se battre; c'est pour» quoi son salut est dans la fuite; alors il lance quel» quefois ses excréments à trois arpents de distance : » ils brûlent comme du feu ceux qui les touchent en » poursuivant cet animal » (*a*).

A trois arpents! la distance est un peu forte. Aristote, qui sert ici d'original à Pline, est plus modéré; il dit à quatre pas géométriques, ou quatre toises, selon qu'on voudra entendre εἰς τέσσαρας ὀργυιάς : la diminution est considérable. Où Pline a-t-il pris cette distance de trois arpents, & comment a-t-il osé l'écrire? De savants commentateurs prétendent que par *trium jugerum*, Pline entend les quatre pas ou toises

(*a*) Tradunt in Pœonia feram quæ *bonasus* vocetur, equinâ jubâ, cætera tauro similem, cornibus ita in se flexis, ut non sint utilia pugnæ : quapropter fugâ sibi auxiliari, reddentem in ea fimum, interdum & trium jugerum longitudine : cujus contactus sequentes ut ignis aliquis amburat. (L. 8, c. 15.)

d'Ariſtote. On oublie donc que trois ne ſont pas quatre, & que Pline dit ailleurs : *Hic (actus) erat CXX pedum; duplicatuſque in longitudinem jugerum faciebat* (l. 18, c. 3). » L'actus étoit de 120 pieds; » le double en longueur faiſoit un arpent ». On ne penſe pas non plus qu'il emploie dix-huit autres fois le mot *jugerum*, & toujours dans le ſens d'arpent, comme tous les Latins.

Peut-être ſera-t-on un peu ſurpris quand on lira (page 305, Hiſt. nat. de M. de Buffon, tome 11, in-4°.) : *Enfin Jules-Céſar, Pline, Pauſanias, Solin, &c. ont tous, en parlant des bœufs ſauvages, cité l'aurochs & le biſon, & ils n'ont rien dit du bonaſus.* C'eſt pourtant dans ce même chapitre quinze où Pline parle des bœufs ſauvages, de l'*urus* (c'eſt-à-dire de l'aurochs) & du biſon, qu'il parle auſſi du *bonaſus*, & même avec quelques détails. C'eſt là que M. de Buffon a lu ce qu'on y dit de l'animal que Pline ſeul appelle *machlis* ou *achlis*, & que notre illuſtre naturaliſte françois croit être l'élan. Si c'eſt l'élan, Pline aura dit de grandes abſurdités, puiſque, ſelon lui, l'élan n'auroit point de jointures aux jambes, & qu'il ne pourroit ſe coucher. Il ne pourroit non plus paître qu'à reculons, ſans quoi la levre ſupérieure, exceſſivement longue, s'engageroit entre ſes dents. Voyez la figure de l'élan couché ſur ſes genoux, tome 12, planche 7 de l'hiſtoire naturelle.

Ariſtote, que Pline a copié, dit σύναγος, *lib.* 9, *c.* 71, *Hiſt. animal.*

» LE bouillon blanc eſt propre aux tumeurs.....
» Des perſonnes qui l'ont éprouvé, aſſurent qu'une
» pucelle nue & à jeûn y contribuera beaucoup, ſi
» elle adminiſtre le remede au malade à jeûn; &
» que tenant le dos de la main ſur la partie, elle
» prononce, APOLLON NE PERMET PAS QU'UNE PESTE
» AINSI ÉTEINTE PAR UNE PUCELLE NUE PUISSE
» CROÎTRE ENCORE; & que tenant ainſi la main
» tournée, elle prononce trois fois cette formule:
» le malade & la pucelle doivent auſſi cracher tous
» deux autant de fois» (*a*).

Sauf la gaillardiſe du récipé, vive notre bon naturaliſte! Le chirurgien, ſa nudité, ſon inexpérience, & ſon opération de la main, font pourtant ſoupçonner pluſieurs perſonnes qui ne ſont pas ſans expérience, qu'on pourroit ſupprimer, ſinon le bouillon blanc, au moins la petite oraiſon. Mais Pline, de ſon côté, s'en rapporte auſſi à gens experts: il nous faudroit, avant de décider contre lui, avoir re-

(*a*) Panos ſanat . . . verbaſcum . . . . Experti affirmavere plurimùm referre ſi virgo imponat nuda, jejuna jejuno, & manu ſupinâ tangens dicat: NEGAT APOLLO PESTEM POSSE CRESCERE, CUI NUDA VIRGO RESTINGUAT: atque ita retrorſâ manu ter dicat, totieſque deſpuant ambo. (L. 26, c. 9.)

cours à des expériences réitérées & duement constatées. Rien d'ailleurs de plus aisé à trouver qu'une pucelle, & de plus honnête que la fonction qu'elle doit remplir ici.

Il seroit aisé, dans une traduction, de faire croire que Pline n'adopte pas cette recette : au lieu de traduire littéralemenr ces mots, *atque ita retrorsâ manu*, on pourroit donner un tour d'ironie à la phrase, & dire, par exemple, *on veut encore qu'après avoir retourné sa main*, *&c.* C'est ce qu'a fait M. Poinsinet; mais le texte de Pline subsiste & le condamne.

» Pour guérir les dartres ; il faut prendre auprès » des rivieres une pierre commune chargée de » mousse seche & blanche, la frotter contre une » autre pierre, y mettre de la salive, toucher la » dartre avec cette pierre, & dire en grec : *Fuyez*, » *cantharides*, *voici le loup sauvage* » (*a*).

Quoique celui-ci n'ait pas le caractere du précédent, il n'est pas moins ridicule; & vous pouvez compter que le chapitre d'où il est extrait est fort sérieux & des plus dogmatiques : on peut assurer que Pline étoit loin de croire qu'il contînt une seule

(*a*) Lapis vulgaris juxta flumina fert muscum siccum, canum..Hic fricatur altero lapide, additâ hominis salivâ : illo lapide tangitur impetigo. Qui tangit, dicit · φεύγετε, κανθαρίδες, λύκος ἄγριος ὕμμε διώκει. (L. 27, c. 11.)

extravagance, rapportée même pour s'en moquer.

» Il y a proche d'Ariminum une plante connue, » nommée *réséda*. Elle résout les tumeurs & dissipe » toutes sortes d'inflammations. Ceux qui s'en ser- » vent ajoutent ces paroles : *Réséda, appaise les ma-* » *ladies ; sais-tu, sais-tu quel mal a jetté ici ses ra-* » *cines ? qu'elles n'aient ni tête ni pieds.* On dit trois » fois ces paroles, en crachant autant de fois » (*a*).

On ne peut pas dire que ce soit par de semblables traits que *Pline communique à ses lecteurs une certaine hardiesse de penser.* Quant au plat jeu de mots, *Réséda, morbos reseda*, qu'il a la complaisance de rapporter, c'est pour montrer sans doute qu'un esprit universel ne dédaigne pas les plus ridicules formulaires. M. Poinsinet dit sur ce passage: » Toute cette formule est un tissu d'absurdités & de » jeux de mots, ou allusions onomatiques d'une » puérilité insoutenable. Pline eût fait sagement » sans doute de ne point s'amuser à recueillir d'aussi » folles superstitions ». M. Poinsinet auroit eu bien

---

(*a*) Circa Ariminum nota est herba quam *resedam* vocant. Discutit collectiones inflammationesque omnes. Qui curant ea, addunt hæc verba : » Reseda, morbos reseda ; scisne, » scisne quis hic pullos egerit ? radices nec caput, nec pedes » habeant ». Hæc ter dicunt, totiesque despuunt. (L. 27, c. 12.)

à faire, s'il eût voulu placer de pareilles notes à chacun des endroits qui en méritent.

Au chapitre 13 du même livre 27, on trouve qu'aucun animal, excepté le serpent *spondyle*, ne touche aux racines du peucedanum & de l'aristolochie. La vérité est que Pline veut ici traduire Théophraste, qui parle de la racine d'une plante nommée *spondyle*, & qu'il prend une racine pour un serpent. Encore ne seroit-ce pas un serpent, mais un insecte du genre des mittes, *de blattarum genere.* M. Brotier dit qu'il croiroit que cela n'est pas de Pline, mais de quelque ignorant : à ce compte, quelques ignorants auront travaillé à l'ouvrage de Pline, & l'auront gâté. Ce pourra bien être aussi quelque ignorant qui, au chapitre 11 du livre 30, aura pris du bois sec, *phryganion*, pour un animal qu'il avoue ne pas connoître. Cet ignorant, qui copioit Chrysippe, n'étoit pas familier avec la langue grecque dans laquelle le mot *phryganon* est assez commun.

M. de Querlon reprend ici Dupinet, qui a reproché à Pline de n'avoir pas entendu le mot *phryganion.* Il dit que *c'est décider bien hardiment de l'intelligence d'un auteur mort plus de seize siecles avant lui, & certainement plus à portée que nous d'entendre Chrysippe.* Il conjecture ensuite que le mot *phryganion* désignoit obscurément la scalamandre : mais Pline étoit *certainement plus à portée* que lui de le savoir, & cependant il l'ignoroit.

» Les étoiles s'étant nourries d'une trop grande
» quantité d'humide, en rejettent le superflu par
» la force de leur feu, comme nous voyons qu'il ar-
» rive parmi nous à la liqueur de l'huile dans des
» lampes allumées : & c'est ce qu'on prend pour des
» étoiles tombantes » (a).

Il n'y a pas là d'équivoque. Non ; mais, dit-on, l'astronomie, du temps de Pline, étoit fort peu avancée, & l'on croyoit encore que les étoiles se nourrissoient & se soulageoient de leurs aliments superflus. Qui vous a fait ce conte ? La nature des étoiles & leur distance de la terre étoient connues ; la matiere inflammable & visqueuse qui forme dans notre atmosphere de petits globes de feu, n'étoit pas ignorée. Quand Epicure, Zénon, & d'autres, auroient enseigné & cru que les étoiles se mouchoient, Séneque avoit ri de cette opinion. C'en étoit assez pour avertir Pline que les feux de la région éthérée pouvoient bien ne pas tomber dans notre atmosphere.

» On rapporte des exemples que, sans orage
» & sans autre cause que pour annoncer des événe-
» ments futurs, plusieurs arbres sont tombés & se

(a) Illa (sidera) nimio alimento tracti humoris igneâ vi abundantiam reddunt, cùm decidere creduntur : ut apud nos quoque id, luminibus accensis, liquore olei notamus accidere. (L. 2, c. 8.)

» sont relevés d'eux-mêmes. Le peuple romain eut » un semblable présage pendant la guerre contre les » Cimbres; car, dans un bois consacré à Junon dans » la ville de Nuceria, un orme dont on avoit coupé » la cime, parcequ'elle penchoit sur l'autel de la » déesse, étant tombé, se redressa de lui-même, & » fleurit aussitôt. Aussi depuis cet événement la ma- » jesté du peuple romain, affoiblie par de grandes » pertes, commença-t-elle à se relever. On rapporte » que, dans la ville de Philippes, il arriva la même » chose à un saule qui étoit tombé & avoit été ébran- » ché; &, dans le *musæum* de Stagire, à un peuplier » blanc: toutes ces choses sont de bon augure » (*a*).

Si c'est par déférence pour le peuple que Pline parle ainsi, sa conduite est indigne, & du but de son ouvrage, & d'un philosophe. S'il croyoit ce qu'il rapporte, on peut aisément juger sur quels fondements étoient bâties sa doctrine & sa philosophie.

(*a*) Est in exemplis, & sine tempestate, ullâve causâ aliâ quàm prodigii, cecidisse multas (arbores) ac suâ sponte resurrexisse. Factum hoc populi romani Quiritibus ostentum cimbricis bellis, Nuceriæ in luco Junonis, ulmo, postquam etiam cacumen amputatum erat, quoniam in aram ipsam procumbebat, restitutâ sponte, ita ut protinùs floreret: à quo deinde tempore majestas populi romani resurrexit, quæ ante vastata cladibus fuerat. Memoratur hoc idem factum & in Philippis, salice prociduâ atque detruncatâ; &, Stagiris in musæo, populo albâ: omnia fausti ominis. (L. 16, c. 32.)

On ne sauroit trop le répéter, celui qui sappe le premier principe de toutes les religions, & qui, dans le même livre, appuie sur des croyances superstitieuses, est-il un philosophe & un homme qui fait usage de sa raison ?

» On n'a contre le typhon qu'un foible remede, » c'est de jetter du vinaigre à sa rencontre; le vi- » naigre étant très froid de sa nature » (a).

Plutarque dit, dans ses propos de table, que de tout ce qui est propre à éteindre le feu, rien ne convient mieux que le vinaigre, qui, plus que toute autre chose, étouffe la flamme par son excessive froideur. J'ai vu autoriser le passage de Pline par celui de Plutarque. Etayer une absurdité par une autre, ce n'est pas la rendre plus croyable; c'est se rendre plus ridicule soi-même. Quand le vinaigre auroit une qualité *extinctrice* pour le feu, les typhons ou trombes marines ne sont ni du feu, ni de la flamme, provinssent-ils des feux sous-marins.

Le typhon, plus furieux que la plus dangereuse trombe, est un ouragan épouvantable qui, bouleversant la mer, la confond avec le ciel. Comment un homme sensé a-t-il pu croite qu'il étoit possible d'en approcher assez, pour y jetter du vinaigre ? Où

(a) Typhon . . . tenui remedio aceti in advenientem effusi, cui frigidissima est natura. (L. 2, c. 48.)

sont les sociétés de savants qui, sur de bons mémoires, attestent ce fait? On n'a jusqu'à présent que des mots vagues de quelques marins qui *croient*, dit-on, *qu'on peut les dissiper par le vinaigre*. Pour que cela fût de quelque autorité, ne faudroit-il pas y joindre des expériences? on n'en rapporte aucune. Un préjugé qui, de proche en proche, pourroit bien être venu de Pline lui-même ou de plus haut, n'est pas un raison. Ne fait-on pas tous les jours croire à des milliers d'hommes les plus grandes absurdités? Le capitaine Cook vit, dans la nouvelle Zélande, une trombe à 50 verges (150 *pieds*) de son vaisseau; l'équipage étoit frappé de la plus grande terreur: cependant à cette distance elle n'eut aucun effet dangereux; le vaisseau n'y fut pas poussé.

Mais, comme il n'est pas facile de jetter de loin du vinaigre sur une trombe, ne seroit-ce pas quand par malheur le vent y pousse un vaisseau, qu'on peut avoir recours à cette opération? Je crois qu'alors il n'en seroit plus temps, parcequ'on seroit accablé de l'épouvantable masse d'eau qui abymeroit l'équipage. Le meilleur moyen, celui qu'on emploie, est de s'en détourner, s'il est possible. On pense aussi que le canon peut y servir; & je le croirois. Mais comme on ne pouvoit en faire usage au temps de Pline, il ne paroît pas que cet auteur nous ait indiqué le bon *remede*.

Pline dit, au chapitre 103 du même livre, qu'avec

de l'huile on appaise toutes les tempêtes, *omne oleo tranquillari.* L'expérience a montré depuis long-temps que cela est vrai, non pour toutes les tempêtes, mais pour calmer l'agitation des flots, & pour rompre les brisants. Plutarque l'assure aussi; il ajoute qu'Aristote en donne pour raison que le vent glissant sur l'huile qui est lisse, n'a plus la même action, & qu'ainsi l'agitation diminue. Les éditeurs de Pline ne citent point ce passage d'Aristote, parcequ'il n'est pas venu jusqu'à nous: mais le témoignage de Plutarque, qui pouvoit le lire encore, qui l'avoit lu, y supplée bien, & prouve suffisamment que notre Pline, ici comme ailleurs, copie Aristote. Nous voyons qu'il croyoit également à une chimere absurde, & à une vérité dont j'ai été témoin en Hollande. Ceux qui pensent que les modernes n'ont pas vérifié le fait, ne connoissent pas le *Recueil de traités de physique & d'histoire naturelle* de Deslandes.

» Il y a entre les raifotts & la vigne une telle antipathie, que si un cep est auprès d'un raifort, il » s'en éloignera » (*a*).

M. Poinsinet remarque fort juste que Pline a confondu le *raphanis* des Grecs avec leur *raphanos*, c'est-à-dire, le raifort avec le chou. Le P. Hardouin

(*a*) Odium his (raphanis) cum vite maximum, refugitque juxta satos. (L. 19, c. 5.)

avoit

avoit fait la même observation, & avoit aussi montré qu'ailleurs Pline attribue cette antipathie de la vigne au chou, *brassica*. C'est qu'ailleurs il compile un Latin, & qu'ici c'est un Grec. Une faute de mémoire & la méprise d'un mot grec a causé le *quiproquo*. *Pline confond misérablement, pour l'ordinaire, le raifort avec le chou*, dit M. Brotier : *Quæ plerumque miserè confundit Plinius.* Le premier chapitre du 24e livre nous dit que le chêne & l'olivier, le chêne & le noyer, ainsi que le chou & l'origan, sont fort antipathiques. Les amitiés des plantes & leurs haines réciproques sont si fréquentes chez Pline, que c'est pitié. J'ai fait ce qu'il auroit dû faire : j'ai planté des choux & des raiforts auprès d'une vigne, & je n'ai vu aucun des trois s'éloigner de ses voisins.

» Si on rejette dans la ruche un bourdon après » lui avoir arraché les ailes, il arrachera les ailes aux » autres bourdons » (*a*).

Cette observation particuliere est copiée d'Aristote, & mal copiée. Le naturaliste grec dit que ce sont les abeilles mêmes qui alors cassent les ailes aux autres bourdons qui sont dans la ruche. On sent à chaque page qu'il étoit plus facile à Pline, qu'il lui sembloit plus expéditif de copier Aristote, que

(*a*) Fucus ademptis alis in alveum rejectus, ipse cæteris adimit. (L. 11, c. 11.)

d'étudier les abeilles. Il avoit dit, quelques lignes plus haut, que lorſque ces inſectes n'ont plus beſoin de bourdons, elles ſe raſſemblent pluſieurs contre chacun d'eux, les chaſſent & les tuent. Ce fait n'eſt pas encore bien décidé. Selon M. *Charles Bonnet*, de qui je le tiens, & qui l'a vu au travers de ſa ruche vitrée & plate, les abeilles releguent les bourdons dans un coin de la ruche, où, privés de nourriture, ils périſſent de faim ; & elles les jettent enſuite dehors. M. de Réaumur dit que, lorſque la reine a été fécondée, les abeilles ſe mettent trois ou quatre contre chaque bourdon, & le percent de leur poignard ; que les vivants & les vers prêts à éclorre, tout eſt également maſſacré. Ce fait m'eſt aſſuré encore par M. Dentan, citoyen de Geneve : il a vu lui-même ce maſſacre ; il a vu les abeilles percer les bourdons au défaut de leurs anneaux. Peut-être les deux obſervations ne ſont-elles pas générales, peut-être toutes deux ſont-elles vraies, & que ce qui arrive dans une ruche n'eſt pas l'image exacte de ce qui arrive dans l'autre.

Revenons à Pline : à l'exception de ce qu'on ſait depuis bien des ſiecles, ſon diſcours ſur les abeilles eſt rempli d'erreurs. Si vous voulez le croire, il vous dira, chap. 12, que le miel tombe du ciel, qu'il en eſt la ſueur, que c'eſt la ſalive des aſtres que déguiſent enſuite les travaux des abeilles. C'eſt ainſi que Virgile avoit dit : *Protinùs aërii mellis cœleſtia*

dona exsequar. Cette erreur des anciens, qui obſervoient peu profondément, ne doit pas nous étonner. Ils avoient remarqué que, ſur-tout au mois de mai, les herbes & les feuilles des arbres ſe couvrent le ſoir & le matin d'une ſubſtance fluide, qu'il ne faut pas confondre avec la roſée : le goût en eſt fin & délicat comme celui du miel ; elle en a le *gluten*, & participe à ſon odeur. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *miélat*. Les anciens crurent que c'étoient les aſtres qui fourniſſoient cette liqueur, & que les abeilles ne faiſoient que l'élaborer : mais les modernes ne croient plus ni à cette ſueur du ciel, ni à cette ſalive des aſtres. M. Brotier n'héſite pas à traiter cette opinion de monſtrueuſe, *opinionum portenta*, de rêverie des anciens, *quæ antiqui comminiſcebantur.*

Voyez le chapitre 63 du livre 2 ; Pline nous y peint la terre comme une mere tendre qui reçoit l'homme, le nourrit, le cache enſuite dans ſon ſein, porte les monuments qui le font revivre après ſa mort, & jamais ne s'irrite contre lui. Tandis que les eaux retombent en pluie, ſe durciſſent en grêle, s'enflent en vagues, ſe précipitent en torrents ; que l'air s'épaiſſit en nuées, devient furieux dans les tempêtes, la terre indulgente, douce, bénigne, ne ſe laſſe point d'en être l'eſclave : elle lui prodigue ſes ſucs, ſes ſaveurs, ſes odeurs, ſes couleurs ; elle nourrit tout pour lui. Si elle produit des poiſons, nourrit des ſerpents, c'eſt pour ſon bien encore ; elle n'attend que

ses ordres pour s'y refuser; elle lui offre des remedes pour leur échapper; elle éloigne de lui ce qui peut lui nuire; elle couvre ses crimes. Et cependant l'homme n'est ingrat qu'envers elle; il l'insulte, l'engloutit dans les mers, la ronge par les eaux, la tourmente avec le fer, le bois, le feu, la pierre, plus pour son plaisir que pour ses besoins; & ce n'est pas à sa surface qu'il se borne, il pénetre dans ses entrailles pour en tirer des métaux, il les lui arrache pour orner ses doigts de pierres précieuses, &c. On ne peut faire un tableau avec plus d'imagination, & il est impossible d'y mettre moins de sens.

» L'HISTOIRE nous apprend qu'il est tombé » des pluies de sang, de lait, de chair, de fer, de » laine, de brique, de pierre-ponce..... Les aruspices prédirent les fléaux que ces pluies annon» çoient, &c. » (*a*).

J'abrege le texte, & je n'en mets qu'une indication dans le françois. Voyez M. de Réaumur, t. 2, depuis la page 297 jusqu'à 302; l'Encyclopédie,

(*a*) Inferiore cœlo relatum in monumenta est, lacte & sanguine pluisse.... & sæpè aliàs : sicut carne.... exque ea non putruisse, quod non diripuissent aves. Item ferro in Lucanis.... Effigies, quæ pluit, spongiarum ferè similis fuit : aruspices præmonuerunt superna vulnera. Lana pluit circa castellum Carissanum.... Eodem causam dicente lateribus coctis pluisse, &c. (L. 2, c. 56.)

art. *Pluie;* le Diction. de M. de Bomare, art. *Neige*, 3e édition; & les notes de M. Guettard, à la fin du premier tome de Pline de M. Poinsinet, &c. &c. vous connoîtrez jusqu'où va la crédulité de Pline. Mais, dit-on, ces faits sont avérés ou confirmés par d'autres semblables, & Pline, après tout, s'en tient à l'autorité de l'histoire. Un naturaliste, quand il écrit, ne connoît d'autorité que la nature: elle est son livre, son histoire, sa loi. S'il transmet à la postérité des événements qui l'étonnent, il doit rechercher leurs causes après s'être assuré de leur réalité, & jamais il ne doit les débiter comme des pronostics. Dira-t-on que Pline avoit à ménager les monuments sacrés de Rome? La superstition n'étoit plus respectée même sur les théâtres: Séneque le tragique en fournit la preuve.

» Il est certain cependant qu'il est tombé des » pierres du ciel... J'en ai vu moi-même une dans » le pays des Vocontiens, qui étoit tombée depuis » peu » (*a*).

Je crois qu'un naturaliste auroit dit que ces pierres étoient lancées en l'air par quelques éruptions, & qu'elles retomboient à des distances fort éloignées;

(*a*) Decidere tamen crebrò (lapides) non erit dubium.... Ego ipse vidi in Vocontiorum agro, paulò antè delatum. (L. 2, c. 58.)

car un naturaliſte n'écrit que pour inſtruire, après s'être inſtruit lui-même. Liſez le paſſage entier dans l'auteur, vous trouverez que, de ſon temps, on montroit encore en Thrace une de ces pierres tombée en plein jour proche *le fleuve d'Aïx* (*a*) ; qu'elle faiſoit

---

(*a*) *Ægos-potamos*, *Ægos-flumen*, *le fleuve d'Aïx* ou *de la Chevre*, étoit une ville de la Cherſoneſe de Thrace ; Pline en parle encore dans le 4ᵉ livre, & en marque la ſituation près d'une autre ville nommée *Ciſſa* ou *Creſſa*. Dans les deux endroits il laiſſe en grec le génitif *Ægos*, de la chevre, & traduit en latin le mot *potamos*, *flumen*. Je crois même que le génie de ſa langue l'y obligeoit, & il ne faut pas inférer de là qu'il veuille parler d'une riviere. Le P. Hardouin s'exprime deux fois de même : *Ægos-flumen Cherſoneſi quondam urbem fuiſſe ſcito.* —*Juxtà aliud oppidum cui Ægos-fluminis nomen fuit.* J'ai repréſenté le tour de Pline en traduiſant *le fleuve d'Aïx*. La contrée, appellée tantôt elle-même *Ægos-potamos*, & tantôt *Ægos-potamitès*, fut célebre par la victoire que Lyſander, général de Lacédémone, y remporta ſur les Athéniens.

M. Poinſinet veut que l'*Ægos-flumen* de Pline ſoit en effet une riviere. Il ſemble avoir contre lui Plutarque, Ammien Marcellin qui dit, l. 22, c. 8, que la Nicomédie confine avec la Cherſoneſe & l'*Ægos-potamos* ; les anciens géographes Stephanus & Pomponius Mela, le périple de Scylax, Tzetzès qui dit expreſſément que c'eſt une ville de Thrace : Θράκης δὲ τοῦτο πόλις Pluſieurs petites rivieres arroſoient la contrée où elle étoit ſituée, car Stephanus & Tzetzès la nomment Ἀιγὸς ποταμοὶ, *Ægos-flumina*.

Un géographe moderne, Ortélius, qui vivoit dans le ſeizieme ſiecle, & qui fut nommé le Ptolémée de ſon temps, eſt plus favorable à M. Poinſinet, puiſqu'il donne le même nom

la charge d'une charrette, & qu'elle avoit la couleur d'une pierre brûlée; que même, lorſqu'elle ſe détacha du ſoleil, il paſſoit une comete; que ſi Anaxagore en prédit la chûte, ſa prédiction eſt plus miraculeuſe que le fait. » Ceci, dit M. Poinſinet, fait » voir que Pline n'étoit pas auſſi crédule qu'on l'a » ſouvent accuſé de l'être ». De ce qu'un homme ne croit pas avec Anaxagore que le ſoleil ſoit une pierre, en réſulte-t-il qu'il ne croie pas bien d'autres contes?

Enfin il n'y a point de doute qu'il ne ſoit tombé des pierres du ciel, puiſque lui Pline en a vu une qu'on diſoit en être tombée. Vous obſerverez bien auſſi qu'il ne dit pas que cette pierre des Vocontiens

---

à la contrée & aux rivieres qui l'arroſent. Le nom d'*Ægos-potamos*, dit-il, ou *fleuve de la Chevre*, vient de quelques iſles de l'Archipel qui de loin ont la figure de cet animal: pluſieurs rivieres qui ſe jettent dans les environs en ont pris le nom, ainſi que cette partie du rivage.

Mais Ortélius eſt trop récent pour être ici d'une grande autorité. Il place *Ægos-potamos* ſur l'Archipel, & il étoit ſur la Propontide: il paroît confondre l'étymologie d'*Ægos-potamos* avec celle de la mer *Egée*, ou *mer de la Chevre*, qui dut ſon nom à un écueil qui avoit quelque reſſemblance avec cet animal. Au reſte, il peut être vrai, mais on ne peut prouver par l'autorité des anciens, qu'il y eût une riviere nommée *Ægos-potamos*, qui ait donné ſon nom à la ville & à la contrée. Les exemples en ſont communs: Vienne ſur la Vienne, Moskva (Moskou) ſur la Moskva, &c.

ſoit venue d'ailleurs que du ciel, & vous conclurez que les pluies de pierres, ainſi que tant d'autres ſemblables merveilles, remontent à une très haute antiquité; mais que, depuis les bonnes obſervations, ces choſes n'arrivent plus par les mêmes cauſes. Cependant Ariſtote n'en fut pas dupe; il dit que c'étoit une pierre que le vent avoit enlevée : l'idée de la merveille eſt ici bien déchue. (*Ariſt. Meteor. lib.* 1, *cap.* 7.) Pline lui-même dit, au chap. 38 de ce livre, que la plupart conviennent qu'il ne pleut des pierres que quand elles ont été enlevées par le vent. Pourquoi donc les fait-il tomber ici du ciel ou du ſoleil?

» Auſſitôt que les pies croient qu'un homme a vu
» leur nid, elles en tranſportent les œufs ailleurs.
» Ces oiſeaux n'ayant pas les doigts propres à em-
» braſſer & à transférer leurs œufs, emploient, dit-
» on, un moyen admirable; car, avec une matiere
» glutineuſe tirée de leur ventre, ils attachent un
» œuf à chaque bout d'un petit rameau; puis fai-
» ſant le balancier égal, ils le poſent ſur leur cou,
» & les tranſportent ainſi à la nouvelle demeure
» qu'ils ont choiſie » (*a*).

(*a*) Picæ cùm diligentiùs viſum ab homine nidum cenſere, ova tranſgerunt aliò. Hoc in his avibus, quarum digiti non accommodati complectendis transferendiſque ovis, miro traditur modo; namque ſurculo ſuper bina ova impoſito ac ferru-

Si Pline avoit su que les nids des pies n'ont qu'un trou fort étroit, à peine suffisant pour le passage de l'oiseau, il n'eût pas rapporté cette petite fable avec tant de complaisance. Il n'eût pas non plus adopté, comme il fait, ce transport, de quelque maniere qu'on lui eût conté l'*admirable* moyen ; mais il paroît bien qu'il ne connoissoit les mœurs des pies que par Aristote, qui leur donne neuf œufs, quoiqu'elles n'en pondent que cinq ou six, mais qui cependant ne parle ni du transport des œufs, ni du moyen de l'opérer.

Une construction presque informe, & qu'au premier coup-d'œil on croiroit sans art, voûtée légérement par des rameaux, la plupart épineux, & qui se renversent en tous sens, hérissée tout autour pour parer aux insultes ; le dessous solidement luté par un mélange de terre & de menus branchages ; une ouverture de côté large de deux pouces environ, voilà le nid des pies, tel que je l'ai examiné. A la campagne où j'habite les pies voient que je regarde leurs nids tous les jours, & n'en continuent pas moins de couver. Ceux qui s'amusent à dénicher les petits de bonne heure, savent qu'aussitôt après la mere fait dans le même nid une seconde couvée.

» On a observé que les blessures & les maladies

minato alvi glutino, subditâ cervice medio, æquâ utrimque librâ deportant aliò. (L. 10, c. 33.)

» s'enflamment certainement, s'il survient quel-
» qu'un qui ait fait un voyage à pied (*a*).

Ceci est dit à propos d'herbes foulées aux pieds. Les sucs de quantité d'herbes ont des propriétés médicinales, on l'éprouve tous les jours; mais que leurs vertus operent de la façon que le conte ici Pline, c'est une chimere absurde. D'ailleurs le voyageur n'avoit-il donc marché que sur des herbes funestes, & n'avoit-il pas aussi foulé des contre-poisons qui devoient anéantir l'effet des premieres ?

» DANS les déserts d'Afrique on rencontre de
» temps en temps des figures d'hommes qui se for-
» ment & se dissipent en un instant » (*b*).

Voilà vraisemblablement les εἴδωλα d'Epicure, & les *simulacra* de Lucrece. En effet, ces fantômes ne pouvoient-ils pas être des simulacres de quelques voyageurs qui avoient péri dans ces déserts? Ce qu'on en appercevoit par intervalle, étoit des pellicules, des membranes fort subtiles, des surfaces, en un mot des émanations, qui, selon Lucrece, avoient l'apparence des corps. Mais ces effigies se défiguroient & se dissipoient en un instant. Cette physique ingé-

(*a*) Observatum certè est inflammari vulnera ac morbos, superventu eorum qui pedibus iter confecerint. (L. 25, c. 2.)

(*b*) In Africæ solitudinibus hominum species obviæ subinde fiunt, momentoque evanescunt. (L. 7, c. 2.)

nieuse & chimérique à part, on voit que par le mot *species* Pline entend *figure*, *apparence*; & quand il dit ailleurs, *Hic primus species exprimere instituit*, il entend qu'Apollodore exprima le premier dans ses tableaux la beauté, l'aspect des figures. Voyez l. 35, c. 9, s. 36.

Ces effigies des déserts d'Afrique me ramenent à un coup-d'œil général sur le chapitre entier, où tout ce que la démence a pu rassembler d'absurdités sur les différentes especes d'hommes, est soigneusement compilé.

J'ai appris d'un homme bien autrement naturaliste que Pline, d'un vrai savant, que quand on connoît la description de l'univers, tel que la mythologie indienne & tibétaine le suppose, & les contes de ces peuples sur les différentes races d'anges, ainsi que celles des habitants des différentes parties de leur monde, on voit distinctement que ces variétés d'hommes monstrueux, que Pline rapporte bonnement d'après les menteurs Ctésias, Mégasthenes, Déimachus, & d'autres, sont des fragments mal entendus de cette mythologie.

L'ironie qu'emploie Aulu-Gelle pour se moquer de la crédulité de Pline au sujet de ces hommes chimériques, est très agréable. A son retour de Grece en Italie, il trouve sur le port de Brindes un tas de vieux livres grecs à vendre : il les marchande; on les lui laisse à un prix fort modique : il se hâte de payer,

& les emporte tout moisis qu'ils étoient ; car, exposés depuis long-temps aux injures de l'air, ils n'avoient pas trouvé d'acheteurs. Mais après en avoir lu quelques traits, le dégoût & l'ennui le gagnerent : il abandonna cette bibliotheque dont la lecture ne pouvoit procurer ni utilité, ni agrément, quoiqu'ensuite il eût trouvé, ajoute-t-il, les mêmes choses dans le septieme livre de l'Histoire naturelle de Pline : *Quod postea quoque in libro Plinii Secundi naturalis historiæ legi septimo.* (Noct. attic. lib. 9, c. 4.)

Une note de Dacier terminera convenablement cette remarque. » Déimachus, peu de temps après la » mort d'Alexandre, & sous le regne de Ptolémée, » fils de Lagus, fut envoyé en ambassade vers un roi » des Indes appellé *Allitrochades*, fils du roi Sandrochottus. Ce voyage lui donna lieu de faire une » histoire des Indes, qu'il mêla de tant de mensonges & de tant de fables, que Strabon assure que » de tous les historiens qui ont parlé des Indes, il » n'y en a point qui méritent si peu d'être crus que » Déimachus & Mégasthenes. Pline a pourtant rempli son histoire des relations de ces fideles historiens. (*Note* 14 *sur la comparaison de Solon & de Publicola.*) Si Dacier ne vous satisfait pas, Plutarque vous dira lui-même, en commençant la vie d'Artaxerxès : *Ctésias a farci ses livres de toutes sortes de fables, non seulement incroyables, mais triviales & ridicules.*

» Les femmes qui naissent avec des dents sont de » mauvais augure, ainsi que le fut Valérie au temps » des rois. Les aruspices, consultés sur sa naissance, » répondirent qu'elle causeroit la ruine de la ville où » elle seroit portée. Elle fut envoyée à Suessa Pometia, ville alors très florissante : la ville fut détruite, » & la prédiction accomplie. Celles qui naissent la » partie naturelle fermée, sont d'un malheureux » présage : Cornélie, mere des Gracques, en est un » exemple . . . . Les dents seules résistent au feu, & » ne brûlent point avec le reste du corps . . . Les » femmes en ont moins que les hommes : quand » les canines supérieures sont doubles à la mâchoire » droite, elles leur promettent les caresses de la fortune, comme Agrippine, mere de Néron, l'éprouva ; quand c'est à gauche, le pronostic est con- » traire » (*a*).

(*a*) In feminis ea res (cum dentibus nasci) inauspicati fuit exempli, regum temporibus. Cùm ita nata esset Valeria, exitio civitati in quam delata esset futuram responso aruspicum vaticinante, Suessam Pometiam illâ tempestate florentissimam deportata est, veridico exitu consecuto. Quasdam concreto genitali gigni, infausto omine, Cornelia, Gracchorum mater, indicio est.... Dentes autem tantùm invicti sunt ignibus, nec cremantur cum reliquo corpore . . . . Feminis minor numerus : quibus in dextra parte gemini supernè, à canibus cognominati, fortunæ blandimenta pollicentur, sicut in Agrippina, Domitii Neronis matre ; contrà in lævà. (L. 7, c. 16.)

Tarquin le ſuperbe étoit en guerre contre les Volſques. Les aruſpices, qui ne manquoient ni d'yeux ni d'oreilles, ſachant que Tarquin ſe propoſoit d'attaquer Sueſſa, & de lui faire beaucoup de mal, conſeillerent d'y envoyer Valérie, laquelle ne manqueroit pas d'y porter malheur & d'accomplir la prédiction des aruſpices; cela s'entend : mais pour l'honneur de Pline leur confrere, il ne faut pas fouiller dans cette partie de ſa conſcience. Pour les femmes qui naiſſent imperforées, on ne s'apperçoit plus qu'elles ſoient d'un ſiniſtre préſage; une petite opération enleve apparemment le maléfice. Quant aux dents qui ne brûlent point, le médecin du Laurens ſoutient contre Pline qu'elles brûlent comme les autres os; & le médecin Rioland ſoutient contre du Laurens qu'elles ne brûlent pas. Je ne ſoutiens rien, mais j'ai mis quelques unes des miennes au feu; je les ai vues brûler : de vous dire pourquoi, je n'en ſais rien, ſinon qu'elles ont brûlé à-peu-près comme d'autres os, leſquels, comme on ſait, ne ſont jamais réduits en cendres dans l'inſtant. Les femmes ont-elles moins de dents que les hommes, & cela ne rouleroit-il pas communément, pour les deux ſexes, entre 28 & 32? L'exemple de l'heureuſe Agrippine aſſaſſinée par le monſtre qu'elle avoit mis au jour, eſt-il bien choiſi? Oui, ſi c'eſt un bonheur d'être toute ſa vie dévorée d'ambition, de paſſer ſes jours dans le crime, la crainte & le remords, de mettre

au monde un Néron, & d'être éventrée par son ordre.

» Dans Céphalénie un certain fleuve sépare une » contrée remplie de cigales, d'une autre où l'on » n'en trouve aucune » (*a*).

On trouve indistinctement des cigales par-tout à Céphalénie : un fleuve ne leur sert pas de limites, attendu qu'il n'y a point dans cette isle ce qui proprement s'appelle *fleuve* ou *riviere*. Mais, dira-t-on, comment Aristote, Pline, Elien, auroient-ils assuré ce fait, s'il eût été faux ? L'assurance des deux derniers doit être comptée pour rien, puisqu'ils ne sont que les copistes du premier ; &, fussent-ils en plus grand nombre, ce ne seroit qu'un plus grand nombre de copistes. Il ne reste donc que l'autorité d'Aristote, qui peut avoir été dans l'isle de Céphalénie, & avoir vu cette riviere ; ceux qui n'y ont pas été semblent n'avoir pas le droit de le contredire. Voyons cependant si l'on ne pourroit pas former des doutes sur son assertion. Les Grecs modernes qui habitent Céphalénie, nomment *potamos*, *riviere*, l'eau de la pluie qui s'écoule dans des canaux faits exprès : ils donnent le même nom à plus de cinquante autres canaux que fournissent de petites sources au bas des montagnes

(*a*) In Cephalenia amnis quidam penuriam earum (cicadarum) & copiam dirimit. (L. 11, c. 27.)

& près de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *riax* & *ochetos*. Laquelle de ces sortes de rivieres sert de bornes, de limites aux cigales, & quel est le nom de cet *amnis quidam ?* Quand on me l'aura dit, & qu'on m'aura prouvé qu'il existe, ou qu'il existoit, je dirai : Les Céphaléniens avec qui j'ai vécu, que j'ai spécialement interrogés sur ce point, & qui m'ont assuré le contraire, n'ont donc ni vu ni connu le sol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Comme Aristote n'a pas dit qu'il eût vécu à Céphalénie, je dois donner quelques degrés de plus de confiance à des personnes que je sais qui y ont vécu, qui y ont pris naissance. Ajoutons que l'isle de Céphalénie est petite, que son sol est de roche fort dure, & qu'une riviere ne pourroit creuser son lit sur un pareil terrain. M. d'Anville en a mis une dans Céphalénie ; c'est un copiste de plus d'Aristote.

» Les moineaux mâles sont très lascifs. Ils ne » vivent, dit-on, qu'un an ; la preuve est fondée » sur ce qu'on ne voit aucune apparence de noirceur » à leur bec au commencement du printemps, & » qu'il ne commence à leur noircir qu'en été. Les » femelles vivent un peu plus long-temps » (*a*).

(*a*) Mares (passeres) negantur anno diutiùs durare, argumento quia nulla véris initio appareat nigritudo in rostro, quæ ab æstate incipit. Feminis longiusculum spatium. (L. 10, c. 36.)

On

On voit ici, comme ailleurs, que notre naturaliste s'étoit peu amusé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans sa jeunesse, il auroit pu savoir que les mâles peuvent aller jusqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge; & comme nous étions à-peu-près aussi raisonnables l'un que l'autre, & tout aussi savants, nous étions grands amis. Mais Pline écrit d'après Aristote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux, & faire attention que les belettes, les fouines, & plusieurs oiseaux de proie, les détruisent trop souvent pour qu'ils puissent vivre long-temps autour de nos habitations; leur incontinence peut aussi concourir à abréger leur vie. Cependant si Pline eût regardé les moineaux, il eût vu des becs noirs au printemps, comme chacun en voit. Qui sont donc tous ces becs noirs qui caressent & fécondent leurs femelles au printemps? La vérité est que les jeunes mâles ont le bec à-peu-près comme celui des femelles: la seconde année il devient noir pour toujours.

» Les cadavres des hommes flottent sur le dos;
» ceux des femmes sur le ventre, comme si après
» leur mort la nature ménageoit encore leur pu-
» deur » (*a*).

(*a*) Virorum cadavera supina fluitare, feminarum prona, velut pudori defunctarum parcente naturâ. (L. 7, c. 17.)

La physique de Pline, ou celle de son temps, avoit beau être foible, le sens commun, l'observation la plus légere, auroient pu le garantir de certains travers, si son goût pour les sentences épigrammatiques ne l'eût trop souvent emporté. Quand l'esprit fait oublier que la nature n'a rien statué de particulier sur la pudeur de chaque sexe, & spécialement sur celle d'un corps mort; (la pudeur d'un cadavre!) quand l'observation n'a pas dit que la capacité du ventre des femmes, généralement plus remplie d'intestins que celle du ventre des hommes, jointe au poids de certaines gorges, doit être emportée par sa pesanteur; en un mot, quand, dans un ouvrage sérieux, on préfere souvent un *concettino* à une raison, a-t-on bien mérité, quelque savoir qu'on ait d'ailleurs, la réputation de grand naturaliste? Mais des siecles l'ont accordée à Pline. Eh! qu'a de commun l'autorité des siecles avec des vérités démontrées, quand elles la contredisent?

J'aurois pourtant deux questions à faire à Pline. Je lui demanderois si la jeune fille qui n'auroit encore que peu de ventre, & dont la rondeur du sein seroit à peine indiquée, flotteroit sur le ventre ou sur le dos; & de quel côté flotteroit aussi l'homme fort gras, fort ventru. J'ignore la réponse: mais je crois que, pour cette fois, la nature ménageroit la pudeur de l'homme ventru, & qu'elle abandonneroit aux regards impudiques la fille de quatorze ans qui n'auroit que peu

de ventre, & dont la rondeur du sein se feroit à peine appercevoir.

» On cite en exemple un prodige arrivé lorsque » Denys, tyran de Sicile, fut chassé de ses états; » l'eau de la mer devint douce pendant un jour dans » le port de Syracuse » (*a*).

Quand on le citeroit, ne devriez-vous pas savoir qu'après de grandes pluies l'eau de la mer devient plus douce le long des côtes, & conséquemment dans les ports? Ne dites-vous pas vous-même, c. 103, » que les eaux douces sont portées sur la mer comme » plus légeres » : *Dulces mari invehuntur, leviores haud dubiè?* Sans doute le tyran fut chassé de Syracuse après de grandes pluies. Plutarque en dit autant que Pline, & ajoute que ce prodige vint de la part des dieux, pour signifier que les Syracusains alloient être heureux. Ils furent alternativement tyrannisés & tyrans: les dieux définissoient-ils ainsi le bonheur?

» Pourquoi les plaisirs ne sont-ils pas égaux aux » peines, le nombre fût-il égal? & pourquoi n'y a-» t-il aucun plaisir qui puisse compenser la moindre » peine » (*b*)?

(*a*) Est in exemplis, Dionysio Siciliæ tyranno, cùm pulsus est eâ potentiâ, accidisse prodigium, ut uno die in portu dulcesceret mare. (L. 2, c. 100.)

(*b*) Quid quòd bona malis paria non sunt, etiam pari nu-

Pourquoi ? C'eſt que cela n'eſt pas vrai. C'eſt qu'il faudroit dire de quelle nature ſont ces plaiſirs & ces peines, avant de décider s'il y a parité ou s'il n'y en a pas, & qu'il faudroit avoir auſſi égard au caractere des perſonnes; car nous jugeons des peines & des plaiſirs par l'impreſſion qu'ils font ſur notre imagination & ſur nos ſens. C'eſt qu'une mere tendre oubliera la peine que lui cauſoit la perte de ſon ſerin, ſitôt qu'elle aura vu revivre ſon enfant dont elle pleuroit déja la mort : je vous demande ſi ce plaiſir ne *compenſera* pas la perte de ſon oiſeau. Et ſi vous-même, après beaucoup de contradictions, de peines, de chagrins, vous êtes enfin parvenu à faire une belle & bonne action, tout cela n'aura-t-il pas diſparu ? le plaiſir ne vous reſtera-t-il pas d'autant plus vif & pur, qu'il vous en aura coûté plus d'efforts, plus de ſacrifices, pour y parvenir ?

Se lamenter ſans ceſſe ſur les maux de la vie, ou n'y voir que des plaiſirs, c'eſt ſe tromper également. On ne peut refuſer à Pline beaucoup d'érudition & pluſieurs traits d'une bonne philoſophie ; mais il ignoroit peut-être un ſecret inconnu aux hommes atrabilaires Son imagination peut-être ne lui retraçoit pas ce qu'il avoit eu de jours agréables, il n'en nourriſſoit pas l'idée, & ſon ame auſtere n'en ſavouroit pas

mero, nec lætitia ulla minima mœrore penſanda? (L. 7, c. 40.)

l'image. De là l'observation fausse qu'il fait ici.

Nous ne pouvons nier, sans nous faire illusion, qu'il est des hommes infortunés dont l'existence ne semble être qu'une sensation continuée de douleur & de tristesse; pour ceux-là point de compensation, du moins apparente: mais ce n'est pas d'eux que parle Pline; & les exemples en sont, je crois, trop rares pour qu'on en puisse tirer une conclusion universelle. Il s'agit ici de l'homme en général, non de tels hommes en particulier; c'est de l'homme entraîné par des passions, sources de ses plaisirs ou de ses peines, guidé ou égaré par ses affections: sous ce point de vue, l'opinion qu'un sentiment amer inspiroit à Pline, n'est point fondée. M. Poinsinet dit pourtant: *Ceci est puisé dans une connoissance bien profonde des replis du cœur humain.* Je ne sais si je dois être fâché ou bien aise de n'être pas de cet avis; mais enfin je n'en suis pas.

Plutarque, qui avoit, autant que je puis croire, une connoissance passable du cœur humain, n'en est pas non plus. A la fin de la vie de Marius, il loue ceux qui mettent en ligne de compte jusqu'aux moindres faveurs de la fortune, sans en oublier une seule, & qui les conservent cherement jusqu'à la fin dans leur mémoire, *au lieu*, ajoute-t-il, *que les ingrats & les insensés laissent périr & couler avec le temps tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable.* On peut ajouter aussi que notre cupidité, jointe à mille au-

tres passions, nous engage, nous plonge continuellement dans les embarras & les maux de la vie. Nous militons sans cesse avec les méchants, & nous nous plaignons des maux de la vie! Il semble que ce devroit être de notre insatiable déraison. Si nous savions mettre au moins un intervalle entre les tracasseries de la société & la mort, nous éprouverions qu'il reste encore assez de plaisirs purs & tranquilles, pour compenser les anciennes peines; mais c'est le privilege des ames douces, & la consolation de leur foiblesse.

» Des hommes sont ambidextres, d'autres sont » gauchers; ce qui ne se trouve jamais parmi les » femmes » (*a*).

Il est très décidément faux que parmi les femmes il n'y ait jamais de gaucheres. Il est également faux qu'il n'y ait pas de femmes ambidextres : il en est, & j'en ai vu sans les chercher; il est à Paris des exemples des unes & des autres. Sans doute les Françoises n'ont pas, sur ce sujet, un privilege refusé aux Romaines, & un observateur ordinaire en auroit pu trouver parmi celles-ci. Mais Pline a lu & répété cette décision magistrale, sans penser que la nature ne fait pas, à cet égard, de distinction entre les deux

(*a*) Quibusdam æquas utrâque (vires), aliquibus lævâ manu præcipuas : nec id unquam in feminis. (L. 7, c. 17.)

sexes, & que l'éducation, & l'habitude de se servir d'une main préférablement à l'autre, rendent seules l'une des deux mains plus forte & plus adroite que l'autre. Les peines qu'on prend souvent, celles qu'on prenoit du temps de Pline, pour obliger les petites filles à se servir de *la belle main*, n'étoient pas sans doute un assez bon livre pour ce naturaliste : une erreur d'Hippocrate, copiée sans réflexion, étoit préférable.

J'aurois voulu trouver chez Pline, ou ailleurs, la raison d'une autre préférence de la droite à la gauche, & une autre aussi de la gauche à la droite. Voici le fait. Les haricots tournent en montant de gauche à droite autour de la rame qui les soutient; les liserons en font autant autour des rameaux où ils s'élevent. Cette direction de spirale est si constante, qu'on la détourneroit en vain; elle reprendroit sa marche nécessaire. J'ai observé un autre effet qui me paroît aussi surprenant : les jeunes tiges de chevre-feuille, & celles d'une sorte de morelle, tournent naturellement & constamment de droite à gauche autour des branches où elles cherchent à se soutenir; le houblon en fait autant. Le tronc même du chevre-feuille, à quelque âge, à quelque grosseur qu'il puisse être, est tourné sur lui-même dans ce sens, comme une colonne torse. Le tronc du grenadier l'est de gauche à droite. Plusieurs plantes étrangeres ont aussi, disent quelques physiciens voyageurs, les

mêmes variétés. Mon ignorance a causé mon admiration; & je crois bien que ce qui m'est inconnu dans ces deux effets contraires, n'est qu'un jeu pour les vrais naturalistes.

» Lorsqu'une maison va s'écrouler, les rats se » sauvent, & les araignées tombent avec leurs toi» les » (*a*).

Hélas! c'est tout le contraire, quand notre logis se délabre. Il faut remarquer que le chapitre d'où ce passage est tiré, n'est qu'un composé sans distinction de pronostics superstitieux offerts dans les sacrifices par les entrailles des animaux, & de quelques indices naturels que nous recevons, notamment des renards, qui nous avertissent quand la glace peut porter. Ils posent, dit-on, l'oreille sur la glace; & s'ils n'entendent pas couler l'eau, ils passent: Plutarque le dit aussi. Le renard est très fin, très défiant; & je n'en suis pas plus assuré du fait, ni du raisonnement qui doit le conduire dans cette expérience. Chez Elien, les rats, les souris, & même les belettes, pressentent aussi la ruine d'une maison. Varron, sans examiner, l'avoit dit, & on copioit Varron.

J'aime autant le conte de cet homme qui, ne sachant pas le grec, entendit cependant en rêve des

(*a*) Ruinis imminentibus, musculi præmigrant, aranei cum telis primi cadunt. (L. 8, c. 28.)

mots grecs pendant la nuit. Il court dès le matin trouver Saumaise, & lui en demander l'explication. Ils signifient, répondit le savant, *Va-t-en, ne vois-tu pas que la mort te menace?* Mon homme quitte aussitôt sa maison, qui ne manque pas de tomber la nuit suivante. Il est heureux qu'il se soit trouvé là un bourguignon grec pour sauver la vie d'un bon-homme qui ne savoit pas le grec, & à qui son esprit tutélaire avoit jugé à propos de parler grec. C'est à Grotius que nous devons ce trait.

» A Memphis, il y a dans le Nil un lieu nommé » *Phiala*, parcequ'il a la figure d'une phiole. On y » jette tous les ans une coupe d'or & une d'argent, » lorsqu'on célebre la naissance d'Apis; & pendant » cette célébration qui dure sept jours, chose admi- » rable! les crocodiles ne font de mal à personne: » mais après la sixieme heure du huitieme jour, » ces animaux cruels reprennent leur férocité ordi- » naire » (*a*).

Vous voyez que cela est raconté avec tout l'air de candeur d'un homme qui le croit, ou veut le faire

(*a*) Memphi, est locus in Nilo, quem à figura vocant *Phialam:* omnibus annis ibi auream pateram argenteamque mergunt iis diebus quos habent natales Apis: septem hi sunt, mirumque neminem per eos à crocodilis attingi: octavo post horam diei sextam, redire belluæ feritatem. (L. 8, c. 46.)

croire. Le prêtre d'Apis n'en eût pas mieux parlé. Si le fait est vrai, on a bien eu tort, & Cambyse tout le premier, de vouloir mettre le bœuf Apis à la broche; car le doigt de Jupiter étoit visiblement marqué à *Phiala*.

» On a aussi remarqué que les veaux apportés sur » les épaules d'un homme pour être sacrifiés, n'ap» paisent pas volontiers les dieux. Si la victime est » boiteuse, si elle n'appartient pas à celui qui l'offre, » si elle s'éloigne de l'autel, les dieux ne sont pas » favorables » (*a*).

Combien l'esprit de superstition dégrade les hommes! vous voyez ce qu'il fait dire même à Pline, qui ne croyoit pas en Dieu. Est-il prêtre? est-il naturaliste? quelque choix que vous fassiez, vous ne pourrez le tirer honorablement d'affaire, & sans qu'il ait abusé de sa raison.

» Les cochons aiment à se rouler dans la fange. » Leur queue est tortillée. On a observé qu'ils ap» paisent plus aisément les dieux quand elle l'est à » droite, que quand elle l'est à gauche » (*b*).

(*a*) Hoc quoque notatum vitulos ad aras humeris hominis allatos, non ferè litare, sicut nec claudicante, nec alienâ hostiâ deos placari, nec trahente se ab aris. (L. 8, c. 45.)

(*b*) In luto volutatio (suum) generi grata. Intorta cauda;

Eſt-ce pour jetter du ridicule ſur les aruſpices, que Pline, d'après Ariſtote & Varron, rapporte cette obſervation religieuſe? Parler toujours des dieux, quand on déclare formellement qu'il n'y a point de dieu, c'eſt faire ſoi-même une forte cenſure de ſon jugement.

» LES autruches combattent avec leurs pieds, ſem» blables à ceux du cerf, & fendus en deux » (*a*).

Il y a preſque autant de différence entre les pieds du cerf & ceux de l'autruche, qu'entre le cerf & l'autruche : ſi Pline en a vu, il ne les voyoit donc pas en obſervateur : s'il n'en a point vu, il s'en rapportoit donc au premier mot qu'il trouvoit. Si M. de Buffon vouloit dire que l'autruche, *ainſi* que le cerf, n'a que deux ongles aux pieds, je ne crois pas qu'il employât le mot *ſemblables*, *ſimiles ;* car on pourroit lui répondre: Pourquoi pas ſemblables aux bœufs, aux moutons, aux rennes, aux cochons, &c. qui ont auſſi les pieds fourchus? Mais ce vrai naturaliſte dit: *Ses grands pieds nerveux & charnus ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau ;* & cela eſt vrai.

» LES autruches ont tant de ſtupidité dans une ſi

id etiam notatum faciliùs litare, in dexterum quàm in lævum detortâ. (L. 8, c. 51.)

(*a*) Ungulæ iis (ſtruthiocamelis) cervinis ſimiles, quibus dimicant, biſulcæ. (L. 10, c. 1.)

» grande hauteur de corps, qu'elles se croient bien
» cachées quand elles ont fourré leur tête dans un
» arbrisseau » (*a*).

Il est assez croyable, au premier coup-d'œil, que l'autruche paroisse un sot animal : voyons pourtant si la précaution qu'elle a de cacher sa tête est une preuve de sa sottise. » On dit que, lorsqu'elles se
» sentent forcées & hors d'état d'échapper aux chas-
» seurs, elles cachent leur tête, & croient qu'on ne
» les voit plus ; mais il pourroit se faire que l'absur-
» dité de cette invention retombât sur ceux qui ont
» voulu s'en rendre interpretes, & qu'elles n'eussent
» d'autre but en cachant leur tête, que de mettre du
» moins en sûreté la partie qui est en même temps
» la plus importante & la plus foible » (*Hist. nat. de l'autruche*). Tant pis pour notre ancien naturaliste, s'il est un de ces interpretes sur qui doit retomber l'absurdité. Pline avoit pourtant lu Diodore de Sicile, que même il cite honorablement dans sa préface : *Apud Græcos*, dit-il, *desiit nugari Diodorus*. Eh bien, ce même Diodore, qui ne s'amusoit point, selon Pline, à des bagatelles, dit mot pour mot, en parlant des autruches, ce que dit M. de Buffon. Pline préfere donc un conte absurde à une idée raisonna-

(*a*) Non minùs stoliditas (mira struthiocamelorum) in tanta reliqui corporis altitudine, cùm colla frutice occultaverunt, latere sese existimantium. (L. 10, c. 1.)



ble qu'il connoiſſoit. Diodore n'étoit pas naturaliſte. Qu'importe, pourvu qu'il ait raiſon? Pline n'étoit ni peintre ni ſculpteur; & vous prétendez bien qu'il a raiſon, quand il parle de la peinture & de la ſculpture.

» La nature a refuſé la nourriture aux aigles dans » le temps qu'ils font leurs petits, & a pourvu à ce » que, pour les nourrir, ils n'enlevaſſent pas les » petits des autres animaux ſauvages: leurs ongles » ſe renverſent alors, & leurs plumes blanchiſſent » d'abſtinence; en ſorte que c'eſt avec raiſon qu'ils » haïſſent leurs petits» (*a*).

La nature n'en fait pas autant aux ongles du lion, du tigre, du loup, & à ceux des autres oiſeaux de proie. Il eſt également faux que les aigles blanchiſſent d'inanition, & que, pour cette cauſe, ils haïſſent leurs petits: s'ils blanchiſſent, c'eſt de vieilleſſe.

Si les perſonnes qui vénèrent Pline au-delà des bornes convenables, faiſoient quelque attention à de ſemblables paſſages, & ils ſont nombreux dans cet auteur, on oſe croire qu'elles reviendroient de leur excès de prévention. Il ne garantit pas tout ce qu'il

(*a*) Quippe eo tempore ipſis (aquilis) cibum negavit natura, proſpiciens ne omnium ferarum fetus raperentur. Ungues quoque earum invertuntur diebus iis, albeſcunt inediâ pennæ, ut meritò partus ſuos oderint. (L. 10, c. 3.)

rapporte ; il copie cela du naturaliste grec ; vraiment oui. Mais si le premier a tort, le second l'a bien davantage ; car, pendant les siecles qui s'écoulerent entre Aristote & Pline, on avoit dû trouver bien ridicules ces ongles renversés : ou personne ne lisoit Aristote, ou personne ne voyoit des aigles.

Qu'un écrivain moderne, s'il n'est pas de nos amis, débitât seulement une absurdité semblable, nous ne perdrions pas l'occasion de le montrer au doigt comme un homme sans jugement, y eût-il dans son livre des choses très justes en assez bon nombre, & même profitables. Voyez l'article *Lecteur* dans le Dictionnaire encyclopédique.

Que diroit-on d'un auteur de notre temps qui oseroit avancer que l'aigle fait la guerre au roitelet, parcequ'étant appellé le roi des oiseaux, il est jaloux de ce petit animal, qui porte aussi le titre de la royauté. Il auroit beau ajouter, *si nous voulons le croire*, on ne voudroit pas même l'écouter. Cependant Pline dit, après Aristote : *Diffident... aquilæ & trochilus, si credimus, quoniam rex appellatur avium.* (L. 10, c. 74.)

» Hylas, regardé comme un des étrangers qui
» aient le plus savamment écrit des augures, dit que
» la chouette, le hibou, le piquebois, la tourterelle,
» la corneille, sortent de l'œuf par la queue ; parce-
» que le poids de leur tête faisant renverser l'œuf, la

» partie de derriere est échauffée par la mere » (*a*).

Quand on s'autorise aussi spécialement du témoignage d'un savant, c'est qu'on y croit; Pline y croit d'autant mieux, que plus loin, ch. 53, il dit que tous les oiseaux naissent par les pieds, au contraire des autres animaux : *Aves omnes in pedes nascuntur, contra quàm reliqua animalia.*

Il paroît certain que, dans l'ordre naturel, c'est par le gros bout que l'œuf doit sortir de la poule; & c'est ainsi que je l'en ai vu sortir. Voici son premier état visible. Une membrane veineuse tient l'œuf, c'est-à-dire le jaune, & le fait adhérer à l'utérus par le côté où est le germe; & lorsque, détaché de la grappe ovaire, il fait sa route dans le conduit de l'œuf, où le blanc se forme, où la coque se fait & durcit, pour enfin sortir du vagin (s'il m'est permis d'employer ici ce terme), c'est par le gros bout qu'il en sort, soit qu'il se renverse, ou qu'il soit ainsi dirigé depuis l'ovaire. Si des œufs sont sortis par le bout pointu, c'est peut-être par la même raison que des enfants sont venus par les pieds. Voilà du moins ce que des observations réitérées m'en ont fait appercevoir.

(*a*) Externorum de auguriis peritissimè scripsisse Hylas nomine putatur. Is tradit noctuam, bubonem, picum arbores cavantem, trygonem, cornicem, à cauda de ovo exire : quoniam pondere capitum perversa ova, posteriorem partem corporum fovendam matri applicent. (L. 10, c. 16.)

Les pieds ni la tête du poulet n'existant pas encore quand l'œuf sort, il résulte que Pline avance une absurdité en disant, *Aves omnes in pedes nascuntur.* Car si ces parties étoient alors dans leur état distinct, ce seroit la tête qui sortiroit la premiere, puisqu'elle est située vers le gros bout de l'œuf, & que le poulet en sort par ce côté, & toujours par la tête : vérité triviale que savent tous ceux qui ont des poules, mais que le P. Hardouin a l'attention de revêtir de l'autorité de Columelle, d'Albert & d'Harvey. Le surplus de sa note montre que Pline a mal entendu son Aristote, & qu'il a inconsidérément aussi pris l'oiseau pour l'œuf : erreur qui, d'un côté comme de l'autre, seroit égale. Le commentateur Pintianus dit que, pour ôter toute équivoque entre l'œuf & l'oiseau, il vaudroit mieux lire *ova omnia*, que *aves omnes.* J'en suis fâché pour Pintianus, & pour tous ceux qui font dire à un auteur ce qu'il ne dit pas.

Pline avance encore une fausseté qui est la conséquence de la premiere, quand il ajoute, *contra quàm reliqua animalia*; puisque dans l'enfantement, soit des femmes, soit des femelles des animaux, le fruit vient ordinairement par la plus grosse partie, la tête; & qu'il en est ainsi de l'œuf : heureux méchanisme qui dilate & soulage en même temps l'organe de la mere. Pline dit cependant au chapitre 52, en parlant de la ponte, que les œufs sortent par le gros bout :

Exeunt

Exeunt à rotundissima suî parte, dum pariuntur. Ici il copie Aristote, & là c'est Hylas. Ainsi vont souvent ses enseignements.

Si Pline a fait un *quiproquo* sur un passage grec, il en a bien fait un autre sur la quatrieme satyre d'Horace, livre 2. Il dit : » Horace croit que les œufs » oblongs sont d'un goût plus agréable que les au- » tres ». *Quæ oblonga sint ova, gratioris saporis putat Horatius Flaccus* (l. 10, c. 52). Horace ne croit point du tout cela. C'est un certain *Catius* qui vient lui débiter une série de sottises sur les ragoûts, & dont le poëte se moque par un remerciement ironique. La méprise est forte : on l'avoit remarquée avant moi. Cependant M. Poinsinet donne raison à Pline, en disant dans sa note : *C'est ainsi qu'il s'exprime* (Horace) *dans ces vers*, &c. M. Poinsinet, sans doute par distraction, a pris pour les sentiments d'Horace les propos d'un interlocuteur ridicule que ce poëte introduit.

» Les œufs ronds, continue Pline, produisent » une poule, les autres un coq ». *Feminam edunt, quæ rotundiora gignuntur; reliqua marem.* Chacun sait ou doit savoir que ce n'est là qu'un vieux conte populaire qu'on ne feroit plus croire à la moindre fille de basse-cour. Mais Pline lisoit, écrivoit donc bien légèrement ? Je le prouve quelquefois.

» Les animaux qui n'ont qu'un ongle au pied, ne

» font qu'un petit; ceux qui en ont deux, font deux
» petits » (*a*).

Ce qui n'empêche pas que les vaches, les biches, les rennes, les brebis, &c. n'en faſſent qu'un ordinairement; & que le rhinocéros, qui a trois ongles, & l'éléphant, qui en a cinq devant & quatre derriere, n'en faſſent qu'un non plus. Les truies, qui n'ont que deux ongles au pied, & qui font tant de petits, ne ſe reglent pas ſur cette doctrine.

» D'ABORD après avoir été couvertes, les juments,
» ſeules entre tous les animaux, courent au nord ſi
» elles ont conçu un mâle, & au midi ſi c'eſt une
» femelle » (*b*).

Voilà encore une de ces abſurdités qu'Ariſtote fournit à Pline, lequel s'en méfie ſi peu, qu'il la mêle ſans diſtinction avec ce qu'il dit de vrai & de faux ſur la génération des animaux terreſtres. Pline a beau dire; ſon livre n'eſt point fait pour *le petit peuple*, *les gens de la campagne*, *la foule des ouvriers*, *& les gens ſans études*. Tous ces gens-là ne pourroient pas diſcerner les deux parties de cette compilation,

---

(*a*) Quæ ſolidas habent ungulas, ſingulos: quæ biſulcas, & geminos pariunt. (L. 10, c. 63.)

(*b*) Equæ..... à coïtu ſolæ animalium currunt ex adverſo aquilone auſtrove, prout marem aut feminam concepere. (L. 10, c. 63.)

c'est-à-dire la bonne & la mauvaise; elles sont trop confondues.

» Le temple de Quirinus, c'est-à-dire de Romu-
» lus, est mis au nombre des plus anciens. Au de-
» vant de ce temple furent pendant long-temps deux
» myrtes sacrés: on nommoit l'un *patricien*, & l'au-
» tre *plébéien*. Le patricien se distingua, produisit,
» s'embellit pendant plusieurs années, durant les-
» quelles aussi l'autorité du sénat fut en vigueur: le
» plébéien étoit jaune, sec, & sans ornements. Mais
» ce dernier s'accrut ensuite & se fortifia, & le pa-
» tricien devint foible & languissant au temps de la
» guerre des Marses: alors aussi l'autorité du sénat
» s'affoiblit, & peu à peu sa majesté s'éclipsa » (*a*).

Que deux myrtes fissent les destins de Rome, c'est une assez plaisante historiette; mais qu'un naturaliste la donne pour vraie, qu'il la passe en compte avec les instructions qu'il destine à la postérité sur le myrte, cela est tout aussi plaisant.

(*a*) Inter antiquissima namque delubra habetur Quirini, hoc est, ipsius Romuli. In eo sacræ fuêre myrti duæ ante ædem ipsam per longum tempus, altera *patricia* appellata, altera *plebeia*. Patricia multis annis prævaluit, exuberans ac læta, quamdiu senatus quoque floruit, illa ingens: plebeia retorrida ac squalida. Quæ postea quam evaluit, flavescente patriciâ, marsico bello, languida auctoritas patrum facta est, ac paulatim in sterilitatem emarcuit majestas. (L. 15, c. 29.)

» Pourvu qu'un voyageur porte des branches de
» myrte, il pourra faire beaucoup de chemin à pied
» sans trop se fatiguer » (*a*).

Pline se plaît à répéter que la vertu de telle ou telle branche ou baguette, quand on la porte à la main, préserve de ceci, remédie à cela : ce seroit lui ressembler par ses côtés foibles, que de répéter aussi trop souvent le reproche. Encore si, poëte érotique, Pline chantoit un jeune amant qui porte à sa bien aimée, dont la demeure est un peu loin, son bouquet de myrte sans être fatigué du voyage, le rêve du poëte seroit doux ; il ne faudroit point lui en demander raison, le myrte est consacré à l'amour.

» Toutefois ces fleurs si peu durables sont en
» même temps si merveilleuses, qu'il n'y a aucun
» peintre dont le pinceau puisse bien représenter la
» vivacité, le mélange & la variété de leurs cou-
» leurs » (*b*). (Traduction de M. Poinsinet.)

Les fleurs que peignoit Pausias, & que Pline exalte au trente-cinquieme livre, chapitre onze, n'étoient donc que des *à-peu-près ?* Les anciens ne peignoient donc pas les fleurs comme les ont peintes

---

(*a*) Virgæ quoque ejus (myrti) gestatæ modo viatori prosunt in longo itinere pediti. (L. 15, c. 29.)

(*b*) Sed ne picturâ quidem sufficiente imagini colorum reddendæ, mixturarumque varietati. (L. 21, c. 1.)

quelques modernes? Voici une autre obfervation. Ce chapitre premier n'eft que l'exorde du livre vingt-unieme. Pline va parler des fleurs, & leur confacrer une grande partie du livre. Eft-il donc furprenant que rempli de fon fujet, il fe foit livré d'avance à fon goût pour la déclamation, goût qu'il montre fur-tout dans la plupart de fes exordes? Car, encore une fois, ou les anciens peignoient auffi bien les fleurs qu'autre chofe; ou tout ce qu'on dit de la beauté de leur coloris n'eft pas exact, puifqu'il eft plus facile de réuffir à bien peindre des fleurs, qu'à bien peindre l'hiftoire.

O Pline, & l'on dit que vous êtes connoiffeur en peinture; & vous n'avez pas l'idée complete de fes poffibilités! Vous affurez bonnement qu'elle ne peut bien repréfenter les fleurs; il faut que vous n'en ayiez vu que de médiocrement peintes. Mais quand cela feroit; avant que j'en connuffe de parfaites, j'étois certain qu'on en pouvoit faire, car je connoiffois les moyens; je les voyois employés dans d'autres tableaux. Tout fe tient, tout s'enchaîne dans l'art... Pardon; je vous en demanderois trop. Cependant, fi vous euffiez vu les beaux *Van-Huyfum*, & particulièrement les deux que j'ai admirés à Geneve chez M. Liotard; fi vous euffiez pu connoître, dans le cabinet du prince d'Orange, un tableau de fleurs & de fruits par *David de Hëem*, vous auriez jetté au feu ce que vous dites ici.

graine; mais il ne s'en explique nulle part, & son assertion est générale : *Fructum... nullum ferunt... ne semen quidem... populus, alnus*, &c. (L. 16, c. 26.) Quand il enseigne que la graine du peuplier noir est bonne contre le mal caduc, il nomme celui de Crete, qui peut avoir exclusivement cette vertu : mais lorsqu'il dit ensuite en général que le peuplier ne porte pas de graine, il tombe dans une contradiction manifeste, & contrarie en même temps la vérité. Le fruit du peuplier blanc est une petite coque multipliée sur le filet du chaton, de la longueur d'un bel épi de blé; elle s'entr'ouvre en trois ou quatre parties quand elle est mûre : sa graine, adhérente à des aigrettes cotonneuses, s'envole alors au gré du vent. C'est ainsi que je l'ai vue, que je l'ai semée, & qu'elle a germé.

Pline répete en plusieurs endroits que les feuilles du peuplier, & celles d'autres arbres qu'il nomme, se retournent en sens contraire au commencement de l'été; & qui le croiroit? il y comprend même le tilleul. Avec ces préliminaires, il étoit naturel à Pline de voir le blanchâtre dessus & le verd dessous. La seconde erreur, conséquence de la premiere, alloit de soi-même; car c'est dès le second livre qu'il donne cette fausse instruction.

Que les feuilles de peuplier, continuellement agitées par le vent, paroissent de fois à autre en sens contraire, ou qu'elles soient suspendues de côté; c'est

une vérité des plus connues, & non une raifon pour tomber dans la méprife de Pline. Il faut croire qu'il ignoroit que ces feuilles, ainfi que celles du tremble, tiennent aux branches par un pédicule plus ou moins long & délié; que ce pédicule eft applati par les côtés, & qu'en tournant fur un des côtés foibles, il fe courbe quand il ne peut plus réfifter au poids de la feuille, qui, par cette action, eft placée verticalement.

Sans être naturalifte, & laiffant les livres, j'ai regardé avec attention les feuilles du peuplier. Cet examen aifé, cette étude de quelques moments, m'a donné le droit de rectifier un écrivain qui a écrit fur les feuilles de peuplier fans les regarder; & ce que j'écris aujourd'hui, je crois qu'avec cette légere attention, j'aurois pu l'écrire il y a deux mille ans, quelles qu'euffent été en hiftoire naturelle les foibles lumieres de mes contemporains.

Ce que dit Pline du prétendu renverfement de ces feuilles eft fi étrange, que je ne puis m'empêcher d'en placer ici la fubftance. » La nature a dit au cultivateur: Quand tu verras les feuilles de tes arbres fe retourner, c'eft pour t'avertir que l'été s'avance. Je les ferai retourner ainfi devant toi, & je ne ferai pas retourner celles des arbres fauvages & difficiles à trouver; ce fera pour t'épargner la peine de les aller chercher fur les montagnes & dans les forêts ».

Convenons que, fuivant Pline, la nature fut trop

avare de ſes bienfaits, puiſqu'elle laiſſa dans l'ignorance ſur les progrès de l'été, ceux des cultivateurs qui n'ont pas dans leurs campagnes d'arbres à feuilles retournantes.

» Nous accuſons la terre, & nous lui imputons » nos crimes, parcequ'elle produit les poiſons; mais » qui eſt-ce qui les y cherche, ſi ce n'eſt l'homme? » Les oiſeaux & les bêtes ſauvages s'en garantiſſent » & les fuient » (*a*).

Pourquoi donc, honnête homme que vous êtes, prêtez-vous encore des ſecours à l'homme criminel, en lui enſeignant de tant de manieres à préparer des poiſons? Votre livre en eſt infecté, malgré les promeſſes que vous faites quelque part de n'en parler que pour les condamner. Au ſurplus, ſi on vous a dit que les oiſeaux & d'autres animaux ſont tous fort habiles à diſcerner & à fuir les poiſons, comptez qu'on vous a trompé. Combien de beſtiaux ne meurent-ils pas tous les jours par des pâturages qu'ils aiment & qui les empoiſonnent! combien de poiſſons avalent un appât mortel! combien d'oiſeaux qui

(*a*) Quoniam tamen ipſa materia intùs accedit ad reputationem ejuſdem parientis & noxia, noſtris eam criminibus urgemus, culpamque noſtram illi imputamus. Genuit venena: ecquis invenit illa præter hominem? Cavere ac refugere alitibus feriſque ſatis eſt. (L. 18, c. 1.)

ne sont pas venus vous dire quelle graine, quel fruit, quelle herbe les avoit fait mourir, lorsque cherchant à prolonger leur vie, ils en trouvoient la fin !

Vous vous étonnez que les Grecs aient décrit les herbes malfaisantes, & vous êtes moins surpris qu'ils aient fait connoître les poisons, attendu, ajoutez-vous, que la condition humaine est telle que la mort est communément le meilleur port. *A Græcis & noxias herbas demonstratas miror equidem : nec venenorum tantùm ; quoniam ea vitæ conditio est, ut mori plerumque etiam optimi portûs fit.* (L. 25, c. 3.) Il ne falloit donc pas dire, dans l'exorde boursoufflé du 19e livre, que la sépulture & la condition inévitable de mourir sont une dure nécessité, comme on le verra dans un instant. C'est, au reste, dans ce chapitre troisieme où Pline assure qu'il n'enseignera pas les moyens d'avorter, & de provoquer à l'amour ; mais c'est un monument de ses inconséquences & de ses contradictions. On verra plus loin que ces belles promesses sont démenties d'une maniere bien humiliante pour sa mémoire : en vain voudroit-on se le dissimuler.

Pline dit au livre 8, chap. 18 : » Les chameaux » ont contre les chevaux une aversion naturelle ». *Odium adversùs equos gerunt naturale.* Au livre 11, chapitre 37, il compose un petit faisceau d'erreurs, où les chameaux sont compris : » Les chevaux, les

» mulets, les ânes, les cerfs, les chevreuils, les » sangliers, les chameaux, les dauphins, *dit-il*, » n'ont point de fiel ». *Equi, muli, asini, cervi, capræ, apri, cameli, delphini, (fellem) non habent*. Nous avons vu tant de fois que Pline ramasse où il peut, qu'il est inutile de marquer les sources où il a puisé tout ceci. Le P. Hardouin l'a noté; M. Poinsinet a traduit les notes du P. Hardouin : on peut donc avoir recours à l'un ou à l'autre. Le traducteur de Pline a aussi très à propos donné un passage d'Oléarius : mais comme il a, je crois, trop abrégé ce passage, il faut le placer ici tout entier; il répondra mieux aux contes populaires qu'on vient de lire.

» La bile étant le principe de la colere, il y a » de quoi s'étonner de ce que Pline dit que les chameaux, les chevaux & les ânes n'ont point de fiel. » Je n'ai pas pu connoître non plus, ce que le même » Pline dit après Xénophon, que les chameaux ont » de l'aversion pour les chevaux. Quand j'en voulois parler aux Perses, ils se moquoient de moi, & » disoient que ce n'étoit pas sans sujet que les chameaux haïssoient les chevaux; parceque bien souvent les chevaux peuvent entrer dans les écuries, » & se mettre à couvert là où les chameaux, qui n'y » peuvent pas entrer parceque la porte est trop » basse, sont contraints de coucher à l'air, & de » souffrir qu'on loge les chevaux dans leurs étables. » Comme en effet, il n'y a quasi point de *caravane*

» où l'on ne voie des chameaux, des chevaux & des » ânes logés ensemble dans une même écurie, sans » qu'ils témoignent de l'aversion ou de l'animosité » les uns pour les autres». *Oléarius, Voyages de Moscov. & de Perse, liv. 5, page 553, traduct. de Wicquefort.*

La réponse ironique des Perses, que M. Poinsinet auroit dû laisser dans sa citation, peint bien & leur humeur gaie & leur surprise.

» A quoi le lin n'est-il pas employé? et quoi de » plus merveilleux qu'une herbe qui rapproche l'E- » gypte de l'Italie?... O témérité, ô perversité, qui » cultive de quoi recevoir les vents & les orages, & » qui ajoute au danger d'être porté sur les vagues! » Mais que dis-je? une voile plus grande que le » navire ne suffit pas; & quoiqu'il ne faille qu'un » mât pour chaque vergue, on y attache néanmoins » voiles sur voiles, & d'autres encore à la proue & » à la poupe, tant on emploie de moyens à pro- » voquer la mort. Une autre merveille enfin, c'est » qu'une plante si basse & si foible, produite par » une si petite graine, fasse la communication de » toute la terre..... Nous avons parlé en son lieu de » l'inventeur des voiles: on ne peut assez l'avoir en » horreur pour avoir trouvé le moyen de nous faire » périr sans sépulture; comme si la mort & la sé- » pulture n'étoient pas déja une assez dure nécessité...

» Un autre malheur de cette pernicieuse culture, » c'est que rien ne croît plus aisément que le lin ; & » afin que nous comprenions que la nature y ré- » pugne, c'est qu'il brûle & qu'il amaigrit la terre » qu'il occupe » (*a*).

Ce seroit trop se défier du lecteur que d'examiner scrupuleusement cette déclamation. Ailleurs la mort est desirable, elle est un port salutaire contre les maux qui nous accablent : ici la mort est une assez dure nécessité, sans aller encore la chercher de maniere à n'être pas enterré. Que dire de cette philosophie ? Que dire du lin qui brûle la terre, tant la nature répugne à son accroissement, quoique rien ne croisse plus aisément que le lin ? Des contradictions

---

(*a*) Sed in qua non occurret vitæ parte (linum), quodve miraculum majus, herbam esse quæ admoveat Ægyptum Italiæ ? ... Audax vita, scelerum plena : aliquid seri, ut ventos procellasque recipiat : & parùm esse fluctibus solis vehi. Jam verò nec vela satis esse majora navigiis. Sed quamvis amplitudini antennarum singulæ arbores sufficiant, super eas tamen addi velorum alia vela, præterque alia in proris, & alia in puppibus pandi, ac tot modis provocari mortem. Denique tam parvo semine nasci quod orbem terrarum ultrò citròque portet, tam gracili avenâ, tam non altè à tellure tolli... Nulla exsecratio sufficit contra inventorem dictum suo loco à nobis ; cui satis non fuit hominem in terra mori, nisi periret & insepultus ..... Præterea ut sciamus favisse pœnas, nihil gignitur faciliùs : ut sentiamus nolente id fieri naturâ, urit agrum, deterioremque etiam terram facit. (L. 19, *Proœmium.*)

perpétuelles, des imaginations données pour des raisons, découvrent un esprit qui, manquant de point fixe, est toujours prêt à se jetter dans tous les contraires imaginables. Heureux quand il rencontre le vrai!

La plus grande partie de la déclamation de Pline devoit s'adresser au chanvre, puisqu'autrefois, comme aujourd'hui, c'étoit le plus communément de chanvre que l'on faisoit les voiles : mais enfin on en faisoit quelquefois de lin que l'on nommoit *carbasa*. Les poëtes se servoient quelquefois du mot *lina* pour exprimer les voiles : il n'en falloit pas davantage à Pline pour fonder son accusation.

Entre un grand nombre d'absurdités que le lin lui a fournies, je ne puis me dispenser d'en citer une. » Anaxilaüs rapporte, dit-il, que si on entoure un » arbre de ce lin (l'asbeste), on pourra l'abattre sans » que les coups soient entendus de personne : c'est » donc le premier lin de l'univers ». *Anaxilaus auctor est linteo eo circumdatam arborem surdis ictibus, & qui non exaudiantur, cædi. Ergò huic lino principatus in toto orbe.* (L. 19, c. 1.)

Nous avons vu Pline traiter d'homme à jamais exécrable celui qui inventa le moyen de naviger avec moins de danger : & le même Pline, dans le chapitre 46 du livre 2, admire le zele & le courage des navigateurs qui les premiers ont traversé les mers pour découvrir des contrées inconnues, acquérir de

nouvelles connoiſſances, & ſe rendre utiles à la poſtérité.

» Je ſais une herbe dont le nom eſt inconnu, & » dont la vertu eſt de chaſſer d'un champ de millet » & de panis les étourneaux & les moineaux. Choſe » admirable! ſi on enterre cette herbe aux quatre » coins du champ, aucun oiſeau n'y entrera » (*a*).

Il faut convenir que cette maniere d'être utile aux hommes eſt ici fort déſobligeante. Si vous ignorez le nom de cette herbe que vous connoiſſez, donnez-en du moins une deſcription aſſez claire pour le botaniſte, & même pour l'homme des champs, vous ſur-tout qui écrivez pour *les gens de la campagne*.

On apprend, dans le même chapitre, un ſecret qui conſolera peut-être de l'obſcurité de l'autre. Pour préſerver le millet des vers & des moineaux, il ne faut que faire, pendant la nuit, le tour du champ avec une grenouille de buiſſon, & l'enterrer enſuite au milieu de ce champ dans un pot de terre.

» L'Asbeste croît au milieu des cruels ſerpents, » dans les déſerts de l'Inde brûlés par le ſoleil, &

(*a*) Peſtem à milio atque panico, ſturnorum paſſerumve agmina, ſcio abigi herbâ cujus nomen ignotum eſt, in quatuor angulis ſegetis defoſsâ : mirum dictu! ut omninò nulla avis intret. (L. 18, c. 17.)

» où il ne pleut jamais ; il s'accoutume à vivre en
» brûlant ; on en trouve rarement ; il est difficile à
» tisser, parceque ses fibres sont fort courtes » (*a*).

Pline ignoroit que l'asbeste ou l'amiante est une sorte de minéral ; il le met, comme plante, dans la classe du lin, dont il indique différentes especes. Il semble que ce ne soit pas une ignorance du temps, puisque l'amiante ou asbeste se filoit, qu'on en faisoit de la toile, & que les cadavres des rois en étoient enveloppés, afin que leurs cendres ne fussent pas confondues avec celles du bûcher. Pline sait & dit tout cela ; & son erreur paroît d'autant moins excusable, qu'on peut présumer que la nature de ce minéral étoit connue des Romains.

Au livre 36, chapitre 19, il dit que l'amiante est semblable à l'alun, & ne se consume pas au feu : *Amiantus alumini similis nihil igni deperdit.* Est-ce une explication ou un changement d'avis ? Non ; Pline multiplioit les êtres sans s'en douter, trompé par deux dénominations différentes de la même substance, que les anciens appelloient tantôt *amiante*, l'incorruptible, & tantôt *asbeste*, l'inextinguible. Il trouvoit chez Dioscoride, livre 5, ch. 158, l'*amiante*,

(*a*) Nascitur (linum asbestinum) in desertis adustisque sole Indiæ, ubi non cadunt imbres, inter diras serpentes : adsuescitque vivere ardendo, rarum inventu, difficile textu propter brevitatem. (L. 19, c. 1.)

ἀμίαντος

ἀμίαντος, *est une pierre semblable à l'alun, & qui résiste au feu*, &c. : & il copioit son auteur sans le moindre scrupule. Il a même ajouté que l'amiante résiste spécialement à tous les sortileges des magiciens : *Hic veneficiis resistit omnibus, privatim magorum.* Mais ce qui appartient bien à Pline, c'est que l'asbeste, cette prétendue plante incombustible, croisse tout exprès dans le climat brûlant de l'Inde, pour *s'accoutumer à vivre en brûlant.* L'amiante du nord, & même celui de Sibérie, également incombustibles, font à la vérité quelque tort à la perspicacité de Pline. Je crois qu'en traduisant ce passage, M. Poinsinet n'auroit pas dû ajouter un *pour ainsi dire*, qui n'est pas dans Pline, car cet auteur parle affirmativement : *Adsuescit vivere ardendo.*

» Cette partie de la nature (les poissons) fournit » aussi des présages : ils ont une prescience de l'ave» nir. Pendant la guerre de Sicile, Auguste se pro» menant au bord de la mer, un poisson en sortit & » vint tomber à ses pieds. Les devins, consultés sur » cet événement, répondirent que ceux qui tenoient » actuellement les mers, seroient sous les pieds de » César. Sextus Pompée se vantoit alors d'être fils » de Neptune, tant il se glorifioit de ses victoires » navales » (*a*).

(*a*) Sunt & in hac parte naturæ auguria, sunt & piscibus

Ce poiſſon n'annonçoit vraiſemblablement qu'un autre poiſſon qui le pourſuivoit. Sextus n'avoit que des forces inférieures, & perdit courage la veille du combat, en voyant le bon état de la flotte ennemie; la valeur des généraux d'Octave étoit connue; lui-même avoit tant de confiance, qu'il dormit profondément, dit Suétone, toute la nuit qui précéda le combat, & qu'il fallut le réveiller: on pouvoit donc prédire la victoire; & peut-être auſſi la prédiction n'a-t-elle été faite, comme tant d'autres, qu'après l'événement.

» QUE les poiſſons comprennent ces raiſons,
» qu'ils obſervent la regle des temps, cela doit en-
» core plus étonner, ſi l'on remarque à combien peu
» de gens il eſt connu que la pêche la plus abon-
» dante ſe fait quand le ſoleil entre au ſigne des
» poiſſons » (*a*).

Je ſais que M. Poinſinet traduit ce paſſage bien

---

præſcita. Siculo bello, ambulante in littore Auguſto, piſcis è mari ad pedes ejus exſiliit; quo argumento vates reſpondêré, Neptunum patrem adoptante tum ſibi Sex. Pompeio (tanta erat navalis rei gloria), ſub pedibus Cæſaris futuros qui maria tempore illo tenerent. (L. 9, c. 16.)

(*a*) Has intelligi ab iis cauſas, ſervarique temporum vices, magis miretur, ſi quis reputet quotocuique hominum noſci uberrimam eſſe capturam, ſole tranſeunte piſcium ſignum. (L. 9, c. 19.)

autrement que moi. Pour abréger, je ne déduirai pas les raiſons qui m'empêchent d'être de ſon avis; j'ai d'autres obſervations à faire.

En voici une. Il eſt aujourd'hui bien connu que le temps de la pêche ne ſe regle pas ſur la figure imaginaire que préſente l'aſſemblage de quelques étoiles: mais ne plaiſantons pas trop ici ſur la crédulité de Pline; il n'y a pas deux ſiecles que, chez nous, Louis XIII fut ſurnommé *le Juſte*, parcequ'il naquit ſous le ſigne de la balance.

Voici mon autre obſervation. M. Poinſinet fait, ſur ſa traduction du paſſage que nous venons de citer, la note ſuivante : » Il eſt bien inconcevable que » tous les critiques & les interpretes de Pline ſe » ſoient généralement abuſés au ſens ſi évident de » ce paſſage. Le P. Hardouin, entre autres, s'eſt figu» ré que le ſurcroît de merveilles dont parle Pline, » tomboit ſur le rapport onomatique du ſigne cé» leſte des poiſſons avec la pêche des poiſſons : mé» priſable jeu de mots, auquel on ſe convaincra que » Pline n'a pas même penſé, ſi l'on daigne faire la » moindre attention à l'interprétation claire & pal» pable que je donne à ce paſſage «.

Pourquoi interpréter? Ne vaut-il pas mieux traduire tout ſimplement, & rejetter l'interprétation en note? Mais chaque traducteur a ſes principes dont je ne veux pas diſputer. Ce que j'ai à dire, c'eſt qu'après avoir donné bien de l'attention aux paroles de

M. Poinsinet, celles de Pline ne m'en paroissent pas moins contenir une erreur fondée sur une sorte de jeu de mots.

Quoi ! M. Poinsinet prétend que son auteur auroit méprisé le jeu de mots que lui prête ici le P. Hardouin ! Mais quand on sait que Pline a dit, *Il est nécessaire de sacrifier une chienne à la canicule*, on devient P. Hardouin. Quand on sait qu'il a dit que *la voie lactée allaite comme de ses mamelles toutes les graines semées* (*a*), on devient P. Hardouin. Quand on lit dans M. Poinsinet, tome 6, page 512 : » C'est » une rêverie des anciens... un des préjugés onomatiques fondés sur le rapport illusoire du nom... » Pline, dans la suite de ce chapitre, insistera encore sur cette assertion ridicule » : on devient encore P. Hardouin. Quand on se souvient d'avoir lu, liv. 30, ch. 15, que la maladie nommée *siriasis* se guérit avec des os trouvés dans la fiente d'un chien, par la vertu sans doute de l'étoile *sirius*, placée à la langue de la constellation appellée *canicule* (petite chienne), comment peut-on n'être pas de l'avis du P. Hardouin ? Enfin, quand on reporte le coup-d'œil sur la première note de M. Poinsinet, on admire son oscillation, & l'on devient plus que jamais P. Hardouin.

(*a*) Est prætereà in cœlo, qui vocatur *lacteus circulus*, etiam visu facilis. Hujus defluvio, velut ex ubere aliquo, sata cuncta lactescunt. (L. 18, c. 29.)

» Si on enduit de sang de renard une étoile de
» mer, & qu'on la cloue au linteau supérieur d'une
» porte, ou avec un clou d'airain à la porte même,
» on croit qu'il n'entrera aucun poison dans le logis,
» ou que certainement il ne pourra nuire » (*a*).

Voyez, cherchez, consultez les idées que vous avez de la science & du devoir d'un vrai naturaliste, & dites si Pline est ici sans reproche à ces deux égards. Voulez-vous qu'il ne prenne pas cette absurdité pitoyable sur son compte, je le veux bien aussi; mais écrivez-en autant, & vous verrez comme on vous jugera.

» Pour guérir les fievres froides, il faut faire
» mourir des chevaux marins dans de l'huile rosat,
» & en frotter le malade. On attache même sur lui
» des chevaux marins; ou bien on lui attache dans
» un linge les petites pierres qu'on trouve en pleine
» lune dans la tête de la merlue » (*b*).

Si vous êtes curieux de pareilles sornettes, lisez tout le chapitre, il vous en offrira plusieurs à choisir.

(*a*) Mala medicamenta inferri negant posse, aut certè nocere, stellâ marinâ vulpino sanguine illitâ, & affixâ limini superiori, aut clavo æreo januæ. (L. 32, c. 5.)

(*b*) Hippocampi necantur in roseo, ut perungantur ægri in frigidis febribus. Et ipsis alligantur ægris. Item ex asello pisce lapilli, qui plenâ lunâ inveniuntur in capite, alligantur in linteo. (L. 32, c. 10.)

Vous y trouverez que des grenouilles, cuites dans un carrefour, guérissent la fievre quarte, si on les attache au malade à son insu, mais après lui avoir taillé les ongles; qu'il faut porter les grenouilles dans un morceau de drap moitié blanc & moitié noir; qu'une femme qui marche sur un castor fait une fausse couche; & quantité d'autres beaux secrets pareils: j'en rapporte ailleurs quelques uns, si je ne me trompe.

» Les marchandises médicinales apportées de » l'Inde, de l'Arabie, ou des autres climats étran- » gers, ne sont pas de mon objet. Je n'approuve » point les remedes qui viennent de si loin; ils ne » valent rien pour nous, ni même pour les gens du » pays qui les produisent, sans quoi ils ne les ven- » droient pas » (*a*).

Cette assertion paroît loin d'être juste, & nous éprouvons tous les jours le contraire. L'Amérique n'étant pas découverte, Pline ne pouvoit prévoir que le quinquina seroit un bon spécifique pour d'autres encore que pour les Péruviens de qui nous l'avons eu; que l'ipécacuanha, qui nous vient du Brésil &

(*a*) Nos nec indicarum arabicarumque mercium, aut externi orbis attigimus medicinas. Non placent remedia tam longè nascentia: non nobis gignuntur; immò ne illis quidem, alioqui non venderent. (L. 22, c. 24.)

du Pérou, feroit le plus puiffant remede contre la dyffenterie. Mais, de fon temps, quantité de remedes venus de loin opéroient des guérifons ; pourquoi les défapprouve-t-il ? C'eft qu'il improuve quelquefois dans une page ce qu'il confeille & approuve dans une autre.

Nous allons en voir un exemple, & je me fervirai de la traduction de M. Poinfinet. Après avoir exalté la poffeffion de plufieurs plantes qui venoient à Rome de fort loin, telles que la *fcythique*, *l'euphorbe*, *la britannique*, *l'éthiopis*, Pline ajoute : » Enfin que » d'autres plantes de différents climats viennent de » toutes parts au fecours des hommes, ce font là les » fruits de la paix dont jouit la terre fous l'immenfe » & majeftueux empire romain, qui nous fait voir » & des hommes de contrées & de nations fi diver- » fes, & des montagnes qui portent leurs cimes juf- » que dans les nues, & leurs productions refpecti- » ves, & les plantes dont elles font couvertes. Puiffe » être durable ce préfent des dieux, qui femblent » avoir donné les Romains au monde comme une » feconde lumiere pour les éclairer » ! (L. 27, c. 1.) Qu'il y ait dans cette derniere phrafe une négligence grammaticale, cela eft indifférent à mon objet : il fuffit que le lecteur puiffe voir que Pline chante ici, avec l'emphafe d'un poëte ampoulé, ce dont il parle ailleurs avec mépris.

» Les pommes & les poires, en si petite quantité
» qu'elles soient, sont un très pesant fardeau pour
» les bêtes de somme. Si on leur en fait manger au-
» paravant, ou qu'on leur en montre, le fardeau
» leur sera, dit-on, plus léger » (*a*).

Le foible *dit-on*, *aiunt*, qu'on voit dans ce passage, prouve si peu que notre auteur regardât le fait comme une fable; qu'ailleurs il le répete aussi sérieusement, & sans *aiunt*. Quoi qu'il en soit, je demande si c'est sur un oui-dire qu'un naturaliste doit produire une chose dont la fausseté est aussi facile à vérifier. *Il est humiliant pour la raison humaine*, dit M. Poinsinet, *qu'un homme tel que Pline ait recueilli un pareil conte*. Il en a recueilli bien d'autres.

» Le poids des fruits dont on charge les bêtes de
» somme les fait suer aussitôt, quelque léger que
» soit le fardeau, à moins qu'on ne les leur montre
» auparavant » (*b*).

Il faut bien le rapporter, puisqu'il est annoncé. Cela est précédé d'un exorde imposant, & fait du ton d'un homme qui va dire de grandes choses; &,

(*a*) Mála piraque portatu jumentis mirè gravia sunt vel pauca. Remedio aiunt esse, si priùs edenda dentur aliqua, aut utique ostendantur. (L. 23, c. 7.)

(*b*) Pomorum onera à jumentis statim sentiri; ac nisi priùs ostendantur his, quamvis pauca portent, sudare illico. (L. 24, c. 1.)

comme on peut le voir dans l'auteur même, ce n'est que le *fumum ex fulgore* du poëte.

Il semble que Pline avoit des préambules tout préparés pour chacun de ses livres, comme Démosthene & Cicéron en avoient pour leurs plaidoyers. Notre naturaliste, dans la plupart des siens, est monté sur le style pompeux & séduisant de l'éloquence. Mais quand nous attendons les vérités de la nature, & qu'on nous donne des contes à dormir debout, tels que ces poires, ces pommes, & tant d'autres semblables, comment l'exorde & le discours figurent-ils ensemble?

» On est moins surpris (d'un fait précédemment » rapporté), quand on sait que le vêtement qui aura » servi aux funérailles ne sera point mangé des vers, » & qu'il est difficile de tirer des serpents autre- » ment qu'avec la main gauche » (*a*).

Ce chapitre est un composé de remedes pris du corps humain contre les magiciens, ou, si vous voulez, de contes de bonnes vieilles, & tout aussi ridicules que ceux que j'ai extraits. Vingt fois je fus tenté de ne voir dans tout cela qu'une ironie contre les charlatans : mais je cherchois en vain des raisons

(*a*) Minùs miretur hoc qui sciat vestem à tineis non attingi, quæ fuerit in funere : serpentes ægrè præterquam lævâ manu extrahi. (L. 28, c. 3.)



pour appuyer cette idée, qui me réconcilioit avec le bon sens de Pline; tous mes efforts ne servirent qu'à me persuader que l'auteur avoit exposé ses rêves de bonne foi, & qu'il y croyoit: d'ailleurs il réfute plusieurs fois ces charlatans directement & sans ironie.

» La plante nommée *selago* est semblable à la sabine. On la cueille sans l'entremise du fer, avec » la main droite passée par l'ouverture gauche de la » tunique, comme si on faisoit un larcin. Il faut être » vêtu de blanc, avoir les pieds nuds, bien lavés, & » avoir fait, avant de la cueillir, des libations de » pain & de vin. On l'emporte dans une serviette » neuve » (*a*).

Pline auroit beau dire cent & cent fois qu'il ne garantit pas tout ce qu'il rapporte; il n'en est pas moins vrai qu'une absurdité pareille, confondue avec d'autres remedes qui ne sont point absurdes, & que, selon sa déclaration, il ne garantit pas davantage, le laissera toujours atteint & convaincu d'être un compilateur léger, & trop enclin à la superstition pour un naturaliste.

(*a*) Similis herbæ huic sabinæ est *selago* appellata. Legitur sine ferro dextrâ manu per tunicam quâ sinistrâ exuitur, velut à furante, candidâ veste vestito, purèque lotis nudis pedibus, sacro facto, priusquàm legatur, pane vinoque. Fertur in mappa nova. (L. 24, c. 11.)

» La figure que l'on donne aux néréides n'est pas » imaginaire. Elles ont seulement le corps hérissé d'é- » cailles aux parties qui ont la forme humaine » (*a*).

Vous voyez clairement que Pline croit aux néréides : la phrase n'est pas susceptible d'une interprétation contraire. Cependant lisez ce qui suit.

» Pline n'a pas craint de donner aux néréides » une existence physique dans son histoire naturelle : » mais les savants naturalistes modernes ont vu dans » cette assertion d'un écrivain d'un tel poids, non la » crédulité d'un esprit ordinaire, mais la fidélité » d'un historien rapportant des fables de ses contem- » porains sans y croire, & pensant qu'il suffisoit de » les citer pour les réfuter; & voilà le sens qu'il faut » donner à quantité d'autres passages de ce grand » peintre de la nature ». (Antiquités d'Herculanum, traduites en françois par P. Sylvain Maréchal, t. 3, p. 55, Paris, 1780.)

Quoi! Pline a donné une existence physique aux néréides, & c'est aux savants naturalistes à décider s'il leur a donné cette existence! Sa phrase est claire, & c'est aux naturalistes à décider si elle dit ce qu'elle dit en effet! ce sont les naturalistes qu'il faudra prendre pour juges d'une question grammaticale! Cette

(*a*) Nereidum falsa non est (forma), squamis modò hispido corpore, etiam quà humanam effigiem habent. (L. 9, c. 5.)

faute n'est pas de l'auteur ou des auteurs de l'original italien, elle leur a été prêtée par le traducteur françois. Ils ont dit seulement : *In fatti Plinio, 9, 5, le d scrive come mostri del mare, e colla pelle, anche nella parte umana, squamosa; ed attesta con publici documenti esserne vedute a tempi di Augusto & di Tiberio in Lisbona e nella Gallia.* Rien de plus conforme au texte de Pline.

Le savant Maillet croyoit aussi à l'existence des tritons & des néréides. Cela n'est pas étonnant : leur existence servoit d'appui à son système.

» L'ARBRE nommé *aquifolia*, planté dans une » maison à la ville ou à la campagne, la préserve » des sortileges » (*a*).

Que certains défenseurs de Pline osent ici nous dire qu'il ne croyoit pas aux sortileges, & qu'il n'avoit pas d'excellents antidotes tout prêts au besoin ! Les écrits de plus d'un ancien, dira-t-on, sont remplis de pareilles sottises. Mettons donc Pline au rang des anciens qui ont dit beaucoup de sottises.

» LES chiens ont trouvé l'herbe *canaria* (le chien- » dent), qui les purge quand ils sont dégoûtés : ils la » mangent en notre présence, mais de maniere

(*a*) Aquifolia arbor in domo aut villâ sata, veneficia arcet. (L. 24, c. 13.)

» qu'on ne distingue jamais ce que c'est ; on ne la » voit qu'après qu'ils l'ont mâchée. Cette malignité » du chien a été remarquée dans l'usage d'une au- » tre plante plus efficace encore : car lorsqu'il est » mordu par un serpent, il se guérit, dit-on, avec » une certaine plante, mais qu'il ne cueille point » tant qu'il est regardé par l'homme » (a).

On voit pourtant tous les jours, & à côté de soi, le chien manger l'herbe du chiendent. Mais quand il se cacheroit pour se purger, il faut être un subtil observateur pour trouver en cela de la malignité. L'autre certaine plante pourroit bien aussi ne pas prouver davantage la malignité d'un animal si bien reconnu, & par Pline lui-même, pour ami de l'homme : car un ami voudroit plutôt enseigner un remede à son ami que de le lui cacher. Pourquoi donc Pline dit-il cela ? c'est qu'il le copie.

» On guérit les charbons ou anthrax par le moyen » d'un charbon ardent qu'on laisse éteindre en sa » présence, & en frottant le mal avec la cendre

(a) Invenerunt & canes canariam, quâ fastidium deducunt, eamque in nostro conspectu mandunt, sed ita ut nunquam intelligatur quæ sit : etenim depasta cernitur. Notata est hæc animalis hujus malignitas in alia herba major. percussus enim à serpente mederi quâdam sibi dicitur ; sed illam, homine inspectante, non decerpit. (L. 25, c. 8.)

» de ce charbon, enlevée avec le doigt » (*a*).

C'est au milieu de quatre autres remedes qui peuvent être bons, que Pline intercale celui que vous lisez : le tout est rapporté du même ton, c'est-à-dire sérieusement. Sa science en médecine n'alloit donc pas jusqu'à discerner les remedes au moins vraisemblables d'avec les rêveries superstitieuses & populaires.

Vous lirez au livre 22, ch. 25, que pour guérir promptement les froncles ou clous il faut prendre neuf grains d'orge, tourner chaque grain avec la main gauche trois fois autour du mal, & jetter tous les grains au feu ; que pour faire tomber les verrues, il faut les toucher avec des pois qu'on enveloppe ensuite d'un linge, & qu'on jette derriere soi.

» Lucius Pison rapporte, au commencement de » ses annales, que le roi Tullus Hostilius, s'efforçant » d'évoquer Jupiter du ciel par un sacrifice sembla» ble à celui que lui avoit fait Numa, & dont le rit » étoit tiré de ses livres, fut frappé de la foudre » pour avoir manqué à quelques circonstances de » ce rit. Combien d'autres auteurs nous font voir » qu'avec des paroles on change de grandes desti» nées, de bons ou de mauvais présages » ! (*b*).

(*a*) Carbunculos . . . . è carbone in conspectu extincto, favillâ digito sublatâ & illitâ. (L. 26, c. 11.)

(*b*) L. Piso primo annalium auctor est Tullum Hostilium

M. Poinsinet pense que ce sacrifice évocatoire n'étoit autre chose qu'une expérience d'électricité; cela pouvoit bien être. Mais l'idée en fut donc entièrement perdue & presque aussitôt; car aucun des anciens qui nous restent n'en a parlé, que je sache. Cette perte est facile à concevoir, puisqu'on suppose que ceux qui connoissoient l'expérience gardoient le secret pour la faire servir à des prestiges. Il dut en être de même d'un grand nombre de découvertes chez les anciens: leurs inventeurs les tenoient secretes par intérêt, & elles tomboient dans l'oubli. C'est une des causes des foibles progrès de la physique dans l'antiquité. Quant à Pline, & c'est mon objet, il prétend qu'avec des paroles on peut attirer la foudre du ciel, & changer de grandes destinées. Voyez, je vous prie, si cette prétention est bien celle d'un naturaliste.

» Je vais dire une chose étonnante, mais dont » l'expérience est facile. Si on se repent d'avoir frappé » quelqu'un de près ou de loin, & qu'aussitôt on se » crache dans la paume de la main, celui qui a re- » çu le coup ne sent plus d'abord aucun mal: c'est ce

regem ex Numæ libris eodem, quo illum, sacrificio Jovem cœlo devocare conatum, quoniam parùm ritè quædam fecisset, fulmine ictum: multi verò magnarum rerum fata & ostenta verbis permutari. (L. 28, c. 2.)

» qu'on éprouve fouvent lorfqu'on a éreinté un qua-
» drupede en le frappant ; avec ce remede, il re-
» prend auffitôt fon allure » (*a*).

Ainfi un mari pourra bâtonner fa femme, elle de fon côté pourra lui jetter un chandelier à la tête ; ils n'en iront que mieux, pourvu qu'auffitôt après la correction ils fe repentent, & qu'ils n'oublient pas de fe cracher dans la paume de la main ; *l'expérience eft facile.*

» Sa propre urine, qu'il me foit permis de le
» dire, appliquée récente avec une éponge ou un
» linge, eft d'une grande efficacité pour la morfure
» des chiens, & même des chiens enragés, en y mê-
» lant de la cendre ; pour les piquures des hérif-
» fons de mer dont les piquants font entrés dans la
» peau, & pour la morfure des ferpents » (*b*).

Tout ce que dit ici notre auteur eft chimérique;

(*a*) Mirum dicemus, fed experimento facile : fi quem pœniteat ictûs eminus cominufve illati, & ftatim exfpuat mediam in manum quâ percuffit, levatur illicò percuffus à pœna. Hoc fæpè delumbatâ quadrupede approbatur, ftatim à tali remedio correcto animalis ingreffu. (L. 28, c. 4.)

(*b*) Sua cuique autem (urina), quod fas fit dixiffe, maximè prodeft, confeftim per fe, canis morfui, echinorumque fpinis inhærentibus, & in fpongia lanifve impofita : aut adversùs canis rabidi morfus, cinere ex ea fubacto : contraque ferpentium ictus. (L. 28, c. 6.)

l'expérience

l'expérience & la raison n'ont confirmé aucune de ces propriétés, dit M. Guettard dans le Pline de M. Poinsinet. Dirons-nous qu'on a fourré ces sortes de chimeres dans l'ouvrage de Pline? nous en serions réduirs à ne croire de lui que la moitié de son livre.

» Une dent de loup attachée au cou des enfants » les empêche d'avoir peur, & les préserve des ma- » ladies de la dentition; une peau de loup produit » le même effet » (*a*).

Mais c'est là, direz-vous, une puérile superstition dont Pline se moque assurément. Lisez-le donc dans son propre ouvrage, & vous verrez s'il a le ton plaisant. Vous verrez aussi que, pour guérir de la colique, il faut prendre un os qu'on trouve dans les excréments d'un loup, & se l'attacher au bras, pourvu que cet os n'ait pas touché la terre.

Pline est inépuisable sur ces sortes de contes: mais encore ne faut-il pas lui en prêter qu'il n'ait pas faits. Le Journal encyclopédique du 15 août 1782, p. 94, fait l'éloge d'un recueil tiré d'une grande bibliotheque. L'auteur, dit le journaliste, ne manque jamais de mettre au rang des fables les erreurs qui nous sont parvenues sous le nom de vérités. *Il s'est sur-tout*

(*a*) Dens lupi adalligatus infantium pavores prohibet dentientique morbos: quod & pellis lupina præstat. (L. 28, c. 19.)

attaché dans ce volume à relever celles qui déparent les ouvrages de Pline le naturaliste.

Voilà une partie de l'éloge, & voici une citation. » Le goût que Pline paroît avoir pour les fables » ne se trouve pas en défaut quand il parle des » loups. Il prétend..... qu'il y a des pays où les » hommes deviennent loups ».

Est-ce l'auteur ou le journaliste qui se trompe? je l'ignore, n'ayant vu que le journal; mais je sais que Pline combat l'erreur qu'on lui prête ici. Voici ce qu'il dit: *Homines in lupos verti, rursumque restitui sibi; falsum esse confidenter existimare debemus, aut credere omnia quæ fabulosa tot sæculis comperimus.* (L. 8, c. 22.) » Que des hommes deviennent loups » & soient ensuite rendus à leur premiere forme, » nous devons hardiment assurer que cela est faux, » ou croire toutes les fables dont tant de siecles nous » ont appris la fausseté ».

Suivant le même auteur, Pline prétend aussi que *le poil de la queue d'un cheval est un philtre merveilleux pour se faire aimer de toutes les femmes, pourvu que ce poil soit arraché de son vivant.* Ce n'est pas Pline qui prétend cela; il le rapporte au contraire comme un conte qu'il ne croit pas.

Je souhaite de n'avoir pas fait moi-même beaucoup de semblables méprises.

LES serpents fuient aussi ceux qui portent sur

» eux une dent de cerf, & ceux qui sont oints de » moëlle ou de graisse de cerf, ou de veau » (*a*).

Vous noterez que le chapitre d'où j'extrais ce passage commence par disposer le lecteur à la plus entiere confiance; Pline dit qu'il contient des remedes excellents, & pourtant communs, tirés des animaux: *Communia animalium remedia atque eximia dicemus.* Du reste, on n'y voit aucun reproche aux magiciens & aux charlatans, & c'est bien Pline qui dit ce qu'il croit raisonnable dans tout le chapitre.

» Il est certain aussi qu'il se trouve ordinaire- » ment des os dans les excréments des loups, & » qu'en les portant attachés sur soi ils operent le » même effet, la guérison du mal de dents » (*b*).

Pline quelquefois se moque des faiseurs d'amulettes, & le voilà qui en recommande une des plus absurdes que l'on connoisse. Ne vous en étonnez pas: la seule médecine qu'il estimoit & la seule dont il traite, est l'empirique.

» Quand les aines sont écorchées & enflées, on

(*a*) Fugiunt (serpentes) & omninò dentem cervi habentes, aut medullâ perunctos, sevove cervi aut vituli. (L. 28, c. 9.)

(*b*) Certumque est in excrementis eorum (luporum) plerumque inveniri ossa. Hæc adalligata eumdem effectum habent. (L. 28, c. 11.)

» les guérit en mettant dans la plaie trois crins de
» cheval, noués chacun de trois nœuds » (*a*).

Vous pourriez croire que c'est ici une de ces recettes de charlatans que Pline ne rapporte que pour s'en moquer; vous vous tromperiez assurément : c'est un remede qu'il conseille à ceux qui se sont écorchés en allant à cheval.

» Il paroît aussi que le chien a enseigné à l'hom-
» me à vomir » (*b*).

Non vraiment cela ne paroît pas. Mais il paroît qu'un écrivain à qui il ne vient point à l'esprit qu'une convulsion très involontaire ne peut pas être le fruit d'une leçon, n'est pas naturaliste.

» Il y a une troisieme espece de phalange, nom-
» mée *araignée lanugineuse*, dont la tête est fort
» grosse. En la fendant on trouve, dit-on, dans son
» corps deux petits vers, lesquels enveloppés dans
» de la peau de cerf, & attachés sur les femmes
» avant le lever du soleil, les empêchent de conce-
» voir, ainsi que Cécilius l'a écrit dans ses commen-

(*a*) Inguina & ex ulcerum causâ intumescunt. Remedio sunt equi setæ tres totidem nodis alligatæ intra ulcus. (L. 28, c. 15.)

(*b*) Vomitiones quoque hoc animal (canis) monstrasse homini videtur. (L. 29, c. 4.)

» taires. La vertu de ces vers ne dure qu'un an :
» c'eſt de tous les abortifs le ſeul qu'il ſoit permis
» de preſcrire, parceque la fécondité de quelques
» femmes trop chargées d'enfants mérite cette in-
» dulgence » (*a*).

A-t-on jamais vu plus folle & plus dangereuſe inconſéquence? Si votre préſervatif, mon cher Pline, ou celui de Cécilius, étoit auſſi bien une vérité comme il n'eſt qu'une ſottiſe, que cependant vous ne regardez pas comme telle, ne voyez-vous pas que les filles en uſeroient plus ſouvent que les femmes, leſquelles ont au moins quelques raiſons d'avoir des enfants? C'eſt donc ainſi, prédicateur auſtere, citoyen bienfaiſant, que vous prêchez les mœurs!

Le voilà ce Pline ſi honnête, & ſi extravagant, tour à tour impie, crédule, philoſophe, corrupteur & ſuperſtitieux : il vous échappe à l'inſtant où vous croyez le tenir. Quelle lumiere jette ce paſſage ſur ceux de ſon eſpece où notre naturaliſte enſeigne l'avortement, & dont les recettes ne ſont pas d'un

(*a*) Tertium genus eſt eodem phalangii nomine araneus lanuginoſus, grandiſſimo capite. Quo diſſecto inveniri dicuntur intus vermiculi duo, adalligatique mulieribus cervinâ pelle ante ſolis ortum, præſtare ne concipiant, ut Cœcilius in commentariis reliquit. Vis ea annua eſt : quam ſolam ex omni atocio dixiſſe fas ſit, quoniam aliquarum fecunditas plena liberis tali veniâ indiget. (L. 29, c. 4.)

effet bien incertain, ni les ingrédients fort difficiles à trouver !

Comme au fond il n'y a pas de différence entre s'empêcher de concevoir & se faire avorter, puisque tout fruit est dans la semence, Pline ne peut être excusé. Cependant il nous dit au chapitre 13 du livre 25 : » Je n'enseignerai pas ce qu'il faut boire » de ciguë pour avorter ». *Remedia liberationi quibus bibenda censetur (cicuta) non equidem praecepimus.* C'est comme s'il disoit : » Je ne montrerai » pas à tuer un homme avec de la ciguë, mais seu- » lement avec les petits vers de la phalange ».

La doctrine des anciens philosophes sur les avortements fait frémir. Aristote avoit dit, dans ses Politiques, que si une femme avoit plus d'enfants qu'elle n'en pouvoit nourrir, & qu'il lui arrivât de concevoir encore, elle devoit se faire avorter. Aristote pensoit en cela comme son maître Platon, qui lui-même, s'il n'est pas un calomniateur, pensoit comme son maître Socrate. C'est, en effet, dans la bouche de ce sage qu'il met que des femmes qui concevoient de leur mariage, devoient se faire avorter ou exposer leurs enfants. Un interlocuteur, qui, à la honte du philosophe, doit être regardé comme l'interprete de ses sentiments, ne manque pas de répondre à Socrate : *Rien de plus raisonnable.* Républ. de Platon, l. 5.

Hippocrate, loin d'enseigner une telle atrocité,

exigeoit que les médecins s'engageassent par serment à ne donner aucun remede propre à faire avorter. L'avortement, chez les Romains, étoit puni de mort ou pour le moins de bannissement. Comment Pline osoit-il donc le conseiller & dédier son livre à Titus ?

C'est peut-être par une sorte d'expiation, qu'il donne ailleurs une recette pour forcer les femmes à concevoir. » Si, dit-il, des crins attachés à la queue » d'une mule quand l'étalon la couvre, sont noués » ensemble à l'instant de l'œuvre de la génération, » ils forceront les femmes à concevoir ». *Cogunt concipere invitas setæ ex cauda mulæ, si junctis evellantur, inter se colligatæ in coitu.* (L. 30, c. 15.) Et qui doit se charger de faire le nœud? est-ce l'homme? est-ce la femme? est-ce un étranger? L'opération doit-elle se faire en présence des parties intéressées? Au moins ne ressemble-t-elle pas à celle de nouer l'aiguillette.

» Les chiens fuient un homme qui porte sur soi » le cœur d'un chien. Pour les empêcher d'aboyer, » il faut avoir une langue de chien dans sa chaussure » sous le gros orteil; ou bien la queue d'une belette » qu'on aura lâchée après l'amputation » (*a*).

(*a*) Cor caniuum habentem fugiunt canes. Non latrant verò, linguâ caninâ in calceamento subditâ pollici : aut caudam mustelæ, quæ abscissa dimissa sit, habentes. (L. 29, c. 5.)

Ce passage est un de ceux dont l'auteur ne rejette pas le contenu. Croyez-vous donc que, muni de ces ingrédients, Pline se fût exposé à quelque gros chien de ferme qui ne l'eût pas connu?

» LA sidérite à larges feuilles qu'on aura déracinée de la main gauche avec un clou, & liée sur le mal, guérit les écrouelles, si après la guérison on garde la plante, de crainte qu'un scélérat d'herboriste l'ayant replantée, le mal ne revienne, comme il arrive quelquefois » (*a*).

M. Poinsinet dit que *Pline n'est guere excusable d'avoir cru à ces prétendues propriétés malfaisantes du plantain, de la renoncule & de l'iris, replantes après le traitement du malade.* Ne l'excusons donc pas, & convenons que certains de ses défenseurs ne sont guere excusables non plus.

» ON dit que les cerfs ont vingt petits vers dans la tête, tant sous la langue, qu'autour de la vertebre qui joint la tête au cou » (*b*).

(*a*) Sideritis latifolia, clavo sinistrâ manu circumfossa adalligatur, custodienda sanatis, ne rursus fata diro herbariorum scelere (ut in quibusdam) rebellet. (L. 26, c. 5.)

(*b*) Cervis in capite inesse vermiculi sub linguæ inanitate, & circa articulum, quâ caput jungitur, numero viginti produntur. (L. 11, c. 37.)

M. de Réaumur, qui ne copioit pas Ariſtote, mais qui diſſéqua toute chaude encore une tête de cerf que le prince de Conti venoit de lui envoyer, trouva ſous le palais deux poches naturelles, chacune avec leur ouverture. Ces poches ou bourſes étoient remplies de vers gros & petits; & M. de Réaumur croit qu'il y en avoit plus de cent; car, en ne comptant que les plus gros, il en tira, dit-il, 64 à 65. Selon d'autres obſervations, les cerfs ont auſſi quelques vers dans le ſuc mucilagineux de la vertebre qui joint la tête au cou. Mais le nombre de vingt petits vers, ni plus ni moins, qui doit ſe trouver dans la tête des cerfs, ne prouveroit-il pas deux choſes contre Pline? que n'ayant jamais diſſéqué de cerf, il s'expoſe légèrement à produire un dicton abſurde; & qu'il ne ſoupçonne pas même que ces vers dépoſés ſucceſſivement par des mouches doivent être en nombre indéterminé, ſelon le temps de leur naiſſance & celui de leur transformation en mouches, qui ſortent alors par les narines du cerf. Il peut arriver qu'un de ces animaux, lorſqu'on le prend, n'ait que vingt vers dans la tête, qu'Ariſtote n'en trouva que ce nombre dans le ſujet qu'il examinoit actuellement, & qu'il fit ſa note. Mais ce n'eſt pas une raiſon à Pline pour en faire une regle générale: il a donné plus d'un exemple de cette mauvaiſe façon de raiſonner. Voyez le cinquieme tome des Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, page 69 & ſuivantes.

» En Cantabrie les sources du Tamaris sont d'un » mauvais augure quand elles ne coulent pas au mo- » ment qu'on vient les voir, ainsi qu'il est arrivé » depuis peu à Lartius Licinius envoyé commandant » après sa préture ; il mourut sept jours après » (*a*).

Voilà encore un fait sérieusement rapporté pour appuyer un préjugé populaire. Licinius est mort quelques jours après avoir visité la fontaine sans la voir couler ; donc ceux qui arriveront trop tôt ou trop tard pour la voir couler, sont menacés de mort. Pline croit prouver par un seul fait ce qu'on refuseroit encore de croire après un grand nombre d'observations.

» La fontaine d'Aréthuse, dont Syracuse est arro- » sée, est toute merveilleuse ; elle sent le fumier » pendant les jeux olympiques : cela est vraisembla- » ble, puisque l'Alphée, qui passe à Olympie, se » rend en cette isle par le fond de la mer » (*b*).

Ce n'est pas moi qui donne atteinte ici à l'érudition grecque de Pline, & à sa géographie raisonnée :

(*a*) Et in Cantabria fontes Tamarici in auguriis habentur... Dirum est non profluere eos aspicere volentibus, sicut proximè Lartio Licinio legato post præturam ; post septem enim dies occidit. (L. 31, c. 2.)

(*b*) Et illa miraculi plena, Arethusam Syracusis fimum redolere per olympia : verique simile, quoniam Alpheus in eam insulam sub ima maria permeet. (L. 31, c. 5.)

mais voyez l'article *Alphée* & l'article *Aréthuse* dans le Dictionnaire encyclopédique ; ils sont de M. Diderot. Ils vous diront ce que c'est qu'*Alphée* & *Alphaga*. Ils vous diront aussi comment Pline, qui aimoit ces sortes de contes, n'a débité là qu'une petite fable ; & que cette odeur de fumier, provenant des victimes immolées à Olympie, n'est qu'un mensonge. Strabon l'avoit dit, & s'en étoit aussi moqué.

Pline, livre 2, chapitre 103, dit que le Rhône & d'autres fleuves traversent le Léman (le lac de Geneve) sans confondre leurs eaux avec celles du lac : *Nec largiores quàm intulere aquas evehentes.* On voit répéter tous les jours cette erreur dans les traités & les dictionnaires de géographie.

J'ai vécu près d'une année sur les bords du lac de Geneve ; j'ai vu le Rhône lorsque, sortant du mont Saint-Gothard, il entre fort trouble dans le Léman, & qu'il y dépose son limon, comme le font tant d'autres rivieres qui s'y jettent aussi : j'ai reconnu sa route limonneuse peut-être dans l'espace de deux lieues ; mais plus loin, ni la couleur des eaux, ni aucun courant, n'ont pu m'en faire reconnoître la trace. J'ai vu l'eau du lac, toujours claire, se décharger à Geneve où elle est de la plus grande limpidité, & former un fleuve : enfin j'ai reconnu que ce fleuve qu'on nomme *le Rhône*, n'est plus le même Rhône qui sort du mont Saint-Gothard.

» Corœbus d'Athenes inventa l'art des potiers » de terre. Anacharsis de Scythie inventa la roue des » potiers : selon d'autres, ce fut Hyperbius, Co- » rinthien » (*a*).

Pour Hyperbius, il étoit, dit-on, fils de Mars, & Corœbus étoit au siege de Troie ; mais ne parlons que d'Anacharsis. Le besoin que Pline avoit de copier pour former sa compilation, étoit quelquefois si fort, qu'il en oublioit même ce qu'il savoit. Ce chapitre en fourniroit plusieurs exemples, mais un seul peut suffire. Comment oser dire qu'Anacharsis, qui vivoit trois siecles environ après Homere, inventa la roue du potier, tandis qu'on lisoit dans l'Iliade la comparaison que fait le poëte d'une danse en rond avec *le mouvement d'une roue tournée par la main du potier?* Pline copioit, & quelquefois aux dépens de sa mémoire & de son jugement. Vous voyez qu'il nomme Anacharsis le premier, comme plus vraisemblablement l'inventeur, quoique la roue eût été inventée plusieurs siecles avant lui.

» Si une femme enceinte apperçoit un lievre ma- » rin femelle, il lui prend aussitôt un vomissement » & une convulsion d'estomac si étrange, qu'enfin » elle avorte » (*b*).

(*a*) Figlinas Corœbus Atheniensis. In iis orbem Anacharsis Scythes : ut alii, Hyperbius Corinthius. (L. 7, c. 56.)

(*b*) Siquidem gravidæ si omninò aspexerint feminam ex

Cela n'eſt pas incroyable, ſi on lui dit : Voilà un lievre marin femelle dont la vue fait avorter les femmes enceintes. L'imagination s'ébranle, elle trouble, elle effraie, les nerfs s'agitent, ſe roidiſſent, le ſang s'arrête ou ſe précipite, & l'avortement pourra bien s'enſuivre. Autant en feroit de tout autre animal qui auroit l'aſpect déplaiſant, & duquel on feroit la même peur à une femme enceinte. Ces vieux contes qui ne ſont plus de mode, y reviendront auſſitôt que la charlatanerie d'un côté, & l'ignorance de l'autre, voudront les rétablir. Mais ce ne ſera pas du moins en Angleterre ni dans les marchés de Londres : on y vend des lievres marins aux femmes enceintes comme aux autres, ſans qu'elles éprouvent de vomiſſement, de convulſions d'eſtomac, d'avortement.

On donne auſſi le nom de *lievre marin* à la limace de mer, & on la dit venimeuſe au toucher : mais comme cet inſecte ne ſe trouve que dans la mer de l'Inde, il y a peu d'apparence que ce ſoit le lievre marin de Pline. M. de Bomare (art. *Lievre marin*) montre beaucoup d'embarras, & en cauſe à ſes lecteurs.

» L'ŒIL droit d'une grenouille enveloppé dans de

---

eo genere duntaxat (leporis marini), ſtatim nauſeâ & redundatione ſtomachi vitium fatentur, ac deinde abortum faciunt. (L. 32, c. 1.)

» la laine de couleur native, & pendu au cou, guérit la chassie de l'œil droit, comme l'œil gauche guérit la chassie de l'œil gauche; & si l'on arrache les yeux de la grenouille dans l'instant de l'accouplement, & qu'on les porte également suspendus au cou dans une coque d'œuf, ils guériront aussi les taies des yeux » (*a*).

Très assurément Pline ici ne se moque de personne; il enseigne un remede pour les yeux, avec toute la candeur & la bonne foi possibles.

» Je n'omettrai pas l'exemple d'un foyer célebre dans l'histoire romaine. Elle dit que, sous le regne de Tarquin l'ancien, il parut soudain au foyer du palais des parties naturelles masculines, formées de cendre. Ocrisia, esclave de la reine Tanaquille, y étant assise, en devint enceinte, & donna la vie à Servius Tullus qui succéda à la couronne. C'est pour cela qu'un jour l'enfant dormant dans la chambre du roi, sa tête parut en feu, & qu'on le crut fils du dieu Lare. En mémoire de cet événement, Tullus institua la fête des Compitales, & celle des Dieux domestiques » (*b*).

(*a*) Ranæ dexter oculus dextro, sinistro lævus suspensi è collo, nativi coloris panno, lipitudines sanat. Quòd si per coitum ranæ eruantur, albuginem quoque, alligati similiter in putamine ovi. (L. 32, c. 7.)

(*b*) Non prætteribo & unum foci exemplum, romanis lit-

Il y a deux questions à faire ici, qu'il n'est pas permis d'éluder. Pline croyoit ou ne croyoit pas cette ridicule opération attestée par l'histoire romaine. S'il ne la croyoit pas, pourquoi la rapporte-t-il sérieusement pour clôture d'un chapitre où il traite, on ne peut pas plus sérieusement aussi, des qualités du feu? S'il la croyoit, je vous laisse à juger de sa physique & de sa philosophie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au livre 2, chapitre 107, il dit que Servius Tullus étant encore enfant, il parut une flamme sur sa tête, lorsqu'il dormoit, & qu'il en arriva autant à L. Marcius. Il est certain aussi que Pline met ces effets naturels au nombre des merveilles; *Ignium per se miracula*, est le titre de la section. Vous voyez bien qu'il ne connoissoit pas l'*ignis lambens*; qu'il n'en avoit pas recherché la nature; qu'il ne se doutoit pas que c'est une espèce de feu follet, un feu électrique qu'on voit quelquefois sur la tête des enfants, des hommes, & sur quelques animaux. Mais, dit-on, Pline étoit naturaliste pour son temps. Il l'étoit! Avoit-il observé, analysé, disséqué les objets de la

---

teris clarum. Tarquinio Prisco regnante, rradunt repentè in foco ejus comparuisse genitale è cinere masculini sexûs, eamque quæ insederat ibi, Tanaquillis reginæ ancillam Ocrisiam captivam, consurrexisse gravidam: ita Servium Tullum natum, qui regno successit. Indè & in regia cubanti puero caput arsisse visum, creditumque Laris familiaris filium; ob id Compitalia & ludos Laribus primum instituisse. (L. 36, c. 27.)

nature ? Nous apprenons de son neveu que ses études consistoient en lectures & en extraits, faits avec précipitation, légèrement, en courant : *Liber legebatur, adnotabatur, & quidem cursim.* Ce n'est pas ainsi qu'on étudie la nature. D'ailleurs Pline, sans être naturaliste, auroit dû noter dans ses lectures la réfutation qu'avoit faite Denys d'Halicarnasse de la conception miraculeuse d'Ocrisia.

Plutarque étoit crédule, cependant il l'étoit bien moins que Pline. En rapportant des faits de cette espece, souvent il fait entrevoir qu'il n'y croit point ; en voici un exemple. *Il faut savoir*, dit-il vie de Lysandre, *que, dans le royaume de Pont, une femme déclara qu'elle étoit grosse du fait d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejetterent cette prétendue grossesse, qu'ils traiterent de fable ; & les autres la crurent & la reçurent comme un point de religion.* Plutarque montre que cette imposture & ses suites furent ourdies par Lysandre.

» La populace croit que les corbeaux pondent ou » s'accouplent par le bec, & que, pour cette raison, » si les femmes enceintes mangeoient un œuf de » corbeau, elles rendroient leurs enfants par la » bouche ; & encore que s'il y avoit un œuf de cor- » beau dans la maison, elles accoucheroient diffici- » lement » (*a*).

(*a*) Ore eos (corvos) parere aut coïre vulgus arbitratur :

Là

Là dessus Pline produit, avec un sérieux qui fait rire, l'autorité d'Aristote, pour avertir de l'endroit où les poules ont l'œuf. A quoi bon citer un auteur grave pour prouver une vérité triviale? Quelques érudits ont conservé cet usage sans le rendre moins ridicule.

» Il est certain que les femmes enceintes doivent » se garder des œufs de corbeaux, parceque si elles » passoient par-dessus, ils les feroient avorter par la » bouche » (*a*).

Pline a-t-il écrit ici que si les femmes ne se gardoient pas des œufs de corbeaux, elles feroient de douloureux avortements, *abortus asperos*, comme on lit dans plusieurs manuscrits, entre autres dans celui de Pétersbourg, & dans les anciennes éditions? ou bien a-t-il dit qu'elles avorteroient par la bouche, *per os*, comme le portent apparemment les nombreux manuscrits consultés par le P. Hardouin & par M. Brotier? Si nous suivons la premiere leçon, Pline, qui dans le dixieme livre a regardé comme une erreur populaire de croire que les œufs de cor-

---

ideòque gravidas, si ederint corvinum ovum, per os partum reddere: atque in totum, difficulter patere, si tecto inferantur. (L. 10, c. 12.)

(*a*) Ovum corvi gravidis cavendum constat, quoniam transgressis abortum per os faciat. (L. 30, c. 12.)

beaux fissent avorter les femmes par la bouche, nous apprend, au trentieme livre, que du moins ils leur causent de tristes avortements, & c'est conserver sans doute une assez forte portion de crédulité. Mais si nous voulons adopter la seconde leçon, qui semble appuyée sur la pluralité des manuscrits, Pline admet comme une vérité respectable, au trentieme livre, ce qu'il a rejetté comme une erreur de bonne femme au dixieme.

M. Brotier, sur l'autorité des mêmes manuscrits, a suivi la leçon du P. Hardouin: mais quand il dit en note sur le passage du livre 30 : » On a déja » parlé ci-dessus de cette fable populaire, livre 10, » sect. 15 » : *De hac vulgi fabula jam dictum suprà, lib.* 10, *sect.* 15 : il auroit pu ajouter ce que nous avons dit, que Pline avoit bien changé de façon de penser d'un livre à l'autre, & qu'il avoit fini par traiter de vérité constante (*constat*) ce qui n'étoit auparavant à ses yeux qu'un conte de bonne femme. M. Poinsinet s'est conformé au texte du P. Hardouin.

» On provoque les purgations des femmes avec » une araignée qui file de haut en bas ; on doit la » prendre dans le creux de la main, & après l'avoir » écrasée, l'appliquer à la partie sexuelle : si on » prend l'araignée lorsqu'elle remonte, elle arrê- » tera les purgations » (*a*).

(*a*) Araneus, qui filum deducit ex alto, capi debet manu

Dans ce moyen de rendre la santé aux femmes, on ne peut s'empêcher d'admirer l'exactitude des rapports entre la maladie & le remede : ce qui descend fait descendre, & ce qui remonte fait remonter.

» Le jour même de la victoire contre les Cimbres, & celui de la défaite de Persée, Castor & Pollux l'annoncerent à Rome ; ce furent des présages divins & qui se rapportent à la vue » (*a*).

Florus, qui écrit plus en poëte qu'en historien, a tout le sens qu'il faut pour dire, quand il rapporte le même trait, » s'il est permis de le croire ». (*Si credere fas est.*) La Mothe le Vayer ne l'en a pas moins tancé ; pour avoir trop cruement rapporté cette vision populaire. Que n'auroit-il pas dit si Florus eût été naturaliste ? Cicéron, livre 2, *de la nature des dieux*, dit que ce n'étoit qu'un conte ridicule ; & que pour l'homme crédule qui y ajoutoit foi, il n'y avoit pas de fables incroyables ; attendu que les deux fils de Tyndare, dont les corps avoient été ré-

---

cavâ (ad adjuvandas purgationes) tritusque admoveri : quòd si redeuntem prehenderit, inhibebit idem purgationes. (L. 30, c. 14.)

(*a*) Cimbricæ victoriæ, Castoresque Romani, qui persicam victoriam ipso die quo contigit nunciavêre, visûs & numinum fuêre præsagia. (L. 7, c. 22.)

duits en cendres, ne pouvoient plus monter à cheval; car c'est ainsi, disoit-on, qu'ils venoient annoncer des victoires. Pline avoit lu Cicéron; & ni le bon sens de Cotta, ni le sien même, ne le prémunissoit pas contre les chimeres de Balbus & de la populace romaine. Lui-même dit plus loin dans ce septieme livre que par vanité on fait un dieu de celui qui en cessant de vivre n'est même plus un homme. *Vanitas ... deumque faciendo, qui jam etiam homo esse desierit.* Le chapitre d'ailleurs est fort hétérodoxe.

Mais le sage Plutarque croyoit à cette apparition. Eh bien! le sage Plutarque raisonnoit cette fois aussi peu juste que Pline.

» Chrésiphron, architecte du temple de Diane
» à Ephese, désespérant de pouvoir placer le fron-
» tispice au-dessus de la porte, car la pierre étoit
» extrêmement pesante, fut si chagrin qu'il ne pre-
» noit aucun repos, & qu'il voulut se donner la
» mort. On rapporte qu'abattu de cette pensée, il
» vit la nuit en dormant la déesse dont il bâtissoit le
» temple, qui l'exhortoit à vivre, & l'assuroit qu'elle
» avoit posé la pierre. En effet, le lendemain on
» trouva cette pierre à sa place, de maniere qu'il
» sembloit qu'elle s'étoit posée d'elle-même & par
» son propre poids » (*a*).

(*a*) Operi præfuit Chresiphron architectus ... Difficillimè

Il y a là, si je ne me trompe, trois personnages: celui de l'écrivain, qui pourroit bien voir la supercherie, mais qui aime les petits contes; le personnage de l'architecte, qui pouvoit bien être un peu charlatan; enfin les prêtres de Diane, dont l'adresse étoit soutenue de la crédulité populaire: ou bien le tout n'est qu'un de ces contes qui croissent avec le temps; à moins que vous ne vouliez que Diane ait posé la pierre.

» DANS la même ville (Cyzique) il y a une » pierre appellée la *pierre fugitive*. Les Argonautes, » qui s'en servirent pour ancre, l'y laisserent. Les » Cyzicéniens l'avoient mise dans leur Prytanée, » d'où s'étant échappée souvent, ils l'arrêterent avec » du plomb » (*a*).

M. Guettard, dans sa note sur ce passage, après

hoc contingit in limine ipso quod foribus imponebat. Etenim ea maxima moles fuit: nec sedit in cubili, anxio artifice, mortis destinatione supremâ. Tradunt in ea cogitatione fessum nocturno tempore in quiete vidisse præsentem deam cui templum fiebat, hortantem ut viveret, se composuisse lapidem: atque ita postero die apparuit, & pondere ipso correctus videbatur. (L. 36, c. 14.)

(*a*) Eodem in oppido est lapis, *fugitivus* appellatus: Argonautæ eo pro ancora usi, ibi reliquerant. Hunc è Prytaneo (ita vocatur locus) sæpè profugum vinxere plumbo. (L. 36, c. 15.)

avoir nommé deux autres savants aussi crédules que Pline, dit : *Lorsqu'on lit de pareils faits dans des auteurs semblables à ceux-ci, & sur-tout à Pline, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou la bonté qu'ils ont de les rapporter, & encore plus celle qu'ils ont de les croire; ou bien la finesse, pour ne pas dire la fourberie de ceux qui peuvent y avoir donné lieu.*

» Le veau marin vit également dans la mer & sur » la terre : il a le même instinct que le castor. Lorsqu'on le poursuit, il vomit son fiel, utile à beaucoup de remedes, ainsi que sa pressure qui sert » contre l'épilepsie : cet animal sait qu'on l'attaque » pour cela » (*a*).

Voilà Pline qui prétend que les veaux marins vomissent leur fiel; Elien, d'accord avec Théophraste, dit qu'ils l'avalent. M. de Buffon parle un peu différemment. Quand on poursuit les veaux marins, dit-il, ils lâchent souvent leurs excréments qui sont jaunes & d'une odeur abominable. Voilà ce que Pline, ou plutôt ceux qu'il copie, prenoient pour du fiel. Pour Aristote, il dit que le veau marin n'a point de fiel; il se trompe. Les chasseurs & les pê-

(*a*) Similis & vitulo marino victus, in mari ac terra : simile fibro & ingenium. Evomit fel suum, ad multa medicamenta utile; item coagulum, ad comitiales morbos : ob ea se peti prudens. (L. 8, c. 31.)

cheurs de veaux marins en savent sur ce fiel plus qu'Aristote : mais ils ignorent que ces animaux nous envient les remedes qu'ils portent.

» Les cerfs se cachent quand ils quittent leur » bois, parcequ'ils sont alors sans armes, & aussi » parcequ'ils nous envient son utilité. Ils ne nous » permettent pas de trouver leur corne droite, qui » apparemment est bonne à quelques remedes » (a).

Aristote, qui s'en tenoit quelquefois à être un naturaliste de cabinet, dit que c'est la corne gauche qu'on ne trouve pas ; quand il s'agit d'un conte, le Grec vous le dira comme le Latin. Voici comme le cerf cache son bois. Pour s'en débarrasser, il est obligé de l'accrocher à quelque branche, afin d'avoir un appui qui résiste aux petits efforts qu'il fait, lorsqu'il le met bas ; & comme il ne quitte jamais les deux côtés le même jour, on n'en rencontre qu'un dans un même endroit, soit à terre, soit à des branches d'arbres. Voyez ce qu'en dit M. de Buffon, que je transcris, & qui n'enseigne pas que plusieurs animaux envient aux hommes certains médicaments.

» J'ai appris, & j'en fais mention comme d'un

(b) Latent (cervi) amissis (cornibus), velut inermes : sed & hi bono suo invident. Dextrum cornu negant inveniri, ceu medicamento aliquo præditum. (L. 8, c. 32.)

» prodige, qu'un chien parla, & qu'un serpent » aboya, lorsque Tarquin fut chassé du trône » (*a*).

Que penserions-nous de M. de Buffon, s'il eût écrit dans son immortel ouvrage, *Entre les prodiges que nos ancêtres ont recueillis, je dois faire mention du loup-garou & des revenants qui parurent lorsque Childéric III fut détrôné*; & s'il s'en trouvoit presque autant à chaque page?

» Si le vent vient du nord, on dit que les brebis font des mâles, & des femelles s'il vient du » midi » (*b*).

Il faut observer que cet *on dit*, *dicunt*, désigne Aristote & d'autres auteurs en qui Pline a le plus de confiance, & qui lui fournissent, avec des vérités, des contes absurdes.

» La nageoire droite du veau marin a une vertu » soporifique; elle fait dormir en se la mettant sous » la tête » (*c*).

Il est un genre de contes à dormir debout qui sont

(*a*) Canem locutum, in prodigiis (quod equidem adnotaverim) accepimus: & serpentem latrasse, cùm pulsus est regno Tarquinius. (L. 8, c. 41.)

(*b*) Aquilonis flatu (oves) mares concipi dicunt, austri feminas. (L. 8, c. 47.)

(*c*) Præterea dextræ pinnæ (vituli marini) vim soporiferam inesse, somnosque allicere subditam capiti. (L. 9, c. 13.)

bien familiers à Pline. Mais les bons endroits de cet auteur, & son style en général, réveillent à propos. On le lit avec satisfaction lorsqu'il traite du soin des arbres, de l'agriculture, des grains, &c.; s'il commet alors quelques fautes, elles sont plus rares, &; en général, ses guides l'ont moins trompé. Il est croyable aussi qu'il parloit de ce qu'il voyoit.

» Il y a encore aujourd'hui vis-à-vis d'Ilion, pro-
» che de l'Hellespont, au sépulcre de Protésilas, des
» arbres qui, chaque siecle, deviennent assez hauts
» pour regarder cette ville; alors ils se sechent &
» croissent ensuite de nouveau » (*a*).

On a déja vu, on voit, & l'on verra, combien Pline aimoit les petits contes : sa profession d'écrivain naturaliste ne le garantissoit pas toujours de la superstitieuse ignorance populaire.

Lisez la fable suivante; elle est de la premiere héroïde de Philostrate.

» Les ormes que vous voyez sur cette hauteur y
» furent plantés par les nymphes, qui donnerent
» à leurs branches tournées vers Ilion la faculté de
» croître chaque matin, & de sécher bientôt après;

(*a*) Sunt hodie ex adverso Iliensium urbis, juxta Hellespontum, in Protesilai sepulcro arbores, quæ omnibus ævis cùm in tantum accrevere ut Ilium aspiciant, inarescunt, rursusque adolescunt. (L. 16, c. 44.)

» tandis que celles de l'autre côté restent en bon » état ». Ces ormes étoient les arbres dont parle Pline ; ils entouroient le tombeau de Protésilas, & leurs branches desséchées signifioient le regret de ce héros grec d'être mort si jeune.

Cette merveille avoit donc ses variantes : Pline la fait séculaire ; Philostrate, éphémere : ainsi vont les contes.

Si vous êtes curieux d'apprendre comment Pline enseigne à guérir le mal de tête, car il y a plusieurs remedes, lisez ceci, que je copie dans la traduction de M. Poinsinet, l. 29, ch. 6. » On emploie *en amu-» lette* des os tirés de la tête du vautour, ou la cer-» velle du même oiseau que l'on mêle avec de l'huile » & de la résine de cedre, pour s'en frotter la tête » & le dedans des narines. *On opere encore le même » effet* avec la cervelle d'une corneille ou d'une » chouette, cuite & mangée comme un aliment or-» dinaire ; avec la crête d'un coq qu'on a laissé pen-» dant vingt-quatre heures enfermé sans lui donner » à manger, ou avec des plumes arrachées de son » cou & attachées à celui du malade, à qui on fait » observer la même diete ; avec la cendre d'une be-» lette dont on se frotte la tête ; avec un brin d'herbe » ou de bois arraché du nid d'un milan, *que l'on » met sous son oreiller* ; avec la peau d'un rat que » l'on fait brûler, & dont on délaie la cendre dans

» du vinaigre pour s'en frotter la tête; avec le petit » os d'une limace trouvée entre deux ornieres, os » que l'on passe à travers l'oreille avec une aiguille » d'ivoire, & que l'on pend à son cou dans un sac » fait de peau de chien, *ce remede réussit à beaucoup » de gens qui le font*..... On prend encore, pour les » maux de tête, celle d'un limaçon que l'on coupe » avec un roseau tranchant, lorsqu'il est à paître le » matin, ce qui se fait principalement *dans la pleine » lune*; on l'enveloppe dans un morceau d'étoffe, & » on l'attache avec un petit ruban *au cou du ma- » lade*, &c. ».

Il faut observer que Pline ne dit pas, comme on le lit dans la traduction que je viens de citer, *On emploie en amulette*; traduction qui feroit croire que l'auteur rend seulement compte d'une superstition populaire qu'il méprise : mais il dit bien nettement : » Les remedes pour les maux de tête sont, &c. ». *Capitis doloribus remedia sunt, &c.*

Lorsque Pline veut rendre raison de la grande fertilité de l'ancienne Italie, voici comment il s'y prend : » Quelle étoit donc la cause d'une si grande » abondance? C'est qu'alors les généraux d'armée » cultivoient leurs champs de leurs propres mains, » & que la terre, COMME IL Y A LIEU DE LE CROIRE, » se réjouissoit de se voir soignée par des hommes » couronnés de lauriers, & décorés de triomphes ». (Traduction de M. Poinsinet.) *Quanam ergò tanta*

ubertatis causa erat? Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri, UT FAS EST CRÉDERE, *gaudente terrâ vomere laureato & triumphali aratore.* (Lib. 18, cap. 3.)

Si on eût présenté à Pline ce qu'il dit lui-même (chap. 6) de ce bon laboureur traduit en justice par ses voisins comme sorcier, qui fut absous quand il eut montré aux juges les outils dont il se servoit, & qu'il leur eut parlé de ses fatigues, de ses veilles, & de ses sueurs; si on lui eût montré ses propres paroles, « Aussi nos ancêtres disoient-ils que le meil- » leur engrais d'un champ, c'est l'œil du maître », *Et ideò majores fertilissimum in agro oculum domini esse dixerunt*; & qu'on lui eût dit, Jugez-vous vous-même sur ce mot plein de sens: Pline auroit rougi d'avoir eu tant d'esprit, & si peu de sens & de goût dans le chapitre 3, &, après s'être montré philosophe, il auroit effacé la phrase où il n'avoit été que rhéteur ampoulé.

Si on rassembloit toutes les fusées de cette espece que Pline a répandues dans son ouvrage, & qu'on y joignît ses autres erreurs, dont je ne donne qu'une légere notice, on surprendroit bien des lecteurs. Mais il faudroit, pour ce travail, la connoissance profonde de chacune des matieres que Pline a traitées; il faudroit le discernement le plus exquis & la plus grande impartialité. Il faudroit aussi qu'on mît à côté les beaux endroits de cet écrivain, ceux qui

font bien de lui, & qu'après on pût dire hardiment: » Voilà Pline, voilà son goût, son jugement, sa critique, ses lumieres; & voilà comme tant de gens » qui parlent de cet auteur, l'ont mal connu jusqu'à » ce jour ».

Voici ce qu'on a fait. Hermolaüs Barbarus a corrigé 5000 fautes; Dupinet a fait plus de 1200 corrections; le P. Hardouin en compte environ 2000 de sa façon; MM. Poinsinet & Brotier viennent d'en faire aussi plusieurs; & je ne compte pas toutes celles que d'autres ont faites: mais sans se tromper de beaucoup, on peut évaluer à 10 ou 12000, les corrections faites au texte de Pline depuis qu'on s'en est occupé.

S'il ne falloit pas retrancher de ce calcul les leçons tirées des manuscrits, qui peuvent bien être celles de Pline, & si les nouveaux éditeurs ne rejettoient pas successivement une partie des corrections de leurs prédécesseurs, Pline ressembleroit bientôt à ce vaisseau sur lequel Théfée alla délivrer les Athéniens du tribut que leur imposoit Minos: à mesure que le vaisseau pourrissoit, on remplaçoit le bois pourri par des pieces de bois neuf. Il dura plus de neuf cents ans, toujours rajeuni, & l'on disputoit pour savoir si c'étoit le même vaisseau, ou si c'en étoit un autre. On pourroit demander de même si ce seroit encore *Caii Plinii Secundi naturalis historia* que nous lirions.

» On trouve dans les annales que, sous le con-
» sulat de Marcus Lépidus & de Quintus Catulus,
» au territoire de Rimini, un coq parla dans la mai-
» son de campagne de Galérius; seul exemple de
» cette nature que je sache » (*a*).

Le temps & le lieu sont marqués; comment le fait seroit-il douteux? Pline, dira-t-on, n'osoit pas le nier; & devoit paroître respecter les annales de l'empire. Eh bien, il pouvoit se taire. D'ailleurs, ne croyez pas qu'il acquiesçât à l'autorité de ces annales quand elles contredisoient son opinion, ou plutôt celle des originaux qu'il copioit. Si vous en voulez voir une preuve, vous la trouverez au liv. 8, ch. 36. Il auroit seulement dû se ressouvenir ici du chien qui parla, & du serpent qui aboya; ces exemples sont analogues à son coq: ainsi Pline *savoit* trois exemples de cette nature; mais il oublioit les deux autres qu'il avoit mentionnés au livre 8.

» Les hirondelles refusent de faire leur nid dans
» les maisons de Thebes, parceque cette ville a été
» fort souvent prise. Elles ne les font plus à Bizya en
» Thrace, à cause des crimes de Terée » (*b*).

(*a*) Invenitur in annalibus, in Ariminensi agro, M. Lepido, Q. Catulo, Coss. in villa Galerii locutum gallinaceum, semel, quod equidem sciam. (L. 10, c. 21.)

(*b*) Thebarum tecta subire negantur (hirundines), quo-

Cette cause de l'absence des hirondelles, attribuée aux crimes de Térée, avoit sans doute des charmes pour notre auteur; car il l'avoit déja rapportée dans un des livres précédents : *Intus Bizya, arx regum Thraciæ, à Terei nefasto crimine invisa hirundinibus.* (L. 4, c. 11.) C'est empiéter un peu trop sur les droits de Lucrece & de Virgile : un naturaliste en prose devoit savoir & dire qu'il fait un vent si froid dans cette région, que les hirondelles n'y peuvent pas habiter. Il pouvoit rapporter aussi que beaucoup d'oiseaux de proie s'en sont rendus maîtres. Quant à Thebes, ne diroit-on pas qu'elle étoit régulièrement détruite & rebâtie tous les ans, ou du moins qu'elle n'avoit jamais assez subsisté pour que les hirondelles pussent y faire des nids? Pline savoit le contraire. Quel degré de confiance mérite un naturaliste, quand, au lieu de bonnes observations, il s'amuse à des contes que le charme des vers rend tolérables chez les poëtes?

» JE trouve que le rhume de cerveau se dissipe en » baisant les narines d'un mulet (*a*).

Le remede est bien simple. Mais est-il d'un bon

niam urbs illa sæpius capta sit : nec Bizyæ in Thracia, propter scelera Terei. (L. 10, c. 24.)

(*a*) Gravedinem invenio finiri, si quis nares mulinas osculetur. (L. 30, c. 4.)

naturaliste ? Je ne sais ; mais je sais que Pline n'a pas dédaigné d'en parer son ouvrage.

» On trouve de petits vers qui, liés au cou, re- » tiennent l'enfant jusqu'au terme : il faut les ôter » quand la femme est en travail, autrement elle » n'accoucheroit pas ; il faut même prendre garde » de ne les point poser à terre » (*a*).

Presque tout le chapitre est un faisceau de puérilités semblables ; & Pline les débite avec la meilleure foi du monde. Il suffira d'en placer une ici ; j'en remarque ailleurs quelques autres. » Si, dit-il, dans » l'endroit où un homme entend le coucou pour la » premiere fois, on décrit l'espace qu'occupe le pied » droit de cet homme, & qu'on en enleve la terre, » par-tout où cette terre sera répandue il ne viendra » pas de puces ». *Aliud est cuculo miraculum, quo quis loco primo audiat alitem illam, si dexter pes circumscribatur, ac vestigium id effodiatur, non gigni pulices ubicumque spargatur.* (L. 30, c. 10.)

» Les oiseaux nommés *séleucides* viennent dé- » truire les sauterelles qui dévastent les moissons du

(*a*) Inveniuntur & vermiculi, qui adalligati collo continent partum. Detrahuntur autem sub partu : aliàs eniti non patiuntur. Cavendum etiam ne in terra ponantur. (L. 30, c. 12.)

» mont

» mont Casius : c'est Jupiter qui les accorde aux » prieres des habitants » (*a*).

Voilà Pline qui ne connoît d'autre dieu que le Grand-Tout, & qui dit que Jupiter le dieu exauce des prieres. Pour les oiseaux séleucides, ils ne sont point fabuleux, ainsi que quelques écrivains l'ont dit. Ces oiseaux sont le merle, ou plutôt l'étourneau couleur de rose; ils sont communs en Orient, dans les déserts de Crimée, d'Astracan & de Sibérie, où on les voit suivre les volées de sauterelles passageres : Jupiter les y envoie encore chaque année.

» Les Eléens, infestés de mouches qui leur causent la peste, invoquent le dieu Myïagros; & les » sacrifices sont à peine terminés, qu'elles meurent » toutes » (*b*).

Voilà à présent notre cosmothéiste qui parle d'appaiser le dieu aux mouches : mais voyons le passage suivant.

» Aucun animal n'est réputé moins docile que

(*a*) *Seleucides* aves vocantur, quarum adventum ab Jove precibus impetrant Casii montis incolæ, fruges eorum locustis vastantibus. (L. 10, c. 27.)

(*b*) Elei (invocant) Myïagron deum, muscarum multitudine pestilentiam afferente : quæ protinus intereunt, quàm litatum est illi deo. (L. 10, c. 28.)

» la mouche, & ne paſſe pour avoir moins d'intelligence, d'où il eſt encore plus étonnant qu'à » Olympie, lorſque dans les jeux ſacrés on a im» molé un taureau au dieu que les Grecs appellent » *Myïodès*, on voit les mouches ſortir par nuées du » territoire » (*a*).

Si notre naturaliſte eût connu les bons ouvrages modernes ſur les inſectes, particulièrement celui de Réaumur, il les auroit auſſi compilés, & je vous réponds qu'il n'eût pas dit que les mouches ont, de tous les animaux, le moins d'intelligence. Mais paſſons cela : remarquons ſeulement que cette immolation d'un taureau ne manquoit pas de ſe faire dans le temps que les mouches étoient près de partir du territoire, & que là, comme ailleurs, le peuple pour qui l'on immoloit avoit moins d'intelligence que les mouches.

Pline, qui a auſſi peu de foi au dieu Myïagros & au dieu Myïodès, chaſſeurs de mouches, qu'au dieu Jupiter, fait une forte invective, au commencement du 30e livre, contre les diſeurs de pareilles fornettes. Il en rapporte même pluſieurs ſelon ſa coutume, & les déſapprouve, quoiqu'elles ne ſoient pas plus

(*a*) Nullum animal minùs docile exiſtimatur, minoriſve intellectûs : eo mirabilius eſt, Olympiæ ſacro certamine, nubes earum, immolato tauro deo quem *Myïoden* vocant, extra territorium id abire. (L. 29, c. 6.)

absurdes que celles qu'il adopte, ni très assurément que ces trois dernieres.

Si vous voulez savoir ce qu'on a pu dire d'absurdités sur le poisson appellé *echeneïs* par les Grecs, *remora* par les Latins, & *sucet* ou *arrête-nef* par les François, lisez le premier chapitre du 31e livre de Pline : il en parle aussi dans le chap. 25 du livre 9 & ailleurs.

Selon lui, ce petit poisson arrête un vaisseau tout en se jouant, quelque vent qu'il fasse, quelque tempête qu'il y ait, quelque force de rames & de voiles qu'on emploie. Il est d'une si grande force, que, par sa seule adhérence au vaisseau, il donne un frein à l'impétuosité la plus fougueuse, aux efforts les plus puissants de la nature, qui renversent tous les ouvrages humains; il fait enfin ce que les cables & les ancres les plus pesantes ne pourroient jamais opérer. Hélas! vanité humaine! *Heu! vanitas humana!* un chétif & tout petit poisson d'un demi-pied de longueur arrête la plus formidable armée navale. Il arrêta le vaisseau de Marc-Antoine à la bataille d'Actium; il arrêta celui de Caligula, malgré les efforts de quatre cents rameurs; il en arrêta beaucoup d'autres. Ceux qui le virent alors (car on plongea pour le trouver) & ceux qui l'ont vu depuis, disent qu'il est fait comme une grande limace. Comment oserions-nous douter du pouvoir de la nature à placer

des vertus ſurprenantes dans ſes productions ; après l'exemple de ce petit poiſſon qui arrête un puiſſant navire ? Pour Ariſtote, il croit que l'échénéïs a des pieds ſemblables à des nageoires, ſur leſquels il ſe poſe : *Pedes eum habere arbitratur Ariſtoteles, ita poſitâ pinnarum ſimilitudine*, l. 9, c. 25. Voilà en ſubſtance la vaine déclamation ſur la remore, que Pline convient de n'avoir pas vue. Beaucoup moins verbeux que Pline, Elien croit auſſi la fable de cette remore.

Voyons d'abord s'il eſt vrai qu'Ariſtote ait cru que ce poiſſon ait des pieds. » Il s'eſt trouvé, dit-il, » des gens qui lui ont fauſſement attribué des pieds, » trompés par les nageoires qui en ont l'appa- » rence » (*a*).

L'échénéïs a deux nageoires à côté de la tête, deux ſous la gorge, & dont la naiſſance eſt entre les deux ouies, & un peu plus bas, un aileron dorſal, un ventral, & les deux qui forment la queue, le tout à-peu-près comme pluſieurs poiſſons les plus communs. La maniere dont celui-ci eſt armé d'un rang de dents, ſoutenues de plus petites, & même

(*a*) *Non defuere qui falſò ei pedes adſcripſerint, decepti pinnis quæ pedum præ ſe ferunt ſpeciem.* (Hiſt. anim. l. 2, c. 17.) Je rapporte la traduction latine, parcequ'elle eſt exacte, & qu'elle ſera entendue de plus de lecteurs, que le grec d'Ariſtote.

jusqu'aux imperceptibles, sur la hauteur de cinq ou six rangs, est fort curieuse. Le dessus de sa tête applatie est aussi armé d'un organe dont la forme & l'arrangement transversal ressemble aux feuilles de la sensitive : on y remarque dix-sept sillons. Les éminences qui les séparent sont garnies dans toute leur longueur de petits crochets serrés & recourbés vers la queue. Tel est cet organe mobile qui sert à l'animal pour s'attacher où bon lui semble, soit à des pieces de bois, soit à de gros poissons, qu'il ne quitte pas même lorsqu'en les pêchant on les tire de l'eau. Plusieurs remores sont ainsi venues avec des *goulus* qu'elles n'arrêterent en aucune sorte.

M. Valmon de Bomare a bien décrit ce poisson dans son Dictionnaire d'histoire naturelle, édition de 1780; dans les précédentes, entre autres celle de 1769, il est inexact, & singulièrement fautif : le dessus de la tête y est pris pour le dessous. Cette erreur peut d'autant plus étonner, que l'auteur y donne à la remore un à deux pieds & demi de longueur, & quatre doigts d'épaisseur. C'étoit donc la grande remore d'Amérique qu'il avoit sous les yeux, & il lui étoit bien plus facile d'observer exactement la figure de l'animal, que sur la petite remore de la Méditerranée, la seule que connussent les anciens. Dans l'édition de 1780, M. de Bomare dit : *La configuration particuliere de la tête de ce poisson induit facilement en erreur sur la position des parties qu'il importe*

de connoître. Cependant il semble que les yeux placés au-dessus de la gueule, & l'anus placé sous le ventre, devroient prévenir l'erreur. La mâchoire inférieure est plus longue que la supérieure. Il a deux très petits orifices nasals à chaque côté de la mâchoire supérieure, & plus proches du coin de la bouche que de l'œil, lequel est aussi tout près du dessus de la tête; ce poisson n'a pas d'écailles; sa couleur est brun cendré.

Pline auroit dû se procurer une remore. Ce que j'en dis est d'après l'objet naturel que les anciens connoissoient, c'est-à-dire la remore de la Méditerranée. J'en ai aussi une autre de deux pieds de long; c'est la remore d'Amérique: sa forme est semblable à celle de la premiere; sa couleur est blanchâtre, & le nombre des sillons transversaux de sa tête est de vingt-trois. Depuis plusieurs siecles, la remore n'a plus cette méchante fantaisie d'arrêter les vaisseaux, & ne s'adresse pas même à la moindre chaloupe.

» Avec quel silence, quelle légèreté, les chats se
» glissent pour attraper les oiseaux! avec quelle fi-
» nesse ils épient les souris! avec quelle adresse ils
» les prennent! Comme ils savent que l'odeur de
» leurs excréments les trahit, ils les couvrent de
» terre » (*a*).

(*a*) Feles quidem quo silentio, quàm levibus vestigiis obre-

L'objet de Pline est d'enseigner que les chats couvrent leurs excréments, afin que les oiseaux & les souris qu'ils guettent, ne les sentant point, se laissent plus facilement attraper. Je suis loin de nier l'intelligence & les ruses combinées de certains animaux; elles sont quelquefois surprenantes. Mais si on eût objecté à Pline : Vous dites ailleurs qu'il y a des animaux naturellement sales, & d'autres naturellement propres, ne se pourroit-il pas que les chats fussent du nombre de ces derniers ? qu'auroit-il répondu? Si on lui eût représenté que beaucoup d'animaux très puants, & plus chasseurs que le chat, ne prennent pas la précaution du chat, & que si une cause est simple, si elle est connue, c'est battre la campagne que d'en chercher d'autres qui offrent des contradictions, ne l'auroit-on pas embarrassé? Pline ne connoissoit pas assez bien les chats, il ne leur avoit pas vu couvrir aussi les excréments d'autres animaux, & même leurs propres aliments, quand ils leur déplaisent, ou qu'ils n'ont plus faim. On voit par cet article, & par quantité d'autres, que Pline étoit né avec trop peu d'aptitude à l'observation. Lisez ce qui suit.

» On a remarqué que si l'on porte sur soi le cœur

---

punt avibus! quàm occultè speculatæ in musculos exsiliunt! Excrementa sua effossâ obruunt terrâ, intelligentes odorem illum indicem suî esse. (L. 10, c. 73.)

» d'un vautour, on est non seulement garanti de
» l'attaque des serpents, mais aussi des bêtes féro-
» ces, des voleurs & de la colere des rois » (*a*).

Voilà qui est d'un genre si particulier, qu'on a de la peine à croire que Pline y ajoutât foi. Cependant ce qui précede & ce qui suit dans ce chapitre, ne laisse aucun doute sur ce qu'il en pensoit : ajoutez qu'ailleurs il affirme de semblables absurdités. Ce sont en partie toutes ces absurdités répandues çà & là, qui ajoutent à la difficulté de l'entendre. La prévention cherche à sauver des ridicules à cet auteur. Quoiqu'un livre soit fait depuis 1700 ans, les préjugés qu'il renferme en sont-ils plus respectables ? Sans doute on doit craindre d'ajouter aux erreurs dont il est rempli, & de l'entendre mal : mais ce respect religieux ne doit pas être pusillanime ; il ne faut pas justifier ce qui ne peut être défendu, acquiescer à ce que le bon sens rejette, adopter ce qui n'a en sa faveur que son ancienneté : la vérité, l'erreur, n'ont point d'âge qui ajoute au respect ou à la justice qu'on leur doit. L'éducation nous imprime une sorte de soumission religieuse pour les auteurs de l'antiquité : elle jette un voile sur leurs fautes, & c'est souvent aux dépens de notre raison & de nos connoissances.

(*a*) Adnotatum... cor ejus alitis (vulturis) habentes, tutos esse ab impetu non solùm serpentium, sed etiam ferarum latronumque, & regum irâ. (L. 29, c. 4.)

Ils étoient avant nous, ils ont dû se tromper plus que nous; il est juste de leur pardonner : mais il faut oser les juger, & permettre qu'on les juge. On ne s'égorge plus pour Aristote; mais n'avons-nous pas jusqu'à ce jour des gens qui insultent ceux qui leur montrent Pline comme il est, & qui même pourroient bien chercher à leur rendre de mauvais offices?

» Le *tarandus* des Scythes (le renne) change de » couleur; ce qui n'arrive pas aux autres animaux » couverts de poils..... Il prend la couleur des ar- » bres, des arbrisseaux, des fleurs, & de tous les » endroits où il se cache, quand il a peur; c'est » pourquoi on le prend rarement » (*a*).

Cette billevesée est complete. Pline écrit du renne & en juge comme d'une infinité d'autres choses au sujet desquelles il recueille des mensonges ou des vérités, sans distinction & sans critique. On sait que les rennes se prennent & s'apprivoisent aisément, qu'ils ne changent pas de couleur quand ils ont peur, & que seulement ils deviennent blancs l'hiver.

(*a*) Mutat colores & Scytharum tarandus, nec aliud ex iis quæ pilo vestiuntur.... Colorem omnium arborum, fruticum, florumque reddit, in quibus latet, metuens, ideò rarò capitur. (L. 8, c. 34.)

Je parierois que ces arbres, ces arbrisseaux, ces fleurs, ne sont autre chose que de la neige. Les auteurs que Pline copioit, & qui peut-être n'avoient jamais vu de rennes chez les Scythes, se sont laissé tromper ou par leur imagination, ou par des mensonges qui masquoient la vérité, que je crois connoître & que je vais dire; car j'ai vu quelques rennes en Russie. Ces animaux, qui sont blancs en hiver, ne se distinguent pas facilement quand ils se tiennent au milieu des neiges. Leur bois, garni d'un duvet blanc, peut être pris pour des branches d'arbustes, quand ils se rassemblent en troupeaux. Le fait est naturel & certain. Mais Pline préféroit une idée merveilleuse à la vérité, que peut-être il auroit pu connoître en faisant plus d'informations. Il se trompe aussi quand il dit que le renne seul change de couleur. Il ne sçavoit pas qu'au nord les écureuils & les lievres changent aussi de couleur tous les hivers: le premier devient gris, l'autre blanc. Une ignorance de cette espece n'est pas à beaucoup près aussi répréhensible que celle qui lui fait attribuer au renne la faculté de prendre telle ou telle couleur; car, en Italie, Pline ne voyoit pas blanchir les lievres & les écureuils grisonner; & l'on est bien plus excusable de ne pas deviner certains effets de la nature, que de lui supposer des effets qui choquent la vraisemblance. Pline dit aussi que le renne est gros comme un bœuf: *Tarando magnitudo quæ bovi.* Ces animaux sont, du

moins comme je les ai vus, de la grosseur d'un moyen cerf.

Ils ont les jointures des pieds construites de manière que, quand ils courent, on entend à chaque pas qu'ils font un cliquetis semblable au bruit de deux cailloux tombant l'un sur l'autre. M. de Bomare rapporte cette singularité sur un simple oui-dire, & il ajoute : » Nous doutons de la réalité de ce fait, » car il seroit assez singulier pour que MM. de » Maupertuis & Linnæus en eussent fait mention ». Pour moi, je puis assurer qu'ayant vu marcher & courir des rennes, j'ai entendu ce bruit comme l'entendent tous ceux qui les voient.

» L'Œil droit d'un serpent, lié sur soi, guérit les » fluxions des yeux, pourvu qu'on laisse aller le ser- » pent vivant » (*a*).

S'il ne tenoit qu'à cela pour guérir certains yeux, il y a long-temps qu'ils auroient vu Pline comme il est.

» Il est inutile de décrire le *phyteuma*, puisque » son usage est seulement d'exciter à l'amour » (*b*).

(*a*) Serpentis oculum dextrum adalligatum contra epiphoras prodesse, si serpens viva dimittatur. (L. 29, c. 6.)

(*b*) Phyteuma quale sit describere supervacuum habeo, cùm sit usus ejus tantùm ad amatoria. (L. 27, c. 12.)

Plaiſant ſcrupule, quand il nomme la plante qu'il ne décrit pas, quand il en décrit tant d'autres, & qu'il les indique avec la doſe pour le même uſage! Il n'auroit pas fallu nommer le *phyteuma*, parceque chacun peut ſavoir que c'eſt une eſpece dé réſéda, mais qui n'a pas plus de puiſſance en amour qu'une quantité d'autres moyens que Pline rapporte. Le réſéda eſt en général adouciſſant, &, comme Pline le dit ailleurs lui-même, il diſſipe les inflammations. Celui que Dioſcoride & ſon copiſte Pline nomment *phyteuma*, eſt, ſelon Linnæus, la plus commune eſpece, le *reſeda vulgaris :* mauvais ſpécifique pour exciter à l'amour.

» Le fils de Créſus parla dès le berceau, à ſix » mois : ce fut un prodige qui annonçoit la ruine » totale du royaume » (*a*).

Ne pourroit-on pas croire que les armes puiſſantes & victorieuſes de Cyrus étoient une prophétie plus claire & plus certaine encore? Mais, dira-t-on, ces ſortes de prodiges & de miracles, dont Pline eſt ſi peu économe, Tite-Live ne les rapporte-t-il pas auſſi dans ſon hiſtoire? *Julius Obſequens* n'en a-t-il pas compoſé un petit faiſceau bien curieux, bien ridicule, ſous le titre *De prodigiis?* Tite-Live, à qui

(*a*) Semeſtris locutus eſt Crœſi filius in crepundiis : quo prodigio totum id concidit regnum. (L. 11, c. 51.)

on l'a reproché, n'étoit pas naturaliste. Pour *Obsequens*, que savons-nous si, vers la fin du quatrieme siecle, il n'étoit pas, sous l'apparence de la superstition, un homme sensé qui rassembloit toutes ces puérilités, qui les dégageoit, les séparoit du corps séduisant de l'histoire, afin d'en faire mieux sentir l'absurdité? Il ne paroît aucun projèt dans son faisceau : c'est un assemblage sec, nud, fait sans approuver ni rejetter quoi que ce soit de ce qui le compose; je ne connois rien de plus froid. Si pourtant on vouloit que ce *Julius* fût superstitieux, je n'aurois aucun droit de le nier; mais je lui verrois d'illustres associés.

» Il y eut, au sujet du laurier, des événements » mémorables concernant l'empereur Auguste. Lorsque Livie Drusille, qui, après son mariage, eut » le titre d'*Augusta*, étoit promise à César, il arriva qu'étant assise, un aigle laissa tomber d'en » haut dans son giron une poule très blanche sans » la blesser. Comme Livie considéroit cette poule » avec assurance, elle vit par surcroît de merveille » qu'elle tenoit dans son bec un rameau de laurier » chargé de ses baies. Les aruspices ordonnerent » de conserver religieusement l'oiseau & sa race, » ainsi que le rameau & ses rejettons. Ce qui fut » exécuté dans une maison de campagne des Césars, » située près du Tibre à neuf milles environ de Rome

» par la voie Flaminia : cette maison en fut nommée » la *maison aux poules ;* & le rameau poussa des » branches touffues » (*a*).

Un philosophe qui nous rapporte une supercherie de Drusille, faite de concert avec son aruspice, ne seroit-il pas aussi bien un flatteur de cour, comme il est un agrégé au college des augures ? C'étoit une maîtresse femme que cette Livie Drusille, & qui avoit l'art de mener son mari. Pline, qui devoit le savoir beaucoup mieux que nous, s'abaisse à célébrer & à déguiser un tour de femme qui, seulement fiancée, prépare déja les voies pour régner sur son futur autrement que par sa beauté. Peut-être aussi le tour fut-il concerté avec Auguste lui-même, qui vouloit étourdir le peuple sur ce qu'il y avoit de répréhensible dans son mariage. Dans un chapitre sérieux, où l'on traite en naturaliste de treize especes

---

(*a*) Sunt & circa divum Augustum eventa ejus (lauri) digna memoratu. Namque Liviæ Drusillæ, quæ postcà *Augusta* matrimonii nomen accepit, cùm pacta esset illa Cæsari, gallinam conspicui candoris sedenti aquila ex alto abjecit in gremium illæsam : intrepidèque miranti accessit miraculum, quoniam teneret rostro laureum ramum onustum suis baccis. Conservari alitem & sobolem jussere aruspices, ramumque eum seri ac ritè custodiri. Quod factum est in villa Cæsarum, fluvio Tiberi imposita juxta nonum lapidem Flaminiâ viâ, quæ ob id vocatur *ad gallinas :* mirèque silva provenit. (L. 15, c. 30.)

de lauriers, doit-on gâter son sujet par un prétendu miracle de cour?

Mais Suétone & Dion rapportent le même fait? Sans doute : cependant vous n'en inférerez pas que les dieux aient envoyé l'aigle, la poule & le rameau de laurier, pour annoncer, plutôt à Livie qu'à Auguste, la gloire de l'empire & l'abondance qui devoit y régner; car les dieux devoient se croire assez grands seigneurs pour adresser leur message à l'empereur lui-même. D'ailleurs, une poule qui se trouve tout à propos avec un rameau de laurier dans le bec, lorsqu'un aigle vient l'enlever, & qui le garde, est, comme dit Pline, un événement digne d'être rapporté. C'est pourtant dommage que l'ensemble de ce petit conte soit si clair, qu'un enfant comprendroit la supercherie.

» QUAND un âne en voit mourir un autre, il » meurt aussi très promptement » (*a*).

Ici les manuscrits sont d'accord : un seul, qui n'est pas celui de Pétersbourg, dit *visu* pour *viso*; de sorte que, selon lui, quand un âne en voit mourir un autre, il perd aussitôt la vue. Des commentateurs trouvant l'idée trop absurde, ont corrigé *asino meiente viso*. Ainsi, suivant eux, quand un âne en voit pisser un

---

(*a*) Asino moriente viso, celerrimè id genus deficit. (L. 8, c. 43.)

autre, il pisse aussi très promptement. Devinez, si vous pouvez, laquelle de ces trois bonnes choses Pline a écrite.

On lit dans les Questions sur l'Encyclopédie, article *Adultere :* » Pline le naturaliste dit : *Coccyx ova* » *subdit in nidis alienis ; ita plerique alienas uxores* » *faciunt matres*. Le coucou dépose ses œufs dans » le nid des autres oiseaux ; ainsi force Romains » rendent meres les femmes de leurs amis ». L'auteur célebre de cette citation, après avoir indiqué le livre 10, chapitre 9, ajoute : » La comparaison » n'est pas trop juste . . . . . le cocu, suivant la bonne » grammaire, devroit être le galant ; & c'est le » mari ».

Cela est vrai ; mais Pline n'y sauroit que faire, puisqu'il dit simplement, & sans aucune comparaison : *Semperque parit* (*coccyx*) *in alienis nidis*. (Lib. 10, c. 9.) » Le coucou pond toujours dans le nid » des autres oiseaux ». Remarquons d'ailleurs qu'ici Pline ne pense pas, il ne fait que traduire Aristote ; c'est pourquoi il laisse dans son latin le mot grec *coccyx :* autrement il auroit dit *cuculus*, comme à trois ou quatre autres endroits, où il nomme cet oiseau sans traduire personne.

» Des auteurs célebres rapportent que vingt-cinq » grains de trefle aquatique, que nous avons appellé » *minyanthes*, suffisent pour contre-poison universel ; » ils

» ils lui attribuent d'ailleurs beaucoup d'autres pro-
» priétés : mais l'autorité d'un homme très grave
» m'engage à n'être pas de leur sentiment. En effet,
» le poëte Sophocle assure que ce trefle est un poi-
» son. Le médecin Simus dit aussi que ce trefle, en
» décoction ou broyé, & appliqué sur le corps, cause
» la même sensation de brûlure que si on l'appli-
» quoit sur une morsure de serpent » (*a*).

Que diroit-on d'un naturaliste ou botaniste qui, parmi nous, écriroit que, malgré l'autorité des auteurs célebres dans cette science, il s'en rapporte à celle de Racine ou de Corneille pour un médicament ? On diroit, si je ne me trompe, que ce botaniste feroit là un raisonnement tout à contre-sens. On ajouteroit que, quand on s'engage à traiter sérieusement de l'histoire naturelle, & qu'on veut être plus qu'un foible & indécis compilateur, on prend du trefle aquatique, on fait les expériences convenables, & l'on trouve que loin d'être un poison brû-

(*a*) Præterea celebratis auctoribus, contrà omnia venena pro antidoto sufficere XXV grana ejus (trifolii), quod *minyanthes* ex eo appellavimus, tradi: multa alia præterea in remediis ejus adscribi. Sed me contra sententias eorum gravissimi viri auctoritas movet. Sophocles enim poëta venenatum id dicit. Simus quoque è medicis, decocti, aut contriti, succum infusum corpori, easdem uredines facere, quas si percussis à serpente imponatur. (L. 21, c. 21.)

lant, ce trefle eſt ſeulement un puiſſant amer & diurétique. Les filles ruſſes, dit-on, font un fréquent uſage de ſa décoction. N'oublions pas que l'autorité de Sophocle figure d'ailleurs bien plaiſamment dans un ouvrage où Sophocle eſt traité d'*impudent menteur*, l. 37, c. 2, parcequ'il rapporte un menſonge poétique. Pline étoit-il bien ſûr que le poëte ne mentît pas encore ici?

Le paſſage où Pline a ſi mal traité Sophocle, pour avoir donné une origine fabuleuſe à l'ambre ou ſuccin, mérite d'être rapporté. L'injuſte dureté avec laquelle il parle de ce poëte, qui n'avoit fait qu'uſer des privileges de la poëſie, eſt une autorité que peuvent citer en leur faveur les critiques qui, en relevant les fautes réelles & trop nombreuſes que lui-même a commiſes, ſe ſont écartés quelquefois du ton de reſpect & de vénération, dont quelques uns de ſes partiſans voudroient qu'on ne ſortît jamais avec l'objet de leur culte.

» Ce qui m'étonne ſur-tout, dit notre auteur, » c'eſt que Sophocle le tragique, qui a porté ſi haut » la majeſté du cothurne, qui a laiſſé une ſi bonne » réputation de ſes mœurs, qui étoit d'une des » meilleures familles d'Athenes, qui eut part aux » affaires publiques, qui commanda une armée, ait » écrit qu'au-delà de l'Inde l'ambre naît des larmes » des oiſeaux méléagrides (des pintades) qui pleurent Méléagre. Qui ne ſera pas ſurpris qu'il ait

» cru cela, qu'il ait espéré de le pouvoir persuader » à d'autres ? Est-il possible de trouver un enfant » assez ignorant pour croire que des oiseaux pleu- » rent périodiquement tous les ans, qu'ils versent » de si grosses larmes, & que ces oiseaux soient » sortis de la Grece, où mourut Méléagre, pour » aller le pleurer dans l'Inde ? Eh quoi ! les autres » poëtes ne produisent-ils pas bien d'autres choses » aussi fabuleuses ? Oui : mais avoir osé ainsi parler » sérieusement d'une substance qui se trouve tous » les jours en abondance, & qui suffit elle seule » pour confondre le mensonge, c'est montrer un » souverain mépris pour les hommes, c'est mentir » avec une impunité qui n'est pas tolérable » (*a*).

Quoi ! un poëte montre un souverain mépris pour

(*a*) Super omnes est Sophocles, tragicus poëta, quod equidem mirer tantâ gravitate cothurni, & præterea vitæ famâ, aliàs principe loco genitus Athenis, rebus gestis, exercitu ducto. Hic ultra Indiam fieri (succinum) dixit è lacrymis meleagridum avium Meleagrum deflentium. Quod & credidisse eum, vel sperasse aliis persuaderi posse quis non miretur ? quamve pueritiam tam imperitam posse reperiri, quæ avium ploratus annuos credat, lacrymasve tam grandes, avesque à Græcia, ubi Meleager periit, ploratum isse in Indos ? Quid ergo ? non multa æquè fabulosa produnt poëtæ ? Sed hoc, eâ in re quæ quotidie inveniatur atque abundet, & hoc mendacium coarguat, setiò quemquam dixisse, summa hominum contemptio est & intoleranda mendaciorum impunitas. (L. 37, c. 2.)

les hommes, quand il leur présente, à l'exemple de ses confreres en Apollon, une fantaisie poétique! Quoi! Eschyle, Philoxene, Nicandre, Euripide, Satyrus, auront pu *dire les premiers que les sœurs de Phaéton, changées en peupliers, le pleurerent si amèrement sur les bords de l'Eridan ou du Pô, que leurs larmes produisirent l'ambre* (même chapitre); ils n'essuieront pour cette fiction poétique aucun reproche; & Sophocle, pour avoir bu comme eux des eaux du Pinde, pour s'être abandonné comme eux à l'ivresse du poëte, sera traité d'impudent menteur! *Est-il possible de trouver un enfant assez ignorant pour croire* que Sophocle ait sérieusement débité cette fable, qu'il y ait cru, qu'il ait prétendu la faire croire à d'autres? Qui ne voit que les vers qui ont inspiré à Pline tant d'humeur étoient sans doute dans un chœur, où les poëtes tragiques déployoient toutes les richesses de la mythologie, & y ajoutoient encore par leur imagination? S'il y a quelque chose de répréhensible ici, c'est assurément l'importance & le sérieux que Pline met à sa répréhension.

Quoi! Sophocle, parcequ'il a cru pouvoir employer ou inventer une fable poétique, lui qui étoit poëte, aura dégradé la majesté du cothurne, les distinctions qu'il obtint dans sa patrie, l'honneur qu'il eut de commander une armée; & Pline, malgré la *gravité* de son sujet, Pline élevé aux charges les plus importantes de l'empire, *maximis officiis*, aura pu

écrire férieufement des fables auffi abfurdes pour le moins, y croire, & vouloir les perfuader à d'autres! La caufe n'eft pas égale entre un naturalifte qui doit enfeigner la vérité, & un poëte dont le talent eft de trouver ou d'embellir des fictions, & qu'on ne va pas confulter fur la vérité d'un fait qui concerne l'hiftoire naturelle. Sophocle *ment avec une impunité qui n'eft pas tolérable*, parcequ'il donne à l'ambre une fauffe origine : c'eft Pline qui lui fait ce reproche ; & lui-même rapporte que l'*helenium* eft né des larmes d'Hélene: *Helenium è lacrymis Helenæ dicitur natum ;* & il ne fait aucun reproche à l'inventeur de cette fable, qui cependant ne paroît pas avoir été un poëte! (L. 21, c. 10.)

La fable de Sophocle fur les oifeaux de Méléagre n'eft pas plus abfurde que celle qui eft racontée par notre naturalifte fur les oifeaux de Diomede. » Ils » étourdiffent, dit-il, les étrangers de leurs cris ; » &, par un difcernement qui tient du prodige, ils » careffent les Grecs feuls, rendant cet honneur à » la nation dont étoit Diomede. Chaque jour ils » rempliffent d'eau leur bec & leurs plumes, & vont » arrofer & purifier le temple de ce héros. De là » vient la fable des compagnons de Diomede chan- » gés en oifeaux » (*a*).

(*a*) Advenas barbaros clangore infeftant (aves diomedeæ), Græcis tantùm adulantur, miro difcrimine, velut generi Dio-

Les expreſſions de Pline ſont remarquables. Il eſt bien vrai, ſelon lui, que les oiſeaux de Diomede étourdiſſent les étrangers de leurs cris; qu'ils ne careſſent que les Grecs; qu'ils vont chaque jour arroſer & purifier le temple du héros. Tout ce qu'il y a de fabuleux, c'eſt que ſes compagnons aient été changés en oiſeaux.

Il faut croire qu'en écrivant le dixieme livre, Pline avoit moins d'humeur contre les fables, que lorſqu'il fut parvenu au trente-ſeptieme, qui cependant n'en eſt pas dépourvu.

Eh quoi! naturaliſte, vous nous contez *ſérieuſement* le menſonge puérile des oiſeaux de Diomede, & vous ne voulez pas qu'un poëte uſe des privileges de ſon art, & que la vapeur des eaux caſtaliennes lui monte quelquefois au cerveau! Soyez ſévere, car vous avez beſoin de ſévérité; mais c'eſt contre vous-même.

Au reſte, les héros étoient en poſſeſſion d'avoir, après leur mort, des oiſeaux pleureurs. Memnon n'en avoit-il pas comme un autre, qui, à un jour fixé, venoient balayer & arroſer fort proprement ſon tombeau? Voyez Pauſanias, l. 10, c. 31. Elien, en différents endroits, vous contera auſſi des choſes

---

medis hoc tribuentes; ædemque eam quotidie pleno gutture madentibus pennis perluunt atque purificant: unde origo fabulæ Diomedis ſocios in earum effigies mutatos. (L. 10, c. 44.)

curieuses d'oiseaux & de chiens qui, dans les temples, savoient aussi distinguer les Grecs des Barbares. *Græcia mendax !*

» Quand les grenadiers commencent à fleurir ; » ce qui paroît d'abord est nommé par les Grecs *cytinus*, & offre une observation admirable dont » plusieurs personnes ont fait l'expérience. Si quelqu'un, après avoir ôté sa ceinture, dénoué ses » souliers, & tiré son anneau, le cueille avec le » pouce & le quatrieme doigt de la main gauche, » s'en frotte légèrement les yeux, & l'avale sans que » cette fleur naissante touche ses dents, on assure » qu'il n'aura, pendant l'année, aucune foiblesse » d'yeux » (*a*).

Quand un écrivain produit un pareil conte ; qu'il le met au rang des expériences admirables, *Miræ observationis multorum experimento ;* qu'il l'annonce par un *affirmatur ;* qu'il le fait suivre par d'autres recettes qui ne sont pas extravagantes, ne donne-t-il

(*a*) Primus pomi hujus partus florere incipientis, *cytinus* vocatur Græcis, miræ observationis multorum experimento. Si quis unum ex his, solutus vinculo omni cinctûs & calceatûs, atque etiam annuli, decerpserit duobus digitis, pollice & quarto sinistræ manûs, atque ita lustratis levi tactu oculis, mox in os additum devoraverit, ne dente contingat, affirmatur nullam oculorum imbecillitatem passurus eo anno. (L. 23, c. 6.)

pas lieu à quelques doutes sur la réalité de sa science en physique & en médecine ?

» QUOIQU'IL n'y ait que dix parties, ou un peu » plus, dans notre visage, entre tant de milliers d'hom» mes il n'y a pas deux ressemblances parfaites, ce » qu'aucun art, même en cherchant à y parvenir, » ne peut opérer dans un petit nombre » (*a*).

Si des artistes, soit peintres, soit statuaires, font les portraits ressemblants de mille hommes qui ne se ressemblent pas, il est certain que les mille portraits n'auront pas entre eux plus de ressemblance : nous supposons d'excellents artistes. Pline avoit donc mal vu la quantité de portraits peints & sculptés qui étoient de son temps à Rome. Auroit-il donc écrit de l'art sans presque y rien voir par ses yeux?

Pline auroit-il fait une équivoque en fondant sa comparaison du naturel avec l'art sur les statues grecques, où en effet la variété des caracteres de tête n'est pas considérable? On sait que, pour la plupart, elles ont un air de famille, les femmes sur-tout. Il régnoit un beau style d'école, qui se transmettoit de statue en statue; mais par les bustes, les médailles,

---

(*a*) Jam in facie vultuque nostro cùm sint decem, aut paulo plura membra, nullas duas in tot millibus hominum indiscretas effigies exsistere : quod ars nulla in paucis numero præstet affectando. (L. 7, c. 1.)

& les pierres gravées qui nous restent, nous voyons qu'il n'en est pas ainsi des portraits, puisqu'ils sont très variés.

J'accorde que certains artistes n'aient pas, autant que d'autres, le talent de varier leurs têtes; ce n'est pas alors la faute de l'art, mais de ceux qui l'exercent. L'art peut imiter toutes les variétés de la nature; & si nous pouvions rassembler l'immense quantité de têtes qu'il a produites, nous les verrions variées par le goût, le temps, l'âge, le pays, & d'autres circonstances dont les artistes dépendent. Ce sont aussi les circonstances qui contribuent à placer la variété ou la ressemblance sur nos physionomies. Chez une nation dans laquelle les races ne sont pas mélangées, on retrouve assez généralement la même conformation de tête & le même air de visage; on la prendroit souvent pour une famille: mais où le sang est mêlé & les races croisées, les airs de têtes sont variés à l'infini. Les fréquents changements de la température de l'air concourent aussi au même effet, disent les physiciens.

Pour faire sa comparaison des variétés de la nature avec la prétendue stérilité de l'art, Pline auroit dû envisager les deux objets sous les points de vue que j'ai marqués: il auroit dû sur-tout ne pas confondre l'art avec l'insuffisance ou la pratique maniérée de certains artistes à qui l'on reproche de donner

à toutes les têtes qu'ils produisent un air de famille. L'antiquité a eu, comme nous, de ces artistes dont la stérilité ne doit pas être rejettée sur l'art, mais sur leur paresse, qui les engageoit à suivre une routine facile au lieu de consulter la nature, ou sur le goût qu'ils avoient pris pour certains modeles qu'ils copioient & recopioient toujours. Si les conseils que Socrate donnoit à Parrhasius étoient justes, & ils l'étoient sans doute (voyez tome 1, page 290), l'art peut varier à l'infini les portraits, les caracteres, les expressions, les figures, les physionomies : si j'ai mal entendu le passage de Pline, mon observation doit rester nulle. Mais quelques lecteurs penseront plutôt avec moi que l'art ne lui étoit pas assez familier pour qu'on puisse exiger de lui le coup-d'œil de l'artiste, ni même celui d'un homme qui se seroit occupé des beaux arts avant que d'en écrire ; & ils concluront que Pline, dès le septieme livre de son ouvrage, avoit prouvé que dans les derniers livres il n'écriroit pas de l'art en aussi grand connoisseur que certaines gens le prétendent.

» Il y a des auteurs qui nomment *xyris* le glayeul
» sauvage. Cette herbe guérit les ulceres de la tête,
» les écrouelles & les tumeurs des aînes. On en-
» seigne qu'il faut, pour ces usages, la tirer de la
» terre avec la main gauche, & que ceux qui la

» cueillent doivent dire pour quelle perſonne & » pour quelle maladie ils l'arrachent » (a).

Que croit ici notre philoſophe? on n'en ſait rien; mais il parle ſur cet article tout auſſi dogmatiquement qu'il le fait dans le reſte du chapitre, quelle que ſoit la bonté ou la nullité des remedes qu'il y preſcrit.

Le chapitre 6 du livre 22 finit par une obſervation riſible. Selon Pline, la nature a environné d'épines les plantes les plus utiles à l'homme, celles qu'elle a ſpécialement deſtinées à ſon uſage: elle n'a pas voulu que les quadrupedes & les oiſeaux y touchaſſent. Mais pourtant l'âne, malgré cette prohibition de la nature, mange fort naturellement le chardon, plante apéritive, &, à titre de medicament, utile à l'homme.

Les oiſeaux & pluſieurs quadrupedes ne mangent-ils pas le plus ſouvent, & avant nous, les fruits & les grains que la nature environna de pointes & de dards? Le rhinocéros ne ſe repaît-il pas auſſi de branches toutes hériſſées d'épines? Et que dire de tant de fruits délicieux, de tant de plantes ſalutaires à qui la

---

(a) Sunt qui ſilveſtrem (iridem), *xyrin* vocent. Strumas hæc, vel panos, vel inguina diſcutit. Præcipitur ut ſiniſtrâ manu ad hos uſus eruatur, colligenteſque dicant cujus hominis utique causâ eximant. (L. 21, c. 20.)

nature n'a pas donné de sentinelles? Quels sont même les fruits qui ne nous obligent pas de lutter contre les ravages des insectes, des quadrupedes & des oiseaux? Pline moralise quelquefois supérieurement: mais la nature, plus savante, nous dit à tous, hommes & bêtes: Voilà votre nourriture & votre pharmacie éternelles, usez-en; si vous en abusez, vous serez punis: la nature tient parole.

» On dit même que si l'on tire à soi une branche » de cet arbre (le figuier), que, la tête renversée, » on en arrache un nœud avec les dents sans être » vu de personne, qu'on le lie avec un fil dans un » morceau de peau fine, & qu'on le suspende à son » cou, on guérira les écrouelles & les maux d'o- » reilles » (*a*).

J'imiterai M. Poinsinet, qui, dans sa note sur ce passage, dit: » Nous ne perdrons pas un temps pré- » cieux à combattre de telles superstitions ». J'ajouterai seulement que, suivant la traduction de M. Poinsinet, Pline paroît s'en moquer, ce que je ne vois pas dans le texte.

» Si un enfant, avant l'âge de puberté, enleve

(*a*) Produnt etiam (ficus), si quis inclinatâ arbore, supino ore, aliquem nodum ejus morsu abstulerit, nullo vidente, atque cum aluta illigatum licio è collo suspenderit, strumas & parotidas discuti. (L. 23, c. 7.)

» avec ses dents l'écorce encore tendre d'une branche de figuier sauvage, la moëlle de cette branche liée sur soi avant le lever du soleil, guérira des écrouelles. Si on entoure du bois de cet arbre le cou des taureaux, quelque féroces qu'ils soient, il a la propriété admirable de les arrêter au point de les rendre immobiles » (*a*).

Il y a encore dans ce chapitre quelques conseils du même genre, donnés avec autant de gravité. M. Poinsinet se contente de dire : *Quant à la superstition qui regne dans tout ce passage, on nous dispensera d'en démontrer l'absurdité.*

Le chapitre 10 du livre 26, qui contient une recette fausse & puérile pour faire, à son choix, des garçons & des filles, est un répertoire scandaleux de plusieurs moyens d'exciter les deux sexes à la débauche la plus effrénée ; aussi n'en rapporterai-je rien en françois : mais voici du latin que le R. P. Hardouin a complaisamment commenté : *Prodigiosa sunt, quæ circa hoc tradit Theophrastus, auctor alioqui gravis, septuageno coïtu durasse libidinem contactu herbæ*

(*a*) Corticem ejus (caprifici) impubescentem puer impubis si, defracto ramo, detrahat dentibus, medullam ipsam adalligatam ante solis ortum, prohibere strumas. Caprificus tauros quamlibet feroces, collo eorum circumdata, in tantum mirabili naturâ compescit, ut immobiles præstet. (L. 23, c. 7.)

cujusdam, cujus nomen genusque non posuit. C'est bien dommage, car vous l'eussiez aussi nommée comme vous avez fait du *phyteuma.* Mais l'officieux P. Hardouin y supplée dans sa note où les indications sont claires. Le païen Théophraste & le païen Athénée, qui nous ont laissé dans l'ignorance, n'ont pas cru que leur mission dût aller aussi loin que celle du chrétien & jésuite Hardouin.

» Coïtus stimulat fel aprugnum illitum: item » medullæ suum haustæ; sevum asininum, anseris » masculi adipe admixto illitum. Item à coïtu equi » Virgilio quoque descriptum virus, & testiculi » equini aridi, ut potioni interi possint; dexterve » asini testis in vino potus proportione, vel adalligatus brachiali. Ejusdem à coïtu spuma collecta ro- » seo panno, & inclusa argento, ut Osthanes tradit. » Salpe genitale in oleum fervens mergi jubet sep- » ties, eoque perungi pertinentes partes. Bialcon ci- » nerem ex eodem bibi, vel tauri à coïtu urinam, » lutoque ipso illini pubem ». (L. 28, c. 19.)

Voilà les recettes fort sages, fort honnêtes, que Pline expose d'après un des deux magiciens nommés *Osthanès*, & d'après qui vous voudrez: mais toujours est-il certain qu'il les expose; & pour ne pas laisser les gens en peine, il a soin de marquer les préparations. *Les ouvriers & les gens de la campagne* avoient-ils donc besoin de toutes ces vilenies écrites

dans leur langue naturelle ? Accordons qu'un magicien pouvoit ne pas se tromper dans quelques expériences physiques, ou que Pline au moins le pensât ; mais ce n'étoit pas une raison pour publier froidement une recette aussi malhonnête qu'elle peut être nuisible. S'il ne le pensoit pas, sa faute est plus grande encore. Quoi qu'il en soit, il dit, en nommant je ne sais quelle drogue, dans le chapitre onzieme : » Cela » est nuisible, c'est pourquoi je n'en parle point ». *Est autem hoc non hippomanes, quod alioqui noxium omitto.* Vous qui l'entendez, voyez comme il tient parole sur ce qu'il croit nuisible, & comment il n'en parle pas.

» PORTENTUM est, quod tradunt: abortivum fieri » in venere, antè perfusâ (cedri succo) virilitate ». (L. 24, c. 5.)

Un homme qui dit ailleurs que les femmes sont portées à se procurer l'avortement, qui savoit aussi que les loix romaines avoient prononcé contre ce délit, devoit-il mettre entre les mains des fous un moyen de le commettre ? Que le *portentum* signifie *surprenant*, *prodigieux*, *monstrueux*, ou ce qu'on voudra, il n'arrêtera pas des cerveaux effrénés, qui, avec la fureur de satisfaire leur passion, auront de fortes raisons d'en prévenir les suites. Ils passeront par-dessus quelques mots précédents, qui leur disent que *le cedria conserve les morts & fait mourir les*

vivans. Les femmes & quantité d'hommes qui n'entendoient pas le grec, pouvoient, avec le livre de Pline, se passer des auteurs qu'il traduit. Que Pline crût ou ne crût pas à l'efficacité de l'épreuve, il est également répréhensible, puisqu'il nomme le *cedria.* Ailleurs, il ose proposer aux hommes usés par l'âge ou par les débauches, une plante capable de ressusciter encore leur luxure, ou plutôt de les tuer promptement, si l'effet n'en étoit pas chimérique. *Peculiaris laus ejus, quòd fatigato venere corpori succurrit marcentesque senio jam coïtus excitat.* (L. 22, c. 22.) Pline a des recettes pour tous les âges, même pour ceux que la nature a réduits au silence des passions. Il feroit horreur dans ces passages, si l'on supposoit qu'il eût pensé aux conséquences de ce qu'il osoit écrire.

C'est au chapitre 3 du livre 25 que Pline déclare qu'il ne veut point enseigner les poisons, les abortifs, les aphrodisiaques, attendu que ces derniers firent mourir Lucullus. *Ego nec abortiva dico, at ne amatoria quidem, memor Lucullum, imperatorem clarissimum, amatorio periisse.* Nous avons vu comme il tient parole, & nous le verrons encore.

Pline, après avoir parlé de différentes fleurs, comme la violette, le narcisse, le lis, la rose, l'hyacinthe, le safran, &c. dit qu'en Egypte les fleurs, à l'exception

l'exception du myrte, sont sans odeur : *In Ægypto sine odore hæc omnia: tantùmque myrtis odor præcipuus.* (L. 21, c. 11.) Que Pline ait fait ou non le voyage d'Egypte, cela est étranger à la question, puisqu'il lui étoit facile d'interroger des Egyptiens, ou des Grecs & des Romains qui avoient vu ce pays. Comment donc est-il possible qu'il n'ait pas su qu'en Egypte l'odeur de toutes les fleurs est délicieuse, qu'elle l'emporte sur celles de l'Italie & de la Grece, & que les essences & les parfums qu'on en extrait sont les plus odoriférants ? Théophraste a dit: *Toutes les plantes en Egypte sont inodores, à l'exception du myrte ;* & Pline a écrit ce qu'il a trouvé dans son auteur, sans voir plus loin. Le sens commun, la mémoire, des voyageurs en Egypte, M. de Maillet, &c. m'ont donné à ce sujet une bien médiocre idée du jugement de Pline. Lui-même ne se souvient pas ici qu'au livre 13, chap. 4, il dit : *Cæterò terrarum omnium Ægyptus accommodatissima unguentis : ab ea Campania est, copiâ rosæ.* « Au reste, il n'y a pas de » pays où les parfums égalent ceux d'Egypte. Après » elle, la Campanie se distingue par l'abondance de » ses roses ». Sans doute que là ce n'étoit pas Théophraste que Pline copioit.

Quoique Pline eût été en Afrique, il faut croire qu'il n'avoit pas vu l'Egypte, ou du moins qu'il n'y avoit pas vu d'hippopotame, puisque, entre autres faussetés qu'il en rapporte, il dit que cet animal a le

dos & la criniere du cheval, & deux ongles au pied comme le bœuf : *Ungulis binis, quales bubus, dorso equi & jubâ.* (L. 8, c. 25.) J'ai vu un hippopotame à La Haie, dans le cabinet d'histoire naturelle. Il a quatre doigts à chaque pied ; &, loin d'avoir la criniere d'un cheval, son cou, ainsi que tout son corps, est absolument sans poil. Ce que M. de Buffon rapporte de la figure de l'hippopotame est fort exact. Où Pline a-t-il donc pris ce qu'il dit là? dans Aristote.

» SALPÉ enseigne que, pour appaiser l'engourdissement de quelque membre que ce soit, il faut » se cracher dans le sein, ou se mettre de la salive » à la paupiere supérieure. Si nous croyons cela, » croyons donc aussi que c'est avec raison que, s'il » survient un étranger dans une maison, ou si l'on » regarde un enfant pendant qu'il dort, la nourrice » crache trois fois sur lui » (*a*).

Il faut savoir que Salpé étoit une sage-femme de Lesbos très renommée, & qu'elle écrivit de tout ce qui concerne les femmes, leurs maladies,

---

(*a*) Salpe, torporem sedari quocumque membro instupente, si quis in sinum exspuat, aut si superior palpebra salivâ tangatur. Nos si hæc, & illa credamus ritè fieri : extranei interventu, aut si dormiens spectetur infans, à nutrice terna adspui. (L. 28, c. 4.)

& les remedes que la médecine peut indiquer pour elles. Pline cite & consulte quelquefois Salpé; ici il paroît se moquer de sa ridicule recette. Mais cette recette nous donne lieu à une observation, c'est qu'en Russie les femmes ont grand soin de cacher leurs petits enfants, sur-tout aux étrangers; mais s'il arrive qu'on les regarde, ou qu'on dise: Voilà un bel enfant, il se porte bien; tout est perdu, l'enfant mourra, ou du moins sera forr malade. Il est cependant un moyen de prévenir ce malheur : la nourrice crache aussitôt trois fois, leche l'enfant, marmotte quelques paroles, & le charme est enlevé. Ces femmes n'onr jamais lu Pline, n'ont jamais entendu parler de Salpé : mais les sottises fonr le rour du globe : la raison est bien plus sujette à rester aux barrieres. Les Grecs superstitieux crachoient sur leur poitrine pour détourner les mauvais présages. *Voyez Théophraste, caractere* 17; *& Théocrite, idylle* 21.

» ANAXILAS dit que si une jeune vierge se frotte » les mamelles avec du suc de ciguë, elles ne croî- » tront point. Ce qui est certain, c'est qu'appliqué » sur les mamelles des nouvelles accouchées, il fait » tarir leur lait; & si l'on en frotte les parties se- » cretes d'un jeune homme vers l'âge de puberté, il » le rendra inhabile à l'acte vénérien » (*a*).

(*a*) Anaxilaus auctor est mammas à virginitate illitas (ci-

Ne peut-on pas demander quel est l'objet de Pline, lorsqu'il enseigne aux filles à se faire pour toujours une jolie petite gorge, & à contracter le laboratoire du lait au risque de plusieurs maladies? Si ce n'étoit pas de bonnes meres, de bonnes nourrices qu'on en vouloit faire, mais des coquettes ou des filles de joie, à la bonne heure; mais je ne croirois pas que Pline dût s'en mêler. Au surplus, le métier de faire des eunuques ne convient pas davantage à un homme qui déclare ne vouloir rien écrire que d'honnête. Rendre, dans la même phrase, les femelles plus agaçantes & châtrer les mâles, est d'ailleurs une bizarrerie qu'on pourroit trouver extravagante. Ce n'étoit pas la peine de copier Anaxilas & Dioscoride pour enseigner d'aussi beaux secrets. Mais enfin, Pline aimoit les petites gorges; car ailleurs il dit encore, d'après Dioscoride, que les feuilles d'*epimedium* pilées dans du vin empêchent de croître le sein des jeunes filles. *Epimedion... folia in vino trita virginum mammas cohibent.* (L. 27, c. 9.) Il le dit encore ailleurs.

» Le pas-d'âne n'a ni tige, ni fleur, ni graine » (*a*).

cutâ), semper staturas. Quod certum est, lac puerperarum mammis imposita extinguit, veneremque testibus circa pubertatem illita. (L. 25, c. 13.)

(*a*) Tussilago . . . . . sine caule, sine flore, sine semine. (L. 26, c. 6.)

Celui-là eſt fort. La fleur de pas-d'âne à la vérité ne dure pas long-temps, & paroît avant la feuille; c'eſt pourquoi on l'appelle *filius ante patrem.* Il ne paroît pas que Pline ait fort étudié cette plante: mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a ſuivi l'aveugle opinion populaire. Dioſcoride, l. 3, c. 109, dit que la fleur de pas-d'âne, qui paroît au premier printemps, avant les feuilles, paſſe ſi vîte que bien des gens croient qu'elle n'exiſte pas. Pline eſt de ces gens-là. Si la plante étoit de celles qui ne croiſſent que dans des pays fort éloignés, on pourroit le pardonner; mais une plante ſi commune en Italie!

Et n'enſeigne-t-il pas auſſi que la fougere n'a ni fleur ni graine? *Filicis duo genera nec florem habent, nec ſemen.* Comment peut-on entrer dans quelques détails ſur la nature de cette plante, & ignorer que le mâle a ſa fleur, & enſuite ſa graine, arrangées le long de chaque côté des feuilles, & qu'elles leur ſont adhérentes par-deſſous? Pline n'avoit pas même étudié la fougere, ce qui n'empêche pas de l'appeller *le naturaliſte.* Il dit encore ailleurs que les genévriers ne fleuriſſent pas: *Nec juniperi florent.* (L. 16, c. 25.)

» Les pantheres & les lions n'attaquent pas ceux
» qui ſont frottés de bouillon de poule, & particu-
» lièrement ſi on y a fait cuire de l'ail.... Je n'omet-
» trai pas une choſe ſurprenante, quoiqu'elle ne
» concerne point la médecine: ſi on mêle de la chair

» de poule avec de l'or fondu, elle le consume; ainsi » cette chair est le poison de l'or. Mais les coqs » mêmes ne chantent pas, si on leur met un collier » de sarment » (a).

Peut-on mieux voir la marque d'une compilation indigeste, que dans ce ridicule collier de sarment amené à propos d'or fondu, empoisonné ou absorbé par de la chair de poule? Est-ce le ramassis de ces pitoyables sornettes, qu'on appelle une histoire naturelle? Pline est, comme on sait, un très bon écrivain, mais trop souvent un très foible raisonneur. Transcrivons sur le bouillon de poule ou de coq une note de M. Guettard, placée dans le tome 10 de M. Poinsinet, page 102. » Un bouillon de coq ne paroît pas un re» mede bien efficace. Pline ramasse ici tout ce qu'il » a oui dire des vertus pour la plupart imaginaires » des diverses substances dont il fait mention. Les » auteurs anciens se copioient les uns les autres à » cet égard; & il semble que le plus ancien n'avoit » le plus souvent écrit que d'après l'opinion du vul» gaire ».

(a) Panthetæ leonesque non attingunt perunctos eo (jure gallinæ), præcipuè si & allium fuerit incoctum... Non prætereibo miraculum, quanquam ad medicinam non pertinens: si auro liquescenti gallinarum membra misceantur, consumunt id in se. Ita hoc venenum auri est. At gallinaceis ipsis circulo è sarmentis addito in collum, non canunt. (L. 29, c. 4.)

Les pantheres, dont parle ici notre auteur, me rappellent ce qu'il en dit au livre 8, chap. 17. Il prétend que cet animal, qu'il sembleroit n'avoir pas vu, n'est distingué du léopard que par sa blancheur, & qu'il n'y a pas trouvé d'autre différence. M. de Buffon me paroît expliquer le passage avec une sagacité supérieure; mais il ne peut disconvenir que les pantheres qu'il a vues ne se rapportent pas à ce que dit Pline. Voyez la dissertation du naturaliste françois, articles *Panthere, Once & Léopard*.

Le naturaliste latin a si peu raison, que plusieurs voyageurs, & Bosman entre autres, ont trouvé les observations de Pline sur les pantheres absolument fausses, d'après la comparaison qu'ils en ont faite avec le témoignage de leurs yeux. M. Poinsinet me surprend beaucoup, lorsqu'au lieu de faire parler M. de Buffon, il fait la note suivante sur les paroles de Pline : *Quidam ab iis pantheras candore solo discernunt; nec adhuc aliam differentiam inveni.* » Le » fond de la couleur de la panthere femelle est en » effet plus blanc que chez le mâle. Consultez la re- » présentation gravée que donne de l'un & de l'au- » tre M. de Buffon, volume 8 ». C'est le volume 9.

Je ne crois pas que ce fût d'après une épreuve usée, & blanche par conséquent, qu'il falloit juger cette question; mais d'après ces paroles de M. de Buffon : » Pline, & plusieurs autres après lui, ont

» écrit que, dans les pantheres, la femelle avoit la
» robe plus blanche que le mâle... mais nous n'a-
» vons pas observé cette différence dans les pantheres
» de la ménagerie de Versailles qui ont été dessinées
» vivantes ». J'ai laissé le discours, & j'ai regardé les gravures de mon exemplaire, où elles sont en effet conformes à ce qu'en dit M. de Buffon; la femelle est du même fauve que le mâle. Il est vrai que, dans cet exemplaire, les figures sont des premieres épreuves, c'est-à-dire avant la lettre. Il faut connoître la différence qu'il peut y avoir entre une bonne & une mauvaise épreuve, quand on veut juger des parties colorées d'une estampe; & quand on veut défendre Pline, il faut s'assurer des témoignages sur lesquels on s'appuie. J'achetai mon exemplaire de l'histoire naturelle de M. de Buffon en 1766; & les figures étoient déja si blanches, que je les jettai au feu. J'acquis des premieres épreuves par les graveurs mêmes avant de faire relier. M. Poinsinet ne fit son 3e volume qu'en 1771: les planches n'étoient pas devenues meilleures; & c'est, si je ne me trompe, la cause de sa méprise.

» Au commencement de l'été il croît, dit-on, à
» la cime de la gallidraga (espece de chardon), de
» petits vers qui, enfermés dans une boîte avec du
» pain, & liés au bras du côté qu'on a mal aux dents,
» enlevent aussitôt & merveilleusement la douleur,

» La vertu du remède ne dure qu'un an, & même » il ne faut pas que ces vers aient touché la terre » (*a*).

Pline dit *tradunt*. Hé bien, quand il le diroit ! ne dit-il pas aussi le même mot ou ses équivalents pour des choses très sensées ? Cette façon de parler signifie chez lui, je ne l'ai pas éprouvé, je ne l'ai pas étudié, je n'en réponds pas, je n'en sais rien, cela pourroit être. Or je demande si ce langage trop souvent répété est celui d'un naturaliste, quand il n'y ajoute rien, quoiqu'il puisse faire une expérience.

M. Brotier dit que beaucoup d'expériences ont confirmé la vertu de ces vers contre le mal de dents; mais il n'ajoute pas s'il faut les employer de la maniere que Pline indique.

» Une femme nue qui a ses regles, chasse les » vents, la grêle & la foudre. Sur mer elle détourne » les tempêtes, si elle est nue, même sans avoir ses » regles » (*b*).

(*a*) In hoc (summo capite gallidragæ), crescenre æstare, vermiculos nasci tradunr, quos pyxide conditos adalligari cum pane brachio ad eam partem quâ dens doleat, mirèque illico dolorem tolli. Valete non diutiùs anno, & ita si terram non attigerint. (L. 27, c. 10.)

(*b*) Jam primùm abigi grandines turbinesque contra fulgura, ipsâ in mense connudatâ, sic averti violentiam cœli : in navigando quidem tempestates etiam sine menstruis. (L. 28, c. 7.)

La discussion sérieuse & la plaisanterie sont également interdites, quand les absurdités vont jusqu'à ce point d'extravagance. Tout ce chapitre, ainsi que le quinzieme du livre 7, n'est qu'un tissu d'inepties sur les regles des femmes. Notre philosophe, qui tantôt y croit, tantôt n'y croit pas, a la patience de les rapporter toutes fort en détail, & ce détail est long. C'est pour jetter du ridicule sur les charlatans, dira-t-on, qui enseignoient à ce sujet des recettes infâmes. Je veux le croire: mais je craindrois qu'une assez grande partie de ce ridicule ne retombât sur Pline même; car il croit, ainsi que la plus simple femmelette, à trop de sottises concernant les purgations périodiques des femmes.

» La chair de loup mangée par les femmes en » travail est efficace; ou si, lorsque l'accouchement » commence, il se tient auprès d'elles quelqu'un » qui en ait mangé: c'est même un préservatif con- » tre les maléfices dont on les auroit chargées. Il se- » roit funeste que le loup lui-même arrivât à l'im- » proviste » (*a*).

Qu'une dame veuille se résoudre, pour accoucher

(*a*) Carnes lupi edisse parituris prodest; aut si incipientibus parturire sit juxtà qui ederit, adeò ut etiam contra illatas noxias valeat. Eumdem supervenire perniciosum est. (L. 28, c. 19.)

plus promptement, à manger du loup, cela est possible à toute force. Qu'une autre personne, par amitié, veuille bien en faire autant à même fin, je le crois encore. Mais que cette chair ait la vertu d'enlever un sort jetté sur une femme en travail, je demanderai ce que c'est qu'un sort dans le sens de maléfice, & comment la chair de loup peut l'enlever. Pline, qui écrivoit pour la postérité, auroit dû mieux expliquer des effets aussi extraordinaires.

» Théophraste écrit que les stellions (sorte de » lésards) déposent leur vieille peau, à la maniere » des serpents; qu'ils la dévorent à l'instant, en» viant, par ce moyen, aux hommes un remede con» tre le mal caduc; & que leur morsure est mortelle » en Grece, mais sans danger en Sicile. Les cerfs, » quoique les plus doux des animaux, ont aussi leur » malice » (*a*).

La note de M. Poinsinet sur ce passage est fort simple. » Théophraste ne dit point que le stellion dé» vore sa vieille peau, parcequ'il nous en envie la » possession, mais par cet instinct aveugle & inexpli-

(*a*) Theophrastus auctor est anguis modo & stelliones senectutem exuere, eamque protinùs devorare, præripientes comitiali morbo remedia. Eosdem mortiferi in Græcia morsûs, innoxios esse in Sicilia. Cervis quoque est sua malignitas, quanquam placidissimo animalium. (L. 8, c. 31.)

» cable qui excite plusieurs femelles d'animaux à » manger leur arriere-faix, & quelquefois leurs » petits mêmes ».

Pline lisoit quelquefois ses auteurs les plus familiers avec tant de négligence, qu'il ignoroit ce qu'ils avoient dit à l'endroit même qu'il citoit. En voici un exemple. Il reproche à Trogus Pompeius (liv. 11, c. 52) une prétendue divination de la durée de notre vie par la conformation de nos membres; il ne voit pas que Trogus ne fait que copier Aristote, & cependant il venoit de toucher du doigt cet endroit d'Aristote, puisqu'il dit : *Je suis surpris qu'Aristote ait cru, & plus encore qu'il ait écrit, qu'il y a dans le corps humain des signes qui indiquent que la vie d'un individu sera plus ou moins longue.* L'infatigable P. Hardouin cite Aristote à mesure que Pline fait parler Trogus : M. Poinsinet a traduit presque toutes ces citations : ainsi chacun est en état de juger.

» Il faut, pour avoir l'haleine saine, se rincer la » bouche avec du vin pur, avant de se coucher. Il » faut prendre le matin quelques gorgées d'eau » froide en nombre impair, pour se garantir du » mal de dents... Ces remedes sont sûrs & bien » éprouvés » (*a*).

(*a*) Mero ante somnos colluere ora, propter halitus : frigidâ matutinis impari numero ad cavendos dentium dolores... certa experimenta sunt. (L. 28, c. 4, circa finem.)

Ce nombre impair n'eſt pas un précepte dangereux : ſeulement il peut jetter quelques doutes ſur la ſituation actuelle de l'eſprit du précepteur.

» L'AFRIQUE ſeule n'engendre point de cerfs » (*a*). Les voyageurs & les relations les plus croyables aſſurent pourtant que les cerfs d'Afrique ſont plus forts que ceux des autres contrées. Pline copie dans cet endroit Hérodote & Ariſtote, & même il dit quelque part qu'il a été en Afrique. Mais s'eſt-il avancé dans les forêts ? n'auroit-il pas reſté ſur les côtes ? Les Grecs & les Romains connoiſſoient-ils l'intérieur de l'Afrique ? L'*agmina cervi* de Virgile feroit croire cependant que les Romains n'ignoroient pas qu'il y eût des cerfs en Afrique. Oppien, dont l'érudition eſt reconnue, loue les cerfs de Libye. M. l'abbé de la Caille, plus certain de ce qu'il voyoit que de ce qu'il liſoit dans Pline, a vu des cerfs en Afrique. Voyez ſon journal.

» IL n'y a dans l'Afrique ni ſangliers, ni cerfs, ni » chevreuils, ni ours » (*b*).

Comment peut-on lire dans les annales que, le

(*a*) Cervos Africa propemodùm ſola non gignit. (L. 8, c. 33.)

(*b*) In Africa autem nec apros, nec cervos, nec capreas, nec urſos. (L. 8, c. 58.)

quatorzieme jour des calendes d'octobre, Domitius Ahénobarbus fit venir cent ours de la petite Afrique pour combattre dans le cirque, & parler ainsi? On croit s'être tiré d'affaire en disant ailleurs: » Je suis » étonné qu'on ajoute qu'ils étoient Numides, puis- » qu'il est constant que l'Afrique ne produit point » d'ours ». *Miror adjectum Numidicos fuisse, cùm in Africa ursum non gigni constet.* (Cap. 36.) Mais ne prouve-t-on pas plutôt par cette assertion l'ignorance où l'on est du sujet qu'on traite? Il est très anciennement *constant* que l'Afrique produit des ours; Gesner, dans son histoire des animaux, dit qu'on trouve beaucoup d'ours en Ethiopie; on en voit encore dans la Basse-Egypte, & vers le désert de Saint-Macaire, où l'on accordoit la sépulture à ceux qui étoient consacrés. Quant aux chevreuils, l'abbé de la Caille en a vu en Afrique de plusieurs especes. Une lettre de M. Gaudin à M. Dodart, intendant de Bourges, prouve aussi qu'il y a des sangliers & des cerfs en Afrique. Voyez cette lettre dans le Supplément à l'Encyclopédie, article *Isle de France*: elle forme le corps de l'article. Ce n'est pas non plus au hasard que M. de Buffon dit *qu'on trouve en Afrique des sangliers aussi abondamment qu'en Europe.*

» Nous apprenons que Zoroastre est le seul homme » qui ait ri le jour même de sa naissance; son cer- » veau palpitoit avec tant de force, qu'il repoussoit

» la main qui en approchoit, préſage de ſa ſageſſe
» future » (*a*).

Si Zoroaſtre eût été, par exemple, un cerveau exalté, un de ces hommes qui donnent leur délire pour des vérités ſublimes, le préſage eût été tout auſſi poſitif. Remarquez qu'au commencement du même livre Pline dit que la palpitation du cerveau, dans un enfant, eſt un ſigne de foibleſſe.

La note de M. Poinſinet ſur ce paſſage eſt ſi judicieuſe, que je dois la rapporter. »Ce que Pline donne
» ici pour une marque du génie futur de Zoroaſtre,
» il nous l'a donné, au commencement de ce livre,
» pour la marque la plus évidente de l'état débile
» des enfants; en quoi il me paroît être en contra-
» diction avec lui-même, & tomber dans la décla-
» mation, en recueillant au haſard des contes de
» bonnes femmes. N'a-t-il pas dit plus haut: *Quam-*
» *diù palpitans vertex, ſumma inter cuncta anima-*
» *lia imbecillitatis indicium* ».

Voilà donc M. Poinſinet détracteur de Pline. Point du tout: c'eſt la force de la vérité qui l'entraîne; car il fait beaucoup de ces ſortes de remarques; ce qui n'empêche pas que dans ſa préface,

(*a*) Riſiſſe eodem die quo genitus eſſet, unum hominem accepimus Zoroaſtrem. Eidem cerebrum ita palpitaſſe, ut impoſitam repelleret manum, futuræ præſagio ſcientiæ. (L. 7, c. 16.)

dans quelques discours particuliers & dans plusieurs de ses notes, Pline ne soit incapable de pareilles contradictions, & de recueillir au hasard des contes de bonnes femmes.

» La grande pivoine est un remede contre les » songes que les Latins nommoient *faunorum ludi-» bria* » (*a*).

M. de Pauw, dans un de ses ouvrages, loue Pline d'avoir sagement conseillé ce remede. Pline copie là Dioscoride & Théophraste; & si l'on veut lui attribuer ici la sagesse du remede qu'il copie, il faut donc lui attribuer aussi toutes les extravagances qu'il copie de même en mille endroits de son ouvrage.

Si M. de Pauw n'a pas fermé tout de suite le livre après avoir trouvé les paroles dont il fait l'éloge, il doit avoir lu : » On enseigne qu'il faut arracher la » pivoine pendant la nuit, parceque si un pivert » s'en appercevoit, il se jetteroit, pour la défendre, » aux yeux de ceux qui l'arrachent ». *Præcipiunt eruere noctu, quoniam si picus martius videat, tuendo in oculos impetum faciat.* Il auroit pu voir aussi, livre 27, chap. 10, que Pline, en rapportant mot à mot la même absurdité, s'avise enfin, mais un peu tard, de dire : *Magnâ id vanitate ad ostentationem rei fic-*

(*a*) Pæonia.... medetur & faunorum in quiete ludibriis. (L. 25, c. 4.).

tum arbitror. » Je crois que cela a été imaginé fort » légèrement, pour rendre la chose plus merveil- » leuse ». C'étoit au livre 25 qu'il falloit placer ce *je crois*, tout foible qu'il est, & ne pas montrer tant de lenteur à rejetter une sottise qu'il faut proscrire aussitôt qu'on l'a sous la plume.

Supposez que M. de Buffon ait écrit : » On en- » seigne qu'il faut puiser de l'eau dans un étang » pendant la nuit, tandis que les brochets dorment, » parceque, s'ils s'en appercevoient, ils viendroient » happer la main de ceux qui puiseroient. Mais *je* » *crois* que ce n'est là qu'une imagination controu- » vée pour rendre les brochets redoutables ». Mal- gré la célébrité de l'illustre naturaliste, on ne pour- roit s'empêcher de dire : » Il est bien triste de voir » le génie tomber ainsi dans le délire ».

N'insultez donc plus M. de Buffon en l'appellant *le Pline françois*, ou du moins expliquez-vous.

» On trouve dans le cœur des chevaux un os tout- » à-fait semblable aux dents canines ; on fait cesser » la douleur de ces dents en scarifiant la gencive avec » cet os. On prétend aussi qu'en ôtant une dent de » cheval mort, au même nombre que celle où est la » douleur, elle cessera. Anaxilas nous apprend que le » virus du coït des cavales, brûlé dans des lampes, » produit un spectacle monstrueux de têtes de che-

» vaux : il en eſt de même des âneſſes » (*a*).

Ce chapitre contient des recettes topiques bonnes ou mauvaiſes pour les maux de la tête, des yeux & des dents ; & la miſérable parentheſe du virus des cavales s'y trouve intercalée ſans à propos & ſans jugement. Seroit-ce une ironie ? Pas plus que ce qui ſuit immédiatement, & qui eſt tout auſſi faux, mais que Pline rapporte avec aſſurance, comme un fait hiſtorique. *Nam hippomanes tantas in veneficio vires habet, ut affuſum æris mixturæ in effigiem equæ Olympiæ, admotos mares equos ad rabiem coïtûs agat.* « Car » l'hippomane eſt un charme ſi puiſſant, qu'ayant » été mêlé avec la fonte d'une jument d'airain à » Olympie, cette figure excite les étalons au plus » furieux rut ».

Vous voyez que Pline tient de ſi bonne foi à cette erreur, qu'il cherche même à l'appuyer d'un fait hiſtorique. La méthode ſeroit bonne, ſi l'hippomane avoit en effet une vertu, & s'il pouvoit la conſerver dans le bronze en fuſion : mais on ſait que ſa vertu eſt purement imaginaire ; & pour peu que l'on con-

(*a*) In corde equorum invenitur os, dentibus caninis maximè ſimile : hoc ſcarificari dolorem, aut exempto dente emortui equi maxillis, ad numerum ejus qui doleat, demonſtrant. Equarum virus à coïtu in lychnis accenſum Anaxilaus prodidit equinorum capitum viſus repræſentare monſtrificè : ſimiliter ex aſinis. (L. 28, c. 11.)

noisse le feu de nos fourneaux, on sait que s'il en avoit une, il faudroit bien qu'il la perdît en vapeurs.

M. Poinsinet, en se tenant scrupuleusement à la lettre du passage de Pline, paroît ne l'avoir pas entendu. Voici comment il le traduit : » L'hippomane » a pour les maléfices une telle force, qu'étant jetté » dans la fonte d'une figure d'airain qui doit repré- » senter une jument d'Olympie, les chevaux entiers » qui en approchent éprouvent à l'instant le plus fu- » rieux rut «. Le sens qu'offre cette version est bien singulier : on diroit que c'est une chose d'usage, ou du moins qui se répete souvent, de fondre une figure qui représente une jument d'Olympie, & de jetter de l'hippomane dans la fonte.

Il faut ici expliquer Pline par Pausanias & par Elien. Ces auteurs nous apprennent qu'il s'agit d'un fait passé. Cette figure de jument, dont ils parlent aussi bien que Pline, étoit à Olympie dans l'Altis. Il ne s'agit donc pas, dans le passage en question, d'un métal *qui doit représenter*, mais qui en effet représentoit depuis long-temps une jument. Pausanias dit que c'étoit un cheval, & que l'ouvrage étoit de Dionysius d'Argos. (L. 5.) Elien dit, comme Pline, que c'étoit une jument. *De nat. anim. l.* 14, *cap.* 18. Il ajoute en finissant le chapitre: *Que cela soit vrai ou faux, je le donne comme je l'ai reçu.* Il auroit pu répéter souvent cette formule ; car il rapporte bien des petits contes.

Enfin tout le chapitre de Pline eſt ſérieux ; nulle part on n'y peut ſoupçonner le ton de l'ironie. Dans un ſeul endroit, où il dit que la verge du lievre guérit du mal de tête, il ajoute *ſi credimus* (ſi nous pouvons le croire). Ce foible doute n'eſt guere le langage d'un vrai naturaliſte.

Venons à l'os du cœur des chevaux. Un naturaliſte qui ne ſe contenteroit pas de copier Ariſtote, & qui feroit des études anatomiques ſur les chevaux, ne diroit pas *In corde equorum invenitur os ;* parce-qu'il ſembleroit que cet os eſt néceſſairement dans le cœur des chevaux : ſuppoſant que, par une monſtruoſité de la nature, on l'y trouvât quelquefois, il y auroit de la folie à l'indiquer comme un remede commun, & dont chacun peut uſer pour le mal de dents.

Le P. Hardouin rapporte que Riolan trouva un os dans le cœur du préſident Nicolaï & dans celui de Marie de Médicis, & que Trullus en vit un dans le cœur d'Urbain VIII. Il peut s'en trouver dans quelques autres encore ; mais s'enſuit-il qu'on puiſſe dire, *On trouve un os dans le cœur des hommes?* Pour le remede, ainſi que celui de la dent de cheval mort, ce ſont des contes à faire pitié : j'en ai tant rapporté de ſemblables, qu'il ſeroit honteux de m'arrêter à ceux-ci.

Je m'arrête encore pour dire que *Carlo Ruini*, M. Bourgelat, & d'autres anatomiſtes, qui ont diffé-

qué des chevaux, nient qu'ils leur aient jamais trouvé un os dans le cœur : il n'eſt que dans celui des animaux ruminants. Voici comme il eſt ſitué dans celui du bœuf, & comme je l'y ai vu. Il embraſſe les côtés de la baſe de la groſſe artere du cœur, l'aorte ; mais ſans ſe réunir en anneau, il forme deux demi-cercles irréguliers. Quant à ſon exiſtence dans le cœur des chevaux, le célebre anatomiſte & profeſſeur M. Camper m'a permis de tranſcrire de ſes manuſcrits ce qu'il dit de cet os, & j'ai cru que ce peu de mots me ſuffiſoit : *Certum eſt os non reperiri in corde elephanti, neque in corde equi.* » Il eſt certain qu'il ne » ſe trouve pas d'os dans le cœur de l'éléphant ni » dans le cœur du cheval ».

» L'USAGE de brûler les morts n'eſt pas ancien » chez les Romains : ils les enterroient. Mais quand » ils ſe furent apperçus que, dans les guerres loin- » taines, les corps étoient quelquefois exhumés, ils » prirent l'uſage de les brûler. Cependant pluſieurs » familles conſerverent les anciennes coutumes : on » dit, par exemple, que, dans la maiſon Cornelia, » perſonne ne fut brûlé avant Sylla le dictateur. Il » voulut l'être dans la crainte du talion, parcequ'il » avoit exhumé le corps de Marius » (*a*).

(*a*) Ipſum cremare apud Romanos non fuit veteris inſtituti : terrâ condebantur. At poſtquam longinquis bellis obrutos

Mon objet n'étant pas d'enrrer ici dans une longue discussion, voici seulement ce que j'ai à dire. Jean Kirchmann, savant Allemand, qui a écrit *de funeribus Romanorum*, a prouvé par diverses autorités, & par Pline lui-même, que l'usage de brûler les morts est fort ancien. M. Bruhier cependant, au lieu d'en convenir, dit : » Ce que je trouve de plaisanr, c'est la sortie que fait Kirchmann sur Pline... » Prétend-il donc savoir mieux les usages des Romains qu'un auteur célebre du pays, & qui vivoit » quinze siecles avant lui » ? (De l'incert. des signes de la mort, tome 1, page 499, seconde édition.)

Il étoit peu embarrassant de répondre à M. Bruhier : il ne s'agissoit que de lui montrer ce passage de Pline, l. 14, c. 12 : *Numæ regis Postumia lex est : Vino rogum ne respergito.* Ce qui signifie que, par la loi *Postumia*, le roi Numa abolit les effusions de vin sur les bûchers funéraires. Comme on n'abolit pas un usage qu'il ne soit établi, notre historien naturaliste s'est étrangement contredit; &, pour n'avoir pas assez lu Pline & Kirchmann, M. Bruhier fair un reproche à un savant qui ne le mérite pas.

La critique de M. Bruhier n'est pas seulement

---

erui cognovere, tunc institutum. Et tamen multæ familiæ priscos servavere ritus : sicut in Cornelia, nemo ante Syllam dictatorem traditur crematus; idque voluisse, veritum talionem, eruto C. Marii cadavere. (L. 7, c. 54.)

injuste; elle est faite avec légèreté. S'il avoit lu le ch. *6* du 3e livre de Kirchmann qu'il critiquoit, il y auroit trouvé le passage que nous venons de rapporter, & il auroit vu que son objection avoit été prévenue.

Le P. Hardouin, éditeur de Pline, avoit relevé cette faute de son auteur; & M. Poinsinet, sans le citer, a traduit sa note. La loi de Numa y est rapportée, & il y joint encore d'autres preuves. » Numa, » dit-il, comme nous l'apprend Plutarque, défendit qu'on brûlât son corps: on brûloit donc les » corps de son temps. Cicéron, *de Legibus*, *lib.* 2, » observe que, par la loi des douze Tables, il étoit » défendu d'enterrer & de brûler les corps dans » l'enceinte de la ville: l'usage étoit donc à Rome » de brûler les corps de temps immémorial. Macrobe, *Saturn. l.* 7, *c.* 7, atteste que, de son temps, » l'usage de brûler les morts étoit totalement aboli ». Macrobe vivoit à la fin du quatrieme siecle, sous l'empereur Théodose.

» On rapporte un fait qu'il est à propos de remarquer: les paons avalent leur fiente; parce» qu'ils envient aux hommes l'utilité qu'ils en pour» roient retirer » (*a*).

(*a*) Quâ in mentione significandum est pavones fimum suum resorbere tradi, invidentes hominum utilitatibus. (Lib. 29, c. *6*.)

C'est sur ce fondement, dit M. de Buffon, *qu'on impute au paon d'être envieux*. Le vrai naturaliste voit combien ce fondement est ridicule; mais l'écrivain sujet à intenter, sur de semblables griefs, de telles accusations contre d'autres animaux, n'est pas plus à cet égard, qu'à beaucoup d'autres, au-dessus du vulgaire.

» ARCHÉLAUS écrit que chaque lievre a la double » faculté des deux sexes, & peut également engen- » drer sans le secours du mâle. La nature, bienfai- » sante envers nous, a produit des animaux féconds, » doux, & propres à notre nourriture » (*a*).

Hérodote, livre 3, le dit; Aristote le nie: mais Pline, à qui l'idée plaît, l'adopte sans hésiter. Il avoit étudié les facultés génératrices des lievres dans les auteurs les plus suspects sur cette matiere; il savoit complimenter éloquemment la nature sur la fécondité de ces animaux; mais il ne disséquoit pas un lievre avant d'écrire le compliment.

» LES taupes, ensevelies sous la terre, sous l'élé- » ment le plus dense, le plus sourd, entendent fort

(*a*) Archelaus auctor est... utramque (leporibus) vim singulis inesse, ac sine mare æquè gignere. Benigna circa hoc natura, innocua & esculenta animalia fecunda generavit. (L. 8, c. 55.)

» distinctement; quoique la voix s'éleve, elles en-» tendent ce qu'on dit; & si on parle d'elles, on » prétend qu'elles le comprennent & fuient » (*a*).

Pline, quoiqu'instruit, croit les contes les plus absurdes des hommes les plus ignorants; c'est la nourrice qui endort l'enfant, ce n'est pas le précepteur qui l'éclaire : jamais il ne se demande le *pourquoi* d'une chose; tout ce que nous venons de dire le prouve : un plus grand nombre d'exemples ne le démontreroit pas mieux; je ne puis cependant passer sous silence celui-ci. » Il y a des forêts dans la » mer Rouge, où croissent particulièrement le lau-» rier & l'olivier portant leurs fruits; &, quand il » pleut, il s'y forme des champignons qui, frappés » des rayons du soleil, se changent en pierres-pon-» ces » (*b*). Il ne manquoit plus à Pline, après cette découverte, qu'à nous montrer des madrépores se former sur le sommet des montagnes; car, dans ce chapitre, il établit des forêts au fond de la Méditerranée, de la mer Rouge & de l'Océan indien. Au

(*a*) Liquidiùs audiunt talpæ obrutæ terrâ, tam denso atque surdo naturæ elemento. Præterea, voce omnium in sublime tendente sermonem, exaudiunt; & si de iis loquare, intelligere etiam dicuntur & profugere. (L. 10, c. 69.)

(*b*) In mari verò Rubro silvas vivere, laurum maximè & olivam ferentem baccas, & cum pluat, fungos, qui sole tacti mutantur in pumicem. (L. 13, c. 25.)

ſurplus, les bons naturaliſtes ont oublié cette origine des pierres-ponces ; c'eſt dommage. On voit au moins qu'avec Théophraſte & de la crédulité, on peut groſſir un livre qui ſera célébré, canoniſé preſque par des hommes qui n'ont auſſi que de la crédulité.

C'est un plaiſir de voir comment Pline établit la dureté du diamant, pour nous conter dans le chapitre 4 du livre 37, que le ſang du bouc rompt cette pierre indomtable qui réſiſte aux deux plus grandes forces de la nature, le fer & le feu. Il ne ſavoit pas que le feu ſolaire & celui de réverbere font entièrement diſparoître le diamant, & qu'on peut le briſer à coups de marteau; ce que les diamantaires appellent *cliver* un diamant : ils ſe ſervent auſſi de la ſcie pour le diviſer. On le réduit en lames très minces avec un petit couteau très mince que l'on frappe avec un petit marteau ou maillet de bois. Si les anciens l'ignoroient, Pline à cet égard n'eſt pas plus répréhenſible que ſon ſiecle. Mais vous allez voir les belles choſes que le ſang de bouc lui fait dire.

» Cette force invincible (celle du diamant) qui
» réſiſte aux deux plus fortes puiſſances de la nature,
» le fer & le feu, eſt briſée par le ſang de bouc,
» pourvu qu'il ſoit récent & encore chaud, quand
» on y met tremper le diamant, qu'il faut auſſi frap-
» per à pluſieurs coups : ſi même alors les enclumes
» & les marteaux ne ſont pas excellents, ils ſe briſent.

» A quel génie doit-on cette invention? par quel » hasard a-t-elle été trouvée? ou quelle conjecture a » pu donner lieu de faire l'épreuve d'un si grand se- » cret, & par le moyen du plus puant des animaux? » Cette découverte est certainement un bienfait des » dieux» (*a*).

Celui qui voit là un bienfait des dieux, est pourtant le même homme qui, pour commencer son livre 36, dit que les hommes ont porté leur folie jusqu'à tailler les montagnes, afin d'en tirer le marbre, sans parler des métaux & des pierres précieuses, *gemmæ*. Mais ici les dieux, de moitié avec tous ces fous, leur donnent *certainement*, *profectò*, un moyen de porter leur délire à sa perfection; & voilà que ce moyen n'a ni sens ni raison.

Le chapitre 4 du livre 37 finit par nous enseigner que le diamant rend les poisons inutiles, dissipe les visions & chasse les vaines craintes de l'esprit. *Ada-*

(*a*) Si quidem illa invicta vis (adamantis), duarum violentissimarum naturæ rerum, ferri ignisque contemptrix, hircino rumpitur sanguine, neque aliter quàm recenti calidoque macerata, & sic quoque multis ictibus: tunc etiam, præterquam eximias, incudes malleosque frangens. Cujus hoc ingenio inventum? quove casu repertum? aut quæ fuit conjectura experiendi rem immensi secreti, & in fœdissimo animalium? Numinum profectò muneris talis inventio omnis est. (L. 37, c. 4.)

mas & venena irrita facit, & lymphationes abigit, metuſque vanos expellit à mente. Auſſi voyons-nous que plus certaines têtes ſont chargées de diamants, moins elles ſont attaquées de ces maladies, & qu'on diſſipe quelquefois les craintes des dames avec des diamants.

La dracontite ou draconria eſt auſſi fort amuſante. Pour poſſéder ce joyau il faut endormir les dragons qui les portent, & leur couper la tête; car ſi on les tuoit éveillés, dès qu'ils ſe ſentiroient mourir, ils eſcamoteroient la matiere de la pierre précieuſe, à cauſe de l'envie que chacun ſait qu'ils portent aux hommes. *Draconites, ſive dracontia, è cerebro fit draconum: ſed niſi viventibus abſciſo nunquam gemmeſcit, invidiâ animalis mori ſe ſentientis.* (L. 37, c. 10.)

Si vous parcourez les deux ou trois derniers chapitres de ce livre 37, vous trouverez la pierre *eumeces*, qui, poſée ſous la tête pendant la nuit, fait avoir des ſonges à-peu-près comme des oracles; la *gloſſopetre*, qui pourroit bien tomber du ciel au décours de la lune; l'*ombria*, qui peut bien auſſi tomber avec la foudre & les orages; la *paneros*, qui fit faire des enfants & compoſer des vers élégants à la reine Timaris; la *ſélénite*, qui contient la figure de la lune, & qui la repréſente chaque jour ſelon ſa

croissance ou son déclin; la *sidérite*, qui excite la chicane; la *dendrite* blanche, qui, enterrée sous un arbre quand on le coupe, empêche que la hache ne s'émousse. Quand vous aurez tout su, vous exercerez votre critique pour démêler, dans un nombre infini de pierres arrangées par ordre alphabétique, ce que Pline vous donne pour vérité d'avec ce qu'il vous donne pour mensonge.

Pour moi, fatigué de tous ceux qui fourmillent dans cet auteur, je m'en tiens aux articles répréhensibles que j'ai transcrits. Il y en auroit bien d'autres sur mon papier, si je les avois rapportés tous; mais le lecteur à la fin obsédé me reprocheroit l'ennui que lui causeroient tant de sottises populaires accumulées, & mon ardeur persévérante à lui prouver ce qui n'a plus besoin de l'être, il ne me liroit pas; ce qu'il pourra bien faire encore en voyant la masse de ce que je lui donne ici. Mais je l'invite à consulter la traduction de M. Poinsinet de Sivry: quoiqu'en plusieurs endroits elle soit plus favorable à Pline que son texte, on y voit encore une foule d'erreurs de toutes les especes. Je l'invite aussi à parcourir dans le neuvieme tome les 160 pages environ de notes alphabétiques sur le 27e livre par M. Guettard; & s'il veut connoître la critique des erreurs de Pline en botanique par *Leonicenus Vicentinus*, il la trouvera dans le même volume.

Après quelques observations générales & une

conséquence nécessaire que j'ai à tirer, j'abandonnerai pour une bonne fois ce travail déplaisant, en supposant même qu'il fût de quelque utilité. Très assurément je ne l'ai pas entrepris pour le sot & vain plaisir de déprimer Pline; il est aisé de s'en appercevoir. Laissons faire à la sottise qui ne raisonne pas cette imputation odieuse. Laissons-la faire encore à ceux qui ne disent le mal que pour s'en donner la froide & cruelle satisfaction, & qui portent volontiers le même jugement des autres.

J'admire sincèrement Pline par ses beaux côtés. Je le vois comme je verrois une femme d'une grande réputation de beauté, mais qu'à son insu je surprendrois le matin: ce qu'elle auroit de charmes vrais ne m'empêcheroit pas d'appercevoir les défectuosités que sa couturiere, sa femme de chambre & son coëffeur masquent à d'autres yeux. Bien entendu que je ne serois pas son amant; car je la verrois alors plus belle que la Vénus de Médicis. En un mot, si j'ai peu loué Pline (car je l'ai loué), c'est que mon sujet ne m'y engageoit pas davantage; que je n'ai aucune raison pour être l'écho de ses amants & de ceux qui le fardent; & qu'enfin on a tant exagéré les éloges de cet auteur, qu'il est inutile de répéter encore les voix qui l'ont célébré. Mon motif une fois bien vu, paroîtra tout autrement honnête, puisqu'il tend à détruire le prestige qui nous égare, & à montrer la vérité toujours si utile aux sciences & aux arts.

Si l'on vouloit faire un ouvrage intitulé *Recueil de sottises populaires*, on devroit écrire comme une bonne partie du livre de Pline est écrite. Mais si l'on fait l'histoire du monde physique, savant & philosophique, on ne doit pas l'affubler de toutes les absurdités des rues, les donnât-on quelquefois pour telles. Que penseroient les lecteurs de l'Encyclopédie, si, dans l'article *Botanique*, on leur disoit : » Cette herbe est » bonne pour la fievre ; mais on assure qu'il faut dire » trois fois, *Domine, salvum fac regem*, en se fourrant le petit doigt de la main gauche dans l'oreille » droite, sans être vu de personne? *Ou bien*, On » dit que le cerfeuil est rafraîchissant, & qu'il purifie le sang; mais plusieurs personnes qui l'ont » éprouvé assurent qu'il faut le cueillir la veille de » la saint Jean au clair de la lune, l'envelopper dans » du drap rouge, & le mettre dans la poche de sa » culotte, en se pinçant neuf fois le bout du nez ». N'est-il pas vrai que ces lecteurs fermeroient le volume où l'on abuseroit ainsi de leur patience ?

Il y a des exemples. Nos annales rapportent. Quelques uns enseignent. On assure. On dit. On remarque. Plusieurs en ont fait l'expérience. Nous avons appris. On prouve, &c. ne tireroit jamais d'affaire un savant qui sans cesse & indistinctement emploieroit ces formules pour dire une vérité & une sottise ; on ne voudroit point du tout convenir que cette maniere d'instruire fût bonne : c'est pourtant celle de Pline.

Il déclare, à la fin du chap. 3, l. 25, qu'il ne veut parler, ni des moyens de troubler la raiſon, ni de ceux de faire avorter, ni de ceux qui provoquent à l'amour, à moins que ce ne ſoit pour enſeigner à s'en garantir, & pour les cenſurer. On ne peut rien dire de plus raiſonnable : le progrès des mœurs eſt le but du philoſophe ; c'eſt l'intérêt univerſel. Otez les mœurs de la ſociété, qu'y reſtera-t-il ? des dupes & des frippons, des ſcélérats hypocrites ou à viſage découvert, & des victimes de leur ſcélérateſſe. L'homme célebre par la ſageſſe réunie aux talents ſupérieurs, fait chérir la vertu & les talents ; la probité obſcure n'a malheureuſement pas cet avantage. Mais que des hommes ſublimes par la ſcience & le génie ſoient dépravés par les mœurs, éclairaſſent-ils l'univers, ils ne feront pas moins le ſcandale & le poiſon de leurs concitoyens. Auſſi devons-nous garder nos hommages les plus complets pour celui qui joint la ſageſſe à la célébrité.

Comment donc ce Pline qu'on vient de voir ſi honnête, n'a-t-il pas effacé le chapitre où les propriétés funeſtes de certaines plantes ſont miſes à la diſcrétion de la premiere *Locuſte* qui en voudra faire uſage ? Elle y trouvera ce qu'il faut pour faire devenir entièrement fou, & pour faire mourir plus promptement qu'avec l'opium. La loi *Cornelia de veneficiis* ne retenoit pas l'écrivain.

Cet homme ſi ſage a oublié d'effacer auſſi vingt endroits

endroits où une fille peut s'instruire de la vertu de différentes herbes propres à l'avortement. Que dis-je? Pline le permet, le conseille, on l'a lu. Deux ou trois chapitres, & environ cinquante autres traits répandus dans l'ouvrage, forment un catéchisme précieux pour les débauchés des deux sexes; il leur offre à choix des moyens d'assouvir leur lubricité. Je sais que les recettes érotiques & aphrodisiaques sont enseignées dans plus d'un traité fait par les modernes; & je demande pourquoi plusieurs de ces enseignements, même en admettant ce qu'ils ont d'utile, sont écrits en langue vulgaire.

Je ne veux rapporter qu'un exemple de chacun des principaux chefs d'accusation qu'on pourroit former contre Pline, & je supprimerai le nom des poisons... *Cùm constet omnium venenorum ocissimum esse * * * & tactis quoque genitalibus feminini sexûs animalium, eodem die inferre mortem? Hoc fuit venenum quo interemptas dormientes à Calpurnio Bestia uxores M. Cæcilius accusator objecit. Hinc illa atrox peroratio ejus in digitum.* Ceux qui entendent ce latin savent ce qu'il signifie. Je leur demande s'il ne contient pas une horreur d'autant plus dangereuse, qu'elle est appuyée d'expériences réitérées. On a dit que Ladislas, roi de Naples, & sa maîtresse, fille d'un médecin, moururent ainsi: la cause fut un mouchoir de propreté que lui avoit donné son pere pour s'en servir dans les premieres approches. *Il étoit exquis en senteur,*

& en ouvrage; meubles qu'elles n'y oublient guere en ces quartiers-là, dit Montaigne. On connoît un pareil exemple arrivé chez nous; Brantôme l'a rapporté deux fois: c'étoit de son temps.

*Tertiò folia sunt **** , minimè diligenter demonstrando, remedia non venena tractantibus: quippe insaniam facit, parvo quoque succo. Quanquam & græci auctores in jocum vertere. Drachmæ enim pondere lusum pudoris gigni dixerunt, species vanas imaginesque conspicuas obversari demonstrantes. Duplicatum hunc modum, legitimam insaniam facere. Quidquid verò adjiciatur ponderi, repræsentari mortem..... Quin & alterum genus, quod **** vocant, soporiferum est, atque etiam opio velocius ad mortem*, &c.

Je suppose qu'un honnête homme parmi nous ait écrit de la médecine, & qu'il ait dit: » Cette » plante a des propriétés dangereuses; mais je ne » les expliquerai pas, attendu que je me garde » bien d'enseigner les poisons, & qu'elle rend insensé, pour peu qu'on prenne de son suc. Le poids » d'une drachme produit des illusions libidineuses, » & d'autres visions dont on croit les objets réels & » sensibles. Si on double la dose, on devient entièrement fou; & pour peu qu'on y ajoute encore, on avance bientôt sa mort. Une autre espece de cette plante est somnifere: elle fait même » aussi mourir plus promptement que l'opium. C'est » du moins ce qu'en disent les auteurs qui, en

» indiquant ce poiſon, avoient les intentions les plus » innocentes ».

Si cet honnête homme, qui auroit auſſi les intentions les plus innocentes, vouloit faire imprimer ſon ouvrage, croyez-vous qu'il en obtînt le privilege? Il ſeroit coupable ſans doute; mais Pline ne l'eſt-il pas davantage, puiſqu'après avoir déclaré dans ſa préface qu'il n'écrit que pour *le petit peuple*, *pour les gens de la campagne*, *pour la foule des ouvriers*, *en un mot pour les gens ſans étude*, il a l'inconſéquence de dire que ſon deſſein n'eſt que d'inſtruire les médecins, & non ceux qui font un criminel uſage des poiſons?

*Adeòque eæ Veneri naſcuntur, ut ſemen * * * aſperſum genitali, feminarum aviditates augere ad infinitum Xenocrates tradat: itemque tres radices juxtà adalligatas.* Voyez ſi vous trouveriez convenable de publier en toutes lettres l'infamie contenue dans ce paſſage.

*Sic & * * * ſeritur in Thaſo, aut * * * ſilveſter, aut * * * quod * * * vocant, quoniam abortus facit.* Cela eſt ſimple & clair; mais je ne crois pas qu'on doive le traduire de Dioſcoride, & enſeigner aux dames à faire du vin abortif, quand on dit qu'elles ſont portées à ſe procurer l'avortement, qu'elles l'ont inventé: *Feminis verò abortus* (*excogitatus*). (L. 10, c. 63.) Et quand on fait un livre qui ſera lu par les méchants, les fous, les libertins, eſt-il prudent de

leur donner de pareilles instructions? Mais quand on ajoute, *En demonstranda remedia, quorum medicina majoris mali periculum afferat.* (L. 21, c. 31.) » Doit-on enseigner des remedes plus dangereux » que le mal contre lequel on les emploie »? très assurément alors on a perdu la tête.

Voyez comment ces sortes d'articles (j'en excepte un petit nombre qu'il n'est pas à propos d'indiquer ici) sont traités dans l'Encyclopédie, dont pourtant les auteurs avoient le droit de s'expliquer sur certaines matieres à proportion qu'elles intéressent la société. Comparez leur conduite à celle de Pline, & jugez laquelle des deux vous voudriez suivre. N'en seroit-il pas de Pline comme de certains confesseurs de petites filles, qui, à force de leur détailler l'objet & les formes variées de la concupiscence, développent des idées qui abregent le chemin? *Palàmque est virum aliàs sagacem & vitæ utilissimum, nimio juvandi mortales studio prolapsum*, dit Pline de Démocrite; on peut avec beaucoup de modération lui appliquer encore ici ses propres paroles (*a*).

Il paroît que le célebre Méad, médecin du feu roi d'Angleterre, étoit plus sage que Pline. Après

(*a*) Voyez ce que dit M. *de la Fosse*, dans l'Encyclopédie, du danger de ces tableaux, de la crédulité de quelques naturalistes, des préjugés qui en imposent aux plus grands compilateurs, qui, sur la foi d'autrui, en augmentent leurs recueils. On ne peut mieux désigner Pline.

avoir décrit les effets terribles d'une eau qu'il appelle *infernale*, il dit dans son *traité sur les compositions chymiques* : » Je possede ce secret dangereux ; mais » je n'en donnerai pas la recette : n'apprenons pas » aux hommes un art destructeur ». Hélas ! il n'avoit plus qu'un pas à faire pour ressembler à Pline ; c'étoit de donner la recette, après avoir dit qu'il ne la donneroit pas.

Cependant on veut toujours se faire illusion, & certaines gens ont tout prêts des dictons trivials pour masquer leurs préventions, leur paresse, leur inattention, & pourquoi ne dirois-je pas leur ignorance ? *Pline étoit homme ; Pline étoit sujet aux erreurs de l'esprit humain ; Pline a pu & a dû se tromper.* Voilà le jargon ; & l'on ne manque pas de mettre en jeu le mot d'Horace : *Verùm opere in longo fas est obrepere somnum.* Mais j'oserois demander à ceux qui croient ainsi payer leur monde, s'ils pourroient mettre ces lieux communs à côté des passages que je viens de rapporter, & de quelques autres que je n'ai pas non plus voulu traduire, & si le sommeil de Pline ne passe pas un peu la permission de dormir.

Mais, dira-t-on, la plupart de ces recettes pourroient bien être fausses. Cela peut être ; cependant le méchant & le débauché n'en feront pas moins induits à chercher le crime. Qui vous assure que l'autorité de Pline, appuyée de celles de Xénocrate, de Dioscoride, & des autres qu'il copie, ne fera pas d'un

grand poids pour quelque mauvaise tête ? Si le traducteur qui donne Pline tout entier en françois n'en a pas soustrait ces passages dangereux, c'est apparemment qu'il a cru bien faire : je ne suis pas son juge, mais je n'aurois pas traduit ces lignes odieuses. Ce traducteur, qui certainement respecte la société, n'a pas voulu sans doute rappeller des crimes qui n'ont été que trop fréquents ; il n'a pensé qu'à bien faire connoître son auteur.

Je sais que, sinon des apologistes de ces horreurs, mais au moins des ames plus que tolérantes, disent que les débauchés ne s'avisent guere de consulter ces sortes de recueils pour exciter leur lasciveté & ses suites : mais attendez que chacun ait eu le temps de feuilleter une traduction complete de Pline : découvrez, si vous pouvez, les crimes secrets qu'elle aura pu suggérer ; & n'oubliez pas que les Escobar, les Sanchez, & les autres écrivains de cette sorte, sont enfermés sous clef dans plusieurs bibliotheques publiques. Lorsqu'en 1611 on fit à Paris la condamnation du livre de Sanchez, *de Matrimonio*, la sentence prononçoit, *pour être le livre abominable, & la lecture d'icelui pernicieuse.*

Pascal, dans sa neuvieme Provinciale, respecte assez la pudeur, & prévoit assez le danger pour dire : » J'appris sur cela les questions les plus extraordi» naires qu'on puisse s'imaginer. Il m'en donna de » quoi remplir plusieurs lettres : mais je ne veux

» pas seulement en marquer les citations, parceque » vous faites voir mes lettres à toutes sortes de per- » sonnes, & je ne voudrois pas donner l'occasion » de cette lecture à ceux qui n'y cherchent que leur » divertissement ». J'ai été plus hardi que Pascal, mais peut-être avec assez de précaution pour n'être pas plus dangereux.

Gui Patin disoit que l'ouvrage de Pline étoit un des plus beaux livres du monde & la bibliotheque des pauvres. Il oublioit qu'avant de laisser entrer les pauvres dans leur bibliotheque, il auroit fallu en retrancher les nombreuses absurdités, & sur-tout quelques horreurs qui s'y rencontrent. La mordante causticité de Patin l'eût fait juger autrement, si Pline eût été son contemporain, & sur-tout s'il eût conseillé l'antimoine; car pour lui, docteur Patin, il n'estimoit guere en médecine que la saignée & le sirop de roses pâles.

Si je voulois examiner toutes les erreurs philosophiques & physiques de Pline, je ne manquerois pas de produire sur l'esprit des philosophes naturalistes l'effet que quelques écrivains operent sur celui des artistes & des connoisseurs, lorsque ces écrivains veulent entrer dans trop de détails sur l'art; je les ferois rire. Mais en mettant sous les yeux du lecteur le jugement d'un savant naturaliste qui instruit & ne fait pas rire, je serai à l'abri de toute raisonnable censure. Ecoutons M. de Buffon.

» Pline, dit-il, dont le fond de l'ouvrage sur l'histoire naturelle est en enrier tiré d'Aristote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parcequ'il les a indifféremment puisés dans les différents traités attribués à Aristote, & qu'il a réuni les opinions des auteurs subséquents, la plupart fondées sur des préjugés populaires » M. de Buffon en donne un exemple curieux par son absurdité, & qu'il faut lire dans l'ouvrage même; après quoi il ajoute : « Que de faits incroyables sont compris dans ce passage ! Que de choses absurdes & contre toute analogie! &c. ». Puis il conclut en disant : « C'est ajouter trois faits absolument incroyables à deux qui sont déja difficiles à croire; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement, je ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois assertions; & j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée ». (Voyez les pages 118 & 119 du 16e tome de l'Histoire natur. in-4°.)

Voyez-y aussi, page 450, un fait contradictoire avancé par Pline au sujet de l'autruche, & combattu par M. de Buffon; & remarquez qu'il ajoute : » D'ailleurs ce fait avancé par Pliné, & répété par beaucoup d'autres, ne me paroît pas avoir été confirmé par aucun moderne digne de foi, & l'on sait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique ». Il se pourroit donc, à toute rigueur, qu'il

fût l'auteur de ces trois assertions. Quoi qu'il en soit, M. de Buffon, dans son histoire de l'Hyene, après avoir rapporté quelques uns des contes que les anciens faisoient de cet animal, les termine ainsi : » Je » finis pour qu'on ne me fasse pas le reproche que » je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaisir à » compiler & à raconter ces fables ». (Tome 9, in-4°, page 279.)

Si dans le premier volume de l'*Histoire naturelle* M. de Buffon a parlé de Pline bien différemment, c'est peut-être que son ouvrage étant à peine commencé, il suivoit encore le torrent, & que le voile n'étoit pas tombé. Mais comme il ne m'appartient pas de vouloir pénétrer les raisons de cet illustre savant, & que je n'ai pas fait route à côté de lui dans la carriere immense de la nature, je m'en tiens à dire qu'au seizieme volume il a jugé Pline bien autrement qu'il n'avoit fait au premier. Si ayant reconnu sa méprise, il avoit chanté la palinodie, je crois qu'il seroit d'autant plus estimable que les exemples en sont rares (*a*).

(*a*) J'admire que M. Brotier place au rang des témoignages favorables à Pline, celui du discours premier de M. de Buffon, & qu'il regarde apparemment comme non avenu ce que je viens de rapporter du seizieme tome. Cela paroîtroit supposer qu'il n'a pas lu tous les volumes du naturaliste françois, si injurieusement appellé par de mal-adroits louangeurs *le Pline françois*.

Enfin, je le répete, Pline s'est emparé de presque toutes les absurdités qu'il trouvoit dans les livres qu'il copioit; & comme il y avoit des choses excellentes, il les a aussi placées dans sa compilation. Si à cette marque on ne reconnoît ni un bon philosophe, ni un bon critique, ni un bon naturaliste, ce n'est pas ma faute. On pourroit cependant faire un gros volume pour prouver que Pline est un grand homme: on en pourroit également faire un aussi gros pour prouver le contraire. Mais si on démontroit qu'il n'a presque rien dit de lui-même, je crois qu'on pourroit diminuer le premier volume.

Pline savoit beaucoup, dit-on; mais qu'importe la quantité lorsqu'il s'agit de bien savoir? Si vous n'avez ni le temps ni l'occasion d'étudier certains objets de la nature dont Pline a parlé, lisez au moins les ouvrages des savants naturalistes modernes; comparez-les à celui de Pline, & vous verrez comment il étoit savant. Mais défiez-vous de ceux qui le fardent pour vous le faire trouver beau; visitez-le chez lui-même sans apprêt. Voyez-le sur-tout dans l'édition du P. Hardouin, à cause des notes, où vous trouverez les sources connues dans lesquelles il a puisé: par elles vous comprendrez aisément l'usage qu'il a fait d'une foule d'autres écrits que nous n'avons plus, & dont il a employé les membres épars, pour former ce qu'on appelle *Caii Plinii Secundi historia naturalis*

Ceux qui connoiſſent Pline, ſavent qu'il ne fait qu'effleurer les marieres qu'il traite. Cette méthode, comparée à celle des vrais naturaliſtes, ſoit anciens, ſoit modernes, ne prouveroit-elle pas auſſi contre lui? Voici je crois comment. Le temps, les peines, les frais, l'étude profonde de la nature, conduiſent à donner des inſtructions plus étendues ſans comparaiſon que celles de Pline. Quand, par des recherches laborieuſes, on a bien connu une plante, un animal, on ne s'en rienr pas à en marquer ſuccinremenr, & ſouvent ſans ordre, quelques propriérés vraies, fauſſes ou doureuſes. On eſtime aſſez ſes recherches & l'ūrilité dont elles peuvent être, pour n'en pas refuſer le fruit au public; & ne feroit-ce que pour ſa propre gloire, on lui fair parr de toures ſes connoiſſances : ſi Pline l'a fait, il eſt aiſé de meſurer & de peſer ſon ſavoir. Quelque art qu'il y air dans ſon ſtyle, &, ſi l'on veur, dans la contexrure de ſon ouvrage, cet art n'eſt au fond que celui d'un compilateur qui ſéduir, & d'un abréviateur élégant, mais qui montre bien peu de cririque. Se méprendre à chaque page, donner à tout inſtant l'ivraie mêlée avec le bon grain, n'eſt pas le caractere d'un naruraliſte. Ceci eſt moins un jugement que les raiſons, ſi je ne me trompe, de celui que j'ai rapporré de M. de Buffon.

Mais Pline mourut, dit-on, avant d'avoir pu donner la derniere main à ſon ouvrage. On en dit

autant d'Elien, qui, copiant divers auteurs, inféroit des contradictions dans fes écrits, parceque ces auteurs ne s'accordoient pas toujours entre eux, & qu'il n'y faifoit pas non plus affez d'attention. Tout écrivain dont on voudra couvrir les fautes, aura droit au même jugement, puifque le plus médiocre peut, comme le plus habile, corriger fon ouvrage; & je veux croire que Pline auroit bien pu corriger le fien, fans pour cela qu'il lui eût fait changer de caractere. Mais la queftion n'eft pas de favoir ce qu'il auroit fair; il s'agit feulement de voir fi les fautes que j'ai obfervées font bien ou mal obfervées, & fi on doit juger un auteur fur ce qu'il a écrit, ou fur ce qu'un beau jour il auroit écrit s'il en avoit eu le temps. Si ce n'eft autre chofe que la vérité qui nous touche, nous dirons: *Amicus Plato, amicus Socrates, fed magis amica veritas.*

Voilà tout ce que je me fuis propofé de dire fur l'hiftoire naturelle de Pline. Si ma hardieffe déplaifoit, fi on croyoit que cette forte de critique n'eft pas de mon reffort, & que tout au plus je ne dois juger Pline que fur l'art, je prierois encore les cenfeurs d'écouter l'obfervation fuivante.

On convient généralement que les meilleurs juges, dans quelque partie que ce foit de nos connoiffances, font ceux qui, par le fuffrage univerfel, ont été reconnus pour s'y être le plus diftingués. J'ai cité quelques jugements de cette efpece; & fi je n'ai fait

que m'y conformer, je n'aurai donc pas mal jugé non plus. Mais je vais en produire qui, pour le temps où ils ont été faits, & le grand homme qui va parler, font d'un poids auquel toute prévention doit céder. Si dans le feizieme fiecle on penfoit ainfi, pourquoi feroit-on moins éclairé, moins libre, en un mot pourquoi vers la fin du dix-huitieme voudroit-on moins paffer pour des êtres penfants? Ecoutons François Bacon.

» Nous voyons dans l'hiftoire naturelle beaucoup » d'erreurs témérairement admifes, & décrites avec » peu de choix & de jugement; comme on n'en » peut douter par les écrits de Pline, de Cardan, » d'Albert, de plufieurs ouvrages des Arabes, qui » de tous côtés font remplis de narrations fabuleu- » fes & faites à plaifir, non feulement incertaines » & dénuées de toutes preuves, mais clairement & » manifeftement convaincues de fauffeté » (*a*).

» Ces trois chofes (le cours de la nature, fon » étendue, & l'art) doivent être également com-

(*a*) In naturali hiftoria videmus multa temerè ac parùm cum delectu aut judicio recepta & defcripta; ut liquet ex fcriptis Plinii, Cardani, Alberti, & plurimorum ex Arabibus, quæ commentitiis & fabulofis narrationibus paffim fcatent, iifque non folùm incertis & neutiquam probatis, fed perfpicuè falfis, & manifefto convictis. (De dignitate & augmentis fcientiarum, l. 1.)

» prises dans l'hiſtoire naturelle. C'eſt ce que Pline » a fait en grande partie : il eſt le ſeul qui en ait » embraſſé la dignité ; mais il ne l'a embraſſée en » aucune ſorte comme il convient, ou plutôt il l'a » traitée d'une maniere indigne » (*a*).

Ainſi Pline a embraſſé l'hiſtoire naturelle avec dignité, parcequ'un bon écrivain en répand toujours ſur ce qu'il écrit, parceque ſouvent le ſtyle de Pline a de la dignité, de la grandeur, de l'énergie ; mais il l'a traitée *d'une maniere indigne* par les erreurs, les fables & les puérilités dont il l'a remplie. Il ſeroit aiſé de juſtifier par un grand nombre de phraſes ce que Bacon appelle *dignitas* dans Pline, comme il l'a été de juſtifier la derniere partie de ſon jugement.

J'ai dit que je finirois par une conſéquence néceſſaire, il faut tenir parole. Si dans les parties eſſentielles de ſon livre, dans celles qui en ſont l'objet, & qui le lui ont fait entreprendre, Pline manquoit ſouvent de connoiſſances, ne ſeroit-ce pas au moins un préjugé qu'il n'en avoit dans la peinture & la ſculpture que de fort ſuperficielles ? On ſait qu'il n'a parlé

(*a*) In hiſtoria naturali tria illa comprehendi par eſt (curſus naturæ, exſpatiatio naturæ, & ars.) Quod etiam C. Plinius magna ex parte fecit ; qui hiſtoriam naturalem ſolus pro dignitate complexus eſt ; ſed complexum minimè ut decuit, imò potiùs indignis modis tractavit. (De augm. l. 2, c. 2.)

de ces deux arts que par occasion. Mais, pourroit-on dire, en supposant à cet auteur quelques foiblesses dans la carriere immense qu'il a parcourue, ne pouvoit-il pas avoir de vraies connoissances en peinture? & ne voit-on pas tous les jours des écrivains, foibles dans un genre, s'élever dans un autre? Voici ma réponse. Tout écrivain connoît ou doit connoître la matiere qu'il se propose de traiter *ex professo*. Il est à croire aussi que cette matiere étant de son choix, les parties accidentelles où le conduit son sujet, ou qu'il croit devoir y faire entrer, pourroient lui être moins familieres que le fond qui l'a déterminé. On s'engageoit alors comme aujourd'hui. L'occasion de parler des beaux arts se présentoit, on la saisissoit, ou même on la faisoit naître. Les tableaux, les statues, & les écrits des artistes qui en traitoient, ne manquoient pas; c'en étoit assez pour en écrire. Nous avons parmi nous des preuves bien connues de ce desir de l'universalité, jointes à l'infortune de la mauvaise réussite: pourquoi les anciens n'en auroient-ils pas été pareillement atteints? & pourquoi aussi quelques uns d'eux n'y auroient-ils pas échoué? Si j'ai prouvé que, malgré son élégance, Pline étoit foible naturaliste, je crois pouvoir conclure qu'à plus forte raison il étoit foible connoisseur en peinture & en sculpture. Le premier point me paroît comme démontré dans cet écrit, le second l'est pour le moins autant dans les notes sur trois livres

de Pline. Voilà cette conséquence nécessaire dont j'avois besoin, & que je ne pouvois obtenir sans en avoir posé le principe. Est-il vrai ? la conséquence est-elle tirée *ex visceribus rei ?* Les hommes sensés, les hommes instruits, en jugeront. *Il faut citer les erreurs afin qu'elles se détruisent elles-mêmes*, dit M. de Buffon en finissant l'article *Caille ;* & moi, je ne puis citer M. de Buffon plus à propos.

POST-SCRIPTUM (*a*).

RAPPORTONS le fragment d'une fable ; elle est de la Motte : j'aimerois mieux qu'elle fût de la Fontaine ; mais elle est de la Motte. Ce n'est ni pour la naïveté ni pour l'élégance, mais c'est pour son grand sens que je la cite : c'est celle de l'écrevisse philosophe.

BON, dit une vieille obstinée ;
Celle-ci veut savoir plus que nos anciens.
Suivons la loi qu'ils ont donnée ;
Marchons comme eux : quant à moi je m'y tiens.
Pour nous régir se croit-elle donc née ?
Petit esprit ! mettez ses raisons bout à bout ;
Vous trouverez orgueil, rêverie, & c'est tout.

(*a*) C'est une parcelle d'un écrit que je n'ai pas fait, mais où j'avois fourni quelques pages. Qu'il me soit permis, pour le peu qu'elles valent, de les placer ici ; je ne les crois pas étrangeres à mon sujet.

La

La vieille dit : & ſes injures
L'emporterent ſur la raiſon.
La philoſophe eſſuya les murmures
Du ſot peuple, & les têtes dures
Firent gloire d'aller toujours à reculon.

Une partie de cette prodigieuſe vénération qu'on a pour Pline, eſt due à l'aveugle admiration que nous avons en général pour ce qui eſt ancien, & à notre mépris pour ce qui eſt moderne. N'en ſoyons pas étonnés : l'antiquomanie eſt la maladie de tous les temps ; Horace, Pline le jeune, & d'autres, s'en ſont plaints. Ces deux auteurs ſur-tout ont été vraiment choqués de ce qui ſe paſſoit dans leur ſiecle ; lorſqu'il s'agiſſoit de prononcer entre les anciens & les modernes, & il paroît que le premier ne croyoit guere à l'infaillibilité du public. Il étoit même indigné de voir accorder une préférence aveugle, qui n'avoit d'autre fondement que le droit d'ancienneté.

» Pour moi, dit Horace, je vous avoue que je ſuis
» indigné, quand je vois que l'on condamne un ou-
» vrage, non pas parcequ'il eſt mal écrit, mais par-
» cequ'il eſt nouveau, & que quand il eſt queſtion
» des anciens, on ne veut entendre parler ni d'in-
» dulgence ni de grace, mais ſeulement d'éloges
» & de récompenſes. Que je m'aviſe de douter ſi
» les comédies d'Atta ſe ſoutiennent bien ſur la
» ſcene, tous nos vieux ſénateurs s'écrieront auſſitôt

» qu'il faut être de la derniere impudence pour oser » critiquer des pieces qui ont été jouées par le pa- » thétique *Esope* & le savant *Roscius*. D'où vient » cela ? c'est que ce qui nous a plu autrefois, a com- » me acquis le droit de nous plaire toujours ; c'est » que l'on croitoit se dégrader, si l'on réformoit son » jugement sur celui des jeunes gens ; c'est que l'on » a honte de reconnoître, sur ses vieux jours, que » ce qu'on a appris dans sa jeunesse ne mérite que » d'être oublié. Qu'un homme loue aujourd'hui les » hymnes que *Numa* fit pour être chantés par les » Saliens, & qu'il entreprenne de nous faire ac- » croire qu'il est le seul à les entendre, quoiqu'il » n'y entende pas plus que moi ; est-ce par estime » pour les anciens qu'il cherche à les faire valoir ? » Point du tout : c'est qu'il veut déprimer les nou- » veaux ; c'est qu'une jalousie aveugle le porte à mé- » priser les auteurs de notre temps & tout ce qui sort » de leur plume » (*a*).

(*a*) Indignor quidquam reprehendi, non quia crassè
Compositum illepidève putetur, sed quia nuper :
Nec veniam antiquis, sed honorem & præmia posci.
Rectè necne crocum floresque perambulet Attæ
Fabula, si dubitem, clament periisse pudorem
Cuncti penè patres ; ea cùm reprehendere coner
Quæ gravis *Æsopus*, quæ doctus *Roscius* egit.
Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt ;
Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ

L'ami d'Auguste, de Mécene, du bon vin & des belles, aimoit aussi à philosopher gaiement. Ce que notre Pline avoit en morale assez triste, en pointes, & souvent en superficie, le voluptueux Horace l'avoit en finesse, en goût exquis & en gaieté. La même épître lui fournit souvent des occasions de s'égayer sur cette matiere, & il en fait des questions aussi judicieuses qu'elles sont amusantes. En voici qu'il avoit proposées plus haut.

» Un auteur mort il y a cent ans doit-il être mis » au rang des auteurs parfaits, c'est-à-dire anciens ? » ou n'est-il encore qu'un écrivain sans nom, c'est- » à-dire un moderne ? Etablissons un point fixe pour » bannir toute contestation.

» *Réponse.* Je conviens qu'un auteur peut être re- » gardé comme ancien & comme excellent, un sie- » cle après sa mort.

» *Horace.* Mais s'il ne lui manque qu'un mois ou » qu'une année pour fournir le siecle, dans quel rang » le faudra-t-il mettre? Le placerons-nous avec les » anciens & les excellents auteurs, ou le laisserons-

---

Imberbes didicere, senes perdenda fateri.
Jam saliare *Numa* carmen qui laudat, & illud,
Quod mecum ignorat, solus vult scire videri;
Ingeniis non ille favet plauditque sepultis,
Nostra sed impugnat, nos nostraque lividus odit.

(L. 2, ep. 1.)

» nous avec ceux qui doivent essuyer le mépris de » notre âge & de l'âge suivant ?

» *R.* Un mois ou une année sont peu de chose » sur un siecle entier : je veux bien avoir la complai- » sance de lui donner place parmi les anciens écri- » vains.

» *H.* J'accepte la grace que vous voulez bien m'ac- » corder, & je fais comme celui qui dépouilla » peu-à-peu la queue d'un cheval en arrachant les » crins l'un après l'autre : des cent années je com- » mence par en retrancher une, puis j'en ôte en- » core une seconde, & ainsi consécutivement, jus- » qu'à ce que celui qui mesure le mérite sur le ca- » lendrier, & qui ne donne son estime qu'à ce qui » a été comme consacré depuis long-temps par la » mort, trouve que son raisonnement lui échappe » partie par partie, & se réduit à rien » (*a*).

(*a*) Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter
Perfectos veteresque referri debet, an inter
Viles atque novos ? Excludat jurgia finis.
Responsio. Est vetus atque probus, centum qui perficit annos.
Horatius. Quid ? qui deperiit minor uno mense, vel anno,
Inter quos referendus erit ? veteresne poetas,
An quos & præsens & postera respuat ætas ?
R. Iste quidem veteres inter ponetur honestè,
Qui vel mense brevi vel toto est junior anno.
H. Utor permisso, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello, & demo unum, demo etiam unum ;

Ecoutons à présent ce que dit Pline le jeune à ce sujet, en parlant de Pompée Saturnin. » Quoi ! » s'il avoit vécu parmi des gens que nous n'eussions » jamais vus, nous courrions après ses livres, nous » rechercherions jusqu'à ses portraits ; & quand nous » l'avons au milieu de nous, n'aurons-nous que du » dégoût pour son mérire, à cause de la facilité que » nous avons d'en jouir ? Les hommes, selon moi, » ne font rien de plus indigne, rien de plus injuste, » que de refuser leur admiration à un homme, par- » cequ'il n'est pas mort, parcequ'il leur est permis » non seulement de le louer, mais de le voir, de » l'entendre, de l'entretenir, de l'embrasser, de » l'aimer » (*a*).

Cette manie de trouver tout merveilleux chez les anciens, n'a pas peu choqué le P. Sanadon. Il s'en explique fort au long ; & voici comment il termine sa judicieuse plainte. » Dans les choses obscures

---

Dum cadat elusus ratione ruentis acervi,
Qui redit in fastos, & virtutem æstimat annis ;
Miraturque nihil, nisi quod Libitina sacravit.
(L. 2, ep. 1.)

(*a*) An si inter eos quos nunquam vidimus floruisset solùm libros ejus, verùm etiam imagines conquireremus ; ejusdem nunc honor præsentis & gratia quasi satietate languescet ? At hoc pravum malignumque est non admirari hominem admiratione dignissimum, quia videre, alloqui, audire, complecti, nec laudare tantùm, verùm etiam amare contingit. (L. 1, ep. 16.)

» & problématiques, une crédulité ancienne & uni-
» verselle n'a aucun avantage sur une opinion nou-
» velle & singuliere. Quelque tard que l'on vienne,
» l'on est toujours à temps d'appercevoir la vérité.
» La critique découvre tous les jours des choses qui
» nous paroissent nouvelles & singulieres, & dont
» la connoissance seroit de tous les temps & de tous
» les hommes, si notre esprit étoit moins borné. La
» nouveauté & la singularité d'un sentiment ne sont
» donc pas des raisons de le rejetter ».

Notre naturaliste n'étoit pas, à beaucoup près, aussi accommodant que le P. Sanadon: il faut voir comment il se prévaut d'un proverbe; comment il craint qu'on n'écrive contre lui; comment il sonne l'alarme contre les critiques, & sur-tout quand c'est une femme qui fait un livre contre Théophraste. » Alors, dit-il, on n'a plus qu'à choisir un arbre » pour s'aller pendre » : *Suspendio arborem eligendi* (*a*). Cela n'empêcha pas que lui Pline (mais il étoit homme) ne reprît Démocrite, & qu'il ne lui eût volontiers donné de bons coups de houssine, parcequ'il raisonnoit mal en physique: *Utinamque*, dit-il, *ex ramo contactus esset Democritus* (*b*)! Il s'agit là d'une branche de palmier, qui, selon Démocrite, si on en touche l'eau, la rend si transpa-

(*a*) *Præf. ad Vespasianum.*
(*b*) L. 28, c. 8.

rente, qu'on voit tout ce qu'elle contient; & Pline manquoit rarement l'occaſion de faire une pointe. Démocrite, qui rioit tant du ridicule des autres, méritoit bien auſſi qu'à ſon tour on le tançât un peu. Mais pour Théophraſte, pouvoit-il ſe tromper, même en aſſurant que *toutes les fleurs en Egypte ſont inodores, excepté le myrte?* D'ailleurs, Ariſtote lui avoit donné un nom qui ſignifie *éloquence divine*, & chacun ſait qu'un homme éloquent ne ſe trompe jamais.

Cicéron réprimande auſſi l'audacieuſe Léontium; voyez le premier livre de la Nature des dieux, nº. 33. Mais jettez un coup-d'œil ſur le nº. 13; vous y trouverez que le même Cicéron n'en traite pas moins d'inſupportable l'inconſtance des idées théologiques du divin Théophraſte: Léontium, toute ſavante qu'elle étoit, quelque fineſſe & quelque atticiſme qu'il y eût dans ſon écrit, n'en étoit pas moins auſſi une impertinente.

Fin du tome ſecond.





